

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA VOLONTÉ
DANS LA
“ COMÉDIE HUMAINE ”
DE BALZAC

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

Muriel Blackstock FERGUSON



PARIS
LIBRAIRIE GEORGES COURVILLE
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ H. DE BALZAC
88, RUE BONAPARTE

1935



Digitized by the Internet Archive
in 2026

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

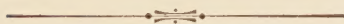
FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA VOLONTÉ
DANS LA
“ COMÉDIE HUMAINE ”
DE BALZAC

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

Muriel Blackstock FERGUSON



PARIS
LIBRAIRIE GEORGES COURVILLE
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ H. DE BALZAC
88, RUE BONAPARTE

1935

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les Thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



A MARION

ma sœur jumelle

je dédie ce travail

qui n'aurait pu être mené à bien

sans son aide, son encouragement, son affection.

*Les citations de Balzac sont faites d'après l'édition Conard
(tome 38, sous presse), sauf indication contraire.*

AVANT-PROPOS

Vous pouvez mesurer l'envergure de
mes ailes !

Lettres à l'Étrangère, t. I, p. 206.

Un homme comme Balzac ne se réduit pas en formule simple : il fait naturellement le désespoir des critiques qui composent ces manuels de littérature raillés par Lambert, où l'on trouve que « Corneille est un génie vigoureux et fier, Racine élégiaque et tendre, Molière inimitable, Voltaire éminemment spirituel, Bossuet et Pascal désespérément forts ».

Balzac est plus difficile à définir. Car il y a mille façons différentes de connaître, de comprendre et d'admirer le grand romancier : différences qui tiennent à la fois à la diversité naturelle des jugements individuels et à la prodigieuse richesse des romans qui constituent la *Comédie Humaine*, d'où, comme l'a finement remarqué Proust, l'unité « vitale et non logique n'a pas proscrit la vérité ».

« Lire, c'est créer à deux », a dit Balzac lui-même. Chaque lecteur, chaque critique, apprécie selon son tempérament, ses goûts, son éducation artistique, bref, réagit à sa manière.

Mais comment lire Balzac, comment comprendre ce génie si vaste, si varié, si plein, et si puissant en sa diversité ? Pour un grand nombre de gens, Balzac est l'auteur d'*Eugénie Grandet*. Cette unanimité, comme cette définition, avaient fini par irriter le romancier lui-même et par soulever à plusieurs reprises ses justes protestations. D'autres

personnes ont parcouru à la hâte plusieurs romans, négligeant de lire ce qu'ils nomment digressions et longueurs. Ces digressions que saute le lecteur pressé et avide sont souvent, dans l'esprit de Balzac, la justification profonde du roman ; les remarques semées au hasard, semble-t-il, donnent à l'histoire tout son sens.

Enfin, il y a des critiques qui connaissent bien l'ensemble de l'œuvre, mais qui s'efforcent de la juger selon des principes très déterminés. Nous pensons à Taine, Brunetière ou Lanson, qui voient avant tout en Balzac le maître réaliste par excellence, voire le père du naturalisme. Ils condamnent tout ce qui dans la *Comédie Humaine* relève d'une autre forme d'art. Ils blâment à l'envi la prétentieuse sentimentalité de *Louis Lambert* et du *Lys dans la Vallée*, insinuant que l'art de leur auteur a ses limites.

La position des balzaciens véritables traduit une science positive ; c'est une position idéale à laquelle tend la critique contemporaine, plus compréhensive. Ils repoussent les jugements systématiques, en se refusant à enfermer tout l'art de Balzac dans une seule formule et à réduire toute sa personnalité à une faculté maîtresse. Ils lèvent enfin l'interdit arbitrairement jeté sur une rare province du monde balzacien. Ils ne regardent plus *Séraphita*, *Louis Lambert*, *Le Lys* et autres témoignages d'un esprit mystique, comme des œuvres manquées ou ridicules. Ils reconnaissent que « le rôle de l'art est d'en appeler de conclusions provisoires à une reconstitution du concret de plus en plus compréhensive, de maintenir le sentiment du mystère des choses, et, pour tout dire, en rendant le surnaturel naturel, d'élargir vers le possible notre notion de ce qui est naturel (1) ».

Acceptant donc tout, nous avons voulu construire un système de la mystique balzacienne, qui ne présentât pas seulement un intérêt de curiosité et d'exception, mais se

1. Pèrès J. : *Le Mysticisme de la Volonté chez Balzac*, Mercure de France, 1^{er} juillet 1908, t. LXXIV, p. 21.

liât à la psychologie profonde de l'auteur de la *Comédie Humaine*. Dès le commencement de sa carrière, Balzac reconnaît cet alliage en lui du mystique et de l'homme d'action. La pensée mystique mena dans son esprit une vie cachée mais féconde ; elle pénétra secrètement ses conceptions de l'amour et de la science, qu'elle anima et qu'elle élargit. Mais elle ne chercha jamais à dominer sa pensée scientifique. Ces deux aspects de son esprit s'équilibrent et se complètent, à notre sens, dans l'homme et dans son œuvre. C'est ce double problème que nous nous sommes efforcée de traiter dans cette étude.

La meilleure façon de parler de Bazac n'est-elle pas de le laisser parler lui-même ? Le critique s'efface devant l'écrivain. Cette méthode a été la nôtre et nous n'avons pas d'autre but en cet ouvrage. La trame de notre texte est tissée de multiples citations prises partout dans l'œuvre. Elles en sont la sève, et parfois la substance même. C'est Balzac qui parle à chaque ligne. Nous avons même, dans la mesure du possible, gardé le langage de l'écrivain et nous avons suivi notre auteur en nous permettant de répéter parfois une idée ou même une citation que nous avons voulu renforcer. Nous trouvons une justification de ce procédé dans le *Cousin Pons*. Balzac n'y déclare-t-il pas en effet que « certaines répétitions sont inévitables dans une histoire aussi considérable et aussi chargée de détails que l'est une histoire complète de la société française au *xix^e* siècle ». Nous souhaitons voir la même tolérance accordée à une étude critique de cette histoire !

A mesure que se déroulait devant nos yeux, bouffonne ou tragique, sublime ou grotesque, la *Comédie Humaine*, comédie miraculeuse en ce qu'elle ne commence ni ne finit jamais, abordable sur n'importe quel point, une cependant par la force de vie qui la traverse, nous avons eu l'impression qu'il ne fallait pas en garder une image trop simple, et que la mystique si dédaignée était l'élément merveilleux du spectacle, la féerie du drame. Le penseur est aussi digne d'hommage que le romancier, et nous nous sommes donnée

pour but de les comprendre et de les apprécier tous deux : heureuse si nous avons pu démontrer que Balzac offre une richesse inépuisable à ceux qui *savent, peuvent et veulent* approfondir le trésor de son esprit.

* * *

Nous tenons à exprimer notre profonde reconnaissance à M. le professeur Fernand BALDENSPERGER, de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, qui a bien voulu suggérer ce sujet, diriger nos recherches et qui, avec une bienveillance dont nous gardons un souvenir ému, a guidé et éclairé nos tentatives.

Nous remercions également M. Marcel BOUTERON, le maître de tous les Balzaciens, qui a mis à notre disposition des renseignements d'une valeur inestimable et s'est intéressé à notre ouvrage de façon active et continue.

Nous prions aussi M. W. J. DUNLOP, de l'Université de Toronto, de trouver ici l'expression de notre sincère gratitude pour les inspirations qu'il nous a données lors de nos premiers travaux universitaires.

A M. le professeur F. C. A. JEANNERET, de l'Université de Toronto, nous offrons nos remerciements les plus vifs pour les conseils opportuns qui ont orienté nos premières recherches bibliographiques.

Nous tenons à mentionner avec une nuance toute spéciale de déférente reconnaissance M. le professeur J. S. WILL, de l'Université de Toronto. C'est lui qui le premier nous a révélé le roman français : c'est lui qui, par sa riche érudition et son précieux enseignement, nous a donné le goût initial de cette étude et l'a rendue possible.

Quelle n'est pas notre dette envers nos amies, Mme VANDERPYL-AUGÉ et Mlle Valentine TAFTE qui, avec une bonne grâce inlassable, nous ont prêté leur affectueux concours et nous ont aidée de leur encouragement et de leurs conseils pendant la rédaction de cette thèse.

A tous nos amis en France qui, d'une façon ou d'une

autre, ont fait tout leur possible pour alléger notre tâche, nous disons merci du fond du cœur.

Nos remerciements sont dus enfin à MM. les Administrateurs et Conservateurs de la Bibliothèque de l'Institut de France, de la Bibliothèque Nationale et de la Bibliothèque de Tours pour leurs prévenances et leur courtoisie au cours de nos recherches.

LA VOLONTÉ DANS LA « COMÉDIE HUMAINE » DE BALZAC

CHAPITRE I

INFLUENCES DE MILIEU

L'application de l'hypothèse balzacienne à l'auteur lui-même.

La soif de l'inconnu, le désir d'aller au delà dont sont saisis presque tous les hommes qui savent, peuvent et veulent.

Séraphita.

Honoré de Balzac est né en 1799 à Tours, dans la belle province de Touraine qu'il a tant célébrée dans son œuvre. Cette même année 1799 marque le commencement du prestige de Napoléon, revenu d'Égypte après avoir une première fois agité l'Europe entière par ses exploits. Le nouveau siècle va voir un monde en ébullition, un extraordinaire bouleversement des valeurs, aussi bien intellectuelles que matérielles. Balzac écrira au lendemain et sous la fascination d'une époque, romantique par l'émancipation du sentiment individuel qui se libère des formes sociales périmées, classique, cependant, par un retour à ces conditions qui permirent dans l'antiquité, au cours de l'histoire et de la civilisation, de dépendre d'un caractère de certains individus. Sa philosophie sera en conformité avec les tendances prédominantes du temps, tendances « volontaristes », qui se reflètent dans le développement des systèmes, depuis Maine de Biran et Fichte jusqu'à Schopenhauer.

Certes, il ne peut être indifférent que les seize premières années du jeune Balzac coïncident précisément avec les seize années de l'Empire, surtout pour un esprit exceptionnel, pre-

nant une part si intense à tout ce qui se passe autour de lui. L'imagination de l'enfant s'éveillant à la vie a dû être enflammée dès sa prime jeunesse par tout ce qu'il entend, quand il commence à comprendre la portée des événements racontés de tous côtés, événements qui deviennent de plus en plus miraculeux. Qu'un inconnu, un étranger soit venu à Paris sans amis et sans appui, qu'il soit devenu le maître de Paris, puis de la France et puis de l'Univers presque tout entier, voilà un fait d'histoire prodigieux que Balzac enfant apprend à connaître, non comme une légende ou une histoire inventée, mais directement, et avec toutes les couleurs de la réalité ! Durant toute son enfance c'est toujours de ce même homme qu'on parle ; c'est toujours le même personnage, la même force agissante qui donne le branle au monde autour de lui, tourbillon au milieu duquel cet homme est le seul point d'appui solide, un symbole, une étoile au-dessus de ce chaos d'événements changeants. C'était lui qui avait parcouru en triomphateur les grandes routes d'Europe ; c'était fascinés par son regard perçant que des milliers de soldats avaient marché à la mort sur les champs de bataille. A Tours, le jeune Balzac entendait les échos de ces faits glorieux. Sans doute, il parlait aux soldats dans la rue ; on disait qu'un Arc de Triomphe s'élevait à Paris ; peut-être l'avait-il vu, peut-être avait-il vu aussi le Grand Conquérant et bientôt la légende de l'Empereur allait hanter ses rêves. Lorsqu'il entre au Collège de Vendôme à l'âge de sept ans, l'écho de ces contes et de ces légendes le poursuit et va remplir et agiter son esprit vierge d'adolescent. Malgré son isolement d'étudiant pendant les sept années suivantes, des rumeurs nouvelles et éclatantes ont dû franchir les murs de son collège, surtout celles du passage de Napoléon à Vendôme. En 1808, dans la nuit du 14 août, Napoléon venant d'Espagne avec l'Impératrice Joséphine et une suite de généraux est arrivé à Vendôme. Toute la ville était pavoisée et illuminée à l'occasion de ce premier passage ; mais les illuminations qui décoraient l'Hôtel de Ville, la Sous-Préfecture et le Collège se firent particulièrement remarquer par les emblèmes et les inscriptions de circonstance (1).

(1) Dufay Pierre : *Napoléon en Loir-et-Cher*. Paris, 1909. Champion, in-8°, p. 61-62.

On avait vu et acclamé l'Empereur, on avait admiré les uniformes de la Garde d'Honneur et les feux des lampions, on avait dansé. A deux autres reprises, Napoléon passa par Vendôme encore, en 1808 et en 1809. Il avait voulu passer incognito mais le canon et les cloches proclamèrent triomphalement son arrivée et, en dépit des gardes d'honneur à cheval et à pied, les habitants s'empressèrent autour de sa voiture pour le voir. L'Empereur ordonna qu'on les lascia approcher. « C'est mon peuple qui veut me voir (1). » Sûrement tous ces événements marquèrent profondément leur trace dans l'âme de l'enfant et l'enflammèrent du feu de l'émulation. Ainsi naquit de bonne heure cette admiration pour Napoléon qui, bien qu'atténuée à certains moments, dura jusqu'à la fin de sa vie.

La vie de Balzac au Collège de Vendôme est d'une importance incontestable pour l'intérêt de notre étude. Par bonheur, nous sommes mieux renseignés sur cette période de son enfance que sur ses premières années à Tours. Ce qui ressort le plus clairement de sa correspondance, des parties autobiographiques de son œuvre, et des renseignements que nous donne M^{me} Surville sur son glorieux frère, c'est qu'après une enfance comprimée d'abord par l'âge et la gravité de son père et surtout par le rigorisme de sa mère, il dut subir un rude régime au Collège de Vendôme où il passa six années (du 22 avril 1807 au 22 avril 1813), au sortir de l'Externat de Tours où il avait fait ses études primaires. Balzac a peint dans *Louis Lambert* un tableau d'une précision merveilleuse de la vie qu'on menait dans cet établissement scolaire, tenu par des Oratoriens et alors cité comme un des meilleurs de France. La discipline se ressentait quelque peu de l'origine de cette institution, jadis à moitié militaire et à moitié religieuse. C'est ainsi que Balzac explique le maintien dans ses règlements des sévérités militaires. Mais il faut remarquer que Balzac s'y trouvait à une époque où l'esprit autoritaire et dominateur de Napoléon I^{er} venait de se manifester dans l'organisation de l'instruction publique. Sans insister sur les détails de cette

(1) Dufay Pierre : *Napoléon en Loir-et-Cher*. Paris, 1909. Champion, in-8°, p. 72.

organisation, disons seulement que l'Université impériale avait un caractère militaire et monacal ; il tenait à la fois du couvent et de la caserne. Son fondateur impérial s'occupait moins des plans d'étude que des principes généraux dont il fallait nourrir les jeunes générations. « Dieu et l'Empereur », voilà les deux mots qu'il faut graver au fond des âmes (1).

Lors du passage de l'Empereur, le collège de Vendôme se trouvait donc sous la dépendance de l'Université et soumis à ses règles et on sait même que Napoléon s'intéressait spécialement à ce collège (2). Faits qui ont eu certainement un retentissement sur l'esprit du jeune Balzac.

En tout cas, dans *Louis Lambert*, nous lisons toutes les souffrances du jeune Honoré ; ses espoirs, la formation tumultueuse et confuse de son génie, pendant ces longues années d'emprisonnement conventuel. Il avait passé de la discipline froide mais bienveillante de la famille, à la discipline dure et impersonnelle du collège. L'enfant ardent et mélancolique subissait une seconde épreuve et il devait en sortir comme ivre de lui-même, lourd de rêves et d'idées.

Quant à la question de savoir si c'est lui-même ou un personnage imaginaire que Balzac a voulu peindre dans Louis Lambert, si ce personnage est en quelque sorte son double intérieur et spirituel, comme le disent M^{me} Surville et ses biographes Théophile Gautier, George Sand et Champfleury, cela importe peu pour notre sujet. Car il est bien évident, soit que l'on considère Louis Lambert comme un personnage fictif, soit qu'on admette son existence réelle, que l'histoire de sa douloureuse enfance est faite des souvenirs de la propre enfance de Balzac ; qu'il a mis dans ces récits profondément navrants, tous les ressentiments de son âme blessée, de son esprit opprimé par la routine de la pédagogie. Que le *Poète-et-Pythagore* aient été deux à souffrir ou qu'ils représentent un seul et même être, l'un extérieur, l'autre purement intérieur, il ne ressort pas moins de la lecture de *Louis Lambert* que l'enfance et la prime jeunesse de Balzac eurent à subir de rudes épreuves, des épreuves auxquelles résistent uniquement les natures exceptionnellement trempées.

(1) Cité par Bonhoure G. : *Le Collège et le Lycée de Vendôme* (1623-1910). Paris, 1912, p. 285.

(2) Bonhoure G. : *Le Collège et le Lycée de Vendôme* (1623-1910), pp. 288-289.

Pour Balzac, à ce collège de Vendôme, ses maîtres ne furent pas, comme pour ses camarades, les professeurs de l'établissement ; ses maîtres étaient presque exclusivement les livres de la bibliothèque du Collège, si nous en jugeons par ce qu'il nous raconte lui-même :

« ... j'étais passionné pour la lecture... Mon répétiteur, bibliothécaire du collège, me laissait prendre des livres sans trop regarder ceux que j'emportais de la bibliothèque, lieu tranquille où, pendant les récréations, il me faisait venir pour me donner des leçons... il me permettait de lire pendant le temps des répétitions et travaillait je ne sais à quoi. Donc, en vertu d'un pacte tacitement convenu entre nous deux, je ne me plaignais pas de ne rien apprendre et lui se taisait sur mes emprunts de livres. Entraîné par cette intempestive passion, je négligeais mes études..., je devins l'écolier le moins agissant, le plus paresseux, le plus contemplatif de la division des petits et le plus souvent puni (1) ».

Balzac s'était assimilé la plus grande partie de cette bibliothèque. Il dit de Louis Lambert et ainsi partiellement de lui-même :

« L'absorption des idées par la lecture était devenue chez lui un phénomène curieux : son œil embrassait sept à huit lignes d'un coup et son esprit en appréciait le sens avec une vélocité pareille à celle de son regard ; souvent même un mot dans la phrase suffisait pour lui en faire saisir le suc. Sa mémoire était prodigieuse... Son cerveau, habitué jeune encore au difficile mécanisme de la concentration des forces humaines, tirait de ce riche dépôt une foule d'images admirables de réalité, de fraîcheur, desquelles il se nourrissait pendant la durée de ses limpides contemplations (2). »

Quels étaient ces livres que l'élève Balzac dévorait au lieu de faire ses devoirs ? Nous ne pouvons pas le savoir sûrement, mais peut-on douter que Balzac pensait à ses lectures à lui lorsqu'il dit de Louis Lambert qu'il lisait les livres de tout genre, des œuvres religieuses, d'histoire, de philosophie, et de physique ; même qu'il avait éprouvé d'incroyables délices en lisant des dictionnaires, à défaut d'autres ouvrages (3) ? L'analyse d'un mot, sa physionomie, son histoire étaient pour Balzac-Lambert l'occasion d'une longue rêverie. Un mot était pour lui un être vivant et il le considérait sous le triple aspect

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 62.

(2) *Ibid.*, p. 49.

(3) *Ibid.*, p. 41.

de l'âme, du corps et du mouvement. Chaque verbe est empreint d'un vivant pouvoir qu'il tient de l'âme et qu'il lui restitue par les mystères d'une action et d'une réaction merveilleuses entre la parole et la pensée. « Mais ce sujet comporte peut-être une science tout entière (1). » Il tombe dans « un océan de réflexions », en pensant à la cause et à l'effet d'un mot, à la transition de la sensation à la pensée, de la pensée au verbe et du verbe à son impression hiéroglyphique. Etranges préoccupations pour un esprit d'enfant ! Préoccupations qui marquent déjà la voie que va suivre cet esprit. Tout sert de pâture à ce cerveau avide de connaissances qui, plus tard, tirera sa nourriture non point de l'observation d'un verbe « vivant » mais de l'observation de la vie tout entière. *Ame, pensée, mouvement, cause, effet, action, réaction*, mots magiques pour le jeune penseur et qui courront plus tard comme un refrain par toute la *Comédie Humaine*. Car déjà, la grande préoccupation du jeune Honoré durant ces jours de collège est la poursuite de la connaissance ; connaissance qui lui expliquera la vie de l'intelligence, le phénomène de l'esprit : il cherche à comprendre les rouages mystérieux qui mettent en mouvement le mécanisme de la pensée. Balzac dit de lui-même et de Louis Lambert : « Nous nous mettions à rechercher en nous-mêmes les indescriptibles phénomènes relatifs à la génération de la pensée, que Lambert espérait saisir dans ses moindres développements afin de pouvoir en décrire un jour l'appareil inconnu (2). » Pour cela, il « transporta toute son action dans sa pensée » ; il perdait en quelque sorte la conscience de sa vie physique et n'existait plus que par le jeu tout-puissant de ses organes intérieurs dont la portée était démesurément étendue ; il laissait, suivant son expression, *l'espace derrière lui* (3).

Ses réflexions sur la substance et le mécanisme de la pensée amenèrent le jeune Balzac à croire en la matérialité des phénomènes mentaux. Tout d'abord emporté par la théorie de la nature double de Swedenborg qui reconnaissait en l'homme une nature spirituelle et une nature matérielle, il a

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 49.

(2) *Ibid.*, p. 78.

(3) *Ibid.*, p. 51.

fini par penser que les « sens latents » de l'homme ne sont que des qualités intimes, perfectibles et matérielles. Un jour, au milieu de ses méditations profondes, Balzac poussa ce cri ambitieux : « Je serai célèbre » (1) et le lendemain il commença un ouvrage qu'il intitula *Traité de la Volonté*. Après six mois d'une application soutenue, ce travail excita la curiosité de ses camarades et fut l'objet de plaisanteries cruelles ; l'un d'eux voulut absolument voir le manuscrit et aidé de quelques autres, il s'empara violemment d'une cassette où il était déposé. Le jeune Honoré défendit ce trésor avec un courage inouï. Soudain, attiré par le bruit de la bataille, le surveillant, le terrible Père Haugoult, intervint brusquement, s'enquit du sujet de la dispute et ordonna qu'on lui remit la cassette : « il vendit probablement à un épicier de Vendôme le *Traité de la Volonté*, sans connaître l'importance des trésors scientifiques dont les germes avortés se dissipèrent en d'ignorantes mains » (2).

Ce *Traité de la Volonté*, écrit par un enfant, était l'indice de ce que devait être l'homme ; la vie de Balzac est en effet un témoignage d'énergie, de travail, de force de volonté sans égal. Dans cet ouvrage d'enfant, Balzac déposa des idées d'homme, des idées dont il se servira vingt ans plus tard quand, prenant de ces primes recherches « celles qui servaient le mieux mon système » (3) il se mettra à formuler ce système dans *Louis Lambert* et à le démontrer dans la *Comédie Humaine*.

Comment expliquer le sujet, *volonté*, qu'a choisi Balzac ? A notre sens, il y a deux explications qui s'allient aux deux aspects de l'esprit balzacien, l'une mystique et l'autre scientifique. Consciemment ou inconsciemment, le jeune Balzac a médité sur cette volonté toute puissante qui a fait trembler tout un univers et puis a modelé cet univers à sa guise ; méditations qui ont fini par lui donner ce violent désir d'émulation qui s'exprime dans le « Je serai célèbre » ; de là ses efforts pour comprendre et expliquer cette force qu'on appelle

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 81.

(2) *Ibid.*, p. 89.

(3) *Ibid.*, p. 90.

la Volonté et à laquelle il va donner une base scientifique. Pourquoi cet intérêt précoce de Balzac pour les Sciences ? D'où vient cette préoccupation du génial adolescent ? Nous avons déjà parlé de ses lectures incessantes dans la bibliothèque du collège, mais voici l'explication qui paraît la plus probable : le créateur de la *Comédie Humaine* avait eu pour professeur de philosophie au Collège de Vendôme, J. P. Dessaignes, un « esprit encyclopédique, apte à enseigner avec une égale compétence la rhétorique et la philosophie, voire même la physiologie ». Il avait composé à l'usage des élèves du collège un élémentaire *Précis de physiologie* dont le manuscrit formait un petit cahier de 74 pages. J. P. Dessaignes poursuivait plus particulièrement ses recherches sur les phénomènes électriques, à peine connus alors. Devançant son époque, il était dirigé dans toutes ses recherches expérimentales par cette idée féconde et que ses premières expériences avaient fait naître que tous les phénomènes attribués jusqu'alors à des produits impondérables différents, chaleur, lumière, électricité, magnétisme, ne sont que les manifestations diverses d'une même force, d'un même fluide animé de mouvements différents (1).

Nous remarquons dans ces lignes une analogie frappante entre la théorie du romancier (telle qu'il l'expose dans *Louis Lambert* qui va être notre étude spéciale) et celle du professeur. Et nous sommes amenés à penser avec Bonhoure que c'est au Collège de Vendôme, sous l'influence des idées de Dessaignes, idées qui jettent un si grand jour sur l'économie de l'univers, que se développa ce germe du système scientifique qui surgit de l'œuvre de Balzac. L'écrivain a dû être profondément impressionné par ces théories dont il a aperçu la grandeur et l'admirable fécondité et il affirmait, après son maître et sous la forme un peu mystique que lui inspirait son génie, la constitution unitaire du Monde, évoluant par l'action d'une seule et même force appliquée à une matière unique. Conception et synthèse hardies, mais que les progrès de la science ont confirmées depuis !

(1) RIBEMONT-DESSAIGNES D^r : *Quelques documents pour servir à l'histoire de la maison d'éducation dirigée par Maréchal et Dessaignes (1795-1825)* (article : *Bul. S. A.*, 1910, 37 trim.), cité par G. Bonhoure : *Le Collège et le Lycée de Vendôme*, p. 395.

Nous avons d'autres témoignages du fait que Balzac eut « l'un des premiers, sinon le premier, la préoccupation de questions tout à fait étrangères au domaine littéraire » (1) et que dès le collège se manifeste cette pente de son esprit. « Si Louis Lambert est mort — écrivait un de ses plus sincères admirateurs — il lui reste de Vendôme, un autre camarade, également adonné aux études philosophiques, Barchou de Penhoën, qui pourrait attester au besoin combien fut précoce chez Balzac le germe du système physiologique autour duquel voltige sa pensée (2). » Balzac lui, affirme que, dès 1812, il avait établi, deviné, discuté dans son traité plusieurs faits importants dont les preuves devaient arriver tôt ou tard (3). Cet ouvrage dont Balzac n'a jamais cessé de regretter la perte, selon M^{me} Surville (4) témoigne éloquemment de son intérêt précoce pour les phénomènes de l'esprit. Et nous en avons aussi pour preuve les termes dans lesquels Balzac dédie *Gobseck* (1830) à Barchou de Penhoën :

« Parmi tous les élèves de Vendôme, nous sommes, je crois, les seuls qui se sont retrouvés au milieu de la carrière des lettres, nous qui cultivions déjà la philosophie à l'heure où nous ne devions cultiver que le *De Viris* ! Voici l'ouvrage que je faisais quand nous nous sommes revus, et pendant que tu travaillais à tes beaux ouvrages sur la philosophie allemande. Aussi nous n'avons manqué, ni l'un ni l'autre, à nos vocations. Tu éprouveras donc sans doute à voir ici ton nom autant de plaisir qu'en a eu à l'y inscrire ton vieux camarade de collège (5). »

Un autre témoignage des préoccupations de Balzac au Collège de Vendôme se trouve dans un toast porté à son souvenir au banquet de 1857 par Edouard Gendron, un de ses condisciples :

« Rappeler au souvenir des anciens élèves du collège et du lycée de Vendôme ce grand psychologue, ce profond penseur, cet observateur et ce peintre si spirituel, si exact, si fidèle des mœurs de ce temps, cet artiste si habile dans le portrait de ses personnages que

(1) Cabanès, le D^r : *Balzac ignoré*. Paris, 1899 : A. Charles, in-4°, p. 71.

(2) De Lovenjoul, le Vicomte de Spoelberch : *Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, 2^e édit. Paris, 1886, p. 196.

(3) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 90.

(4) M^{me} de Surville : *H. de Balzac : Sa Vie et ses Œuvres*. O. C. Calmann-Lévy, t. XXIV, p. xi.

(5) *Gobseck*, t. V, p. 318.

nous semblons tous les avoir connus, c'est rappeler une de nos gloires nationales dans les lettres et une des illustrations de ce collège. »

Et ce toast se termine par ces mots : « Contemporain de Balzac, son camarade de classe depuis 1801 jusqu'à la fin de 1812, confident de ses pensées d'enfance et que je retrouve dans *Louis Lambert*, ingénieuse fiction où l'historien et le héros ne font qu'un... (1). »

Cette soif de connaissance qui a animé le jeune Balzac au Collège de Vendôme et qui l'a amené à fouiller fièvreusement à travers les philosophies, les religions, les théories politiques et scientifiques, cette fièvre qu'il a reportée sur son *Louis Lambert*, son Wilfrid et son Raphaël, le conduit ensuite, réfugié dans sa mansarde à Paris, à continuer ses recherches en quête de la vérité. Dans ce but, il parcourt tous les domaines où s'exercent les recherches humaines. C'est lui-même qui nous renseigne le mieux sur ses travaux, ou plutôt sur ses tentatives scientifiques : jamais sa pensée ne se refléta plus exactement que dans la quatrième édition de *l'Introduction aux Etudes philosophiques* qui fut écrite sous son inspiration directe par M. Félix Davin. Voici le document :

« -- Ce fut pendant les années 1818, 1819 et 1820, que M. de Balzac, réfugié dans un grenier près de la Bibliothèque de l'Arsenal, travailla sans relâche à composer, analyser, résumer les œuvres que les philosophes et les médecins de l'antiquité, du Moyen Age, et des deux siècles précédents, avaient laissées sur le cerveau de l'homme. Cette pente de son esprit est une prédilection... De ces premières études a donc surgi une œuvre scientifique dont nous aurions volontiers développé le but, mais que les confidents de l'auteur nous ont conseillé de tenir dans l'ombre, jusqu'au jour où il l'aura suffisamment méditée et où elle pourra sans danger se produire dans toute son étendue (2). »

Et quand Balzac, dans *la Physiologie du Mariage*, se réfère aux recherches faites par Hill, Baker, Eichhorn, Joblot, Gleichen, Spallanzani, Muller, Bory de Saint-Vincent, il ne fait qu'évoquer ces années d'études (3).

(1) Bonhoure G. : *Le Collège et le Lycée de Vendôme* (1623-1910), p. 398.

(2) De Lovenjoul, le Vicomte de Spoelberch : *Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, 2^e édit., p. 196.

(3) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 197.

Etant donné cet intérêt précoce pour les sciences et ses tendances un peu mystiques, quoi de surprenant qu'entrant dans la vie intellectuelle de la capitale, Balzac fut immédiatement impressionné par les doctrines matérialistes et spiritualistes qui se heurtaient autour de lui ? Les antagonistes principaux dans ces luttes étaient les sciences physiques et naturelles d'une part et l'Eglise nationale d'autre part. Toutes ces doctrines participeront à la formation de la pensée de Balzac.

Pour comprendre l'attitude de Balzac à l'égard de la science, il faut se rendre compte combien il avait soif de la connaissance absolue et combien son esprit cherchait à pénétrer tous les faits de l'existence. Chercher à étreindre le secret de la vie, pénétrer les causes cachées de tous les phénomènes, tel est le but de Balzac. Il cherche toujours l'essence de cette force qui se trouve partout dans la vie, l'essence de la force psychique en général, qui a été le premier objet auquel il attacha sa pensée dans ses études au Collège de Vendôme. La *Théorie de la Volonté*, qu'a écrit Louis Lambert enfant, n'est autre chose que le premier germe de cet *Essai sur les Forces humaines* que Balzac avait promis, mais qu'il n'a jamais pu réaliser, comme il en avait eu l'intention, sous la forme d'une exposition systématique. Mais si l'on considère la *Comédie Humaine* dans son ensemble, ne représente-t-elle pas un pareil système ; n'est-elle pas la démonstration de tout un système ? La création de Balzac est soutenue tout entière par une vue bien précise de ce qu'est pour lui l'énergie humaine. Cette énergétique est en quelque sorte le système nerveux de l'art balzacien.

En d'autres termes, pour Balzac, c'est dans la vie un principe plus puissant que la vie elle-même. Comment expliquer ce principe ? Les écrivains du XVIII^e siècle ont basé leur philosophie sur le sensualisme ; ils ne sont pas allés plus loin que l'épiderme humain. Ils n'ont considéré que l'univers extérieur. Reste donc à approfondir la vie intérieure. Comme le dit Balzac :

« L'étude des mystères de la pensée, la découverte des organes de l'âme humaine, la géométrie de ses forces, les phénomènes de sa puissance, l'appréciation de la faculté qu'elle nous semble posséder de se mouvoir indépendamment du corps, de se transporter où elle veut et de voir sans le secours des organes corporels, enfin les lois de sa dynamique et celles de son influence physique constitueront la glorieuse part du siècle suivant dans le trésor des sciences humaines.

Et nous ne sommes occupés peut-être, en ce moment, qu'à extraire les blocs énormes qui serviront plus tard à quelque puissant génie pour bâtir quelque glorieux édifice (1). »

Et c'est Balzac qui entend être lui-même ce génie ! Voilà ce que projette notre grand écrivain ; c'est lui qui va saisir ce qui maintient intimement le monde, c'est son dessein d'ouvrir une nouvelle route à travers les jachères de l'intelligence. Il s'efforce donc de tout savoir. Les grandes intelligences ne se contentent jamais de moins que l'unité ; elles puisent dans toutes les connaissances humaines. Tout se tient : « La science est une, dit l'écrivain ; il est impossible de toucher à la politique sans s'occuper de morale et la morale touche à toutes les questions scientifiques (2). » Pour comprendre l'homme, la société, il faut commencer par connaître la nature, afin d'intégrer cette connaissance dans une science universelle qui embrasse toutes les choses. Ainsi Balzac va étudier toutes les sciences, et nous trouverons que l'image qu'il se fait du monde est, en effet, très étroitement liée à la science moderne. Cette science, il la suit sur toutes les voies qu'elle est en train d'ouvrir. Il se laisse conduire par elle, mais son but à lui est de se servir des découvertes et des méthodes de la science pour les ramener et les élever à la connaissance de l'homme et de sa place au milieu de la création.

Il n'est ni dans notre intention, ni d'un intérêt spécial pour notre étude d'énumérer ici toutes les influences scientifiques que subit Balzac pendant cette dizaine d'années qui précèdent le commencement de l'œuvre de sa vie. Mais, puisque la philosophie particulière et personnelle du grand romancier sera toujours en rapport étroit avec sa philosophie générale, nous nous permettons de toucher, en passant, à quelques développements scientifiques qui paraissent être importants pour notre sujet.

Balzac voit, dans les grands naturalistes de son temps, les chefs spirituels de son époque. Il proclame Cuvier « le plus grand poète du siècle », l'immortel naturaliste, « qui a reconstruit des mondes avec des os blanchis, a rebâti, comme Cadmus, des cités avec des dents », a repeuplé mille forêts de

(1) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 329.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 126.

tous les mystères de la zoologie avec quelques fragments de houille, a retrouvé des populations de géants dans le pied d'un mammoth (1). Il qualifie de « grand et illustre » Geoffroy Saint-Hilaire lorsqu'il lui dédie le *Père Goriot* et en ces années proches de 1830 fait son profit des nouvelles hypothèses sur la création formulées par ce savant. L'importance de ces théories et leur application aux phénomènes humains devait s'imposer à l'esprit du jeune romancier, déjà analyste de la nature humaine et déjà hanté par l'idée de l'unité, tourment de toute grande activité analytique.

Mais ce qui sollicita surtout sa curiosité, ce furent les recherches et les découvertes faites en médecine et en chirurgie par les physiologistes, les médecins et les aliénistes.

Pour citer seulement le plus renommé, au moins au point de vue de l'influence exercée sur Balzac, nommons Dupuytren, le plus grand nom de l'époque, fait baron par Louis XVIII et premier chirurgien de Charles X. Richerand publie en 1835 son *Histoire des Progrès récents de la Chirurgie* qui fourmille de traits piquants à l'adresse de Dupuytren. C'est Bianchon qui joue le rôle de ce grand médecin dans la *Comédie Humaine* et laisse voir l'influence qu'il a eue sur Balzac.

Faut-il dire que ce qui, en médecine, passionne Balzac, c'est la physiologie du cerveau. Il s'était fait sur le cerveau des idées personnelles qu'il a exposées à maintes reprises dans son œuvre et que nous discuterons plus loin. Une lettre qu'il adressera au Dr Moreau de Tours en décembre 1845, à la suite d'un ouvrage sur l'aliénation mentale, est à ce point de vue des plus intéressantes :

« ... Je crois que nous ne ferons rien de bon, tant que l'on n'aura pas déterminé la part que les organes de la pensée, en tant qu'organes, ont dans les cas de folie. En d'autres termes, les organes sont les gaines d'un fluide quelconque, *inappréciable encore*. Je tiens cela pour prouvé. Eh bien, il y a un *quantum* quelconque d'organes qui se vicient par leur faute même, par leur constitution, et d'autres qui se vicient par un trop grand afflux.

« Enfin, il y aurait une belle expérience à faire et à laquelle j'ai pensé depuis vingt ans ; ce serait de refaire un cerveau à un crétin, de savoir si l'on peut créer un appareil à pensée, en en développant

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 25.

les rudiments ; c'est en refaisant les cerveaux qu'on saura comment ils se défont (1). »

Cette lettre est très caractéristique. Elle nous montre un Balzac curieux de science, ardent à « deviner » ce qu'il ne pénétrait pas. Il va trouver justement à la portée de sa main des aides dans cette recherche grâce au progrès fait dans l'étude de l'anatomie.

Anatomiste, Balzac l'est avec Bichat qu'il tient en haute estime ; mais il l'est aussi avec Lavater, avec Gall : « phrénologie et physiognomie, la science de Gall et celle de Lavater, deux sciences jumelles » (2). Gall, un allemand naturalisé français en 1819, avait fait paraître de 1810-1818 son grand ouvrage intitulé : *Anatomie et Physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, lequel fut suivi, en 1875, des *Fonctions du cerveau*. Gall décrit le cerveau non pas comme un organe unitaire, mais comme une combinaison de zones nettement localisées dont chacune a une fonction spéciale et atteint son plein développement à des stades différents de la vie ; le modèle du cerveau détermine la forme et la surface extérieure du crâne (3). En 1823, Gall, qui habitait Paris, faisait tous les soirs, devant un auditoire composé principalement d'étudiants en médecine, un cours de phrénologie, en se servant des crânes de toutes les sortes qu'on lui apportait des hôpitaux. Il n'est pas certain que Balzac ait assisté personnellement à ces cours ; mais il a sûrement suivi le développement que prenait la doctrine phrénologique, si l'on juge par les nombreuses allusions qu'il y fait dans son œuvre ; par exemple quand Rastignac conseille à Bianchon d'appliquer le système de Gall au cas de Goriot. En juillet 1835, Balzac regrettera que la *Biographie Michaud* ne lui ait pas confié l'article Gall « que mes connaissances me mettaient plus à même de traiter et qui vous aurait peut-être fait mon débiteur » (4). Bref, l'œuvre de Balzac est imprégnée des idées phrénologiques.

(1) *H. de Balzac : Correspondance*. O. C., t. XXIV. Calmann-Lévy, 1926, p. 484.

(2) *Ursule Mirouët*, t. VIII, p. 69.

(3) Baldensperger F. : *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*. Paris, 1927. Champion, in-4°, p. 18.

(4) *Ibid.*, p. 80.

Il convient de noter ici que notre jeune amateur avait dans ses études phrénologiques « un guide familier et apprécié » dans la personne du médecin de sa famille qui devint le sien propre et avec qui il a dû discuter longuement ces théories qui les intéressaient très vivement tous les deux. M. Baldesperger a fait voir l'influence de ce D^r J. B. Nacquard, qui avait publié, en 1808, son *Traité sur la Nouvelle Physiologie du Cerveau*. Disciple direct de Gall, le D^r Nacquard rejette cependant l'inculpation du fatalisme et celle de matérialisme et distingue entre la *velléité*, simple penchant, et la *volonté*, combinaison de motifs d'agir (1).

Lavater avait donné sa *Physiognomie* à la fin du XVIII^e siècle et on sait que la mère de Balzac, très portée aux excentricités mystiques, s'intéressait beaucoup aux théories du pasteur zurichois. Quand Balzac se trouve dans son grenier, émancipé de la tutelle de sa famille, il est très fier d'écrire à sa sœur, le 20 août 1822, qu'il a acheté « un superbe *Lavater* qu'on me relie » (2). Cet ouvrage complet va lui permettre de perfectionner ces présentations physiques qui se trouvent dans ses romans et qu'il vise à faire aussi parfaites que les descriptions des naturalistes. Les romans rédigés avant 1822 ne tirent aucun bénéfice des détails de physiognomie systématique qui se trouvent dans cette acquisition, mais dès le début des *Chouans*, en 1829, se voit dans l'œuvre balzacienne, non point une correspondance vague entre le moral et le physique comme dans les romans précédents mais une sensibilité à la convergence de traits, à la valeur des plus légers indices, à toutes les théories préconisées par Lavater.

Dans *Une Ténébreuse Affaire* nous lisons : « Les lois de la physiognomie sont exactes, non seulement dans leur application au caractère, mais encore relativement à la fatalité de l'existence (3). » Des anatomistes profonds de la pensée n'ont besoin que d'une inflection simple de la voix, d'un coup d'œil, d'un mot, pour deviner la nature d'une âme. Une femme peut parfois lire son avenir dans un seul geste. Un seul objet du

(1) Baldensperger F. : *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*. Paris, 1927. Champion, in-4°, p. 19.

(2) Hastings W. S. : *H. de Balzac : Letters to his Family (1809-1850)*. Princeton, U. S. A., 1934, p. 66.

(3) *Une Ténébreuse Affaire*, t. XXI, p. 31.

milieu d'un homme suffit pour donner un indice de son caractère, comme un os donna à Cuvier l'idée d'un animal fossile. Celles-ci et plusieurs constatations pareilles dans la *Comédie Humaine* prouvent la conviction de son auteur que les formes et les mouvements habituels du corps aussi bien que les détails du milieu matériel sont des révélations du caractère.

En 1829, dans la *Physiologie du Mariage* (*Méditation XV*) Balzac constate nettement son adhésion aux théories de Lavater quand il écrit :

« La physionomie de Lavater a créé une véritable science. Elle a pris place enfin parmi les connaissances humaines... Les habitudes du corps, l'écriture, le son de la voix, les manières ont plus d'une fois éclairé la femme qui aime, le diplomate qui trompe, l'administrateur habile, ou le souverain, obligés de démêler d'un coup d'œil l'amour, la trahison ou le mérite inconnus. L'homme dont l'âme agit avec force est comme un pauvre ver luisant qui, à son insu, laisse échapper la lumière par toutes les pores... (1). »

Ces « sciences équilatérales » (2) inventées par Gall et Lavater sont des corollaires naturels de la théorie de Balzac-Lambert, à savoir : qu'il y a de certaines affinités entre les principes constituants de la matière et ceux de la pensée, qui procèdent de la même source. C'est par cette théorie que Lambert explique les faits des sympathies et des antipathies et on peut facilement voir les ramifications par lesquelles s'y rattachaient nécessairement les observations phrénologiques de Gall et les documents physionomiques de Lavater. En somme, Balzac épouse leurs idées sur les concordances physio-psychiques ou anatomo-physiques. Avec eux, il croit aux prémisses de la physionomie, « il y a des physionomies prophétiques » (3) en prenant ce mot comme l'expression totale du corps, et allant jusqu'au bout de la théorie il admet la chiromancie, l'étude de la main, laquelle est « l'action humaine toute entière ».

« Si Dieu a imprimé pour certains yeux clairvoyants, la destinée de chaque homme dans sa physionomie, en prenant ce mot comme l'expression totale du corps, pourquoi la main ne résumerait-elle pas la physionomie, puisque la main est l'action tout entière et son seul moyen de manifestation (4). »

(1) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 176.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 97.

(3) *Une Ténébreuse Affaire*, t. XXI, p. 31.

(4) *Le Cousin Pons*, t. XVIII, p. 130.

Balzac restera fidèle à ces vues jusqu'au bout de sa carrière, puisqu'on les trouve dans *l'Envers de l'Histoire contemporaine* (écrit en 1847 à Wierschownia) où il donne à M. Bernard « ... un front haut et d'un aspect menaçant [qui] abritait sous sa coupole deux yeux d'un bleu d'acier, deux yeux froids, durs, sagaces et perspicaces comme ceux des sauvages... Le nez grand, long et mince et le menton très relevé, donnaient à ce vieillard une ressemblance avec le masque si connu, si populaire attribué à Don Quichotte ; mais c'était Don Quichotte méchant, sans illusion ; un Don Quichotte terrible... » (1).

Nous avons déjà cité Bichat comme anatomiste, mais il était aussi physiologiste et Balzac en parlant de sa propre théorie d'*Action* et *Réaction* dans *Louis Lambert* pratiquement avoue que Bichat était une de ses sources. Bichat s'intéressait beaucoup aux phénomènes mentaux et à la composition du courant des nerfs, dont, dit-il, on ne peut rien savoir. Ses idées sont très saines et conservatrices. Balzac va plus loin que lui et fait de la théorie du courant des nerfs la pierre angulaire de son système physiologique. Il se piquait d'être lui-même un physiologiste et à maintes occasions il montre qu'il est bien informé sur ce sujet. On pourrait remplir un volume à citer les longues pages où Balzac s'est ainsi abandonné à son inclination pour la médecine ; tant c'est le cas que Taine déclare que l'approche de Balzac aux êtres humains est celle d'un savant plutôt qu'un artiste : il ne peint pas ses caractères, il les dissèque ; partout il joue le rôle d'un physiologiste accoutumé à la salle d'opération (2).

Tous ses personnages, il les connaît physiologiquement. M. Paul Bourget dit que l'histoire de leur machine corporelle n'a pas de mystère pour Balzac : « Sur la goutte de Birotteau, sur la névrose de M. de Mortsau, sur la maladie de peau de Fraiser, sur les causes profondes de la possession de Rouget par Flore, sur la catalepsie de Louis Lambert, il est informé comme un médecin (3). »

(1) *l'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX, p. 364.

(2) Taine H. : *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*. Paris, Hachette, 1909, p. 94.

(3) Répertoire de la *Comédie Humaine d'Honoré de Balzac*, par Anatole Cerf-

La physiologie balzacienne embrasse toutes sortes de questions d'ordre physiologique qui pouvaient avoir rapport à sa conception *énergétique* du monde. Il se montre, par exemple, soucieux de l'alimentation de l'individu, des effets du café, du thé, de l'alcool, du tabac sur l'organisme ; il s'occupe de l'hygiène sociale et des théories hygiéniques en général, surtout de celles qui ont une influence sur le moyen de vivre vieux. Suivant Curtius, dans son analyse remarquable de Balzac, par « physiologie » Balzac veut dire la totalité de toutes les causes, jusqu'alors négligées, qui attireraient nouvellement l'attention des historiens et qui leur permettraient, en dépassant l'individu, d'expliquer les institutions, les peuples et l'histoire entière (1). Brillat-Savarin avec sa *Physiologie du Goût* donnée en 1825, avait su faire de la physiologie un véritable genre littéraire. En 1829, Balzac fait paraître sa *Physiologie du Mariage* dans laquelle il montre des rapports intéressants entre les faits physiologiques et la connaissance historique. Par exemple, Napoléon n'aurait pas conquis l'Italie si on ne lui avait pas administré chaque jour un clystère ou appliqué sur le crâne une compresse de graines de lin (2). L'échec de la campagne de Russie peut s'expliquer peut-être par la dysurie dont l'empereur souffrait en 1812 (3). C'est de tels détails que peuvent dépendre les destinées d'un peuple, même de tout l'univers. Michelet et Sainte-Beuve après Balzac ont eu les mêmes théories, de sorte que maintenant ce genre de spéculations a droit de cité dans la critique et dans l'histoire.

Toutes ces préoccupations physiologiques s'attachent à sa conception *énergétique* du monde. Nous trouvons dans *le Cousin Pons* cette remarque intéressante :

« Brillat-Savarin a justifié par parti pris les goûts des gastronomes ; mais peut-être n'a-t-il pas assez insisté sur le plaisir réel que l'homme trouve à table. La digestion, en employant les forces humaines, constitue un combat intérieur qui, chez les gastrolâtres, équivalait aux plus hautes jouissances de l'amour. On sent un si vaste déploiement de la capacité vitale que le cerveau s'annule au profit du second

berr et Jules Christophe. Paris, C. Lévy, 1887. Introduction par Paul Bourget, p. vii.

(1) Curtius E. R. : *Balzac*. Paris, Grasset, 1933, p. 169.

(2) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 151.

(3) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 151.

cerveau, placé dans le diaphragme et l'ivresse arrive par l'inertie même de toutes les facultés (1). »

En fin de compte, toutes ces théories reviennent aux préceptes de Balzac pour vivre vieux. C'est la conservation de cette « capacité vitale » qui l'intéresse surtout : tout excès écourte la vie, use les forces vitales ; il faut donc un équilibre partout dans la vie.

Cette activité scientifique multiple trouva son expression philosophique dans le système nommé idéologie. Son chef J. P. G. Cabanis (1751-1808) auteur de *les Rapports du Physique et du Moral de l'Homme*, enseigne que l'âme n'est qu'une fonction du corps et que la pensée est la sécrétion organique du cerveau. Un certain nombre de jeunes gens développèrent ces doctrines après lui. Balzac subit énormément l'influence de Cabanis. Pour le romancier, comme pour les philosophes du XVIII^e siècle, la nature et la société réagissent mutuellement l'une sur l'autre. Si bien que l'analyse de la nature physique et celle de la nature sociale se complètent. C'est déjà ce qu'exprimait Cabanis dans un ouvrage composé en 1795 mais imprimé en 1823 seulement. Cabanis n'avait pas trouvé le XVIII^e siècle assez matérialiste. « Si Condillac, écrit-il, eût mieux connu l'économie animale, il aurait mieux senti que l'âme est une faculté, et non pas un être. » Mais, plus tard, il ajoutera : « n'oublions pas que nous sommes ici dans le domaine des probabilités » (2). Toutes ces théories sont comme un pressentiment des doctrines de Saint-Simon et de Comte. Mais Balzac n'est pas, comme les encyclopédistes, un pur positiviste : tout à fait d'accord avec les idées scientifiques de son époque à l'égard de la matérialité des phénomènes mentaux, il insiste pour croire à une âme spirituelle et au libre arbitre de l'homme. Toute sa philosophie, tout son système, se basent sur sa croyance dans la volonté comme force causative dans les phénomènes de la vie morale. Balzac laisse Dieu au centre de l'Univers.

« Quel sentiment d'admiration ne s'élève-t-il pas dans l'âme du

(1) *Le Cousin Pons*, t. XVIII, p. 18.

(2) CABANIS J. P. G. : *Les Rapports du Physique et du Moral de l'Homme*. Paris, 1805, p. 63.

philosophe, en découvrant qu'il n'y a peut-être qu'un seul principe dans le Monde, comme il n'y a qu'un seul Dieu et que nos idées et nos affections sont soumises aux mêmes lois qui font mouvoir le soleil, éclore les pleurs et vivre l'Univers (1). »

Il y a donc des liens multiples qui relient l'œuvre et les conceptions de Balzac aux sciences de son temps, mais il n'accepte pas le matérialisme scientifique tout entier. Pour cet observateur de la vie, la création forme un grand tout, vivant et divin ; conception qui tient compte des rapports psychophysiques. Ainsi Balzac nous montre l'homme tout entier dans ses rapports avec le milieu physique et moral. Bien avant Taine, il indique le rôle déterminant joué par la race, le climat et le milieu. Mais ce à quoi avant tout il s'applique, c'est à bien mettre en relief les liens qui existent entre les états corporels et les états spirituels. Les tendances de sa pensée, tendances orientées vers les sciences de la nature, trouvent leur expression artistique dans la conception physiologique qu'il se fait de l'homme. Pour la première fois dans la littérature, d'une façon systématique et suivie, Balzac a voulu peindre l'homme tout entier, la créature qui obéit sans doute aux forces psychiques, mais aussi aux sécrétions de ses organes. L'homme abstrait de la psychologie est remplacé par l'homme concret de la vie. Tous les phénomènes physiologiques, les maladies, les misères secrètes, sont considérés au point de vue de leurs réactions sur la vie morale de l'homme comme sur ses relations avec son entourage. La science médicale prête son appui à la *Comédie Humaine* tout comme la jurisprudence ou la théologie.

Mais avant tout et par-dessus tout, il demande à la science, une philosophie, un support expérimental à la pensée humaine. Sa science est philosophique et sa philosophie scientifique. Et c'est justement là que la science moderne lui manque : elle ne pouvait pas satisfaire sa soif ardente de vérité. Elle se trouvait court devant les faits de l'existence. Elle ne pouvait pas non plus expliquer le monde à un Louis Lambert, ni résoudre les problèmes d'un Balthazar Claës. C'est dans *la Peau de Chagrin* que nous trouvons représenté symboliquement cet échec de la science. La science humaine ne peut pas expliquer

(1) *Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 112.

son talisman à Raphaël : la peau magique résiste au microscope, aux réactifs chimiques, à la pression hydraulique, aux courants électriques. La science humaine n'est qu'une « nomenclature ». Elle ne nous conduit pas aux régions profondes des causes et c'est pourquoi Balzac, tout comme Faust, reviendra à la magie pour trouver la clef de la nature. Il cherche le chemin qui mène aux mystères et ceci nous amène à une considération de l'autre aspect de l'esprit balzacien, l'aspect mystique, et à toutes les autres influences auxquelles nous avons fait allusion et qui ont aussi eu une portée importante en façonnant l'esprit et les idées du grand écrivain. Nous voulons dire les doctrines spiritualistes qui s'opposaient à toutes les tendances matérialistes de cette époque, car pendant que la science cherchait à expliquer toute vie à un point de vue matérialiste les chefs d'Eglise, de Bonald, Joseph de Maistre et Lamennais persistaient à affirmer l'origine et la destinée spirituelles de l'homme. Les philosophes éclectiques, Victor Cousin et Maine de Biran les ont aidés par leur insistance à donner la psychologie comme un moyen de s'échapper du matérialisme. Les écrits des mystiques du XVIII^e siècle, Mesmer, Saint-Martin et Swedenborg, alors devenus courants, mirent encore plus d'emphase sur l'idée de liberté et de suprématie de l'âme.

La confusion dans laquelle ces nombreuses doctrines contradictoires jetaient l'esprit du jeune Balzac est fidèlement reflétée dans la scène du banquet dans *la Peau de Chagrin*. Leur influence sur le jeune romancier était, pourtant, profonde. Elles déterminèrent la direction double de ses observations et ses réflexions plus tard. Avec chaque volume nouveau de la *Comédie Humaine*, et notamment avec *la Physiologie du Mariage* (1829), il apparut de façon de plus en plus évidente que l'intérêt de Balzac était partagé entre le matérialisme et l'idéalisme spiritualiste. Un coup d'œil sur ses ouvrages montre la grande attention qu'il a donnée à l'un et à l'autre système.

Car, quelque grande que soit la place des sciences dans l'œuvre de Balzac, la doctrine et la spéculation spirituelles reçoivent pratiquement une considération égale. La philanthropie catholique trouve son interprétation dans *le Médecin de Campagne* et *le Curé de Village*. Le mysticisme a inspiré

presque toutes les *Etudes philosophiques*. Quelques pages des romans réalistes révèlent la même influence. Si la science est l'armature de ses méditations ou de sa fantaisie, le mysticisme en est l'enveloppe et les anime de son souffle.

* * *

D'où vient cette mystique ? Sous quelles influences est-elle née, où s'est-elle développée ? Fut-elle dans la vie de Balzac accidentelle et momentanée ou au contraire essentielle et durable ? Quelle est la nature de cette mystique ? Est-elle pure ou s'allie-t-elle à d'autres disciplines ? Comment entre-t-elle dans la conception qu'a Balzac de l'homme et du monde ?

Il convient de savoir d'abord si l'empreinte mystique marque l'âme de Balzac dès son enfance. Balzac, quoiqu'il se soit souvent défendu de prostituer au public ses propres sentiments et ses aventures personnelles, a admis dans son œuvre, cependant, des parties autobiographiques. Nous avons déjà parlé de *Louis Lambert* à cet égard : mais *le Lys dans la Vallée* nous renseigne aussi sur ses premières années. Certaines confessions de Félix de Vandenesse semblent bien être des confidences de l'auteur ; l'étrange histoire de cet enfant qui, blotti sous un figuier, regarde mélancoliquement une étoile, est difficilement explicable si l'on n'y voit pas un souvenir personnel de Balzac, souvenir qui émerge, comme un point triste et lumineux des ténèbres du passé. L'enfant, persécuté et persiflé pour l'amour de son étoile à l'âge de douze ans, la contemplait encore en « éprouvant d'indicibles délices » (1). N'est-ce pas une passion symbolique ? N'est-ce pas déjà un naïf pressentiment de l'infini ? Cette étoile est le centre d'aspirations mystiques qui s'ignorent encore. Plus loin, Félix dit les ardeurs religieuses dont il fut brûlé lors de sa première communion :

« Je me jetais donc dans les mystérieuses profondeurs de la prière... A cinq ans, je m'envolais dans une étoile ; à douze ans, j'allais frapper aux portes du sanctuaire. Mon extase fit éclore en moi des songes inénarrables qui meublèrent mon imagination, enrichirent ma tendresse et fortifièrent mes facultés pensantes. J'ai souvent attribué ces sublimes visions à des anges chargés de façonner mon âme à de

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXIV, p. 7.

divines destinées ; elles ont doué mes yeux de la faculté de voir l'esprit intime des choses..., elles ont écrit dans ma tête un livre où je peux lire ce que je devais exprimer, elles ont mis sur mes lèvres le charbon de l'improvisateur (1). »

Ces dernières phrases sont à peu près inintelligibles si ce n'est pas un écrivain qui parle et un Balzac, qui nous avoue ainsi que le temps de sa première communion fut un temps de ferveur mystique et de première initiation.

Quant à Louis Lambert, il nous est présenté comme étant déjà familier avec les doctrines de Swedenborg ; quand M^{me} de Staël le rencontre, sur la lisière de son parc, elle le surprend lisant *le Ciel et l'Enfer* (2). Plus tard, il s'efforce d'exploquer Swedenborg à son ami et paraît pénétré de cet auteur. Peut-on en conclure que Balzac avait déjà lu les auteurs mystiques ? Cela n'est pas impossible. On sait, en effet, qu'il lut à l'insu de ses professeurs une grande partie de la riche bibliothèque du Collège de Vendôme et que ses lectures excessives le plongèrent dans une sorte de torpeur comateuse. D'autre part, on peut douter que ce *Traité de la Volonté* qu'il a composé secrètement au Collège ait été vraiment personnel et n'ait rien dû précisément à de nombreux souvenirs de livres métaphysiques et mystiques, dont la connaissance eut donné le branle à un mouvement de réflexion particulier, puisqu'aussi bien la théorie de la volonté chez Balzac sera toujours en étroite relation avec une philosophie générale ; autre conjecture qui ne doit pas être rejetée parce que invérifiable. Enfin, il n'est pas indifférent de rappeler qu'à plusieurs reprises Balzac a avoué qu'il s'était senti, dès ses premières années, passionnément attiré par les idées mystiques ; dans la dédicace de *Séraphita* ne dit-il pas : « cette figure, par vous rêvée, comme elle le fut par moi dès l'enfance » (3) ? On aurait mauvaise grâce à accuser Balzac de mensonge et de mystification quand il s'est expliqué là-dessus avec autant de netteté que de sincérité.

Cela ne veut pas dire que Balzac ait été constamment un mystique convaincu et si l'on peut accorder à sa sœur que

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. II.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 52.

(3) *Dédicace à Séraphita*, t. XXXI, p. 176.

les idées religieuses ne l'abandonnèrent jamais (1), il n'en est pas moins vrai qu'il traversa dans sa jeunesse une assez longue période, sinon de véritable irréligion, du moins de joyeuse incrédulité. On sait que dans un projet d'ouvrage dont nous fait mention Champfleury il songeait à nier toute révélation. Ainsi tout ce qu'il y avait de matérialité dans son tempérament prit alors le dessus. Redevenu Parisien en 1835, il mène une vie mouvementée, lié à des journalistes, des gens de lettres et des éditeurs. La santé et la vitalité qui éclatent dans la très belle sépia de Deveria sont les signes d'une nature expansive et débordante beaucoup plus qu'ascétique et concentrée. *La Physiologie du Mariage*, éditée en 1839, et le premier dixain des *Contes drolatiques*, dont les fragments parurent dès juin 1831 dans *la Revue de Paris*, représentent un élément dans la personnalité de Balzac qui prédomina à ce moment-là.

Comment donc expliquer le retour des idées mystiques dans l'âme de Balzac et leur apparition dans son œuvre. Déjà dans les dernières pages de *la Physiologie du Mariage*, un mystérieux vieillard condamnait l'amour au nom d'un idéal mystique :

« Ah ! si vous connaissiez de quelle force magique un homme est doué, quand il emploie toute son énergie au profit de son âme..., vous jetteriez votre badine et vous iriez vivre dans les cieux ! vous y trouveriez l'amour que vous cherchez dans la fange terrestre...

« ... Oui, l'homme a une vocation pour l'infini. Il y a en lui un instinct qui l'appelle vers Dieu. Dieu est tout, donne tout, fait oublier tout et la pensée est le fil qu'il nous a donné pour communiquer avec lui (2). »

Dès 1830, paraissent des fragments de *la Peau de Chagrin* dont le héros, Raphaël de Valentin, a lui aussi travaillé à une théorie de la volonté et s'est intéressé aux spéculations métaphysiques. En mai 1831, *la Revue de Paris* publie les *Proscrits* où Balzac rattache la mystique moderne à la philosophie du Moyen Age. En octobre 1832 paraît *Louis Lambert*, daté de juin-juillet, et auquel Balzac travaillait depuis longtemps. Comment expliquer cette nouvelle orientation ?

(1) M^{me} de Surville : *Balzac, sa Vie et ses Œuvres*, O. C., t. XXIV, p. xiii.

(2) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 357.

On a cru parfois à l'influence de M^{me} de Berny qui a pu lui parler de Moët, traducteur de Swedenborg, bibliothécaire du roi, qui avait réuni à Versailles une communauté néojérusalémite et que les Hinner avaient dû connaître. Est-ce plutôt par sa mère qui eut sans doute quelque rapport avec ce groupe versaillais ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa mère possédait une collection d'œuvres mystiques, qui, nous dit M^{me} Surville, montait à plus de cent volumes (1). Elle ajoute, pour expliquer que Balzac ait écrit *Séraphita*, qu'il dévora tous ces livres, de Saint-Martin, de Swedenborg, de M^{lle} Bourignon, de M^{me} Hugon, de Jacob Bohme. Mais elle ne nous dit pas l'époque exacte où Balzac se livra à ces lectures ; il semble qu'elle la place un peu avant que son frère ne se mit à travailler au roman qui lui fut « inspiré par une amie » (2). Or, *les Proscrits* montrent déjà des connaissances certaines ; Balzac a donc dû lire ou relire les auteurs mystiques vers 1830 et même parcourir de nouveau, « lisant comme d'autres feuillaient » (3), quelques-uns des volumes appartenant à sa mère, avant d'écrire *Louis Lambert* et plus tard *Séraphita*.

Mais il faut noter que la mystique de Balzac n'est pas un fait isolé en son temps ; il importe encore de mettre en valeur l'influence même du milieu et de l'atmosphère générale dans laquelle vit Balzac, puisque par là nous expliquerons aussi bien que ces lectures n'étaient ni un hasard, ni un caprice. L'étonnant n'est pas que Balzac ait cédé au mysticisme, l'étonnant eut été qu'il n'y eût point cédé en un temps où il fleurissait avec tant d'éclat : la Restauration est l'époque même du mysticisme qui se réveilla dès la fin de la Révolution. Sectes martinistes, sectes swedenborgiennes, sectes théosophiques se multiplient en France. Dès lors, il était tout naturel que Balzac ait été à son tour emporté par le courant mystique ; surtout si l'on ajoute que l'influence de M^{me} Hanska va se faire sentir ; la première lettre date du 28 février 1832. L'influence de l'Etrangère a été souvent exagérée, mais il est certain qu'elle avait ce qu'on est convenu d'appeler un tempé-

(1) M^{me} de Surville : *Balzac, sa Vie et ses Œuvres*, O. C., Calmann-Lévy, t. XXIV, p. XLII.

(2) *Ibid.*, p. XLII.

(3) *Ibid.*, p. XLII.

rament mystique et aussi que c'est elle qui demanda à Balzac de tracer la figure idéale que sera *Séraphita*. Leur correspondance nous révèle, cependant, des différences d'opinion à l'égard de l'orthodoxie de cette œuvre ; Balzac et l'Etrangère ne sont pas toujours d'accord sur leurs idées mystiques. Tantôt c'est M^{me} Hanska qui cherche à détourner Balzac de la mystique ; tantôt c'est l'écrivain qui va paraître l'en déconseiller au moment où elle veut s'y adonner. Mais, cela ne signifie pas que Balzac ait pu changer ; en réalité son sentiment est resté le même, mais il voit dans ce goût le malheur de l'homme qui compte sur elle, c'est-à-dire, le sien. Après un échange de plusieurs lettres à ce sujet, il lui reprocha (le 8 août 1838) : « l'excessive mélancolie de vos idées religieuses, vous m'écrivez... comme si vous vouliez me dire : la terre ne m'intéresse plus... Moi, je vous voudrais autrement ; aller à Dieu, c'est renoncer au monde et je ne vois pas pourquoi vous y renoncerez ; il n'y a que les âmes faibles qui prennent ce parti-là. Les réflexions que je fais... sont d'ailleurs très égoïstes... Je vois clairement que le bonheur ne reviendra plus ». Ainsi Balzac avoue son égoïsme, bien naturel. Le 15 novembre 1838, il écrira encore : « Je ne me révolte que contre l'envahissement des idées mystiques. Encore est-ce par un admirable instinct de jalousie. » Ainsi donc, au fond de lui-même, Balzac n'a pas trahi la mystique ; s'il a paru l'attaquer, c'est pour sauver son bonheur menacé. Mais M^{me} Hanska continue à le prêcher, à le vouloir ramener à l'orthodoxie. Impatienté, il lui répond le 25 août 1837 : « Je ne suis ni converti, ni à convertir, car je n'ai aucune religion. » Enfin, le 12 juillet, Balzac décide de s'expliquer définitivement afin de dissiper tout malentendu ; ce sera la fameuse profession de foi qui pose le dédoublement nécessaire du mystique et du politique : « Je réponds à une question grave de votre lettre. Politiquement, je suis de la religion catholique, je suis du côté de Bossuet et de Bonald et ne dévierai jamais. Devant Dieu, je suis de la religion de saint Jean de l'Eglise mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine. » Et il ajoute avec un émouvant et grave accent de sincérité : « Ceci est le fond de mon cœur. » On ne peut pas douter de la bonne foi de l'écrivain après une pareille affirmation.

Il convient de noter ici une autre influence qui a dû avoir

une grande portée sur la vie de Balzac. C'est l'amitié de M^{me} Carraud et de son mari. Chez les Carraud, le romancier était chez lui, il pouvait travailler librement, il confiait à ses amis tous ses espoirs, tous ses projets, tous ses chagrins. En M^{me} Carraud surtout il trouvait une intelligence fine et critique, qui jugeait non seulement son œuvre mais aussi ses opinions politiques, sa vie privée, tout ce qui le concernait. Elle voudrait qu'il s'occupe uniquement de son travail et que ses romans reflètent tous une influence et un ton chrétien. « J'attends religieusement *le Médecin de Campagne*, lui écrit-elle de la Poudrerie, le 2 août 1833. « Ce sera la seconde œuvre purement morale que vous aurez faite et je voudrais vous voir entièrement sur cette route. »

On peut imaginer son plaisir en lisant ce roman. Balzac lui écrit à son propos, le 2 septembre 1833 : « C'est l'Évangile en action. Ce livre vaut, à mon sens, plus que des lois et des batailles gagnées. »

Cette « dame du Berry » a été « la plus sûre amie de Balzac, une des plus nobles figures de femme, qui aient jamais passé dans la vie d'un homme de génie », comme l'a écrit M. Marcel Bouteron. Et on peut croire qu'elle a cherché à confirmer en lui des sentiments religieux et mystiques.

La mystique ne reparaitra plus à l'état pur dans l'œuvre de Balzac, mais quelque peu mêlée dans des ouvrages comme *Ursule Mirouët* (1842) et *le Cousin Pons* (1847). Cette altération de la mystique religieuse nous conduit naturellement au second problème que nous allons traiter ici très sommairement, à savoir, le problème de nature. De quelle nature est cette mystique ? et quels rapports soutient-elle avec les conceptions générales de Balzac ?

Tout d'abord, le grand romancier a eu l'intuition profonde d'un dualisme qui est le ressort même du monde. Dualisme du bien et du mal. Mais plus précisément le dualisme des forces mystiques et des forces politiques. Balzac a mis en scène des mystiques et des politiques. Les premiers, fermement attachés à un idéal, refusant de composer, exclusifs, désintéressés, en arrivent à être presque indifférents à la réalité et aux nécessités vulgaires, emportés qu'ils sont par une passion qui, pour avoir un objet spirituel, n'en est pas moins violente. Le poli-

tique, au contraire, peut réussir parce qu'il n'hésite pas à consentir à des compromis et qu'il n'est point gêné par la rectitude d'une conscience qui ne sait se plier aux détours de l'action réelle ; la volonté de puissance ne rejette aucun moyen de parvenir. Le politique sait faire tout servir à ses fins ; le mystique, au contraire, est tout d'une pièce, d'une raide simplicité. On pourrait pousser plus loin l'analyse : elle suffit pour le moment à indiquer le sens de ce dualisme qui est fondamental dans l'intuition balzacienne du monde.

Mais outre cette conception profonde du mystique, du héros mystique, il y a dans l'œuvre de Balzac d'étroites relations (que nous étudierons d'ailleurs) entre la mystique pure et les théories de la connaissance et du sentiment. La mystique religieuse a suscité et animé une mystique scientifique et une mystique sentimentale et avec la science a formé la conception qu'a eue Balzac du monde. En d'autres termes, elle a poussé ses racines jusque dans la pensée philosophique et scientifique de Balzac et nous trouvons au fond de cette pensée une mystique des nombres et du mouvement.

Le mystère des nombres attirait puissamment Balzac et quoi de plus mystérieux que la sainte faveur que connaissent certains nombres privilégiés, tels que trois, quatre et sept. Faveur qui ne peut être due au hasard ; d'ailleurs le hasard est le dernier des moyens d'explication auxquels on doit recourir. Ces nombres doivent enfermer en eux quelque propriété magique et peut-être la pénétration du mystère des nombres donnerait-elle la clef de l'univers.

En tout cas c'est un problème qui préoccupe fort Balzac. Il y revient dans *Séraphita* assez longuement ; là il développe tout ce qu'il a condensé en quelques lignes dans les pensées de Lambert à Villenoix. Séraphita, voulant prouver au pasteur Becker qu'il admet des notions pourtant inintelligibles veut le confondre par un raisonnement sur le nombre.

« Vous croyez au nombre, base sur laquelle vous asseyez l'édifice de sciences que vous appelez exactes... Eh bien ! quel être mystérieux, à qui serait donnée la faculté de vivre toujours, pourrait achever de prononcer... le nombre qui contiendrait les nombres infinis dont l'existence vous est démontrée par votre pensée ? (1) »

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 288.

Ainsi l'infini des nombres est chose étourdissante et décourageante ; Balzac va s'en servir pour prouver Dieu et il se vantera, dans une lettre à M^{me} Hanska, d'avoir par cette preuve « surpris les savants », mot dont on pourrait donner « une interprétation malveillante ». « Si quelque chose qui soit démontrée ici-bas vous semble infinie, soyez certain d'y entrevoir une des faces de Dieu. » Et, « pourquoi, si vous croyez au nombre, niez-vous Dieu ? » (1) La mathématique, elle aussi, commence par un acte de foi, que rien ne justifie. Son point de départ n'est point autre chose que celui de la religion.

Comment expliquer cette mystique mathématique ? Il est certain que Balzac connaissait les Pythagoriciens et leurs étranges spéculations arithmétiques. Ces spéculations sur les nombres avaient été reprises par Saint-Martin et Balzac connaissait bien l'écrivain mystique. Mais il faut signaler ici une autre influence, l'influence du Polonais Hoëne Wronski, que M. Baldensperger a mise en lumière (2). Selon lui, Balzac qui écrit le 4 août 1834 à M^{me} Hanska qu'il doit « voir ces jours-ci un illustre Polonais, Wronski, grand mathématicien, grand mystique (3) aurait déjà rencontré ce singulier personnage qui demeurait à Paris depuis 1810. Ainsi un des interlocuteurs des *Martyrs ignorés*, de cet entretien qui se passe en décembre 1827 au *Café Voltaire*, celui que Balzac appelle Grodinsky ne serait autre que Wronski quelque peu déguisé. Dès 1827, Balzac aurait été attiré par lui « dans le champ hasardeux de la mathématique transcendante » et il aurait songé à lui en évoquant, dans « *la Peau de Chagrin* », le savant Planchette, « occupé à regarder toujours un abîme sans fond, le mouvement » (4). Ayant renoué avec lui, en 1834, il se souviendra de leurs entretiens en écrivant « *Louis Lambert* » dont la lettre inédite sur le nombre et le mouvement, paraît dès août 1835 dans *la Revue de Paris*. Wronski s'était occupé particulièrement du problème du hasard, et prétendait avoir trouvé une loi téléologique, qui ruinait la théorie des proba-

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 289.

(2) Baldensperger F. : *Orientations étrangères chez Balzac*, p. 237 et suiv.

(3) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 178.

(4) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, I, p. 230.

bilités de Laplace. Or, Grodinsky affirme que « le hasard est une puissance bien incomprise : il représente l'ensemble des mouvements d'une force qui nous est inconnue et qui meut le monde (1). Wronski se donnait pour détenteur du secret de l'Absolu, qu'il révéla même, moyennant une forte somme d'argent au banquier Arson, lequel peu satisfait de ces révélations lui intenta un procès retentissant. Or, Balthazar Claës avoue à sa femme qu'il ne s'est mis à la recherche de l'Absolu qu'après un entretien qu'il eut avec un officier polonais. De tous ces rapprochements on peut conclure avec M. Baldensperger que Wronski « pouvait affermir en Balzac à mesure que s'atténuait en celui-ci son extase complaisante de swedenborgien par amour, une téméraire confiance en sa propre audace » (2). Balzac abandonne la mystique pure, mais il se réclame de Wronski comme d'un mystique, ce qui est une erreur, car le mathématicien polonais se défendit toujours d'avoir donné dans le mysticisme qu'il jugerait une véritable « paralysie de la raison » (3). On ne peut dire que Balzac emprunte sa mystique des nombres à Wronski, il ne lui doit que l'orientation de ses recherches et l'espoir d'y réussir ; plutôt la forme que la matière de ses spéculations. Nous aurons occasion de revenir sur ces spéculations dans cette étude.

Balzac a conçu la possibilité d'une liaison entre la mystique et la science. La mystique le conduit à espérer et à croire en une « nouvelle science », cette expression se rencontre souvent dans son œuvre. Toujours est-il que l'idée d'une science nouvelle hante l'esprit de Balzac, science à laquelle il croira même avoir donné une vigoureuse impulsion grâce à ses propres ouvrages. Il écrit à sa sœur, en août 1832 :

« *Louis Lambert* m'a coûté tant de travaux ! que d'ouvrages il m'a fallu relire pour écrire ce livre. Il jettera peut-être un jour ou l'autre la science dans des voies nouvelles. Si j'en avais fait une œuvre purement savante, il eut attiré l'attention des penseurs, qui n'y jetteront pas les yeux. Mais si le hasard le met entre leurs mains, ils en parleront peut-être (4). »

(1) *Les Martyrs ignorés*, O. C. Calmann-Lévy, t. XX, p. 356.

(2) Baldensperger F. : *Orientations étrangères chez Balzac*, p. 246.

(3) *Ibid.*, p. 244.

(4) *H. de Balzac : Correspondance*, O. C., t. XXIV, p. 128.

Le héros de *la Peau de Chagrin*, le jeune Raphaël de Valentin a composé (comme Lambert) une *Théorie de la Volonté* dont il espère qu'elle ouvrira « une route nouvelle à la science humaine » (1). A la fin de la courte nouvelle intitulée : « *le Réquisitionnaire* » qui porte une épigraphe tirée de *l'Histoire intellectuelle de Louis Lambert*, Balzac déclare :

« Nous pouvons joindre ce fait tragique (fait de télépathie) à toutes les observations sur les sympathies qui méconnaissent les lois de l'espace ; documents que rassemblent avec une savante curiosité quelques hommes de solitude et qui serviront un jour à asseoir les bases d'une science nouvelle à laquelle il a manqué jusqu'à ce jour un homme de génie (2). »

Ces trois citations suffisent pour prouver que Balzac a l'esprit préoccupé d'une rénovation possible de la science, grâce à l'observation de faits jusqu'ici méprisés. Balzac, naturellement curieux et avide de savoir, s'intéresse à toutes recherches qui ouvrent à l'intelligence humaine de nouveaux horizons. Mais précisément ces recherches sont d'inspiration mystique, car ces faits étranges et dits surnaturels sont systématiquement refusés par les esprits forts et les sceptiques. Ce sont seulement ceux qui, grâce à des croyances préexistantes, sont disposés au moins à les prendre en considération, qui pourront tenter de les expliquer.

Mais par là, on voit quel sera le rapport entre la mystique et cette nouvelle science, rapport dont Balzac fait souvent la théorie, et une théorie toute originale. Car Balzac a eu avant Auguste Comte, quoiqu'évidemment avec moins de netteté et de force, l'idée que toute science passe par un état vaguement religieux avant de parvenir à l'état positif. Balzac ne distingue point un état théologique et un état métaphysique, mais seulement un état préparatoire où naissent et grandissent des idées qu'annexera plus tard la science exacte. Or, précisément, la mystique représente cet état préparatoire. Les premiers savants étaient des mystiques : les théories scientifiques d'un Descartes, d'un Leibniz sont inspirées par des spéculations théologiques, comme on l'a souvent et justement montré. Or, Balzac pense de même qu'un état mystique précède l'état

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 102.

(2) *Le Réquisitionnaire*, t. XXIV, p. 153.

scientifique et que les hypothèses fondamentales de la science sont des survivances du premier état, état d'ailleurs fécond et nécessaire. Ainsi, on a grand tort de railler les alchimistes du Moyen Age ; de les accuser d'avoir cherché follement la pierre philosophale. Un des personnages des « *Martyrs ignorés* » Physidor, s'écrie :

« Croyez aux sciences occultes ! Becker, Stahl, Paracelse, Agrippa, Cardeau sont de ces hommes incompris ; incompris aussi bien que les alchimistes accusés tous de chercher à faire de l'or ! Faire de l'or était leur point de départ, mais ils cherchaient mieux ; ils voulaient trouver la molécule constitutionnelle ; ils cherchaient le mouvement à son principe... (1) »

Et Balzac dit lui-même de Lambert : « Peut-être ses chîmères sur les anges dominèrent-elles trop longtemps ses travaux ; mais n'est-ce pas en cherchant à faire de l'or que les savants ont insensiblement créé la chimie ? (2) » Balzac défend donc l'alchimie, parce que la chimie en est née ; l'idée purement alchimique, l'idée d'une transmutation des métaux, n'était qu'un point de départ, et d'ailleurs beaucoup moins absurde qu'on ne l'a cru trop précipitamment. De même, dans quelques pages du *Cousin Pons* (1847) où il traite des sciences occultes, Balzac déclare :

« Une des plus grandes sciences de l'antiquité, le magnétisme animal, est sorti des sciences occultes comme la chimie est sortie des fourneaux des alchimistes. La cranologie, la physionomie, la névrologie en sont également issues » (3).

Il est tout à fait évident, d'après ces passages, que, si Balzac se fait le défenseur des sciences occultes, il n'en juge pas moins qu'elles sont provisoires seulement ; l'occultisme donnera naissance à une science mais encore faut-il pour cela ne pas prendre le parti de tout nier, sans seulement se donner la peine d'examiner. Un fait n'est pas nécessairement perceptible ni directement observable ; les faits occultes ne sauraient être connus que médiatement. Et Balzac s'indigne contre les esprits forts et les philosophes matérialistes, « qui s'en tiennent uniquement aux faits visibles, solides, aux résultats de la

(1) *Les Martyrs ignorés*, O. C. Calmann-Lévy, t. XX, p. 378.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 103.

(3) *Le Cousin Pons*, t. XVIII, p. 133.

cornue ou des balances de la physique et de la chimie modernes » (1). Les sciences dites occultes n'en sont encore en réalité qu'à l'état pré-scientifique, mais il en sortira une science que Balzac appelle « anthropologie » et pour laquelle il réclame l'institution d'une chaire où elle sera professée (2). Ainsi on voit comment l'occultisme se rattache au mysticisme, chez notre romancier. Ces faits mystiques ou simplement mystérieux seront assemblés et expliqués par une science nouvelle encore dans l'enfance, mais qu'il ne faut pas désespérer de voir arriver à l'état positif.

En d'autres termes, la mystique devient un moyen supérieur de connaissance ; c'est une mystique savante qui n'a plus pour but suprême l'union avec Dieu où l'union avec la créature, mais la compréhension de l'Univers.

Ainsi Balzac se trouve dans le mouvement philosophique où la science et la mystique sont très étroitement liées, où le dogme de l'universelle liaison des êtres et des choses est un principe bien établi. Balzac connut surtout les théories du suisse Charles Bonnet qu'il cite à plusieurs reprises et dont on fait un ancêtre du transformisme ; selon lui les êtres sont reliés par une chaîne continue et hiérarchiquement ordonnés. Il s'attache à cette proposition de Leibniz que tout est lié et que la nature ne fait pas de sauts. Aussi range-t-il les êtres en quatre classes : les êtres inorganisés ; les êtres organisés et inanimés ; les êtres organisés et animés ; les êtres organisés, animés et raisonnables. Il n'y a aucun caractère qui distingue absolument le minéral du végétal, ni le végétal de l'animal. Peut-être y a-t-il des mondes où les végétaux sentent, d'autres où les hommes sont des anges. Le livre où il exposait ces vues hardies « *la Contemplation de la Nature* » fut vivement attaqué et on accusa Bonnet de matérialisme.

Il convient de noter ici un passage curieux de *l'Introduction* placée en tête de la petite édition des œuvres complètes de Balzac, publiée par Michel Lévy et qui porte la date de juillet 1842.

Ce passage, qui paraît contenir en germe une des principales

(1) *Le Cousin Pons*, t. XVIII, p. 129.

(2) *Ibid.*, p. 131.

théories du *transformisme*, celle de l'adaptation de l'organisme aux différents milieux, est le suivant :

« Ce serait une erreur de croire que la grande querelle qui, dans ces derniers temps, s'est émue entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, reposait sur une innovation scientifique. *L'unité de composition* occupait déjà sous d'autres termes les plus grands esprits des deux siècles précédents. En relisant les œuvres si extraordinaires des écrivains mystiques qui se sont occupés des sciences dans leurs relations avec l'infini tels que Swedenborg, Saint-Martin..., on trouve dans les monades de Leibnitz, dans les molécules organiques de Buffon, dans la force végétatrice de Needham, dans l'emboîtement des parties similaires de Charles Bonnet assez hardi pour écrire en 1760 : *l'animal végète comme la plante*, on trouve, dis-je, les rudiments de la belle loi du *Soi pour soi* sur laquelle repose l'*unité de composition* (1). »

Balzac suit la théorie de Bonnet d'autant plus qu'il en trouve l'équivalent dans l'œuvre de Swedenborg. Selon le suédois mystique, il existe des correspondances où des concordances entre les mondes et les cieux, grâce auxquelles on peut connaître le sens et l'essence véritables des phénomènes naturels. Tous les objets des diverses créations étant émanés de Dieu comportent nécessairement un sens caché et ce sens caché ne peut être découvert que par les sciences magiques et occultes. Ces sciences ont pour objet des faits non apparents, ou du moins indirectement perceptibles, des faits que les esprits forts refusent d'admettre de parti pris, comme imaginations et superstitions. Bien à tort, pense Balzac, car ces faits sont improprement appelés surnaturels ; Balzac nie le surnaturel en tant que tel. C'est pourquoi Séraphita, cette créature angélique animée par l'Esprit Saint, déclare dès le début à Minna : « Vous appelez surnaturels les faits dont les causes vous échappent (2). » En réalité, les faits dits surnaturels n'ont rien que de naturel ; ils ne sont pas inexplicables, ils ne sont que provisoirement inexpliqués ; car on ne parvient pas encore à les attacher à un système de causes rigoureusement déterminé. Balzac s'emporte contre les savants matérialistes qui ont cru qu'admettre l'existence de faits invisibles, c'était admettre le vide, contre les philosophes du XVIII^e siècle, comme Diderot, qui expliquait la création par le jeu des causes

(1) Cité par le D^r Cabanes dans *Balzac transformiste*. *Chr. med.*, 1902, p. 771.

(2) *Séraphita*, t. XXXI, p. 192.

et du hasard, comme Locke et Condillac qui « ont retardé de cinquante ans l'immense progrès que font en ce moment les sciences naturelles sous la pensée d'unité due au grand Geoffroy Saint-Hilaire » (1). Pourquoi n'admettre que ce qui tombe sous les sens ? Pourquoi faire de la sensation le seul critérium de l'existence ? Le sensualisme est une doctrine très étroite et insuffisante. Il faut voir plus loin, si l'on veut voir clair, certains faits semblent nous dépasser, ne pas être à la mesure de notre intelligence ; est-ce une raison pour qu'ils nous soient suspects ? Tant de choses ont été jugées insensées, qui maintenant sont devenues communes et ordinaires ! La cosmologie bornée de nos savants doit s'étendre et faire place à une science nouvelle, que Balzac appelle le magisme, d'un nom emprunté à Saint-Martin. Qu'est-ce donc que le magisme ? Balzac s'explique là-dessus dans *les Martyrs ignorés*. Il effleure également ce sujet dans *la Messe de l'Athée*. Le magisme est la réunion des sciences occultes (2) ; il ne faut pas le confondre avec la Magie qui est un ensemble de procédés souvent illusoire par lesquels les charlatans trompent les esprits faibles. C'est quelque chose d'assez semblable à la science des Correspondances. Aussi Grodinsky interrompt-il en disant : « Vous arriverez quelque jour en France, aux concordances de Swedenborg. » Et Physidor répond :

« Tout ici-bas à sa vertu, c'est-à-dire sa force... Ces forces, correspondent entre elles, vont à des centres... Le magisme est la science qui vous révèle la marche des forces (3). »

Quant au génial chirurgien Desplein, il possédait assurément

« l'antique science du Magisme, c'est-à-dire la connaissance des principes en fusion, les causes de la vie, la vie avant la vie, ce qu'elle sera par ses préparations avant d'être » (4).

Cette « haute science » doit être une synthèse des sciences occultes. Elle porte sur les faits prétendus surnaturels, par exemple, les faits de sympathie, d'antipathie et de télépathie.

(1) *Ursule Mirouët*, t. VIII, p. 68.

(2) *Les Martyrs ignorés*, O. C. Calmann-Lévy, t. XX, p. 378.

(3) *Ibid.*, p. 378.

(4) *La Messe de l'Athée*, t. VII, p. 84.

Ils prouvent la mystérieuse communication de l'homme et de la nature : nul doute que des forces semblables n'agissent en l'un comme en l'autre, puisqu'elles peuvent se repousser ou s'attirer. On doit en déduire une affinité substantielle entre les hommes et les choses. Louis Lambert réfléchit beaucoup à ces faits. Les sympathies sont peu souvent constatées parce qu'elles « constituent des plaisirs que les gens assez heureux pour en être doués publient rarement » (1). Le pouvoir du sorcier en est un étonnant exemple. Des antipathies, on a de plus nombreux exemples :

« Bayle éprouvait des convulsions en entendant jaillir de l'eau... Le duc d'Epéron s'évanouissait à la vue d'un levraut, Tychokrahe à celle d'un renard... Que le chancelier Bacon fut ou non prévenu d'une éclipse de lune, il tombait en faiblesse au moment où elle s'opérait et sa vie suspendue pendant tout le temps que durait le phénomène, reprenait aussitôt après, sans lui laisser la moindre incommodité (2). »

C'est un fait de télépathie qui est conté dans la courte nouvelle intitulée : « *le Réquisitionnaire* ». « La mort de la Comtesse fut causée par un sentiment plus grave et sans doute par quelque vision terrible. A l'heure précise où M^{me} de Dey mourait à Carentan, son fils était fusillé dans le Morbihan (3). » Balzac lui-même avait personnellement expérimenté ces faits. Il avait été fort impressionné que M^{me} Hanska songeât à lui envoyer *l'Imitation de Jésus-Christ* au moment même où il étudiait ce livre afin de composer « *le Médecin de Campagne* ». On sait aussi qu'il avait eu le pressentiment invincible et indiscutable d'un événement qui devait avoir une grande influence sur sa destinée, événement qui fut la mort de M. Hanska. Il est intéressant de noter que cette amie dévouée de Balzac, M^{me} Carraud, partage ses croyances. Elle lui écrit, de Frapesle (3 août 1838) :

« J'ai rêvé à vous : je vous tendais la main et j'ai eu la sensation bien distincte de votre contact. Il y a eu certainement communication mystérieuse entre nous ; vous m'avez cherchée, puisque vous êtes arrivé à moi. Que voulez-vous ? Que puis-je faire qui vous soit agréable ? (4) »

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 96.

(2) *Ibid.*, p. 96.

(3) *Le Réquisitionnaire*, t. XXIX, p. 153.

(4) *Honoré de Balzac : Correspondance avec M^{me} Zulma Carraud*. Paris 1934., p. 287.

C'est au moment où Balzac se trouve en Sardaigne et de loin, M^{me} Carraud suit attentivement son ami et s'inquiète des résultats de sa tentative à « faire fortune ».

Balzac avait aussi coutume de consulter les voyantes, sous les prétextes les plus futiles et il avait la plus grande confiance en leurs révélations. On s'en est souvent étonné et moqué. Mais Balzac a voulu se justifier rationnellement dans *le Cousin Pons* ; il remarque qu'on condamne ces croyances comme des absurdités et pourtant n'ont-elles pas déjà donné naissance à des sciences exactes, telles que la Phrénologie et la Physiognomonie. Bref, pour Balzac tout est fatal dans la vie humaine, comme dans la vie de notre planète : et dès qu'on admet la fatalité, c'est-à-dire l'enchaînement des causes, on arrive à la répudiation totale du hasard. Cela veut dire que tout dans cette vie existe par l'interaction et la dépendance universelles : tout n'est que signes dans le monde, traces du passé ou indices de l'avenir ; mais il faut savoir les interpréter. Dans l'homme comme dans le monde, on peut d'après certaines causes prévoir certains effets : un élément souvent imperceptible contient en germe un développement futur de première importance. Aussi la prédiction de l'avenir, si on y réfléchit bien, n'est-elle point chose extraordinaire : tout vient de la parenté qui unit l'homme à la nature ; le génie du médecin en particulier consiste à se tenir très près de la nature ; à y participer, pour ainsi dire, et à s'y installer. Le chirurgien Desplein est remarquable par ce don exceptionnel : Balzac, en un passage de *la Messe de l'Athée*, analyse ainsi son génie :

« Desplein possédait un divin coup d'œil : il pénétrait le malade et sa maladie par une intuition, ou acquise, ou naturelle qui lui permettait d'embrasser les diagnostics particuliers à l'individu, de déterminer le moment précis, l'heure, la minute à laquelle il fallait opérer, en faisant la part aux circonstances atmosphériques et aux particularités du tempérament. Pour marcher ainsi de concert avec la nature, avait-il donc étudié l'incessante fonction des êtres et des substances élémentaires contenues dans l'atmosphère ou que fournit la terre à l'homme qui les absorbe et les prépare pour en tirer une expression particulière ? Procédait-il par cette puissance de déduction et d'analogie à laquelle est dû le génie de Cuvier ? Quoi qu'il en soit, cet homme s'était fait le confident de la chair, il la saisissait dans le passé comme dans l'avenir, en s'appuyant sur le présent (1). »

(1) *La Messe de l'Athée*, t. VII, p. 84.

Nous pouvons maintenant apercevoir quelle a été pour Balzac l'influence du mystique Swedenborg ; la division même de son œuvre en trois grandes parties, à savoir : *les Etudes de Mœurs, les Etudes philosophiques, les Etudes analytiques* est directement inspirée de la triade swedenborgienne *effet-cause-principe*. Mais il faut ajouter que si le monde qu'il a créé et animé a pour ressorts ces trois notions essentielles, c'est qu'il concevait le monde réel de cette façon.

Cet intérêt de Balzac pour les sciences occultes est confirmé par ses biographes. par exemple Gautier, qui nous dit combien Balzac était préoccupé de magnétisme, de chiromancie et même de cartomancie (1).

Werdet décrit sa bibliothèque en chêne, « à grands panneaux ornés de glaces, sculptée par un habile ciseau, où on remarquait toute une collection curieuse de presque tous les auteurs, qui, comme Swedenborg, dont Balzac se proclamait hautement l'admirateur passionné, ont écrit sur le mysticisme, les sciences occultes et les croyances religieuses de tous les peuples » (2).

Mais de toutes les sciences occultes, c'était le magnétisme qui passionnait surtout Balzac. « aux miracles duquel, dit-il, je me suis familiarisé depuis 1820 » (3). Il lui apportait ce fol enthousiasme qu'il a montré pour toutes choses nouvelles. Il suivait les exercices des magnétiseurs, étudiait leurs poses, et dévorait leurs livres.

« Oui, s'écria-t-il un jour en présence d'un de ses visiteurs, j'approche du but. Encore quelques efforts et je l'atteindrai. Le magnétisme n'est que l'ascendant irrésistible de l'esprit sur la matière, d'une volonté forte et immuable sur une âme ouverte à toutes les impressions. Avant peu, je posséderai les secrets de cette puissance mystérieuse. Je contraindrai tous les hommes à m'obéir, toutes les femmes à m'aimer. Voyez, continuait-il en s'échauffant de plus en plus, cette jolie personne qui baille près d'une table d'écarté... eh bien ! par la seule fascination de mon regard, je la forcerai de traverser ce salon et de venir se jeter dans mes bras (4). »

(1) Théophile Gautier : *Honoré de Balzac*. Paris, 1859, p. 165.

(2) Werdet Edmond : *Portrait intime de Balzac, sa Vie, son Humeur et son Caractère*. Paris, 1859, E. Dentu, in-12., p. 330.

(3) *Avant-propos de la Comédie humaine* (éd. Conard), t. I, p. xxxv.

(4) De Lovenjoul : *Histoire des œuvres de Balzac*, p. 378.

Et, en effet, disciple ardent de Mesmer, le romancier fait, en philosophie, l'histoire du magnétisme.

« Il faut reconnaître dans l'homme, dit-il, l'existence d'un fluide intangible, invisible, impondérable, doué d'une influence pénétrante, dominatrice d'homme à homme, mise en œuvre par la volonté, curatrice par l'abondance du fluide et dont le jeu constitue un duel entre deux volontés, contre un mal à guérir et le vouoir de guérir. La science des fluides impondérables, seul nom qui convienne au magnétisme, si étroitement lié par la nature de ses phénomènes à la lumière et à l'électricité, a fait d'immenses progrès, malgré les continuelles railleries de la science parisienne. »

Mais ce n'est pas seulement de Mesmer que viennent ces idées de Balzac. Parmi toutes les influences qu'a subies le grand romancier pendant ces années avant 1830, il y en a une à notre sens d'une importance spéciale et qui a dû faire sur lui une impression profonde. C'est un livre paru en 1836 et intitulé : *« Esquisse de la Nature humaine expliquée par le Magnétisme animal »*; il était précédé d'un aperçu du système général de l'univers et contenait l'explication du somnambulisme magnétique et de tous les phénomènes du magnétisme animal. L'auteur était anonyme et il serait difficile de décider lequel de tous ceux qui s'intéressaient au magnétisme animal pendant ces années fut l'écrivain de ce livre. Comme le suggère le titre, cette esquisse est une analyse fort intéressante de la vue de l'univers et physique et moral, expliquée du point de vue de ce mouvement élémentaire et universel qui passionnait tant Balzac enfant et plus tard Balzac écrivain.

Il faut voir ici donc et partout dans son œuvre l'influence de cet auteur inconnu. Balzac ne fait que s'exprimer selon les idées de cet écrivain qui basait son système sur le principe d'un mouvement élémentaire et magnétique qui embrassait et liait toutes les formes de la vie.

Balzac trouvait une forte preuve de sa théorie dans ce fait que le magnétisme fut la science favorite de Jésus et l'une des puissances divines remises aux apôtres : ainsi les miracles du Christ s'expliquent naturellement. Balzac reproche à l'Eglise d'avoir condamné le magnétisme, où il n'y a pourtant aucune trace de magie ni de sorcellerie. Et il reproche aux savants d'avoir rejeté en plein xix^e siècle une science pourtant vieille comme le monde, « contemporaine des sociétés, également cultivée par l'Egypte et par la Chaldée, par la Grèce et par

l'Inde ». Balzac s'est inspiré ici de Swedenborg dont la défense du magnétisme dans son *Discours préliminaire* a dû fortement l'impressionner. Il parle de cette « médecine vraiment humaine pratiquée par les disciples bienfaisants de Swedenborg ». Il assure que le magnétisme pour réussir doit être vertueux et pur.

« L'âme de celui qui l'administre y fait beaucoup plus que son fluide... Le Seigneur a dit des vrais croyants : ils imposeront les mains aux malades et ils les guériront, Marc 16, 18. Le Seigneur enseigne clairement dans ce passage que c'est la foi qui guérit... Ces connaissances précieuses étaient communes dans l'antiquité ; les prêtres chaldéens guérissaient dans leurs temples par l'imposition des mains. On voit des figures égyptiennes dans des attitudes purement magnétiques, ou magnétisantes, telles que celle d'une main placée sur l'estomac et l'autre sur le dos d'une personne assise (1). »

Bref, on trouve partout dans l'œuvre de Balzac sa croyance profonde au magnétisme animal. C'est lui, le premier qui a introduit l'hypnotisme et le magnétisme dans le roman. Dans *l'Interdiction* (1836) et encore pour la seconde fois, dans *le Cousin Pons* l'auteur fait l'exposé de sa croyance au magnétisme et à la science de Lavater. Ses dissertations sont une apologie des héros obscurs des sciences occultes qu'on a malheureusement trop souvent confondus avec les escrocs. Et dans *la Peau de Chagrin* nous trouvons, dans la confession de Raphaël les phrases suivantes :

« Toi seul admirais ma « *Théorie de la volonté* », ce long ouvrage pour lequel j'avais appris les langues orientales, l'anatomie, la physiologie, auquel j'avais consacré la plus grande partie de mon temps. Cette œuvre, si je ne me trompe, complètera les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall, de Bichat, en ouvrant une nouvelle route à la science humaine (2). »

* * *

Tel est le milieu dans lequel a vécu et travaillé Balzac pendant ces dix années d'apprentissage littéraire avant 1830. D'une part, tout est à la science : l'atmosphère en est en quelque sorte saturée, elle va opérer une véritable révolution dans le domaine de la pensée. D'autre part, l'école spiritualiste

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 154.

(2) *La Peau de Chagrin*, t. XXXII, p. 102.

combattait vigoureusement le sensualisme ; en affirmant l'irréductibilité de la sensation et de la connaissance intellectuelle, l'existence de substances immatérielles, notamment de l'âme et de Dieu, le caractère spiritualiste des fondements de la morale.

Balzac, dans le roman, se ressentira le premier de ce développement de l'esprit scientifique qui réagira plus tard sur Champfleury et sur Flaubert. Seul, ou presque seul de ses contemporains, c'est-à-dire des écrivains de son époque, Balzac n'est pas demeuré indifférent au mouvement scientifique. Un des premiers et par une curieuse rencontre, dans le même temps qu'Auguste Comte, le fondateur du positivisme, Balzac a entrevu l'avenir des sciences naturelles, les sciences biologiques et la révolution qu'elles étaient en train d'accomplir dans le domaine de la pensée. Brunetière a dit que ce n'est là ni son moindre mérite, ni sa moindre originalité, qu'on apprécie surtout quand on compare l'intelligente curiosité dont ils témoignent à la monumentale ignorance des George Sand ou des Victor Hugo. « Scientifiques déjà par la nature de l'observation et le désintéressement ou l'impartialité de l'observateur, les romans de Balzac le sont encore par les préoccupations dont ils portent la trace (1). » On sait, qu'ils le sont aussi par la nature de l'idée générale qui leur sert de lien ; cette idée c'est l'ambition de faire du romain « l'histoire naturelle » de l'homme civilisé (2). Cette idée fondamentale a donné à l'œuvre de Balzac le caractère d'unité qui la distingue si profondément de l'œuvre de tous les autres romanciers. Par l'intention qui les anime et qui les animait avant même qu'il eut conçu le plan de sa *Comédie Humaine*, les romans de Balzac sont vraiment des documents scientifiques.

On comprend alors d'autant mieux toute cette curiosité de science, cet amour des dissertations médicales que l'on rencontre à tous moments dans son œuvre. Il les avait gagnés à ce contact perpétuel avec le monde scientifique, car il fut lié certainement à beaucoup de grands savants de son époque, Dupuytren, Broussais, Cuvier, qu'il admirait tant, Geoffroy

(1) Brunetière F. : *L'Esprit scientifique de Balzac : Pages oubliées*. Ch. med., 1902, p. 763-764.

(2) *La Peau de Chagrin*, t. XXXII, p. 19.

Saint-Hilaire dont il fait l'éloge dans l'*Avant-propos de la Comédie humaine*. A l'exemple du grand naturaliste, le romancier voulait, comme nous l'avons dit, décrire les espèces sociales comme le savant avait décrit les espèces zoologiques et Balzac s'intitule « docteur ès lettres sociales ».

« Pénétré de ce système (celui de Geoffroy Saint-Hilaire)... je vis, dit-il... que... la Société ressemblait à la Nature. La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant le milieu où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie?... —... et si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la société ? (1) »

De cette étude des courants divers de pensée qui circulaient autour de Balzac et avec lesquels il fut en contact continu pendant les années de sa formation littéraire, nous pouvons conclure qu'indépendamment de son tempérament personnel, deux groupes d'influences ont déterminé ce que Pères appelle la métapsychologie de Balzac (2). Et tout d'abord Balzac ne se contente pas d'une philosophie dont l'ambition se borne à « expliquer comment Platon est Platon » (3). Il la remplacerait par ce qu'il appelle « une anthropologie » ou même semblant s'inspirer d'Auguste Comte, par cette sorte de lieu que peut donner aux connaissances l'étude des mathématiques transcendantes. En dehors des idées qu'il a puisées dans l'histoire naturelle sur la relation de l'être humain ou animal au milieu, Balzac a eu un engouement tout particulier pour les physiologistes et les médecins Cabanis, Bichat, et les aliénistes. Ils ont eu une influence très particulière sur le grand écrivain. L'autre influence qu'il a subie est celle des doctrines du magnétisme animal. Il faut y ajouter celle des mystiques Swedenborg et Saint-Martin, ressentie par beaucoup de ses contemporains et surtout par le philosophe Maine de Biran ; aussi celle de Mesmer, de Lavater et Gall, même de tous ceux qui, selon la forte expression balzacienne,

« ... depuis cinquante ans ont travaillé la pensée comme les opticiens ont travaillé la lumière, deux choses quasi semblables. Les grands

(1) *Avant-propos de la Comédie Humaine*, édition Conard, t. I, p. xxvi.

(2) Pères J. : *Le Mysticisme de la volonté chez Balzac*. *Mercur de France*, 1^{er} juillet 1908, p. 17.

(3) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 118.

penseurs qui ont établi le monde spirituel, cette sphère où se revèlent les rapports entre l'homme et Dieu (1). »

Cette préoccupation constante de Balzac pour les théories occultes et spirituelles d'une part et les enseignements de la science matérielle de l'autre eut des résultats importants pour son œuvre comme artiste littéraire ; elle le força à réfléchir sur les rapports entre les éléments spirituels et matériels qui agissent en l'homme. Les conclusions sur ce sujet constituent la psychologie qui domine la *Comédie Humaine*. Cette psychologie fera l'objet de notre étude dans un autre chapitre.

Ces considérations sur le milieu dans lequel a vécu Balzac sont d'autant plus légitimes que le grand romancier ayant pris pour principe de ne jamais séparer l'étude d'un être humain de l'étude de son milieu, il était indispensable de lui appliquer à lui-même l'hypothèse balzacienne. Il nous reste à présent à considérer cette autre influence dont nous avons déjà vu les effets dans les premières années de Balzac, c'est-à-dire l'influence sur lui de Napoléon, ce « Dieu » qui a été l'inspirateur de l'auteur de la *Comédie Humaine* et qui vit dans toutes ses pages.

(1) *Avant-propos de la Comédie Humaine*, t. I, p. xxxv.

CHAPITRE II

BALZAC ET NAPOLEÓN

Là... vous entendrez parler de Napoléon.

Le Médecin de Campagne.

Il y a peu d'artistes, de grands hommes
qui n'aient leurs écarts. Il est difficile
d'avoir un pouvoir et n'en pas abuser.

Lettres à l'Etrangère.

La dévotion de Balzac pour Napoléon est devenue pour lui une force vitale à partir du moment où il s'est trouvé dans sa mansarde à Paris, à l'âge de vingt ans. Dans cette retraite, il est seul et presque sans amis, mais libre de toutes les entraves que sa famille lui avait imposées. Pour la première fois, il a l'occasion de s'étudier et d'analyser les éléments de son caractère ; de prendre connaissance de toutes les forces qu'il sent s'agiter en lui. Là, il pouvait penser et rêver en se livrant à ces idées créatrices qui « germaient déjà dans ce puissant cerveau » (1) et qui étaient destinées à le porter à des excès incroyables en fait de travail. Né deux années plus tôt, il aurait pris rang à l'âge de dix-huit ans parmi les soldats de Napoléon, mais aux jours orageux de l'époque napoléonienne succèdent les jours tranquilles, alanguissants, de la Restauration. Le jeune Balzac se trouve dans la situation de Julien Sorel, cet audacieux calculateur que nous présente Stendhal dans *le Rouge et le Noir* (mais combien sa physiologie est différente de celle de Julien Sorel !), avec les armes il n'y avait plus moyen de conquérir le monde.

Restait donc l'art et son action sur la société. Balzac com-

(1) M^{me} de Surville : *Balzac, sa Vie et ses Œuvres*. Calmann-Lévy, Œuvres complètes, t. XXIV, p. XIII.

mence à écrire et ce qu'il ambitionne c'est d'être un Napoléon en littérature. Ce que Napoléon a été dans le monde de la puissance physique, Balzac veut l'être dans le royaume de l'esprit. C'est dans cet instinct de puissance que l'on trouve l'origine du culte que Balzac vouait à Napoléon. L'armée du romancier sera « les deux ou trois mille personnages qui figurent dans la *Comédie Humaine* » (1). Il les traitera, il jouera avec eux comme Napoléon a manœuvré sa grande armée. Et l'Univers que lui, Balzac, conquerra, ce sera l'Univers de la littérature et son Arc de triomphe sera formé des éloges de tout un monde. Il commence alors dans une mansarde. Sous des noms fictifs, comme pour éprouver ses forces, il écrit ses premiers romans. « C'est alors qu'il écrivit... plus de quarante volumes qu'il juge comme des essais fort imparfaits ; aussi les publie-t-il sous des pseudonymes différents, par respect pour ce nom de Balzac déjà célèbre qu'il veut illustrer une seconde fois (2). » Mécontent du résultat, il laisse là son travail pendant quelque temps et puis se remet à écrire. Mais cette fois de toute la force de sa monstrueuse volonté, il vise à l'absolu, avec une ambition gigantesque et fanatique : « Je veux gouverner le monde intellectuel en Europe », écrira-t-il plus tard à M^{me} Hanska. Il s'intéresse maintenant à l'évolution des grandes masses et étudie les rouages mystérieux des instincts primitifs.

Balzac était à cette époque à l'âge le plus romanesque de la vie des jeunes gens. On peut donc croire qu'il a commencé alors à s'apercevoir qu'il existait des ressemblances entre sa propre vie et celle de l'Empereur. Certes Balzac a dû savoir quelques-uns des faits de la jeunesse de Napoléon et il est probable qu'il les a comparés aux événements de sa propre adolescence. Tous les deux dans leur jeunesse avaient été forcés de se replier sur eux-mêmes. Napoléon quitta la maison familiale quand il n'avait que neuf ans ; Balzac était d'une année plus jeune lorsqu'il entra au Collège de Vendôme. Enfants, privés du confort et du charme de la vie de famille, ils

(1) M^{me} de Surville : *Balzac, sa Vie et ses Œuvres*. Calmann-Lévy, *Œuvres complètes*, t. XXIV, p. LXV ; aussi *L'avant-propos de la Comédie Humaine*, t. I, p. xxxvi.

(2) M^{me} de Surville : *Balzac, sa Vie et ses Œuvres*. Calmann-Lévy, *Œuvres complètes*, t. XXIV, p. xxvi.

demeuraient dans une sphère à part, incompris de leurs compagnons. Balzac rêvait dans un monde que ses songes avaient créé autour de lui et Napoléon travaillait les mathématiques que, tout jeune, il aimait. Si nous oublions leur destin glorieux pour ne voir en eux que l'enfant, il y a quelque chose de pathétique et d'irréparable dans leur départ ; ils étaient si jeunes et pour tous deux ce fut le commencement de cet isolement d'âme qui est l'apanage du génie et d'où ni l'un, ni l'autre ne put jamais sortir. Napoléon a bien éprouvé la satisfaction de l'amour populaire que le monde n'a jamais accordée à Balzac de son vivant, mais on peut dire que Balzac s'est trouvé plus profondément compris par ses amis que ne le fut Napoléon. Car M^{me} de Berny, M^{me} Carraud, la Duchesse d'Abrantès et sa sœur, Laure de Surville suivaient les essors de son ambition et lorsqu'il en avait besoin elles le consolaient par des paroles douces. Balzac a écrit à Zulma Carraud de Genève le 30 janvier 1834 : « — dans cette longue et pénible route, quatre nobles êtres m'ont constamment tendu la main, encouragé, aimé, plaint » (1).

La description que Balzac nous donne de son amitié pour Louis Lambert est de nature à nous intéresser. Une analyse si détaillée, en fait d'amitié, ne laisse-t-elle pas croire qu'elle ait eu une base plus sûre qu'un personnage imaginaire ? Ne pouvons-nous pas y voir, en tout ce qui se rapporte au compagnon un souvenir de l'enfance de Napoléon qui ressemblait tellement à la sienne ? Les deux parentés, celle de Napoléon avec son frère Lucien à l'école à Brienne et celle de Balzac avec l'enfant imaginaire au Collège de Vendôme, présentent des similitudes précises. Napoléon a le réconfort et la responsabilité d'un frère cadet, Balzac a eu recours à une seconde personnalité issue de sa propre nature. On sait aussi que toute sa vie il avait cherché en vain chez d'autres une compréhension sans réserve. C'est Gautier qui nous renseigne à ce propos. « Un des rêves de Balzac était l'amitié héroïque et dévouée, deux âmes, deux courages, deux intelligences fondues dans la même volonté (2). » A la Duchesse d'Abrantès, Balzac écrit en 1829 : « — j'ai cherché non pas des amis, mais

(1) *Honoré de Balzac : Correspondance inédite avec M^{me} Zulma Carraud (1829-1850)*, Paris, 1934, A. Colin, in-8, p. 198.

(2) Gautier Th. : *Honoré de Balzac*, p. 89.

un ami ». Le phénomène de l'amitié s'explique toujours à mes yeux par une comparaison physique, il faut en quelque sorte que deux êtres aient le temps de s'attacher, l'un à l'autre par des accidents d'âme (1).

Il est intéressant d'observer que bien des choses écrites par Balzac au sujet de Louis Lambert et par conséquent de lui-même en parlie peuvent être appliquées à Napoléon. « Mais il était difficile de songer à sa figure en voyant ses yeux dont le regard possédait une magnifique variété d'expression... (2). » Et après avoir parlé de la querelle entre le Régent et Louis Lambert, Balzac dit : « ...Ainsi lui fut révélé le pouvoir oppresseur de son œil (3). » Cet aigle qui voulait tout le monde pour pâture se trouvait entre quatre murailles étroites et sales... Louis marchait dans sa route aérienne complètement détaché des choses qui nous entouraient (4). « Le regard perçant de Lambert, le dédain peint sur sa figure pour nos enfantillages en désaccord avec la nature de son esprit, l'attitude aisée dans laquelle il restait, sa force apparente en harmonie avec son âge, imprimèrent un certain respect aux plus mauvais sujets d'entre nous... La nostalgie de Louis dura plusieurs mois... Il avait cherché des épreuves à ses principes dans l'histoire des Grands Hommes, il avait de jolies mains bien effilées... la gloire, me disait-il est l'égoïsme divinisé (5). » Est-ce qu'on n'est pas encore, ici, frappé par l'accord entre le caractère de Napoléon et celui de Balzac ? Et les traits physiques qu'ils avaient de commun étaient les mains et les yeux. Masson dans *Napoléon et les Femmes* écrit à propos de l'aventure de l'Empereur avec M^{me} Waleswska : « — et, dardant sur elle ces regards dont nul œil humain n'a pu soutenir jamais la mystérieuse puissance » (6). Balzac, dans *Une Ténébreuse Affaire*, dit en parlant de ce regard fameux, dans la scène où Lawrence prie Napoléon de pardonner à ses cousins et à Mictu : « Que voulez-vous, dit-il avec une feinte brusquerie en traversant par le rayon de son regard la tête de Lawrence (7). »

(1) *H. de Balzac : Correspondance*. O. C., Calmann-Lévy, t. I, p. 60.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 65.

(3) *Ibid.*, p. 14.

(4) *Ibid.*, p. 64 et suiv.

(5) *Ibid.*, p. 76 et suiv.

(6) Masson F. : *Napoléon et les Femmes*, Paris, 1894, P. Ollendorf, in-8, p. 206.

(7) *Une Ténébreuse Affaire*, t. XXI, p. 258.

Si cette mystérieuse puissance des yeux de Napoléon était très renommée, la beauté et la grâce de ses mains n'étaient pas moins appréciées ; et ces mains sont devenues si célèbres qu'elles gardent encore leur réputation. Balzac se vantait aussi de la finesse de ses mains et de la vivacité de ses yeux. Gautier, en parlant de lui, dit :

« Quant aux yeux, il n'en exista jamais de pareils. Ils avaient une vie, une lumière, un magnétisme inconcevables ; ces yeux extraordinaires, dès qu'on avait rencontré leur regard, empêchaient de remarquer ce que les autres traits pouvaient représenter de trivial ou d'irrégulier..., c'étaient des yeux à faire baisser les prunelles aux aigles, à lire à travers les murs et les poitrines, à foudroyer une bête fauve furieuse, des yeux de souverain, de voyant, de dompteur (1). »

Et encore : « — ses mains étaient d'une beauté rare, de vraies mains de prélat, blanches aux doigts menus et potelés, aux ongles roses et brillants ; il en avait la coquetterie et souriait de plaisir quand on les regardait » (2). Nous apprécions fortement l'opinion de Gautier au sujet de Balzac à cause de l'amitié qui existait entre eux. Spoelberch de Lovenjoul en dit : « ... depuis 1837 jusqu'à la mort de Balzac (1850) les relations des deux écrivains se continuèrent avec la même intimité et elles ne firent qu'affermir entre eux l'appréciation réciproque de leur mutuelle valeur » (3). M^{me} de Pommereul, femme du Général chez qui Balzac se réfugia en Bretagne, nous a laissé de lui un portrait charmant et plein de vie qui prouve encore une fois cet attrait singulier qu'exerçait Balzac sur ceux qui le voyaient pour la première fois : « ses mains étaient magnifiques » et « aussitôt qu'il se découvrit tout le reste s'effaça. Je ne regardai plus que sa tête... Vous ne pouvez pas comprendre ce front et ces yeux-là (4) ».

Pour Champfleury, Balzac était « beau » : « ... il avait la beauté de son intelligence. Elle ne se renfermait pas en dedans comme cela se voit chez quelques esprits, elle s'étalait sur

(1) Th. Gautier : *H. de Balzac*, p. 8.

(2) *Ibid.*, p. 8.

(3) Spoelberch de Lovenjoul : *Autour de H. de Balzac*. Paris, 1897. Calmann-Lévy, in-18, p. 47.

(4) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*. Nouvelle édition augmentée de la correspondance de Balzac et de M^{me} de Berny. Paris, 1921. A. Ferroud, in-12, p. 16.

toute la face... Les yeux qui interrogaient et écoutaient comme le prêtre et le médecin, je n'en ai jamais rencontré de pareils » (1).

Lamartine est un autre contemporain qui a décrit son impression sur la personnalité de Balzac. Il l'a rencontré pour la première fois chez Emile de Girardin et voici ce qu'il en dit :

« Quand j'arrivai très tard, retenu que j'avais été par une discussion à la Chambre, j'oubliai tout moi-même pour contempler Balzac. Il n'avait rien d'un homme de ce siècle. On aurait cru en le voyant qu'on avait changé d'époque et qu'on était introduit dans la société d'un de ces deux ou trois hommes naturellement immortels dont Louis XIV était le centre. Balzac était debout devant la cheminée de marbre. Il n'était pas grand, bien que le rayonnement de son visage et la mobilité de sa stature empêchaient de s'apercevoir de sa taille... Il était gros, épais, carré par la base et les épaules ; le cou, la poitrine, le corps, les cuisses, les membres puissants ; beaucoup de l'ampleur de Mirabeau, mais nulle lourdeur ; il y avait tant d'âme qu'elle portait cela légèrement, gaiement comme une enveloppe souple et nullement comme un fardeau... Mais en face du visage, on ne pensait plus à la charpente. Cette parlante figure, dont on ne pouvait détacher ses regards, vous charmait et vous fascinait tout entier... Mais le trait dominant du visage plus même que l'intelligence était la bonté communicative. Il vous ravissait l'esprit, quand il parlait, même en se taisant il vous ravissait le cœur, aucune passion de haine ou d'envie n'aurait pu être exprimée par cette physionomie ; il lui aurait été impossible de n'être pas bon. Mais ce n'était pas une bonté d'indifférence ou d'insouciance comme dans le visage épicurien de La Fontaine, c'était une bonté aimante, charmante, intelligente d'elle-même et des autres, qui inspirait la reconnaissance et l'épanchement du cœur devant lui et qui défiait de ne pas l'aimer. Tel était exactement Balzac. Je l'aimais déjà quand nous nous mîmes à table (2).

Un autre lien que Balzac a pu voir entre Napoléon et lui était celui de leur amour tenace pour le foyer et pour la famille, car chacun d'eux était constamment agité de projets pour améliorer la fortune de ses parents. Masson écrit : « Bonaparte, si susceptible sur ce qui est famille, s'indigne que sa femme laisse quelqu'un de son nom à la charge d'une

(1) Champfleury : *Notes Historiques sur M. de Balzac*, dans *Physionomie littéraire* : Balzac, Bachel A., 1851, p. 246.

(2) Lamartine : *Balzac*. Paris, 1866, M. Lévy, in-12, p. 13 et suiv.

étrangère, d'une Anglaise (1). » Et la façon dont Napoléon a disposé des royaumes de Naples, d'Espagne et des Pays-Bas en faveur des Bonaparte est bien connue. Maintes fois, Balzac a écrit à sa mère et à sa sœur que grâce à ses efforts littéraires, ils seront tous, un jour, cousins d'or. A Laure de Balzac il écrit le 6 septembre 1819 :

« Il m'est singulièrement doux, en me consumant (bientôt nuit et jour), d'associer à mes travaux les personnes qui me sont chères. Il me semble que si le ciel m'a doué de quelque talent, mon plus grand délice sera d'en faire rejaillir la gloire qui en peut résulter sur toi, sur ma bonne mère. Songe à mon bonheur si j'illustrais le nom « Balzac » (2). »

Il lui écrit encore, en 1821, quand elle est devenue M^{me} de Surville : « J'ai l'espoir de vendre un roman tous les mois six cents francs ; c'est assez de me tirer d'affaire, en attendant la fortune que je partagerai de bon cœur avec vous tous, car elle viendra, je n'en doute pas (3). » A sa mère, M^{me} de Balzac à Paris, le fils écrit de Saché, juillet 1832 : « — tôt ou tard, la littérature, la politique, le journalisme, un mariage ou une grande affaire me feront une fortune. Il nous faut encore un peu souffrir » (4).

Ce lien de famille que Napoléon et Balzac conservaient, tous deux, avait pour principe un véritable amour pour le pays natal. Cela est surtout vrai pour Napoléon. Il n'a jamais cessé de penser à la Corse. Et on peut comparer l'amour de Balzac pour sa Touraine à celui de Bonaparte pour la Corse. *Le Curé de Tours* est une étude de mœurs ecclésiastiques et tourangelles ; une partie considérable des événements d'une *Femme de Trente Ans* a lieu à Tours. De même on connaît les paysages du *Lys dans la Vallée*.

Les ressemblances réelles entre les caractères et les physiologies de ces deux hommes, le Corse et le Tourangeau ont dû fortement impressionner celui-ci. Cette imagination de Balzac qui animait et amplifiait tout « qui voyait les perspectives immenses de la fortune et de l'avenir s'ouvrir devant lui » (5),

(1) Masson F. : *Napoléon et son fils*. Paris, 1904. P. Ollendorf, in-8, p. 337-351.

(2) Hastings W. S. : *Honoré de Balzac : Letters to his family*, p. 7.

(3) H. de Balzac : *Correspondance*, O. C., t. I, p. 44.

(4) *Ibid.*, p. 164.

(5) Gautier Th. : *Honoré de Balzac*, p. 80.

en effet, une imagination dont il était l'esclave a sûrement été affectée par l'analogie et le rapprochement entre lui et Napoléon. Car même à cette date, Napoléon restait une force active dans la vie de la nation. On n'était pas même sûr qu'il fût mort ; et maintes personnes partageaient l'opinion de Goguelat, vieux soldat dans *le Médecin de Campagne*, à savoir, que les Bourbons avaient inventé ces contes douteux au sujet de sa mort afin d'apaiser les « enfants délaissés de l'Empereur ».

Se trouvant maintenant sur le seuil de la grande aventure et se rendant compte des forces qui agissaient en lui, ne pouvait-il pas véritablement espérer imiter la carrière de son Dieu ? Son intérêt pour les légendes napoléoniennes augmente et il se souvient sans doute de ce qu'avait écrit son père François Balzac, à propos de l'Empereur. Celui-ci avait publié en 1804 « *Un Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français* » et dans ce mémoire il propose de faire ériger par le peuple français un monument « *A la Gloire de Napoléon et de l'Armée française* ». Tout concourt donc à encourager le culte du jeune écrivain pour l'Empereur.

Il existe cependant des points de différence très importants entre Napoléon et Balzac. Ils étaient tous les deux doués d'une imagination de génie. Napoléon avait le pouvoir d'accomplir ce que cette puissance lui a suggéré en toutes choses. Balzac avait le tempérament romanesque et méridional de son père et une volonté qui s'attaque à tout, mais son pouvoir créateur ne s'exerça que dans le domaine des lettres. Balzac dut au Midi ses rêves de richesse extraordinaire et ses projets fantastiques, dont il remplit l'avenir, mais qui échouèrent lamentablement. Il semble qu'il ait doté ses personnages de tout le sens pratique que la nature lui avait refusé. Dès que Napoléon avait conçu un dessein, il ne connaissait aucune hésitation, il marchait droit devant lui. Au contraire, nous n'avons qu'à nous rappeler les expériences variées de Balzac imprimeur, éditeur, et homme de lettres pour comprendre qu'il dévia souvent de la route qu'il s'était tracée, en s'enfermant dans sa mansarde à Paris. Maintes fois, l'avenir était noir devant lui. Il voulait être riche ; il voulait être célèbre. Et bien souvent ses ambitions, son désir de gloire étaient en conflit avec son aptitude au gain.

Napoléon avait la faculté d'envisager avec une extrême netteté la situation où il se trouvait. D'un coup d'œil il mesurait le champ de bataille et imaginait tout de suite la position de son armée et la distribution de ses troupes. Balzac, de même, de son œil vorace, distinguait d'un seul coup un drame de salon, si petit et imperceptible qu'il fût pour une autre personne et saisissait la tragédie de toute une vie ou la chute d'une grande famille.

Non seulement il est important que ces rapports aient véritablement existé entre Napoléon et Balzac, mais aussi est-il significatif que Balzac s'en soit rendu compte. Et si on comprend qu'au moment où il croyait ressembler à Napoléon, il sentait, en même temps, les agitations d'un génie incontestable, peut-on s'étonner que de toutes les âmes qu'avait enivrées Napoléon il n'en est guère chez qui l'ivresse ait été plus forte et plus durable que chez Balzac ? (1) S'étonnerait-on de l'effet qu'une telle connaissance a dû faire naître dans le cerveau où fourmillaient des idées et des projets : un cerveau qui est, en toute vérité, celui du vrai héros balzacien ?

Etant donné l'admiration et le culte de Balzac pour Napoléon, il était tout naturel qu'il s'intéressât vivement à la société de l'Empire, lui qui a vécu les événements de 1815, parmi cette société toute vibrante encore des souvenirs impériaux. — « Moi qui ai vu les Fêtes de l'Empire ! » (2) dit-il avec orgueil à M^{me} Hanska. Cette pensée le hante et l'assiège. Quand il commence sa vaste enquête sur les mœurs de son temps il se rend déjà compte de la place que va occuper la société de l'Empire dans ses ouvrages. De tous côtés il recueille des témoignages et surtout de ces femmes qui ont été les héroïnes de ces fêtes que lui, enfant et provincial, a connues seulement comme des légendes éclatantes et merveilleuses. M^{me} de Berny, fille de Hinner, le harpiste de Marie-Antoinette et belle-fille par le second mariage de la mère du chevalier Jarjages le fameux conspirateur du Temple, l'a initié aux dessous ténébreux des conjurations royalistes, « elle lui révéla

(1) Le Breton A. : *Balzac, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1905, A. Colin et C^{ie}, in-12, p. 29.

(2) A M^{me} Hanska, Paris, 30 juillet, 1844 : *H. de Balzac : Lettres à l'Etrangère*, t. II, p. 407.

un monde ignoré, celui de cette ancienne cour dont les épaves se terraient peureusement dans le Paris de la Terreur » (1). La Duchesse de Castries l'a introduit dans la société de la Restauration, comme M^{me} Gay lui a dévoilé celle du Directoire. M^{me} d'Abrantès va lui évoquer le monde impérial. Balzac s'enthousiasme sur tout ce qu'elle lui raconte au sujet de Napoléon et de l'histoire de la cour impériale et de ses mœurs. « Les merveilles de l'empire l'exaltaient alors au point de donner à ses relations avec la Duchesse une vivacité qui ressemblait à de la passion (2). » M^{me} Ancelot parlait plus vrai qu'elle ne s'en doutait. Le romancier devint l'amant de M^{me} d'Abrantès (3).

« Cette femme, disait-il, transporté, à M^{me} Ancelot, cette femme a vu Napoléon enfant, elle l'a vu jeune homme encore inconnu, elle l'a vu occupé des choses ordinaires de la vie, puis elle l'a vu grandir, s'élever et courir le monde de son nom ! Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés après avoir vécu au ciel tout près de Dieu (4). »

Et voilà une autre femme qui a pu l'enflammer de ses souvenirs de l'Empereur, cette Louise qui a toujours gardé son incognito. Elle lui écrit des fragments biographiques de sa vie et nous ne pouvons pas résister à en citer le premier presque dans son entier.

« Les premières sensations de ma vie ont été éveillées par la gloire de nos armées, par cette puissance napoléonienne qui savait tout faire vibrer, tout faire surgir. Je sens encore les battements de cœur que j'éprouvais en entendant crier la victoire ou bulletins de la grande armée (en ce temps, c'était même chose). Mon cœur s'agrandissait, sautait dans ma jeune poitrine ; mes yeux se remplissaient de larmes... Le peuple se pressait, entourant, achetant ces feuilles d'où son sang ruisselait ; cet amour de gloire, qui voilait les pertes du cœur, incompris dans sa grandeur de sacrifice, mais senti d'impulsion, me faisait trouver un extrême bonheur à voir se former les groupes, à regarder

(1) Hugues Rebell : *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée*. Paris, 1902, Dujarrie et C^o, in-12, p. 15.

(2) M^{me} Ancelot : *Les Salons de Paris : Foyers éteints*. Paris, 1858, p. 95.

(3) Joseph Turquan : *La Générale Junot, duchesse d'Abrantès, 1784-1388*, d'après son journal intime, ses lettres et ses papiers inédits. Paris, 1901, J. Talandier, chap. XIII, p. 373 et suiv.

(4) M^{me} Ancelot : *Les Salons de Paris : Foyers éteints*. Paris, 1858, p. 95-96.—

A M^{me} Hanska : Paris, 24 octobre 1833. *H. de Balzac : Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 62.

les têtes aux fenêtres, aux balcons ; toutes mes artères battaient, j'étais enivrée, et je me disais : « Je voudrais être homme, et me battre aussi. » Deux fois en ma vie, je vis cet homme si grand, hydre dont la gueule béante engloutissait les peuples : deux fois son œil bleu et profond de génie se fixa sur les miens en les éblouissant, deux fois ce regard si terrible me pénétra jusqu'au fond de l'âme, et deux fois je pleurai, j'étouffai, j'éprouvai des vertiges.

« Dirai-je ce que produisaient sur moi ces revues où le luxe asiatique se mêlait à la gravité militaire... où ressortait la figure du soldat, noircie par la fatigue et le soleil d'Egypte, agrandie et noblement sillonnée par la gloire, et les souffrances physiques ? Hommes à cœur de fer au champ d'honneur, hommes de dévouement pour leur maître, doux et bons dans leur intérieur ; hommes tirés de toutes les classes, que le génie ou le courage rapprochaient d'un maître qui savait les découvrir partout, peut-être même les faire maîtres !...

« Née en ces temps de patriotisme, en ces temps de noble oubli de soi, où le mot de patrie retentissait dans de larges poitrines, j'ai compris les choses hors ligne ; j'ai compris la noblesse de l'existence ; j'ai désiré la vie dans sa brillante illustration, la vie utile à mes semblables, la vie brillante d'artiste, la vie d'abnégation, la vie non morte et enfouie, mais la vie palpitante d'émotions ! J'aimais, j'adorais Napoléon ! Mon imagination me le peignait comme un dieu, comme Jupiter, armé de la foudre, soutenu par son aigle aux ailes déployées ; je fléchissais le genou devant lui, sans réfléchir de quel torrent de larmes surgissait cet éblouissant éclat. Oui, j'aimais ces brillants faits d'armes, ces temps bouillonnant d'énergique poésie, de frayeur, d'élan, d'admiration (1). »

Le romancier avait une autre correspondante inconnue. qui lui parle aussi de Napoléon, mais sur un thème différent, C'est la pauvre Irma, qui désapprouve fort ses idées dans *la Physiologie du Mariage* et qui insiste pour affirmer la valeur des masses contre les classes. Elle fait partie « des neuf millions que votre aristocratie rejette hors la Société comme des espèces animales *Parias femelles*, qui balayent leur chambre, font la cuisine, et par conséquent ne sont pas dignes de comprendre ni d'inspirer l'amour.

« Mais si haut que vous soyez, de parmi nous, beaucoup s'élèveront jusqu'à vous, plus haut, peut-être, cela c'est vu ;

(1) *Les Cahiers balzacien*s, publiés par Marcel Bouteron : *Lettres de femmes adressées à Honoré de Balzac*, première série (1832-1836), ornée d'un portrait et de trois fac-similés, se vend à la Cité des Livres, 26, boul. Maloherbes. Paris, 1924, t. III, p. 33.

Napoléon ne fut-il pas seul Empereur, sur tant de rois de France (1). »

Ainsi, on peut comprendre la variété et la sûreté des renseignements de Balzac sur la société du premier Empire. C'est grâce à l'intérêt de ces femmes que Balzac a pu connaître si intimement les légendes et les mœurs de leurs milieux, dans lesquels il n'aurait pas pu pénétrer sans leur aide.

C'est dans une lettre écrite à M^{me} la duchesse d'Abrantès à Versailles que Balzac fait pour la première fois, dans une formidable correspondance, un rapprochement entre Napoléon et lui. « J'ai encore six mois bien difficiles à passer, d'autant plus que si Napoléon s'est lassé de la guerre, je puis avouer que le combat avec le malheur commence à me fatiguer (2). » La hantise de cette grande vie et de ses magnifiques exemples commençait à peser sur lui. Napoléon est l'idéal dont sa pensée est hantée, le modèle auquel il se compare. Il lui arrive de donner par là une couleur épique aux difficultés parfois très prosaïques dans lesquelles il se débat. Il se sentait être le « continuateur de Napoléon ». C'était le moment où il avait dressé chez lui, rue Cassini, un petit autel surmonté d'une statue de Napoléon, avec cette inscription : « *Ce qu'il avait commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume* (3). » Cette phrase fit le tour de Paris et on en plaisanta. « *Allez accomplir avec votre plume ce que Napoléon n'a pu accomplir avec son épée !* » lui dit ironiquement la *Revue de Paris* en commentant le procès perdu du *Lys dans la Vallée* (4). Mais Balzac est indifférent à la raillerie. Il a conscience de sa puissance et Napoléon continue à être, à ses yeux, le génie supérieur, le modèle à imiter en tout. Son nom surgit et éclate sans cesse dans sa correspondance avec M^{me} Hanska. « Tu frémirais, lui dit-il,

(1) *Les Cahiers balzaciens : Lettres de femmes adressées à H. de Balzac*, 2^e série (1837-1846). Paris, 1927, t. V, p. 13.

(2) A M^{me} la duchesse d'Abrantès à Versailles. Paris, 1831 : *H. de Balzac : Correspondance*, p. 96. *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy.

(3) M^{me} Ancelot : *Salons de Paris*. Paris, 1858, p. 96.

(4) *Un dernier mot à M. de Balzac*, dans la *Revue de Paris*, 5 juin 1836. Charles de Lovenjoul : *Un dernier chapitre de l'histoire des œuvres de H. de Balzac*. Paris, 1880, p. 25.

si je te disais toutes mes angoisses que, comme faisait Napoléon sur le champ de bataille, j'oublie (1). »

Il travaille avec acharnement pour pouvoir passer quelques jours de vacances avec elle en Italie.

« J'ai soif de ma liberté, de ma libération et si vous saviez quels prodiges de volonté, de persistance créatrice il faut pour seulement gagner mes vingt-quatre jours en juin et juillet, vous diriez comme un de mes amis qui a perçu un peu du mouvement intellectuel de ma fournaise, que Napoléon n'avait pas montré tant de vouloir, ni tant de courage (2). »

Encore, « j'ai tant d'affaires que le diable avec ses cornes, ne s'en tirerait pas. Mais je suis un démon à trois cornes, de la race, mais un peu dégénérée, de Napoléon (3). » Puis, il veut son indépendance financière pour laquelle il ne demande que les trois francs par jour que voulait Napoléon détrôné (4). Ses livres sont ses batailles à lui. *La Perle brisée*, qui termine *l'Enfant maudit* a été faite en quelques heures d'angoisses morales et physiques : C'est « mon Brienne, mon Champaubert, mon Montmirail, c'est ma campagne de France (5). Quant aux *Ressources de Quinola* que l'Odéon va représenter : « *Quinola* est pour moi ce qu'était la bataille de Marengo pour le Premier Consul (6) ». Ce dont Balzac est le plus fier, c'est sa volonté : « Ma volonté qui passe pour sœur de celle de Napoléon (7). » En 1843, ayant quitté M^{me} Hanska, il se trouve en proie à une mélancolie inconnue. Il est « comme Napoléon sans soldats à la Bérésina » (8).

Balzac ne dissimule pas le rôle qu'il veut jouer : « En somme, écrit-il, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu une vie immense : Napoléon, Cuvier et O'Connell et je veux être le quatrième. Le premier a vécu de la vie de l'Europe ; il s'est inoculé des armées. Le second a épousé le globe. Le troisième s'est incarné un peuple. Moi, j'aurai porté une *Société tout*

(1) A M^{me} Hanska, Paris, 24 octobre 1833 : *H. de Balzac : Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 62.

(2) A M^{me} Hanska : Paris, 28 avril 1834, t. I, p. 153.

(3) A M^{me} Hanska : Paris, 10 mai 1834, t. I, p. 158.

(4) A M^{me} Hanska : Chaillot, octobre 1835, t. I, p. 277.

(5) A M^{me} Hanska : Chaillot, octobre 1836, t. I, p. 349.

(6) A M^{me} Hanska : Passy, 22 février 1842, t. II, p. 17.

(7) A M^{me} Hanska : Aux Jardies, Sèvres, 2 juin 1839, t. I, 515.

(8) A M^{me} Hanska : Passy, 12 juillet 1842, t. II, p. 48.

entière dans ma tête (1). » Voilà le jeu qu'il joue ! Lui va exercer sur la Société une influence, une puissance, au moins aussi grandes que celles de ces trois hommes prodigieux. Comme eux, il va léguer à la civilisation le fruit de ses efforts grandioses. Lui va aussi couvrir son nom de gloire. Nouveau Napoléon, il va parcourir tout un monde ; il va y laisser l'empreinte de ses pas gigantesques, il va le dominer, il va en changer la face. Mais son monde sera l'Europe littéraire, et non l'Europe géographique. Nouveau Cuvier, il va reconstituer toute une forme de création, non d'un fragment d'os, mais des fragments de passions. Il va lui donner une tête, un corps ; il va en expliquer toutes les articulations, tous les ressorts, tous les fluides qui le mettent en mouvement. Il va s'appuyer presque entièrement sur des faits physiologiques, mais sa création sera un monde moral et non un monde physique. Nouvel O'Connel, il va incarner en lui-même la mentalité de la nation qu'il représente. En fin de compte, il reste le Balzac, qui s'est inoculé des faits physiques, psychiques, qui a épousé toute une création morale, qui s'est incarné cette création, pour l'extérioriser ensuite dans le vrai monde de la *Comédie Humaine*, bref, dans la Société du xix^e siècle.

Mais c'est le nom de son dieu qui l'emporte toujours quand il pense à ces figures héroïques, Balzac et Napoléon ! Les deux grands noms du siècle. Voilà encore le jeu qu'il joue. Rien d'étrange alors, à le voir tenter de fixer dans les livres l'aspect de cette armée, de cette épopée, l'image de cet homme. C'est en 1842, qu'il rêvera de renforcer et de donner une forme définitive à cette partie de son œuvre, à ces *Scènes de la vie militaire*, où, dit-il à Charles Nodier, dans la dédicace de *la Rabouilleuse*, « de beaux caractères, de grands et nobles dévouements brilleront » (2), et qui constitueront, avec les *Scènes de la vie de province, de la vie privée, de la vie parisienne et de la vie politique*, l'ensemble de la colossale comédie de l'humanité. Ces scènes guerrières forment dans son esprit quatre volumes (3). De cette conception magnifique, deux livres nous sont demeurés : *les Chouans* et *Une Passion dans*

(1) A M^{me} Hanska : Passy, 6 février 1844, *Lettres à l'Etrangère*, t. II, 301-302.

(2) *La Rabouilleuse*, t. IX, p. 250.

(3) Cité par E. Biré : *H. de Balzac*. Paris, 1897, H. Champion, in-8. p. 62.

le Désert. La mort a réclamé le reste. En addition à ces quatre volumes, Balzac avait pensé à deux autres, au sujet desquels il écrit à M^{me} Hanska (1), mais le besoin d'argent urgent nous a dérobé la partie qui eut, certes, été la plus extraordinaire de l'œuvre de Balzac.

M. Marcel Bouteron a bien mis en valeur l'importance d'un certain lieutenant-colonel Périolas qui a pu renseigner Balzac sur les détails et les événements des guerres napoléoniennes (2). Périolas, après avoir fait dix-huit batailles sous Napoléon, devient capitaine-instructeur à Saint-Cyr, et c'est là que Balzac le connut, sans doute en l'année 1828. Il le rencontre chez M^{me} Carraud, amie d'enfance de Laure, la sœur de Balzac, et grande admiratrice du jeune écrivain.

Balzac avait déjà pu tirer du mari de M^{me} Carraud, qui était aussi ancien officier et instructeur à Saint-Cyr, des renseignements profitables pour ses *Scènes de la vie militaire*. Mais au mois de mai 1832, il devient hanté, obsédé, par le désir de composer un roman, un roman tout entier, deux volumes, avec la description d'une bataille. Il y pensait d'ailleurs depuis plus de deux ans et il est probable que c'était dans ces causeries de Saint-Cyr, dans ce milieu saturé de souvenirs de guerre, qu'il en a conçu le dessein, auprès de Périolas.

En 1832 donc, Balzac décide de se mettre à l'œuvre. Il n'a qu'à étendre la main, à puiser dans le trésor des souvenirs de Périolas. Jusqu'ici le temps seul a manqué au romancier pour composer l'œuvre projetée... Ce temps nécessaire, il va le créer, il va, suivant sa formule, « Se faire du temps ». Ce qu'il voulait faire, il l'a dit et redit dans la Correspondance, choisissant d'abord Dresde, puis optant pour Wagram, et notant ainsi sa pensée dans son album :

« Faire un roman nommé *la Bataille*, où l'on entend à la première page gronder le canon et à la dernière le cri de victoire, et pendant la lecture duquel le lecteur croit assister à une véritable bataille, comme s'il la voyait du haut d'une montagne, avec tous les accessoires, uniformes, blessés, détails. La veille de la bataille et le lendemain. Napoléon dominant tout cela. Le plus poétique à faire est

(1) A M^{me} Hanska : Passy, 1^{er} avril 1844 : *H. de Balzac : Lettres à l'Etrangère*, t. II, p. 340.

(2) M. Marcel Bouteron : *Les Cahiers balzaciens : Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le Lieutenant-colonel N. Périolas (1832-1845)*. Paris, 1923.

Wagram ». (*H. de Balzac, Pensées, Sujets, Fragmens...* Jacques Crépet, Paris, 1910, in-8° p. 76.)

Wagram est une des batailles de Périolas. Voilà donc Balzac en quête du capitaine. Il faut en finir avec les petits journaux, avec les petits articles, avec les petites histoires militaires. Il faut faire un ouvrage magistral : il le fera, il n'en doute pas.

Rendez-vous est pris à Saint-Cyr, pour le dimanche 20 mai. Balzac demande à son ami de « rechercher qui, dans les hommes, les livres, les choses, les souvenirs, dans vos amis, etc., peut me donner les meilleures réponses à mille questions que j'ai à faire, à mille recherches sur la bataille de Wagram. Rassemblez vos souvenirs ». Périolas attend, Balzac ne vient pas. M. de Balzac qui vise au dandysme en 1832, dit M. Bouteron, a son tilbury, son groom, ses chevaux anglais : il est tombé de voiture et garde le lit. Quelle malchance !

« Vous eussiez siroté le champagne, lui écrit Périolas le lendemain, avec quatre troupiers finis échappés aux gloires de Wagram, et les renseignements que vous désirez eussent tombé sur vous comme la mitraille céleste. Eh bien ! Voilà ce que vous avez perdu, dites-moi si les pâles sensations de votre journée de Paris ont pu approcher de celles qui vous attendaient ici ? Non, sans doute ; aussi je vous abandonne sans pitié à vos regrets et je vous le répète : vous êtes un mal avisé. Maintenant vous pouvez venir quand vous voudrez, mais avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrai vous donner à exploiter une mine aussi riche de sensations et de renseignements : vous ne trouverez que des atlas, des livres et mon triste verbiage (1). »

Combien mal avisé ! Balzac insiste pour croire que le capitaine peut remplacer ces quatre grognards. Mais Périolas, impitoyable, répond le 10 juin :

« Je dois vous dire que je n'ai fait la guerre qu'avec des troupiers aussi graves que les machines qu'ils mettent en jeu et cette race d'hommes, tout à fait à part, est peu discoureuse, peu anecdotière. J'ai eu rarement l'occasion d'observer les autres armes et c'est là qu'on rencontre des individualités piquantes et des mœurs qui, moulées dans un style original, pourraient en effet intéresser même un lecteur andécloien... Aussi je doute fort qu'un seul individu puisse satisfaire votre envie et je crois que vous en apprendrez beaucoup plus en ja-

(1) *Les Cahiers balzaciens ; Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le Lieutenant-colonel L. N. Périolas*, p. 7.

sant avec de vieux soldats qu'en consultant des officiers. Nos campagnes fourmillent de ces types que vous cherchez. Ayez seulement le courage de vous mettre en quête. Tout ce que je pourrais faire pour vous, à l'égard de l'objet en question, ce serait de vous dire mon avis, car je discernerais, je crois, parfaitement le vrai du faux, le naturel de l'exagéré ; mais en conscience, je ne sais pas le premier mot de ce qu'il faudrait dire (Périolas à Balzac, Saint-Cyr, 10 juin 1832).

C'est bien ! Balzac fera sa *Bataille* tout seul et sans autres documents, car il ne peut attendre. Il se met à l'œuvre, et dans ses lettres de juillet 1832 à janvier 1833 il est sans cesse question de *la Bataille*. Mais cette lutte acharnée aboutit à une défaite. « C'était inévitable », commente M. Bouteron, « pour peindre un sujet réel, surtout d'une telle ampleur, il faut en être saturé, imprégné, autrement qu'en rêve. Rien ne supplée aux faits, aux faits innombrables et nécessaires, fût-on Balzac... Balzac n'a pu créer quelque chose de rien, et sa prodigieuse imagination a dû se reconnaître vaincue après une lutte dont on peut soupçonner la violence. »

Le 10 octobre 1832 il avoue sa défaite à M^{me} Carraud :

« Vous avez gagné ! Il n'y a pas une ligne d'écrite sur « *la Bataille* » (1). « Balzac pensera à sa *Bataille* jusqu'à la fin de sa vie, il en parlera souvent encore, il ira visiter des champs de bataille, il entassera dans son cabinet les cartes, les plans, les mémoires, les albums d'uniformes ; mais, en 1839, il aura l'amertume de lire Waterloo dans Stendhal. Il mourra sans avoir fait ni Wagram, ni aucune des autres scènes militaires qu'il avait projetées, et que Tolstoï devait écrire : Ainsi s'acheva le drame obscur et passionnant de *la Bataille* (2). » « Comment, dit M. Paul Bourget, comment ne pas regretter la peinture de la Grande Armée et de notre grand Empereur, par Balzac, notre Napoléon littéraire ? (3). »

Ne peut-on donc pas comprendre, que, sentant sa force

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1923, p. 358 ; cité par M. Bouteron dans l'Introduction à la correspondance.

(2) M. Marcel Bouteron : *Les Cahiers balzaciens : Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le Lieutenant-colonel L. N. Périolas (1832-1845)*. Paris, 1923 ; introduction p. xix.

(3) Introduction de Paul Bourget au *Répertoire de la Comédie Humaine de H. de Balzac*, par Anatole Cerfberr et Jules Christophe. Paris, 1893, p. xiii.

morale, Balzac ait fait un parallèle involontaire entre l'Empereur et lui ? Mais Napoléon est bien autre chose que cela pour Balzac. Il est l'étalon de la grandeur, de la sagesse, de l'ordre. Tout cela est démontré dans sa correspondance et dans ses œuvres. A chaque instant il retourne à Napoléon pour une pensée, pour un argument, pour un exemple. Dans ses lettres à M^{me} Hanska, il y fait allusion constamment. Il dit par exemple, que pour réussir en affaires, il ne faut pas dissiper son énergie en d'autres choses, car « quand Napoléon était à Essling, il n'était pas en Espagne » (1). Il vante le Code : « Vous vous plaignez des divorces en Pologne, tandis que nous faisons ici tous nos efforts pour faire réintégrer l'admirable titre du divorce dans le Code civil, tel que Napoléon l'avait fait combiner, qui satisfaisait à tous les malheurs sociaux, sans laisser prise au libertinage, au changement, au vice ou à la passion. C'est la seule institution qui puisse rendre les mariages heureux (2). » Il va à Arcis-sur-Aube contempler « ces lieux mémorables où l'Empereur a combattu et la maison où Danton est né » (3). Quant à *Séraphita*, finie après six mois de travaux, « de pareils tours de force veulent des prodiges ; c'est comme les campagnes d'Italie » (4).

Ces indications du sentiment de Balzac pour Napoléon sont d'autant plus significatives qu'elles sont ravies à sa vie secrète qu'il n'a jamais pensé être quelque jour découverte à la curiosité publique. C'est peut-être autre chose, dans ce qu'il a livré volontairement à la publicité pour la *Comédie Humaine* dans l'avant-propos de laquelle il place le nom de Napoléon comme la pierre angulaire de son œuvre, où il cite un mot de lui : « Pour les rois, pour les hommes d'Etat, il y a, comme l'a dit Napoléon, une petite et une grande morale (5). » C'est, enfin, le nom de Napoléon qui s'écrit à travers toute la *Comédie Humaine*. De roman en roman, d'épisode en épisode, de scène en scène, les personnages de Balzac parlent sans

(1) A M^{me} Hanska : Chaillot, 20-22 janvier 1838 : *H. de Balzac : Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 453.

(2) A M^{me} Hanska : Aux Jardies, Sèvres, 15 novembre 1838, *H. de Balzac : Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 502-503.

(3) A M^{me} Hanska : Passy, 12 juillet 1842, t. II, p. 54.

(4) A M^{me} Hanska : Paris, octobre 1835, t. I, p. 281.

(5) *L'avant-propos de la Comédie Humaine*, t. I, p. xxxiii.

relâche de l'Empereur. Tout est ramené à lui : caractère, sentiments et attitudes. C'est une confrontation et un parallèle incessants ; et c'est toujours en faveur de Napoléon que penche la balance.

Le baron Hulot, dans *la Cousine Bette*, aime à se montrer dans une « tenue parlementaire et napoléonienne ». Crevel, le beau-père d'Hulot fils, affectionne une posture qui, à son idée, le doit avantager. Cela consiste à « se croiser les bras comme Napoléon en mettant sa tête de trois quarts ». Quand il menace son gendre et sa fille de les déshériter « il se posait comme Napoléon sur sa colonne ! » (1). M^{me} Marneffe, la maîtresse de Hulot et de Crevel, en certaines occasions, hoche la tête et se croise les bras à la Napoléon (2). Le groom de Godefroid de Beaudenard (*La Maison de Nucingen*) se tient audacieusement devant le cheval attelé au tilbury « les bras croisés comme Napoléon » (3). De même Gaudissart, un beau soir, plaisantant avec sa maîtresse Jenny Courand, la regarde fixement, la main passée dans son gilet, la tête de trois quarts, dans une attitude napoléonienne.

Napoléon est le grand homme, le génie, le Dieu de la *Comédie Humaine*. Le mystérieux vieillard qui, dans *la Peau de Chagrin* donne le talisman à Raphaël, inspire cette émotion « que nous avons tous éprouvée devant Napoléon ou en présence de quelque grand homme brillant de génie et revêtu de gloire (4). On trouve ailleurs cette pensée profonde : « Aujourd'hui nous inventons des règles pour des ouvrages et des ouvrages pour des règles. Mais à quoi ont servi les anciens principes de l'art militaire devant l'impétueux génie de Napoléon ? Si donc aujourd'hui vous réduisez en système les enseignements donnés par ce grand capitaine, dont la tactique nouvelle a ruiné l'ancienne, quelle garantie avez-vous de l'avenir pour croire qu'il n'enfantera pas un autre Napoléon ? (5) » Autre maxime : L'amour a ses grands hommes inconnus, comme la guerre a ses Napoléon (6).

(1) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 395.

(2) *Ibid.*, p. 351.

(3) *La Maison Nucingen*, t. II, p. 410.

(4) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 31.

(5) *Une Ténébreuse Affaire*, t. XXI, p. 134.

(6) *Physiologie du Mariage*, p. 80, t. XXXII.

Un dieu, Napoléon a failli l'être : « Avec le peuple il faut toujours être infaillible. L'infailibilité a fait Napoléon, elle en eut fait un dieu, si l'univers ne l'avait entendu tomber à Waterloo (1). » Mais il est, tout de même, le dieu de quelques personnages dans la *Comédie Humaine*. Quand le journaliste Finot demande à Philippe Bridau : « Vous aimez toujours l'Empereur ? » celui-ci répond : « Il est mon Dieu. » Philippe a porté des ordres de l'Empereur à Montereau, c'est pourquoi, dit son frère Joseph, « il se croit un grand militaire et obligé de faire la grimace aux Bourbons » (2). Il consent à marcher avec des bottes sans talons quand il pense que « Napoléon est à Sainte-Hélène et vend son argenterie pour vivre » (3). A quoi son frère Joseph riposte que l'on « peut aimer l'Empereur et faire sa toilette » (4). Si Philippe n'eût pas été arrêté dans sa carrière par la captivité, « certes l'Empereur aurait eu dans ce garçon un de ces hommes si nécessaires à de vastes entreprises ».

Partout, les allusions à l'Empereur. Le vieil antiquaire dans *la Peau de Chagrin* a un portrait de Napoléon peint par M^{me} Jacotot sur un vase de Sèvres. Raphaël loge à l'hôtel de Saint-Quentin tenu par M^{me} Gaudin dont le mari fut pris par les cosaques au passage de la Bérésina, et que l'Empereur voulut échanger. A l'orgie qui constitue une des parties essentielles de *la Peau de Chagrin*, on parle souvent de l'Empereur. Un banquier y porte un toast à l'imbécilité du pouvoir qui donne aux malins tant de puissance sur les sots. A quoi un officier de marine « qui n'était jamais sorti de Brest » répond en levant son verre à Napoléon qui « au moins, nous a laissé de la gloire » (5). Raphaël ayant usé du fatal talisman s'enferma chez lui et son regard a ce désespoir qui se trouve chez Napoléon déchu qui apprend à l'Elysée, en 1815, la faute stratégique commise par ses ennemis, qui demande le commandement pour vingt-quatre heures et ne l'obtient pas (6). Dans *la Fausse Maîtresse*, le carnaval a, à Paris, rue Saint-Honoré,

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 62.

(2) *La Rabouilleuse*, t. IX, p. 321.

(3) *Ibid.*, p. 323.

(4) *Ibid.*, p. 323.

(5) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 56.

(6) *Ibid.*, p. 198.

son Pandémonium, et « dans Musard, son Napoléon (1) ». Et on trouve dans le même roman cette pensée sur le Code : « Si les familles riches ont trop d'enfants elles risquent de se ruiner; si elles en manquent, de disparaître. Singulier effet du Code civil, auquel Napoléon n'a pas songé. »

Il y a aussi dans la *Comédie Humaine* des ennemis de Napoléon. Les personnages dans *l'Envers de l'Histoire contemporaine* sont royalistes et opposés à l'Empereur. M^{lle} de La Chanterie, comme sa mère, « ne reconnaissait la domination de Napoléon que comme une plaie que la Providence infligeait à la France en punition des attentats de 1793 » (2). Le conflit est pareil dans *Une Ténébreuse Affaire*, où l'héroïne a contre l'Empereur une haine vigoureuse et forte. « Cet homme, dit M^{lle} de Cinq-Cygne, nous a fait plus de mal avec sa cour que la Révolution avec sa hache » (3). Elle ne pense qu'au renversement de l'usurpateur « dont l'ambition et le triomphe avaient excité chez elle comme une rage, mais une rage froide et calculée ». Quand elle s'abat sur le prie-Dieu de son oratoire, c'est pour supplier le Seigneur « de prêter aide et secours aux meurtriers de Bonaparte ». Parmi ces meurtriers se trouvent ses cousins, MM. d'Hauteserre. S'il leur arrivait quelque malheur elle succomberait. Puis elle change d'avis. « Non, je vivrais assez pour tuer Bonaparte ». Cependant Napoléon a fait grâce à ses cousins, tout en les plaçant sous la surveillance de la haute police. « L'Empereur des Français est un homme assez mal élevé, qui n'a pas encore l'habitude de faire grâce », commente M^{lle} de Cinq-Cygne (4). C'est Talleyrand qui dit aux avocats des grâciés : « Notre souverain a prodigieusement d'amour-propre... C'est un grand soldat qui doit changer les lois de l'espace et du temps, mais il ne saurait changer les hommes et il voudrait les fondre à son usage. »

Comme dans *Une Ténébreuse Affaire*, Napoléon est directement mis en scène dans *Le Colonel Chabert*. « Il m'aimait un peu le patron ! dit le Colonel de son Empereur (5). Le « patron »

(1) *La Fausse Maîtresse*, t. IV, p. 50.

(2) *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX, p. 307.

(3) *Une Ténébreuse Affaire*, t. XXI, p. 177.

(4) *Ibid.*, p. 156.

(5) *Le Colonel Chabert*, t. VII, p. 19.

envoie deux chirurgiens pour essayer de sauver la vie du Colonel disant : « Allez donc voir, si par hasard, mon pauvre Chabert vit encore ! (1) » Chabert a bien pu dire : « J'avais un père, l'Empereur ! (2) » Comme on le croit mort, Napoléon fait ce qu'il peut pour sa veuve, lui fait présenter ses condoléances par un aide de camp et cherche à s'attacher le Comte Ferrand, le second mari de M^{me} Chabert, en lui faisant promettre un ministère, une sénatorerie. Et finalement il consent à signer le contrat de mariage de la veuve de « son pauvre Chabert » (3).

Nucingen n'admire pas l'Empereur, quoique dans certaines spéculations il masse ses valeurs « comme Napoléon massait ses troupiers » (4). D'autre part, dans *l'Interdiction* nous avons Jeanrenaud de la Garde impériale, « un soldat flatteur pour Napoléon » (5), Rastignac, « jeune *condottière* de l'intelligence, est condamné, comme Napoléon, à toujours livrer bataille en sachant qu'une seule défaite était le tombeau de sa fortune » (6). L'Empereur continue à servir de point de comparaison partout dans l'œuvre de Balzac. Lucien de Rubempré (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*) désespéré, court sur la route de Fontainebleau, guetter le passage de la voiture de Clothilde de Grandlieu, sa dernière chance de victoire. « C'est là, dit-il, en s'asseyant sur une des roches d'où se découvre le beau paysage de Bouron, l'endroit fatal où Napoléon espéra faire un effort gigantesque, l'avant-veille de son abdication » (7). Esther, la maîtresse de Lucien, « est si attrayante qu'elle aurait engourdi l'Empereur Napoléon », dit Rastignac à Vautrin, au bal de l'Opéra (8).

Parmi les personnages dans la *Comédie Humaine* se trouvent beaucoup de serviteurs, de soldats, de dignitaires de Napoléon. Le Comte d'Aiglemont, « Colonel comme tant d'autres, bon officier d'ordonnance, excellent à remplir une mission dangereuse mais incapable d'un commandement de quelque

(1) *Le Colonel Chabert*, t. VII, p. 19.

(2) *Ibid.*, p. 28.

(3) *Ibid.*, p. 63.

(4) *La Maison Nucingen*, t. II, p. 406.

(5) *L'Interdiction*, t. VII, p. 168.

(6) *Ibid.*, p. 149.

(7) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XV, p. 338.

(8) *Ibid.*, p. 23.

importance... passa pour un des braves que favorisait l'Empereur » (1). Attaqué par un corsaire, près de Bordeaux, il s'exclame : « Ah ! brigands, vous ne jetterez pas à l'eau comme une huître un ancien troupier de Napoléon ! (2) » Et il a la vie sauve.

Bartolomeo di Piombo de *La Vendetta*, ne doit « son plumage de baron » qu'à la nécessité dans laquelle Napoléon s'était trouvé de lui donner un titre en l'envoyant dans une Cour étrangère (3). Sa fille Ginevra, « aimait Napoléon avec idolâtrie », et dans l'atelier de Servien, où elle apprenait la peinture, exerçait un « prestige presque semblable à celui de Bonaparte sur ses soldats ». Elle épousa Luigi Porta qui « combattait à quatre pas de l'Empereur à Mont-Saint-Jean » (4).

Le Médecin de Campagne est rempli de pareils personnages, de ces « figures républicaines » qui impressionnaient si vivement Balzac. Ainsi le commandant Pierre-Joseph Genestas, une « des meilleures lames de Napoléon » était un de ces soldats pour qui « l'étonnement est une sensation que Napoléon semble avoir détruite » (5). Balzac donne sur lui les plus pittoresques détails. C'est Genestas qui dit au Dr Benassis : « Si vous aviez vu l'Empereur manœuvrant pendant la campagne de France, vous l'auriez facilement pris pour un dieu, et s'il a été vaincu à Waterloo c'est qu'il était plus qu'un homme, il pesait trop sur la terre, et la terre a bondi sous lui, voilà (6). » Quoique déchu, le dieu a sa religion dans le village ressuscité par le bon Dr Benassis. « Napoléon seul y avait jeté son nom ; il y est une religion, grâce à deux ou trois vieux soldats du pays revenus dans leurs foyers, et qui, pendant les veillées, racontent à ces gens simples les aventures de cet homme et de ses armées (7). » Un de ceux-ci est le fantassin Goguelat que Napoléon, lui-même, a décoré sur le champ de bataille de Valentina. L'autre est l'artilleur Gondrin que l'Empereur a embrassé à la Bérésina. Le braconnier Butifer est

(1) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 43.

(2) *Ibid.*, p. 184.

(3) *La Vendetta*, t. III, p. 176.

(4) *Ibid.*, p. 188.

(5) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 5.

(6) *Ibid.*, p. 63.

(7) *Ibid.*, p. 81.

aussi un de ces braves, qui serait devenu général « si Napoléon était revenu » (1). Et on trouve maints personnages dans les romans qui sont aussi fidèles dans leurs souvenirs du grand Empereur que le sont ces vieux soldats. Enfin, tout dans son œuvre montre l'empire du génie napoléonien sur Balzac. Sans le vouloir, et peut-être sans le savoir, il a, de livre en livre, dans la *Comédie Humaine* écrit une manière d'histoire de Napoléon et de la Grande Armée.

Dans l'œuvre de Balzac le cadre impérial se montre sous deux aspects différents. Le cadre qu'il emploie le plus souvent, et qui est le plus saillant et le plus véridique, c'est celui des romans et des contes dans lesquels nous avons comme personnage important le soldat napoléonien. Il n'est pas difficile d'en trouver la raison. C'étaient les demi-soldes eux-mêmes qui avaient fait naître chez Balzac à l'âge où les fictions ont le plus d'attrait, cette curiosité bienveillante qu'il a toujours montrée pour l'étude de ce soldat, l'étude de sa vie et de ses mœurs. Dans sa jeunesse il a dû visiter les blessés et les invalides de l'hôpital militaire de Tours et plus tard il a rencontré dans les rues de Paris beaucoup d'anciens soldats et s'est entretenu avec eux. Sans doute, ces hommes éprouvés lui parlaient à cœur ouvert, et ce qu'il savait de leurs vies il le savait d'une source directe. » Ce qu'il a dit, il l'avait vu, il l'avait vécu (2). » Son enthousiasme pour la gloire de l'Empereur a été enflammé par la nature de leurs exploits : il en a été tellement impressionné que jusqu'à sa dernière heure il en a porté la marque. C'est grâce au caractère des renseignements qu'il a obtenus de ces anciens combattants que nous avons le cadre véridique du *Médecin de Campagne*, du *Ménage de Garçon* et du *Colonel Chabert*.

L'autre cadre est le décor des mœurs de l'Empire, ce sont les grandes familles ruinées par la Révolution, ce sont les émigrés. « Le premier Empire revit dans quelques-uns de ses romans » ; et c'est surtout de ceux-là que l'on peut dire ce que disait un jour Villemain des romans de Walter Scott : — « ils

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 139.

(2) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, p. 12.

sont plus vrais que l'histoire » (1). Balzac fait autorité dans la Société au temps de Napoléon, surtout dans les premières années de la Restauration. « Lisez Balzac, disaient souvent Sorel et Brunetière : il vous en apprendra bien plus sur Napoléon que tous les historiens (2). » On peut accorder avec Masson que l'Empereur n'apparaît guère lui-même sur la scène de la *Comédie Humaine* (3) mais il ne la domine pas moins. *Le Médecin de Campagne* seul suffirait pour attester cela, avec l'admirable récit de Goguelat, dont Balzac disait lui-même : « Monsieur, avec des récits pareils, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la République et pourra parfaitement soutenir la conversation à coups de canon avec l'Europe (4). »

Non seulement Balzac a semé les pensées et les maximes de Napoléon à travers ses lettres et ses livres, mais même il en a fait un recueil qu'il a publié d'une façon assez curieuse sous le nom d'un J. L. Gaudy. Une lettre écrite à M^{me} Hanska, le 10 octobre 1838, nous explique nettement l'affaire (5). La brochure parut la même année et rapporte quatre mille francs que Balzac ne touche pas sans quelques difficultés (6). En le lisant on peut se demander si toutes les « pensées » qu'il rassemble sont bien de Napoléon. M. Frédéric Masson ne le pense pas. « On n'en trouverait point dix, dit-il, qui, même défigurées, figurent dans les œuvres ou dans la correspondance de Napoléon, mais on en trouverait infiniment qui signifieraient au propre quelle idée le romancier avait voulu se faire du héros (7). » Mais, après tout, qu'importe si ces maximes sont vraiment de Napoléon ou non. Ce qui nous intéresse c'est qu'elles nous montrent l'idée que Balzac avait de son héros...

(1) E. Biré : *Honoré de Balzac*, chap. II, p. 25.

(2) *Le Gaulois*, 29 août 1909 ; cité par F. Masson : *Petites Histoires*, t. I, p. 40.

(3) Masson : *Petites Histoires*, p. 40-41.

(4) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 190.

(5) A M^{me} Hanska : Aux Jardies, Sèvres, le 10 octobre 1838 : *H. de Balzac : Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 490.

(6) A M^{me} Hanska : Aux Jardies, Sèvres, 15 octobre 1838 : *H. de Balzac : Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 494.

(7) Masson : *Petites Histoires : Une Mystification, Balzac et Napoléon*. Paris, 1910, p. 50.

Balzac dit, dans la *Préface* à ce recueil : « Napoléon est une des plus violentes volontés connues dans les Annales des dominations humaines ; il ne pouvait donc y avoir de curieux en lui que les lois par lesquelles il a construit et maintenu son pouvoir (1). » Balzac croit que ces lois sont exprimées dans les pensées et les maximes : « Aussi, souvent une seule phrase de ce recueil, dit-il, peint-elle certaines phases de sa vie et plusieurs portions de l'histoire contemporaine, beaucoup mieux que ne l'ont fait jusqu'ici les historiens (2). » Et encore :

« Aux yeux des masses, ce livre sera comme une apparition : l'âme de l'Empereur passera devant elles ; mais pour quelques esprits choisis, il sera son histoire sous une forme algébrique ; on y verra l'homme abstrait, l'idée au lieu du fait. Ne sera-ce pas une des choses les plus singulières dans la destinée de cet homme, qu'après avoir si vigoureusement lutté contre les manifestations de la pensée, il en arrive lui-même à n'être plus qu'un livre ?... il a glorifié l'Action et condamné la Pensée (3). »

L'admiration qu'avait Balzac pour Napoléon se voit dans chaque ligne de cette préface et la rend doublement précieuse pour nous. Quant au recueil lui-même, il nous donne les pensées de Napoléon — ou de Balzac — ou de tous les deux, à l'égard de la guerre, du soldat, de la politique, de la société, de la religion, des sciences, du génie, et beaucoup de remarques sur l'homme fort, comme, par exemple : « L'homme supérieur est impassible : on le loue, on le blâme, il va toujours (4). » Ou « La froideur est la plus grande qualité d'un homme destiné à commander (5). » Et cette pensée significative : « L'ambition de dominer sur les esprits est la plus forte de toutes les passions (6). »

Edmond Biré dit à ce propos : « Balzac aimait dans Napoléon l'homme du pouvoir, l'homme de l'autorité, le chef incontesté d'un gouvernement fort et hiérarchique (7). » Et encore : C'est lui (Daniel d'Arthez) qu'il a chargé de nous faire con-

(1) *Maximes et Pensées de Napoléon*, recueillies par J. L. Gaudy jeune. Paris, 1838, préface, p. 342.

(2) *Ibid.*, p. 342.

(3) *Ibid.*, p. 343.

(4) *Maximes et Pensées de Napoléon*, recueillies par J. L. Gaudy jeune. Paris, 1838, p. 50.

(5) *Ibid.*, p. 102.

(6) *Ibid.*, p. 42.

(7) E. Biré : *Honoré de Balzac*, p. 25.

naître son jugement vrai sur Napoléon : il en a tracé un portrait magnifique (1). »

En somme Napoléon est son homme, son grand homme. Le dieu est constamment présent aux yeux de celui qui lui a voué un culte exclusif, comme capitaine, comme législateur, comme aussi dans le privé. Il en étudie la vaste intelligence, le caractère, en fixe les attitudes héroïques ou familières, recueille les jugements, cite les mots. Il le prend pour la souveraine demeure de la gloire, comme le prototype du génie.

Cette figure héroïque, Balzac l'envisage comme débutant dans la vie environnée d'une auréole de mystère, de mystique. La coïncidence d'un rêve de la mère de Napoléon le jour de sa naissance, rêve qui lui montre le monde en feu, est une prophétie qui émerveille Goguelat, ancien soldat de la Garde impériale, qui dans une grange raconte à des paysans l'histoire de Napoléon. De là le pacte secret entre Dieu et Napoléon et de là la vie enchantée du grand Capitaine qui a passé, en sûreté, par toutes les batailles, par toutes les campagnes de sa carrière merveilleuse, tandis que tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, même ses plus grands généraux tombaient « comme des noix » autour de lui, ainsi que le dit Goguelat : « Il est certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes des autres, à travers les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête (2). » Ce secret, Napoléon s'était engagé à le garder pour lui seul. On sent l'émerveillement du jeune Balzac, quand il nous dit le fond de sa pensée avec les mots du vieux soldat. Encore un rapprochement entre lui et son dieu. Tous les deux ont commencé la vie sous l'égide d'un secret, un secret inconnu de tous, sauf d'eux-mêmes. Car on sait ce qu'a dit Balzac à M^{me} Hanska : « Aussi, suis-je inexplicable pour tous, car nul n'a le secret de ma vie, et je ne veux le livrer à personne (3). » Et encore, il fait allusion à ce secret par lequel il a le sentiment d'être habité, quand il

(1) E. Biré : *Honoré de Balzac*, p. 73.

(2) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 170.

(3) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 418 (I).

écrit : « Mais, depuis que j'existe, ma vie est cependant dominée par le cœur, et c'est un secret que je cache avec soin ; je ne vous ai pas laissé voir tout, à vous, la bien-aimée et la seule aimée » (1). Quel était ce secret qui habitait en lui et qu'il n'a jamais partagé, même avec l'Etrangère ? De quelle nature était-il ? Certes, il s'alliait avec cet aspect mystique de son esprit qui, nous l'avons déjà vu, existait chez Balzac dès sa première enfance, lorsque l'enfant, incompris et altéré de tendresse, suivait son étoile et éprouvait son premier contact avec l'infini. Toute la vie de Balzac a été baignée, plus ou moins, de mystère. Enfant, chez son père, personne ne le comprend ; écolier à Vendôme, il passe pour un grand insouciant, taciturne, complètement original, quand, en vérité, c'était un enfant extrêmement sensible : ce qu'il dit de Lambert peut s'appliquer à lui : « Ses sens possédaient une perfection qui leur donnait une exquise délicatesse et tout souffrit chez lui de cette vie en commun (2). » Silencieux, renfermé, malheureux, incompris de ses maîtres et de ses camarades, indifférent au monde autour de lui, mais l'esprit tout préoccupé de visions intérieures et de ses pressentiments métaphysiques, pénétré comme tant de ses jeunes héros du sentiment qu'un grand destin lui est réservé, bref, un enfant au génie précoce qui ne peut pas s'orienter dans le monde qui l'entoure, tel est Balzac-Lambert. Qu'il ait eu dès son enfance, la conscience d'une grande vocation, c'est ce qui ressort de ce passage de *la Peau de Chagrin* ou dans un récit d'une nature nettement autobiographique on trouve ces quelques phrases : « Dès mon enfance, je m'étais frappé le front en me disant comme A. Chénier : Il y a quelque chose là ! Je croyais sentir en moi une pensée à exprimer (3). » Voilà le secret de Balzac, secret qui, même au début de sa course, a dominé sa vie. Ces visions continuent à l'enivrer au Collège. Ses rêves de collègue « ont été comme une Apocalypse où sa vie fut figurativement prédite ; chaque événement heureux ou malheureux s'y rattache par des images bizarres, liens visibles aux yeux de l'âme seulement » (4). C'est l'expression de cette vision intérieure, de ce

(1) *Lettres à l'Etrangère*, t. II, p. 101.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 68.

(3) *La Peau de Chagrin*, t. XXVIII, p. 94.

(4) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 31.

sentiment mystique d'un rapport entre le monde extérieur et le monde intérieur qui a toujours préoccupé Balzac. C'est dans ce secret, dans ces visions qui « ont écrit dans sa tête un livre » où il « a pu lire ce qu'il devait exprimer » (1) que l'on peut chercher l'origine de la mystique de *Louis Lambert* et de *Séraphita*. Dans la préface de ces deux livres — préface qui n'a plus été imprimée par la suite — Balzac dit lui-même que, dès son enfance, il avait ressenti une curiosité passionnée pour les choses mystiques. Mais c'était également la difficulté d'exprimer toutes ses pensées profondes qui s'agitaient en lui qui a désespéré Balzac-Lambert :

« Pourquoi suis-je venu ? Si je m'examine, je le sais... mais, pourquoi possédé-je d'énormes facultés sans pouvoir en user ?... Je suis assurément occupé de pensées graves, je marche à certaines découvertes, une force invincible m'entraîne vers une lumière qui a brillé de bonne heure dans les ténèbres de ma vie morale ; mais quel nom donner à la puissance qui me lie les mains, me ferme la bouche, et m'entraîne en sens contraire de ma vocation (2) ? »

Cet effort obsédant pour s'exprimer a duré pendant toutes ces années d'apprentissage où le jeune romancier dépensait son énergie à écrire ces mauvais romans qu'il reniera par la suite, lorsque son génie aura trouvé sa vraie expression.

Le mystère enfin a enveloppé la vie de Balzac. Il vit sous un nom emprunté pour échapper, il est vrai, à ses créanciers, mais aussi pour satisfaire son engouement pour le secret et le mystère. Ses amours sont pour la plupart plongées dans le mystère. Secret son amour pour M^{me} de Berny. Le début de sa correspondance avec M^{me} de Castries est baigné de mystère : elle se signe dans sa première lettre : « une femme qui ne veut pas se faire connaître » ; et on sait que l'écrivain a eu maintes autres admiratrices inconnues. Parmi celles-ci cette Louise mystérieuse qui a eu la force de ne jamais révéler son inconnu. L'amour de l'Etrangère qui s'ébauche dans le mystère va continuer à se dérober au monde dans le mystère. Et finalement, la *Comédie Humaine* est pleine de mystère.

Etant donné donc ce tour d'esprit et son culte de Napoléon,

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 11.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 121-122.

quoi d'étonnant que Balzac enveloppe son héros d'un mystère, le mystère d'une naissance prophétique. Avec ce commencement il le suit à travers toutes les exigences de sa vie militaire et de sa vie administrative, et toujours c'est « l'homme de fer » qu'il nous présente, « l'homme du destin », l'homme qui pouvait tout faire parce qu'il voulait tout. Cet homme vit devant nos yeux dans toute sa gloire éclatante comme nous écoutons le récit émouvant de sa vie racontée par Goguelat, le vieux fantassin décoré de la main de l'Empereur (1). C'est ce tableau du Napoléon du peuple qui est le plus frappant, le plus éblouissant de tous ceux que Balzac nous a donnés du grand Empereur. Que ce jeune inconnu soit venu d'une petite île inconnue de la Méditerranée pour saisir le pouvoir en France, qu'on ne l'ait jamais vu « ni lieutenant, ni capitaine, mais en chef tout de suite, voilà une autre preuve incontestable qu'il était enfant de Dieu » (2) ! Et les soldats reconnaissant ces prodiges en le voyant si singulièrement capable de « mettre la main sur la France » l'adoptent sur le champ pour leur père. Il les rassemble en grandes armées, il leur souffle « je ne sais quoi dans le ventre » (3), il les fonde « à son usage », même les plus grands généraux, et voilà que la marche triomphale a commencé, en Italie, en Egypte, à travers l'Europe, et toujours « Dieu l'aidait, c'est sûr » (4). Il se subdivisait comme les cinq pains de l'Evangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit, les sentinelles le voyaient toujours allant et venant et ne dormait ni ne mangeait. « Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel... C'était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ (5). » Et non seulement cela, mais ce dieu a dit lui-même, à ses soldats, que c'était bon qu'ils sachent que leur général « possède une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protège ! (6) » Une étoile ! Combien il est facile de voir dans la pensée de Balzac un rapport entre le génie et le mystique. Ils se tiennent toujours l'un l'autre. Les Napoléon, les Claës, les Gambara, les Frenhofer, les Balzac, tous ils

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 170 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 170.

(3) *Ibid.*, p. 171.

(4) *Ibid.*, p. 171.

(5) *Ibid.*, p. 172.

(6) *Ibid.*, p. 172.

suivent une étoile ; est-ce qu'en la suivant ils parviennent à atteindre leur but, est-ce qu'ils dépassent ce but, ou qu'est-ce qui leur arrive ? C'est ce que nous chercherons à découvrir plus loin dans cette étude.

En tout cas, Balzac nous montre le grand capitaine non seulement guidé par une étoile mais même pouvant communiquer avec cette étoile au moyen du mystérieux « Homme rouge » qui lui apparaît aux moments difficiles pour l'encourager et le soutenir. Cet Homme rouge est « un véritable fait » et Napoléon en a parlé lui-même » fait dire Balzac au vieux Goguelat (1). Symbole, certes, pour le romancier, de ce lien mystique entre le monde de pensée — l'intelligence, et le monde visible.

Ce pouvoir énorme qu'exerçait Napoléon se faisait sentir non seulement dans sa vie militaire mais dans les circonstances les plus diverses, et parmi les gens de toutes les classes, parmi ses amis et parmi ses ennemis. L'Empereur conquérit tout d'abord l'armée, et après cela toute la France. C'est un fanatisme général qu'il suscite. Cet homme génial, nous le voyons comme législateur et administrateur et toujours inspirant le même dévouement complet à ceux qui s'associent à lui. Il y a Bridau, ancien Secrétaire du Ministre Roland sous la Révolution ; dès le Consulat, fonctionnaire modèle, attaché fanatiquement à Napoléon, qui le nomma chef de division en 1804.

« Idolâtre de l'Empereur, Bridau servit avec un dévouement de séide les puissantes conceptions de ce demi-dieu moderne, qui, trouvant tout détruit en France, y voulut tout organiser. Jamais le Chef de Division ne disait : « Assez ». Projets, mémoires, rapports, études, il accepta les plus lourds fardeaux, tant il était heureux de seconder l'Empereur ; il l'aimait comme homme, il l'adorait comme souverain et ne souffrait pas la moindre critique sur ses actes ni sur ses projets (2). »

Ce Bridau est mort, tué par trop de zèle pour son Empereur. Rien, en fait de malheurs, de misères ne peut tuer cet amour fanatique qu'inspirait Napoléon à la plupart de ceux qui le

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 178.

(2) *La Rabouilleuse*, t. IX, p. 258.

servaient d'une façon quelconque. Ce malheureux vieillard, le Colonel Chabert, laissé pour mort sur le champ de bataille, sa vie dévastée par ses aventures d'après-guerre, a, pour seule consolation, le souvenir de cet homme qui était pour lui un père et qui l'aimait un peu, « le patron ». Comme lui, aussi, le vieux Gondrin, seul survivant de ces cinquante héros, ces pontonniers qui ont sauvé l'armée au passage de la Bérésina « et qu'on oubliera ! »

« Bel échantillon de cette masse indestructible qui se brisa sans rompre, Gondrin ne vit que par le souvenir que son Empereur l'avait embrassé et par l'espérance de son retour. En attendant, « ce héros inconnu creuse des fosses à dix sous la toise » (1). »

Dans *Une Ténébreuse Affaire*, cette histoire de Napoléon et les émigrés, nous lisons qu'on ne peut pas s'imaginer le zèle qu'un mot de l'Empereur imprimait à la machine politique ou administrative. Cette puissante volonté semblait se communiquer aux choses aussi bien qu'aux hommes. « Napoléon flattait les intérêts, les vanités, les personnes, les choses, enfin tout, jusqu'aux souvenirs (2). » Parfois, cette volonté se fait servir par peur aussi bien que par amour. Par exemple, dans un autre cadre administratif nous voyons Talleyrand et Fouché projeter le complot de Marengo pour abattre Napoléon, à sa première défaite. Cette défaite escomptée n'est pas arrivée, Napoléon revient triomphant, et voilà les deux ministres domptés par la peur que leur inspire cette volonté (3). Et, finalement, nous assistons à cette grande revue militaire à Paris en 1813, une revue d'une splendeur éclatante. La France allait faire ses adieux à Napoléon à la veille d'une campagne dont les dangers étaient prévus par le moindre citoyen. Il s'agissait cette fois, pour l'Empire français, d'être ou de n'être pas. Cette pensée semblait animer la population citadine et la population armée qui se pressait dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon. Tous les cœurs, même les plus hostiles à l'Empereur, adressaient au ciel des vœux ardents pour la gloire de la patrie, comprenant qu'au jour du danger Napoléon était toute la France (4).

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 89.

(2) *Une Ténébreuse Affaire*, t. XXI, p. 126.

(3) *Ibid.*, t. XXI, p. 272 et suiv.

(4) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 9 et suiv.

« Un petit homme assez gras, vêtu d'un uniforme vert, d'une culotte blanche et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout à coup, en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux que l'homme lui-même ; le large ruban rouge de la Légion d'honneur flottait sur sa poitrine, une petite épée était à son côté... Des cris de : « Vive l'Empereur ! » furent poussés par la multitude enthousiasmée. Enfin, tout frissonna, tout remua, tout s'ébranla. Napoléon était monté à cheval. Ce mouvement avait imprimé la vie à ces masses silencieuses, avait donné une voix aux instruments, un élan aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures... Ce ne fut pas quelque chose d'humain, ce fut une magie, un simulacre de la puissance divine, ou mieux une fugitive image de ce règne si fugitif (1). »

De cette façon notre romancier trace ce pouvoir miraculeux jusqu'à la fin, au moment de la retraite désastreuse de la Russie, quand le temps était si mauvais que l'Empereur n'a plus vu son étoile. « Il y avait quelque chose entre le ciel et lui (2). » Après cela, le moment encore plus navrant de la défaite à Waterloo.

Non seulement Balzac a mis au plus haut degré en relief cette volonté gigantesque, mais il a aussi mis en valeur les moyens grâce auxquels elle s'exerçait. Tout d'abord c'est un pouvoir inépuisable, qui ne se fatigue jamais. Napoléon était toujours « frais comme une rose » (3) il était un « homme qui était toujours à son affaire » (4). Ainsi, en route vers l'Egypte, en passant sur la mer, « nous prenons Malte, dit Goguelat, comme une orange pour le désaltérer de sa soif de victoire, car Napoléon était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire » (5).

Cet homme infatigable était d'un naturel tout simple. Les portraits de Napoléon que nous donne Balzac le montrent toujours comme « le simple Napoléon » même dans les circonstances et les milieux les plus brillants, mais cette simplicité met justement en valeur l'homme et ce quelque chose d'indéfinissable qui distingue toujours le génie. A cette grande revue

(1) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 11 ; t. VI, p. 12.

(2) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 184.

(3) *Ibid.*, p. 175.

(4) *Ibid.*, p. 181.

(5) *Ibid.*, p. 173.

de 1813 au milieu de tout ce déploiement de splendeur « brillait le simple Napoléon » (1). M^{lle} Laurence de Cinq-Cygne, royaliste ardente et fougueuse, dès qu'elle apprit la condamnation de Michu et de MM. de Simeuse, ses cousins, résolut d'aller implorer la clémence de l'Empereur. Accompagnée de son parent, le vieux Marquis de Chargebœuf, elle se mit en route pour rejoindre Napoléon, qu'elle toucha aux champs d'Iéna. Il regardait les magnifiques divisions de l'armée française s'allongeant et paradant comme aux Tuileries. Cet homme qui animait les masses prit des proportions gigantesques dans l'imagination de Laurence. L'Empereur descendit de son cheval : « Laurence était stupide d'étonnement, elle ne croyait pas à tant de simplicité (2). » De même il nous est toujours présenté « la figure impassible ». Julie de Chatillouest, qui assistait à cette même revue de 1813 avec son père, fut « absorbée par la contemplation de cette figure dont le calme indiquait une si grande sécurité de puissance » (3). Et Goguelat remarque que l'Empereur était, au milieu du feu à Wagram, à la Moscowa parmi les morts, « toujours tranquille comme Baptiste, lui (4) ». Mais s'il était impassible, c'était par excès de pouvoir et non par faiblesse, car c'était aussi « une figure césarienne, pâle et terrible » (5).

Ce pouvoir, cette volonté s'éclate dans sa voix. Pendant ses campagnes « tout plie à la voix de Napoléon » (6). « Sur terre comme sur mer, là où il disait : Je veux passer ! nous passons (7). » Encore c'est Goguelat qui parle de l'éloquence de son Empereur, « qui changeait les lâches en braves ». Et cet hommage : « Sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac (8). »

C'est aussi dans ce regard fameux que réside son pouvoir. Quand l'Empereur passait en revue ses troupes aux Tuileries, l'officier d'ordonnance qui le servait, paraissait comme un feu

(1) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 12.

(2) *Une Ténébreuse Affaire*, t. XXI, p. 256.

(3) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 12.

(4) *Ibid.*, p. 12.

(5) *Une Ténébreuse Affaire*, t. XXI, p. 257.

(6) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 174.

(7) *Ibid.*, p. 186.

(8) *Ibid.*, p. 181.

follet, une âme invisible chargée par l'Empereur d'animer, de conduire ces bataillons dont les armes ondoyantes jetaient des flammes, quand, sur un seul signe de ses yeux, ils se brisaient, se rassemblaient, tournoyaient comme les ondes d'un gouffre, ou passaient devant lui comme ces lames longues, droites et hautes, que l'Océan courroucé dirige sur ses rivages (1). Pareillement quand Napoléon paraissait en Italie « son regard suffit pour subjuguier ce peuple ». En somme c'est un pouvoir magnétique qu'exerce Napoléon, pouvoir qui n'a jamais cessé d'émerveiller Balzac. Cette volonté prodigieuse est présente toujours aux yeux du romancier, cette volonté qui a poursuivi son cours, en dépit de tous obstacles, jusqu'au moment fatal à Waterloo.

Le Baron de Canalis est une des belles intelligences dans la *Comédie Humaine*. Balzac l'a fait député, ministre, pair de France, membre de l'Académie française, et commandeur de la Légion d'Honneur. De même qu'en d'Arthez, on retrouve quelque chose du romancier en lui. On peut donc croire qu'en lui faisant faire, à une soirée chez M^{lle} Des Touches, dans *Autre Etude de Femme*, l'apologie de Napoléon, Balzac a voulu exprimer le fond de ses pensées sur l'Empereur. Cette admirable page vaut la peine d'être citée en entier :

« Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon ? Un homme qu'on représente, les bras croisés, et qui a tout fait ! qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les pouvoirs ; singulier génie qui a promené partout la civilisation armée sans la fixer nulle part ; un homme qui pouvait tout faire, parce qu'il voulait tout ; prodigieux phénomène de volonté, domptant une maladie par une bataille et qui cependant devait mourir de maladie dans son lit après avoir vécu au milieu des balles et des boulets ; un homme qui avait dans la tête un code et une épée, la parole et l'action ; esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa chute ; politique bizarre, qui jouait les hommes à poignées par économie, et qui respecte trois têtes : celles de Talleyrand, de Pozzo di Borgo et de Metternich, diplomates dont la mort eut sauvé l'Empire français, et qui paraissaient peser plus que des milliers de soldats ; homme auquel, par un rare privilège, la nature avait laissé un cœur dans son corps de bronze ; homme rieur et bon à minuit entre des femmes, et, le matin, maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain ! Hypo-

(1) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 13.

critique et généreux, aimant le clinquant et simple, sans goût et protégeant les arts ; malgré ces antithèses, grand en tout par instinct ou par organisation ; César a vingt-cinq ans, Cromwell à trente ; puis comme un épicier du Père-Lachaise, bon père et bon époux. Enfin, il a improvisé des monuments, des empires, des rois, des codes, des vers, un roman, et le tout avec plus de portée que de justesse. N'a-t-il pas voulu faire de l'Europe la France ? Et après nous avoir fait peser sur la terre de manière à changer les lois de la gravitation, il nous a laissés plus pauvres que le jour où il avait mis la main sur nous. Et lui, qui avait pris un empire avec son nom, perdit son nom au bord de son empire, dans une mer de sang et de soldats. Homme qui, tout pensée et tout action, comprenait Desaix et Fouché ! — Tout arbitraire et tout justice à propos ! le vrai roi (1). »

En dépit de ses idées politiques changeantes et complexes il semble que Balzac ne se soit jamais départi de son goût pour la légende napoléonienne. La dévotion de l'écrivain pour l'Empereur est de nature toute personnelle ; il admirait plutôt l'homme que le régime. Il était emporté par la grandeur de son idole, par ses conquêtes ; et la façon dont il domptait les obstacles lui était une source d'inspiration. Napoléon, dit Balzac, est un aussi grand poète qu'Homère ; « il a fait de la poésie comme le second a livré des batailles » (2).

(1) *Autre Etude de Femme*, t. VII, p. 395.

(2) *H. de Balzac*, O. C., *Des Artistes* (1830), t. XXII, p. 147.

CHAPITRE III

LA THÉORIE DE LA VOLONTÉ

Le monde moral est taillé pour ainsi dire sur le patron du monde matériel, les mêmes effets s'y doivent retrouver, avec les différences propres à leurs divers milieux.

Le Cousin Pons.

La philosophie de Balzac est sa conception de la vie. La vie est un enchevêtrement de causes et d'effets liés entre eux par des « dépendances mutuelles » par une « solidarité nécessaire ». Cette solidarité ne se limite pas à la vie sociale, elle enveloppe l'humanité tout entière. De là les analogies de l'« histoire naturelle » avec l'« histoire sociale », et de là l'esthétique de Balzac telle qu'elle se dégage de son œuvre. Pour lui comme pour Raphaël « les formes infinies de tous les règnes étaient les développements d'un même mouvement, vaste respiration d'un être immense qui agissait, pensait, marchait, grandissait, et avec lequel il voulait grandir, marcher, penser, agir » (1). L'importance et la fécondité de cette idée est le ressort intérieur, l'âme de son œuvre. Balzac n'est pas arrivé à cette conception de la vie sans avoir beaucoup observé et beaucoup étudié la nature humaine sous toutes ses formes et dans toutes les classes de la société ; de même il n'y est pas arrivé sans avoir souvent changé d'opinion et de théorie. Il n'est pas dans notre intention de rendre compte de toutes ces fluctuations de la pensée balzacienne. C'est l'ensemble de l'œuvre qui nous intéresse ici. Nous cherchons à présenter une synthèse des idées de Balzac sur la volonté, telle que nous la comprenons après un examen ininterrompu de l'œuvre tout entière.

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 279.

Selon l'écrivain, l'homme n'a pas assez étudié les causes de cette « solidarité nécessaire » qui existe partout dans la vie. Grodinsky, dans une réunion avec les autres « philosophes » au café *Voltaire*, remarque que « nous sommes, comme toutes les espèces terrestres, les ouvriers d'une œuvre que nous ne connaissons pas bien (1) ; et Gambara, égaré dans ses rêves de compositeur, parlant à un ami, dit que l'homme a toujours plutôt noté les effets que les causes. Lui-même, il va trouver un cadre immense pour sa musique où puissent tenir les effets et les causes, car sa musique a pour but d'offrir une peinture de la vie (2). Enfin, les personnages dans la *Comédie Humaine* parlent continuellement des causes et des effets, soulignant toujours l'importance des causes. Pour Balzac donc il est question de découvrir la cause de cette solidarité dans la vie. Quelle force dirige cet être immense qui agit, pense et grandit ? Voilà ce qui intéresse Balzac ; voilà le problème qu'il veut résoudre. Aux scientifiques de découvrir les faits du monde physique, lui Balzac, suivant leurs méthodes, va faire une enquête sur les faits du monde moral. Enfin, Balzac, qui visait à être autre chose qu'un romancier — qui entendait être aussi un philosophe — étudia longuement les causes du moindre fait, s'efforçant de le rattacher à son origine première. Il ne lui suffisait pas de peindre les effets, il voulait toujours remonter aux causes et aux principes (3). C'est la méthode qu'il suit dans tous ses récits, même au risque de ralentir l'action et parfois de fatiguer le lecteur. Ses enquêtes, ses études, ont donné naissance à des théories très particulières et qui lui sont personnelles. Sa philosophie comprend une mathématique, une cosmologie et une psychologie et dans chacun de ces trois chapitres de la philosophie balzacienne on trouve un fond de mystique. C'est la psychologie de Balzac qui va faire spécialement l'objet de notre étude, mais pour bien comprendre cette psychologie il faut aussi connaître sa cosmologie, qui, à son tour, a pour base une mathématique. Nous allons donc considérer tout d'abord, mais très brièvement, ces deux premiers aspects de la pensée balzacienne.

(1) *Les Martyrs ignorés*. Œuvres complètes. Calmann-Lévy, t. XX, p. 369.

(2) *Gambara*, t. XXVIII, p. 60 et suiv.

(3) *Lettres à l'Etrangère*, 26 octobre 1934, t. I, p. 205.

A la base de la pensée scientifique de Balzac il y avait une mystique des nombres à laquelle sont liés des principes généraux de l'explication du monde. Ces principes servaient de fondement à tous les développements ultérieurs, soit de cosmologie, soit de psychologie. Par cosmologie nous voulons dire conception de la structure de l'univers sensible et par psychologie conception de la structure du monde moral. Tels sont les points que nous allons successivement examiner.

Quel est donc le contenu de ces spéculations de Balzac sur le nombre ? On le trouve particulièrement dans le second groupe de ces pensées de Lambert que Balzac a placées à la fin du roman, et qu'il ne fait qu'énoncer sans aucun commentaire, comme les paroles d'un oracle. Il situe tout d'abord le nombre par rapport à la « substance », cette substance dont parlait Raphaël. Tout provient de la substance dont les transformations ne diffèrent que par le nombre, par un certain dosage dont les proportions produisent les individus ou les choses de ce qu'on nomme les règnes (1). Ce pourrait être une idée très moderne, celle d'une substance originelle unique, dont la différenciation se ferait par le groupement d'éléments plus ou moins nombreux, occupant des places différentes. Le nombre exprimerait entre ces éléments des rapports de quantité ou de distance. Sa théorie sur le nombre et le mouvement, se rapproche davantage d'une mystique mathématique. « Tout ici-bas n'existe que par le mouvement et par le nombre (2). » « Le mouvement est en quelque sorte le nombre agissant... nulle part le mouvement n'est stérile, partout il engendre le nombre (3). » Balzac avoue que ces formules de Lambert font le désespoir de l'esprit quand, sachant de quelle intelligence elles procèdent, on cherche à les comprendre. Mais elles ont un

(1) Dans *Catherine de Médicis*, on remarque que « tout ici-bas est le produit d'une lente transformation, mais que toutes les diversités sont les formes d'une même substance ». Et ailleurs le vieux Laurent Ruggieri explique au roi que : « le mouvement subtil que nous nommons la vie prend sa source au delà des mondes visibles ; les créations se le partagent au gré des milieux dans lesquels elles se trouvent et les moindres êtres y participent en en prenant tant qu'ils peuvent en prendre à leurs risques et périls » (p. 328).

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 169.

(3) *Ibid.*, p. 170.

sens. Le mouvement comme le nombre, est nécessaire à l'existence. « Donnez-moi l'étendue et le mouvement, disait Descartes, et je construirai le monde. » Balzac ayant déjà posé la substance et le nombre qui la varie l'anime à présent du mouvement. Le nombre agissant, c'est le nombre considéré non plus comme un facteur statique de différenciation, mais dynamique ; il n'a pas cessé de produire le monde, son œuvre continue : le mouvement est donc le nombre en action. Aussi, même inhibé, engendra-t-il le nombre. Ces vues rappellent les théories pythagoriciennes où le nombre devenait matériel jusqu'à se confondre avec les choses. Le nombre est une force en lui-même et une réalité indépendante de l'esprit. La formule qui suit est nettement pythagoricienne : « Le nombre qui produit toutes les variétés engendre également l'harmonie, qui dans sa plus haute acception est le rapport entre les parties et l'unité (1). Nombre et harmonie étaient liés par les anciens philosophes. Mais ici nous voyons paraître l'Un, à partir de quoi viennent des réflexions sur quelques nombres suivants. Sur l'unité, mystiques et magiciens ont toujours médité ; nous verrons de quelle conséquence l'idée unitaire sera dans la cosmologie de Balzac. « Dieu, dit Séraphita, est une magnifique unité qui n'a rien de commun avec ses créations et qui néanmoins les engendre (2). » Dieu est l'Un, d'où tout se déduit et où tout se réduit ; c'est toujours vers l'Un que tout converge.

Les spéculations sur l'Unité sont inséparables des spéculations sur la dualité ; l'unité originelle se dédouble. Le dualisme est un des ressorts de la pensée balzacienne. Louis Lambert voulait classer les phénomènes de la vie en deux séries d'effets distincts, et réclamait pour chacune d'elles une analyse spéciale. En effet, après avoir observé dans presque toutes les créations deux mouvements distincts, il les présentait, les admettait même pour notre nature et nommait cet antagonisme : l'action et la réaction. L'ensemble de nos volitions et de nos idées constituait l'action, et l'ensemble de nos actes extérieurs, la réaction. L'univers et l'homme, ainsi que nous l'expose Lambert, sont partagés par l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'esprit et la matière. Dans l'homme,

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 170.

(2) *Séraphita*, t. XXXI, p. 289.

opposition de l'âme et du corps, du cœur et du cerveau, du masculin et du féminin, etc... ; dans le monde, opposition de la cause et de l'effet, du bien et du mal, etc... Dans la société humaine, opposition des mystiques et des politiques ; et bien d'autres oppositions encore. L'antagonisme est le secret de l'univers. M. Curtius l'explique par le concept de polarité (1). La vie elle aussi, a pour Balzac, un caractère dualiste. Elle est la lutte de deux forces, l'équilibre entre deux puissances, l'harmonie qui s'établit entre deux principes contraires.

Cette mystique mathématique domine la pensée scientifique de Balzac ; ses méditations sur le nombre et sur le mouvement ont exercé une influence certaine sur ses théories cosmologiques. L'idée unitaire est à la base de cette cosmologie. Ici nous pouvons voir la distance qui sépare une œuvre comme *Louis Lambert* d'une œuvre comme *Séraphita*. Dans *Séraphita* on trouve le mystique à son état pur ; mais *Louis Lambert* exprime une doctrine qui était plus durable chez Balzac, une doctrine plus magique que mystique. (Il ne faut pas confondre *Magique* avec *magie* : magique vient de magisme, un mot que Balzac a emprunté à Saint-Martin et qui veut dire « la haute science qui cherche à découvrir le sens intime des choses (2) ». Le *mystique* se contentait de sentir les rapports entre l'Homme et Dieu : au contraire, le *magique* cherche à expliquer ces rapports). Dans *Séraphita* Balzac affirmait sans hésitation l'existence de deux principes, le principe spirituel et le principe matériel ; il faisait appel au sens commun et à l'évidence. Dans *Louis Lambert* le dualisme est surmonté, et ne paraîtra plus dans la mystique scientifique de Balzac. L'opposition de l'âme et du corps ne sera plus une opposition de substances, mais une opposition de points de vue. La réalité est à la fois unité et totalité, tous les phénomènes ne sont que les modes d'une substance unique.

« Ici-bas, tout est le produit d'une substance éthérée, base commune de plusieurs phénomènes connus sous les noms impropres d'électricité, chaleur, lumière, fluide galvanique, magnétique, etc...

(1) Curtius E. R. : *Balzac*, Bonn, 1923. Traduit de l'allemand par Henri Jourdan. Paris, 1934, Grasset, in-8, p. 53.

(2) *Les Martyrs ignorés*. O. C., Calmann-Lévy, t. XX, p. 378.

L'universalité des transmutations de cette substance constitue ce qu'on appelle vulgairement la matière (1). »

En réalité, Balzac admet l'absolue spiritualité de l'âme, substance simple, et son immortalité, et, en revanche, l'immortalité de la matière qui se décompose, se transforme, mais que rien ne peut anéantir. La mort n'est qu'une fin apparente ; les atomes survivent dans leur immortelle intégralité. Donc une seule substance, originelle et commune, compose le monde, il n'y a pas une pluralité d'éléments simples, comme le croyaient les philosophes anciens. Balzac est sur ce point d'accord avec la pensée moderne, qui cherche, elle aussi, à réduire les phénomènes à l'unité. La théorie atomique représente un effort de simplification extrême, puisqu'il n'y aurait d'après elle qu'une seule espèce d'atome, l'atome d'hydrogène. Le véritable problème est donc de savoir comment une substance unique a pu se différencier et donner naissance aux corps divers. Balzac la pose nettement dans *la Recherche de l'Absolu*. Le mystérieux Polonais, hébergé par Claës pendant les guerres napoléoniennes lui dit que toutes les productions de la nature doivent avoir un même principe. Les travaux de la chimie moderne ont prouvé la vérité de cette loi, pour la partie la plus considérable des effets naturels (2). Mais ce principe commun a été « modifié par l'action d'une puissance éteinte aujourd'hui, mais que le génie humain doit faire revivre... Eh bien ! Supposez un moment que l'activité de cette puissance soit réveillée, nous aurions une chimie unitaire » (3). Les natures organiques et inorganiques reposeraient sur trois principes : oxygène, hydrogène, carbone ; soit le « grand Ternaire des Anciens et des Alchimistes » (4). Et cela est peu en comparaison avec ce qui reste à faire, car il faudra arriver à Un. « Une substance commune à toutes les créations, modifiée par une force unique, telle est la position nette et claire du problème offert par l'Absolu (5). »

C'est pour les mêmes raisons que Balzac adhère à la doc-

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 163.

(2) *La Recherche de l'Absolu*, t. XXVIII, p. 182.

(3) *Ibid.*, p. 184.

(4) *Ibid.*, p. 184.

(5) *Ibid.*, p. 185.

trine de l'*unité de composition* formulée par Geoffroy Saint-Hilaire. Séraphita affirme que Dieu a

« agi par l'unité de composition... Il a donné des principes qui devaient se développer, selon sa loi générale, au gré des milieux où ils se trouveraient. Donc une seule substance, et le mouvement ; une seule plante, un seul animal, mais des rapports continus (1). »

De même Balzac écrira dans l'*Avant-propos* de 1842 :

« Il n'y a qu'un animal. Le Créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour les êtres organisés (2). » Les différences de milieu et de place rendent compte des différences de forme. Balzac aime ces vastes synthèses, ces vues d'ensemble, qui lui paraissent être le propre des génies supérieurs.

L'unité de substance a d'importantes conséquences ; elle entraîne en particulier l'interaction universelle. Tous les phénomènes, appartenant à des principes semblables, sont liés entre eux étroitement. Rien n'est isolé dans le monde, rien n'est pleinement indépendant. Tout dépend de tout, la loi de l'existence est la dépendance. Le monde est un tout dont les parties s'entretiennent ; aucune ne se conçoit sans l'autre ; il y a des rapports continuels d'échange et de causalité dans l'univers. Balzac dit dans *Z. Marcas* : « Notre globe est plein, tout s'y tient. Peut-être reviendra-t-on aux Sciences occultes (3). » Frenofer, le peintre du *Chef-d'œuvre inconnu*, prononce qu'« il n'y a pas de lignes dans la nature où tout est plein » (4). Mais c'est surtout dans *le Cousin Pons* que Balzac développe cette idée : « Tout s'enchaîne dans le monde réel. » Tout mouvement correspond à une cause, toute cause se rattache à l'ensemble ; et conséquemment l'ensemble se représente dans le moindre mouvement (5). Il faut ici prendre garde : ces formules pourraient donner à croire que Balzac adhère à la doctrine du *mécanisme*. Le mécanisme explique les événements par la causalité et l'action réciproque ; l'état suivant s'explique par l'état immédiatement précédent, et ne

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 299.

(2) *L'avant-propos*, t. I, p. xxvi.

(3) *Z. Marcas*, t. XXI, p. 404.

(4) *Le Chef-d'œuvre inconnu*, t. XXIII, p. 18.

(5) *Le Cousin Pons*, t. XVIII, p. 132.

s'explique pas par autre chose ; la cause passe dans l'effet : il n'y a rien d'imprévu, rien de spontané dans le changement, qui a un sens déterminé. Le mécanisme a été pour la première fois rigoureusement exposé par Descartes ; mais Balzac en est bien éloigné, malgré l'apparence ; son système est un *dynamisme* ; il conçoit le monde comme animé de forces immanentes, la matière est tout entière vivante et tout entière en mouvement ; il y a un courant ininterrompu de l'homme aux choses et des choses à l'homme, un courant de vie qui emporte tout l'univers, d'un mouvement prodigieux. Quant à la nature de ce mouvement nous sommes impuissants à la définir. Tout ce que peut dire Planchette, le célèbre professeur de mécanique occupé à regarder toujours un abîme sans fond, le *mouvement*, et à qui Raphaël prend la peau de chagrin dans l'espoir vain de la faire distendre, c'est qu'un mouvement, quel qu'il soit « est un immense pouvoir, et l'homme n'invente pas de pouvoirs. Le pouvoir est un, comme le mouvement, l'essence même du pouvoir. La nature est établie sur le mouvement » (1).

Telle est, brièvement résumée, la cosmologie de Balzac ; nous allons voir ce qu'elle a de commun avec sa psychologie.

* * *

Nous avons vu que Balzac a eu conscience du secret des forces partout présentes, partout vivantes, partout agissantes, qui parcourent et inondent le cosmos. Toutes choses sont en interdépendance et en interaction continuelle. Tout mouvement dans le monde correspond à une cause et toute cause se rattache à l'ensemble, et par conséquent, l'ensemble se représente dans le moindre mouvement. Nous cherchons à présent quel est son système psychologique, touchant les grandes lois des faits intellectuels et volontaires principalement. Et nous trouverons que Balzac fonde sa psychologie sur la même doctrine de gradation que sa cosmologie, c'est-à-dire effet, cause, principe ; nous trouverons l'application du principe que tout ce qui existe est soumis à l'action d'une substance éthérée identique.

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 231.

Balzac voit le monde moral, comme le monde physique tout entier en mouvement, dans un état de transition continuelle : chaque personne dans le monde de la *Comédie Humaine* cherche quelque chose éternellement. Qu'est-ce qu'on cherche ? Quel est le but de tout ce mouvement ? Quelle est l'essence de la force psychique en général ? C'est là la question à laquelle Balzac s'est intéressé dès sa prime jeunesse, la question qui l'a conduit, encore enfant, à écrire ce fameux *Traité de la Volonté*, dont les trésors scientifiques se dissipèrent en d'ignorantes mains (1).

Quels étaient ces trésors scientifiques, ces faits importants, bref, ce système dont les preuves devaient, selon Balzac, arriver tôt ou tard ? C'étaient les idées autour desquelles gravite toute la pensée balzacienne, les idées par lesquelles Balzac construisait une théorie qui devait lui expliquer toute la vie du monde moral. Ces idées se trouvent dans sa théorie de la Volonté, telle que Balzac l'expose principalement dans *Louis Lambert*, car la philosophie de Balzac, dans son caractère vraiment original et telle qu'elle ressort de l'œuvre entière et de la physionomie de l'homme est, cela va de soi, une doctrine de la volonté. Doctrine énergique comme la pouvait concevoir ce titan du travail littéraire qui, le premier, témoigne de la puissance sociale de l'écrivain.

Des penseurs qui se sont occupés de la volonté, les uns ont vu en elle surtout le libre arbitre — les autres, la causalité, la force, l'action ; parmi ces derniers, Maine de Biran, pour qui le moi se définit par l'effort physique, et Fichte.

Balzac de même ne situe pas la volonté du côté de la liberté, mais du côté de la causalité. C'est-à-dire que le problème de la volonté n'est pas lié pour lui à celui du libre arbitre, mais à celui de l'action extérieure. Il n'a guère représenté ce que l'on nomme la liberté du moi que sous la forme des repentirs stériles ou de l'irrésolution, « ce vent qui change à toute minute, en sorte que le courant est tantôt à une rive, tantôt à une autre » (2).

La volonté apparaît surtout chez Balzac comme une force agissante dont le moteur prédominant est la passion. Cette

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 89.

(2) *Honorine*, t. IV, p. 378.

passion qu'il donne comme « élément » à sa peinture des faits « comme ils sont » (avant-propos de la *Comédie Humaine*, 1842), mais la passion dans ses acceptions les plus multiples, sentiment, instinct, désir, lutte, domination, idéalité. En d'autres termes, la volonté est « la force qui régit la conduite extérieure » et qui est donc responsable du mouvement dans le monde moral. Cela étant, Balzac recherche ensuite comment la volonté nous permet d'agir, comment un fait du dedans peut se traduire au dehors.

« Le mot de volonté lui servait à nommer la masse de force par laquelle l'homme peut reproduire, en dehors de lui-même, les actions qui composent sa vie intérieure... La volition... exprimait l'acte par lequel l'homme use de la volonté (1) ».

La *Pensée* est le produit quintessentiel de la volonté : l'*Idée* est l'acte par lequel l'homme use de la *Pensée*. « Ainsi, la Volonté, la Pensée, étaient les deux moyens générateurs ; la Volition, l'Idée, étaient les deux produits (2). » Selon Louis Lambert, la pensée et les idées sont le mouvement et les actes de notre organisme intérieur, comme les volitions et la volonté constituent ceux de la vie extérieure. Lambert fait passer la volonté avant la pensée, parce que « pour penser il faut vouloir (3) » ; beaucoup d'hommes parviennent à une vie volontaire, qui ne connaissent pas vraiment la vie intellectuelle ; il faut être déjà homme de volonté pour pouvoir être homme de pensée. La pensée ne va pas de soi, il faut qu'elle soit mue par le ressort du vouloir. Sinon la pensée n'est qu'une rêverie, un abandon à l'imagination.

De même que Swedenborg insiste sur la nécessité des œuvres, de même Balzac ne conçoit pas une volonté qui ne soit pas agissante. Il croit qu'un monde de pensées gardées ne vaut pas une action, mais une pensée jetée dans le monde vaut plus qu'une action, car elle engendre des actions. Idée dans son principe, la volonté se veut réelle, prenant place parmi les choses réelles ; c'est là la signification de l'effort. Suivant Pérès (dans son article sur *le Mysticisme de la Volonté chez Balzac*, qui se trouve dans *le Mercure de France*,

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 90.

(2) *Ibid.*, p. 91.

(3) *Ibid.*, p. 91.

1^{er} juillet 1908) : « la vérité de la science c'est réduire les faits en idées : la vérité de l'action, c'est que l'idée devienne un fait, soit un fait ». C'est en considérant les choses de ce point de vue que Balzac veut que la volonté dans son principe soit déjà une réalité au sens physique du mot. Qu'un projet puisse se réaliser, qu'une idée tout intérieure puisse prendre corps et se produire dans le monde extérieur, c'est ce qui émergeait Balzac.

En l'homme cette volonté agissante devient une force qui lui est propre et qui surpasse en intensité celle de toutes les espèces. Elle a pour organes ce qu'on appelle les cinq sens, lesquels ne sont en réalité que des différenciations particulières d'un sens fondamental : la vue. Pour Balzac le mot de l'Evangile de saint Jean : *Et verbum caro factum est*, paraît exprimer symboliquement la formule traditionnelle de la Volonté, du Verbe, de l'Action se faisant visibles. Le verbe se fait chair, la parole « engendre incessamment la substance ».

Quelle est la base de cette volonté-pensée dans l'homme ? Est-ce un fait moral ou physique, spirituel ou matériel ? Pour Balzac la question se résout sur le terrain de la physiologie. La volonté n'est pas une faculté occulte : elle est composée de fluides analogues à l'électricité, réels quoique invisibles et impondérables, mais cela n'est pas contradictoire. Louis Lambert se demande si le principe constituant de l'électricité n'entraîne pas comme base dans le fluide particulier d'où s'élançaient nos Idées et nos Volitions ? Si les phénomènes fluides de notre Volonté n'étaient plus extraordinaires que ces autres fluides invisibles, intangibles, mais connus en physiologie. La pensée, qui est la forme supérieure de la volonté, est, comme celle-ci, un fluide analogue à l'électricité. Elle est une « puissance toute physique, une nouvelle Humanité sous une autre forme » (1).

Pour Lambert, la Volonté, la Pensée étaient des *forces vives*. La Pensée était lente ou prompte, lourde ou agile, il lui attribuait toutes les qualités des êtres agissants ; il en surprenait la vie. Certains phénomènes du monde moral sont même exac-

(1) Louis Lambert, t. XXXI, p. 100.

tement semblables aux faits physiques, telle l'*attente* à la pesanteur : « La pesanteur du sentiment que produit l'attente ne s'accroît-elle point, par une addition constante des souffrances passées, à la douleur du moment ? (1) » Un des principaux interlocuteurs des *Martyrs ignorés*, le docteur Physidor, professe une doctrine qui tend à considérer les idées comme le produit d'un fluide lequel, soit dans sa génération, soit dans ses effets offrirait des analogies avec les phénomènes de la lumière. Et il ajoute, qu'une idée est le produit du fluide nerveux qui constitue une circulation intime, semblable à la circulation sanguine, car le sang engendre le fluide nerveux comme le fluide engendre la pensée (2). Dans *la Femme de Trente Ans* nous lisons que la volonté ressemble à un éclair et est écrasante comme la foudre. Bref, la *Comédie Humaine* est parsemée des idées de Balzac sur la nature physiologique de la volonté-pensée.

La volonté, masse de force, se confond avec la force de caractère. La substance éthérée qui est commune à tous les phénomènes est absorbée par le cerveau, qui la transforme en volonté. « Le Cerveau est le matras où l'*Animal* transporte ce que, suivant la force de cet appareil, chacune de ses organisations peut absorber de cette *Substance*, et d'où elle sort transformée en Volonté (3). » Conception purement matérialiste. Lambert est, d'ailleurs un « chimiste de la volonté ». Le grand médecin Brisset a une théorie d'après laquelle l'intellect devient atrophié, quand l'homme ne digère plus (4). Dans *Melmoth réconcilié* on dit, parlant d'une réunion d'employés dans un bureau mal aéré, que le cerveau d'où se dégage le plus d'azote asphyxie les autres à la longue (5). Et c'est Bianchon qui nous dit qu'une dose de phosphore de plus ou de moins fait l'homme de génie ou le scélérat, l'homme d'esprit ou l'idiot, l'homme vertueux ou le criminel (6). Cette conception

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 99.

(2) *Les Martyrs ignorés*. O. C., Calmann-Lévy, t. XX, p. 314.

(3) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 163.

(4) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 251.

(5) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 323.

(6) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 60.

matérialiste des phénomènes mentaux se trouve partout dans l'œuvre de Balzac. Les sentiments et les passions sont conçues comme des organismes ou des êtres vivants, prenant naissance dans l'intérieur du cerveau, y luttant et finissant par y assurer leur domination. Et, chose curieuse, Balzac faisant lui-même la critique du système de Louis Lambert, du sien, par conséquent, en marque les limites, les insuffisances, en même temps que les hardiesses, lorsqu'il écrit :

« Son œuvre portait les marques de la lutte que se livraient dans cette belle âme ces deux grands principes, le spiritualisme, le matérialisme... D'abord spiritualiste pur, Louis avait été conduit invinciblement à reconnaître la matérialité de la pensée (1). »

A chaque page Balzac nous donne des preuves de sa conviction. Dans *les Pensées* et encore dans *Louis Lambert* il se demande comment on pourrait admettre en nous un principe divin contre lequel quelques verres de rhum pussent prévaloir ; comment imaginer des facultés immatérielles que la matière réduit, dont l'exercice soit enchaîné par un grain d'opium (2). Mais, pour Balzac, par cette matérialisation de la pensée, Dieu ne perd aucun de ses droits. Même la pensée matérielle rapporte sur lui de nouvelles grandeurs. Pourquoi Dieu périrait-il parce que la substance serait pensante ? L'animation de la substance et ses innombrables variétés, effets de ses instincts, sont-ils moins inexplicables que les effets de la pensée ? Le mouvement imprimé aux mondes n'est-il pas suffisant pour prouver Dieu (3) ?

Forces vives, les idées peuvent être pernicieuses ou salutaires, malfaisantes ou bienfaisantes. Physidor dans *les Martyres ignorés* remarque qu'il y a des idées pernicieuses qui, introduites dans le système où s'élabore la pensée peuvent changer la nature de la pensée comme on pourrait changer la nature du sang, en donnant à un homme telle maladie indiquée. Cette expérience, qu'aucun médecin ne peut, ne doit,

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 104.

(2) *H. de Balzac : Pensées, sujets, fragmens*, p. 5 ; *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 123.

(3) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 124.

ni ne veut faire, les passions la font, comme les fanatismes font l'autre expérience sur la pensée (1). Car ce qui émerveille Balzac, c'est la qualité venimeuse de la pensée. La pensée a une incroyable puissance ; une seule pensée peut entraîner la mort, foudroyer l'organisme comme par une décharge électrique. Physidor cite plusieurs cas d'hommes qui périrent, saisis et terrassés par une pénible nouvelle ou un spectacle horrible et il remercie ses interlocuteurs d'avoir recherché « les faits susceptibles de corroborer sa doctrine » (2). Dans *les Pensées* Balzac suggère que le crétin est peut-être tué par la pensée ; et il décrit le prêtre comme un grand pénitencier qui meurt tué par le confessionnal où il fait en pensée tous les crimes et péchés qu'on lui accuse (3). De toute façon la pensée dévore la vie dont elle s'alimente. Toute *la Peau de Chagrin*, symbole de la *Comédie Humaine*, qui sert elle-même de symbole à la nature humaine, est construite sur ce thème d'énergétique, le dilemme du choix entre une énergie ralentie qui dure et une énergie puissante qui se consume vite. Le vieillard dans cette histoire dit à Raphaël que l'homme s'épuisait par le désir, que « *vouloir* nous brûle, et *pouvoir* nous détruit » ; « Là sont vos idées sociales, vos désirs excessifs, vos intempérances, vos joies qui tuent, vos douleurs qui font trop vivre : car le mal n'est peut-être qu'un violent plaisir », et il ajoute qu'aussi bien sa seule ambition avait été de savoir et de voir ; car « savoir laisse notre faible organisation dans un perpétuel état de calme » (4). Selon le vieux médecin qui converse avec Physidor, la pensée est le véritable ange exterminateur de l'humanité, qu'elle tue ou vivifie. La vie est un feu qu'il faut couvrir de cendres ; penser, c'est ajouter de la flamme au feu.

« Savez-vous, dit-il, ce que j'entends par pensée ? Les passions, les vices, les occupations extrêmes, les douleurs, les plaisirs sont des torrents de pensées. Pour moi, l'immatérialité de la pensée était depuis longtemps une niaiserie à me faire pouffer de rire (5). »

(1) *Les Martyrs ignorés*. O. C., Calmann-Lévy, t. XX, p. 374.

(2) *Ibid.*, p. 374.

(3) *H. de Balzac : Pensées, sujets, fragmens*, p. 95.

(4) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 39.

(5) *Les Martyrs ignorés*. O. C., Calmann-Lévy, t. XX, p. 379.

Et Physidor, qui a de nombreux traits du jeune Balzac, ajoute :

« Je le quittai, frappé de ces paroles... qui contenaient la conclusion du spectacle que m'avait donné Louis Lambert, ce centenaire de vingt-cinq ans, déjà vieux de pensées, usé par des siècles de réflexion (1). »

Cette question de la longévité humaine est pour Balzac d'une importance si vitale qu'on la retrouve sous les formes les plus diverses. Toute son œuvre est traversée par des méditations sur l'économie de l'énergie vitale. Nous pouvons augmenter la vitesse de la « machine humaine » aux dépens de la force, ou la force aux dépens de la vitesse. Balzac nous suggère plusieurs solutions de ce dilemme fondamental de l'énergetisme ; parmi d'autres il recommande la plus grande passivité possible. Mais la solution la plus générale, elle se trouve dans le maintien de l'équilibre. Dès le moment que cet équilibre est détruit, dans la vie d'un individu ou de la société, il lui faut ralentir son activité. Cette même théorie de l'équilibre peut s'appliquer aussi aux civilisations et elle est une des préoccupations politiques de Balzac.

Un des résultats du déséquilibre à l'égard de l'individu, c'est qu'en fatiguant et le cœur et l'intelligence dans la poursuite d'une fin voulue, on arrive à ne plus vouloir ce qui avait été l'objet de toute la vie au début. C'est l'histoire de Louis Lambert et Balzac propose de donner à l'homme la même leçon quand il écrit *Albert Savarus*. Castanier, le caissier dans *Melmoth réconcilié*, en puisant à pleines mains dans le trésor des voluptés humaines dont la clef lui avait été remise par le démon, en atteint promptement le fond. Cette énorme puissance, en un instant appréhendée, fut en un instant exercée, jugée, usée. Ce qui était tout ne fut rien. « Il arrive souvent, dit Balzac, que la possession tue les plus immenses poèmes du désir, aux rêves duquel l'objet possédé répond rarement (2). » C'est là une des inanités de la nature humaine.

(1) *Les Martyrs ignorés*. O. C., Calmann-Lévy, t. XX, p. 386.

(2) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 356.

Cette conception de la volonté comme force physique s'accorde avec l'idée qu'a eue Balzac que les phénomènes volontaires sont surtout des phénomènes magnétiques. Balzac s'est passionné pour le magnétisme animal. Il a raconté l'histoire de Mesmer et de ses découvertes, en particulier dans *Ursule Mirouet*, mais il a touché à ce sujet dans de très nombreux romans. Sa correspondance nous le montre également féru de magnétisme ; il se croyait personnellement doué d'une puissance magnétique assez efficace pour guérir les malades, et il recommandait qu'on lui en amenât quelques-uns sur qui il pût l'exercer.

« Des faits lui ont prouvé, écrit-il à M^{me} Hanska, qu'il possède un grand pouvoir magnétique, et que, soit par une somnambule, soit par lui-même, il peut guérir les personnes qui lui sont chères (1). »

Mais ce remède ne réussit pas toujours, par exemple dans la maladie de M^{me} de Berny. « Ma main, quand je la magnétisais, augmentait l'inflammation. Il a fallu renoncer à ce moyen de guérison (2). » En mai 1833, il écrit à M^{me} Carraud au sujet de son petit-fils malade :

« En tout cas, songez au magnétisme. Ma sœur a été guérie de la même maladie qu'a M^{me} Nivet, par un traitement magnétique, par la simple action, répétée deux heures tous les jours de ma mère. C'est un fait irrécusable. Magnétisez-donc Ivan (3). »

Balzac avait la plus absolue confiance dans les somnambules. Il les consultait en toute occasion. « C'est un moyen, disait-il, de n'être abusé par personne (4). » Dans une lettre à M^{me} Hanska (16 juillet 1841), il dit littéralement : « Le sorcier ne m'a-t-il pas dit que dans six semaines, je recevrais une lettre qui changerait toute ma vie, et dans les cinq combinaisons qu'il a faites, cette nouvelle a toujours reparu ! Je vous raconterai quelque jour cette séance et je vous ferai bien rire. » Balzac reçut en effet, non pas six semaines, mais quelques mois après cette séance de cartomancie, une lettre qui « changea toute sa vie » ; elle lui annonçait la mort de M. Hanska.

(1) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 152.

(2) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 181.

(3) *Honoré de Balzac : Correspondance inédite avec Madame Zulma Carraud (1829-1850)*. Librairie Armand Colin. Paris, 1935, p. 147.

(4) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 252, 261, 267.

L'enthousiasme de Balzac s'explique facilement ; le magnétisme animal soutenait de preuves sa « théorie de la volonté ». D'ailleurs, la découverte de Mesmer se trouvait tout entière dans un seul développement du traité de Lambert. Une logique et simple déduction de ses principes lui avait fait reconnaître que la volonté pouvait, par un mouvement tout contractile de l'être intérieur, s'amasser ; puis, par un autre mouvement, être projetée au dehors, et même être confiée à des objets matériels. Ainsi la force entière d'un homme devait avoir la propriété de réagir sur les autres, et de les pénétrer d'une essence étrangère à la leur (1). Qu'avait en effet remarqué Mesmer ? Qu'une volonté puissante pouvait triompher d'une volonté inférieure, par la mise en œuvre et la concentration de fluides aussi mystérieux qu'incontestables. C'est un conflit de deux volontés, de deux consciences. La doctrine de Mesmer

« reconnaissait en l'homme l'existence d'une influence pénétrante, dominatrice d'homme à homme, mise en œuvre par la volonté, curative par l'abondance du fluide et dont le jeu constitue un duel entre deux volontés, entre un mal à guérir et le vouloir de guérir » (2).

Il n'est pas de miracle que ne puisse pas accomplir une volonté exaltée ; c'est ainsi que Lambert, à lui seul, pouvait résister à la traction de plusieurs camarades unis dans un même effort. Dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, le Dr Bouvard affirme que

« sous l'empire de la passion, qui est la volonté ramassée sur un point et arrivée à des quantités de force animale incalculables, comme le sont toutes les différentes espèces de puissances électriques, l'homme peut apporter sa vitalité tout entière — dans tel ou tel de ses organes ». Et il « n'ose plus assigner de limites à la force nerveuse ».

Raphaël, en expliquant à la comtesse sa théorie de la volonté, dit que la volonté humaine est une force matérielle semblable à la vapeur, et que dans le monde moral, rien ne résiste à cette puissance, quand un homme s'habitue à la concentrer, à en manier la somme, à diriger constamment sur les âmes la projection de cette fluide masse, que même cet homme peut à son gré tout modifier relativement à l'humana-

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 97.

(2) *Ursule Mirouët*, t. VIII, p. 68.

(3) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 143, 144.

nité, même les lois absolues de la nature (1). Balzac trouvait une confirmation de sa doctrine dans un examen des miracles opérés par la puissance de la volonté pendant la grande époque de foi de l'Eglise primitive, qu'il appelait la grande ère de la pensée. Ces phénomènes prouvaient que les forces matérielles ne prévaudront jamais contre la force des idées ou contre la volonté de l'homme.

Mais ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était le « regard magnétique », ce rayon chargé d'âme, par lequel l'être qui en est doué peut soumettre à son entière volonté d'autres personnes. Lambert exerçait cette puissance oculaire sur un de ses surveillants, qui en est presque terrassé. Toutes les natures fortes chez Balzac soumettent leurs adversaires par ce regard qui décharge le fluide de leur volonté. Raphaël domine son adversaire en duel par une puissance presque magique : celui-ci fait à son témoin la remarque suivante : « L'œil de cet homme est brûlant et me fascine (2). » Un des personnages dans *le Chef d'œuvre inconnu* avait des yeux qui devaient parfois jeter des « regards magnétiques » (3). L'assassin dans l'histoire de *la Femme de Trente Ans* avait un tel pouvoir magnétique dans son regard qu'il pouvait terrasser et subjuger Hélène, sans qu'elle trouvât la force de se défendre ; quant à la marquise, quand ses yeux rencontrèrent ceux de l'assassin, elle éprouva dans l'âme un frisson semblable à la commotion qui nous saisit « à l'aspect d'un reptile, ou lorsque nous touchons à une bouteille de Leyde » (4). De là encore la possibilité des enchantements, que Wilfrid affirme avec force.

« Il se rencontre certains êtres armés de facultés inouïes et qui se combinent avec d'autres êtres, les pénètrent comme cause active, produisent en eux des sortilèges contre lesquels ces pauvres sont sans défense : ils les enchantent, les dominent (5). »

Aussi combien de martyres ignorés, persécutés par les idées que leur imposent, dans une suggestion irrésistible, des êtres puissants et redoutables.

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 116.

(2) *Ibid.*, p. 270.

(3) *Le Chef-d'œuvre inconnu*, t. XXVIII, p. 5.

(4) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 167.

(5) *Séraphita*, t. XXXI, p. 283.

« Mes réflexions, dit Physidor, me montraient un immense défaut des lois humaines, une lacune effroyable, celle des crimes purement moraux... Je pensai que l'assassin de la grande route n'était pas si coupable... que bien des hommes qui donnent la question avec des mots poignants. Aux lueurs indécises des étoiles et de la lune, je voyais les ombres des malheureux à qui la vie avait été rendue odieuse par des tortures morales, se levant de leurs tombes et criant justice... (1). »

Ce pouvoir magnétique peut se transmettre aussi par la main : dans *la Physiologie du Mariage*, Balzac parle longuement sur ce sujet :

« La main est l'instrument essentiel du toucher. Or, le toucher est le sens qui remplace le moins imparfaitement tous les autres, par lesquels il n'est jamais suppléé. La main ayant seule exécuté tout ce que l'homme a conçu jusqu'ici, elle est en quelque sorte l'action même. La somme entière de notre force passe par elle et il est à remarquer que les hommes à puissante intelligence ont presque tous eu de belles mains, dont la perfection est le caractère distinctif d'une haute destinée. Jésus-Christ a fait tous ses miracles par l'imposition des mains. La main trassude la vie, et partout où elle se pose, elle laisse des traces d'un pouvoir magique ; aussi est-elle moitié dans tous les plaisirs de l'amour. Elle accuse au médecin tous les mystères de notre organisme. Elle exhale, plus qu'une autre partie du corps, les fluides nerveux ou la substance inconnue qu'il faut appeler « volonté » à défaut d'autre termes (2). »

On trouve dans la *Comédie Humaine* des références innombrables à cette énergie transmise par la main : pour en citer seulement une, la femme de Balthazar Claës essaye d'exiger de son mari une promesse de changer ses façons de vivre, « en lui prenant la main qu'elle garde entre ses mains électrisantes » (3). Et, finalement, la voix humaine est un autre médium pour la transmission du pouvoir magnétique. Quand l'Anglais vient à la banque toucher sa lettre de change, il foudroie le caissier, Castanier, en lui parlant d'une voix qui se mit en communication avec les fibres du caissier et les atteignit toutes avec une violence comparable à celle d'une décharge électrique (4). Les exemples de ce genre se multiplient

(1) *Les Martyrs ignorés*. O. C., Calmann-Lévy, t. XX, p. 386.

(2) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 216. Dans *Ursule Mirouët*, t. VIII, p. 12, on trouve les mêmes idées au sujet de la main.

(3) *La Recherche de l'Absolu*, t. XXVIII, p. 180.

(4) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 326.

dans toute l'œuvre de Balzac et font voir sa préoccupation intense à l'égard de toutes les manifestations du magnétisme humain. Même la pose du corps est significative pour Balzac, étant un des moyens par lesquels la volonté peut s'exprimer. Quand nous sommes introduits chez M^{me} Claës, au début de l'histoire de *la Recherche de l'Absolu*, nous la trouvons allongée sur une chaise longue, « la pose de son corps accusant l'abattement d'une personne qui perd la conscience de son être physique dans la concentration de ses forces, absorbées par une pensée fixe ». Elle s'éveille à l'approche de son mari et le charme de sa personnalité exprimait « une volonté fascinatrice, toute puissante sur les hommes, mais sans force sur les destinées » (1).

Ces pensées, cette doctrine sur les effets de la volonté et ses pouvoirs de transmission s'élargissent dans la conception fixe qu'a eue Balzac de la correspondance entre les hommes et les choses, entre les milieux et les destinées. Dans la demeure modeste de Pauline et sa mère « une indéfinissable harmonie existait entre les choses et les personnes », tout était en rapport avec les caractères doux des deux femmes. En revanche chez Féodora la comtesse, le luxe était sec, il éveillait chez Raphaël « de mauvaises pensées, tandis que cette humble misère et ce bon naturel (de Pauline et sa mère) lui rafraîchissaient l'âme » (2). Nous reviendrons sur cette pensée plus tard dans cette étude.

La conception qu'avait Balzac de la vie de l'Univers, sa conception physiologique du fond intime de l'homme et de la nature de la volonté et des sentiments, éclate dans sa physiognomonie. On peut résumer ses doctrines dans cette remarque que le visage humain et les détails de ses traits, démarche, attitude, sont strictement révélateurs de l'être. Pour tout trait physiognomique il existe une correspondance intérieure à peu près identique chez les différents sujets, si bien qu'une série d'observations précises sur ce point permettrait de déduire des lois spéciales réglant la signification morale des traits extérieurs de l'individu. Dans ses portraits, surtout dans ses

(1) *La Recherche de l'Absolu*, t. XXVIII, p. 123.

(2) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 131.

portraits de femme (Camille Maupin, Béatrix, H. de Mortsauf, Véronique Graslin, M^{me} d'Aiglement... essais de physiognomonie), tout sert à Balzac de prétexte pour déduire l'un de l'autre. Et comment pourrait-il en être autrement si, comme a dit Raphaël, l'humanité est une partie d'un vaste système qui est mû et animé par la même force ? « On ne connaît pas encore la portée des forces vitales ; elles tiennent à la puissance même de la nature, et nous les puisons à des réservoirs inconnus (1). » Et dans *Ursule Mirouët* nous trouvons cette proposition avancée :

« La phrénologie et la physiognomonie, la science de Gall et de Lavater, qui sont jumelles, dont l'une est à l'autre ce que la cause est à l'effet, démontrent, aux yeux de plus d'un physiologiste, les traces du fluide insaisissable, base des phénomènes de la volonté humaine, et d'où résultent les passions, les habitudes, les formes du visage et celles du crâne (2). »

De telles considérations abondent chez Balzac ; dans *Honorine*, le Comte Octave est décrit comme ayant un front si vaste qu'il effrayait comme si c'eût été celui d'un fou ; sa coloration semblait annoncer un caractère irritable et des passions violentes (3). Le front du médecin de campagne, au contraire, accusait le pouvoir d'imposer silence aux passions et de les refouler au fond de son cœur, un pouvoir, croit Balzac, qui a été chèrement conquis par l'habitude des dangers et des malheurs imprévus de la guerre (4). Des trois célèbres médecins qui sont appelés en consultation au sujet de la maladie mystérieuse de Raphaël, c'est celui dont « la tête carrée, la figure large, paraissaient annoncer un génie supérieur » qui a le plus impressionné le malade (5). Ces théories de Balzac sur la volonté-pensée et sa nature physique s'allient à sa compréhension du monde moral, car il existe un monde moral, aussi réel que le monde naturel. En effet Balzac sut d'un phénomène, d'un rêve déduire tout un système, comme fit Cuvier dans un autre ordre de choses, d'un fragment d'os, pour reconstruire toute une création. Balzac établit une hiérarchie des facultés :

(1) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 144.

(2) *Ursule Mirouët*, t. VII, p. 69.

(3) *Honorine*, t. IV, p. 325.

(4) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 8.

(5) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 248.

au-dessus des trois règnes de la nature il y a le monde humain des idées ; les idées sont pour lui des êtres vivants, des créations actives et agissantes à la manière des fleurs (1). Louis Lambert se demande si un parfum n'est pas une idée. Raphaël a conclu que nos idées sont des êtres organisés, complets, qui vivent dans un monde invisible et influent sur nos destinées, comme, par exemple, les pensées de Descartes, de Diderot, de Napoléon qui ont conduit, qui conduisaient encore tout un siècle (2). Lambert avait tâché de lier les phénomènes moraux entre eux par une chaîne d'effets en suivant pas à pas tous les actes de l'intelligence, commençant par les simples mouvements de l'instinct purement animal qui suffit à tant d'êtres, surtout à certains hommes dont les forces passent toutes dans un travail purement mécanique, puis, allant à l'agrégation des pensées, arrivant à la comparaison, à la réflexion, à la méditation ; enfin à l'extase et à la catalepsie (3). En d'autres termes, Balzac, suivant en cela de très près Swedenborg, distingue trois sphères dans le Monde des Idées : l'Instinct, l'Abstraction, la Spécialité. La plupart des hommes ne sont que des instinctifs ; ils naissent, travaillent et meurent sans s'élever au second degré de l'intelligence humaine, l'Abstraction. A ce degré peuvent se former les sociétés, ce sont les abstractifs qui ont créé les lois, les arts, toutes choses qui sont à la fois la gloire et le fléau de l'humanité, le fléau parce qu'elles rendent les hommes si satisfaits de leur civilisation et de leur intelligence, qu'ils se croient dispensés de faire effort pour atteindre au troisième et suprême degré de la vie de l'esprit qui est sa spécialité. Ils ont tort de tout juger par leurs abstractions. L'abstraction est l'opération de l'intelligence, mais il y a mieux que l'intelligence. La spécialité « consiste à voir les choses du monde matériel aussi bien que celles du monde spirituel dans leurs ramifications originelles et conséquentielles, voir tout et d'un seul coup » (4). C'est aussi ce que Balzac appelle l'intuition. L'intuition est une des facultés de l'Homme intérieur. C'est le degré suprême de la connaissance. Elle agit

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 98.

(2) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 116.

(3) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 155.

(4) *Ibid.*, p. 167.

par une imperceptible sensation, ignorée de celui qui lui obéit : Napoléon s'en allait instinctivement de sa place avant qu'un boulet n'y arrivât (1). Balzac a toujours cru que, penser ou savoir c'était voir. La pensée intuitive lui a toujours paru supérieure à la pensée discursive, qui procède par un enchaînement de propositions et de raisonnements. Déjà dans *la Peau de Chagrin*, le vieil et mystérieux antiquaire assurait à Raphaël :

« ma seule ambition a été de voir. Voir n'est-ce pas savoir ? Oh ! savoir, jeune homme, n'est-ce pas jouir intuitivement ? N'est-ce pas découvrir la substance même du fait et s'en emparer essentiellement ? » (2).

Balzac s'accorde ici avec Swedenborg, son maître mystique ; car il a conscience que son expérience de l'homme et de la vie sociale lui vient de son extraordinaire pouvoir d'intuition, qu'il a remarquablement analysé au début de *Facino Cane* (1836). On connaît la page où il raconte comment il suivait un ménage ouvrier à la sortie de l'*Ambigu-Comique* et peu à peu s'identifiait à eux :

« En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés ; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme, où mon âme passait dans la leur. C'était le rêve d'un homme éveillé... A quoi dois-je ce don ? Est-ce une seconde vue ? Est-ce une de ces qualités dont l'abus mènerait à la folie ? Je n'ai jamais recherché les causes de cette puissance ; je la possède et m'en sers, voilà tout (3). »

On se rappelle ici le commentaire qu'a fait Gautier sur cette page :

« Ces lignes, doublement intéressantes, parce qu'elles éclairent un côté peu connu de la vie de Balzac, et qu'elles montrent chez lui la conscience de cette puissante faculté d'intuition qu'il possédait déjà à un si haut degré et sans laquelle la réalisation de son œuvre eut été impossible. Balzac, comme Vichnou, le dieu indien, possédait le don d'avatar, c'est-à-dire celui de s'incarner dans des corps différents et d'y vivre le temps qu'il voulait : seulement le nombre des avatars de Vichnou est fixé à dix ; ceux de Balzac ne se comptent pas, et de plus, il pouvait les provoquer à volonté ! (4) »

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 167.

(2) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 38.

(3) *Facino Cane*, t. XVI, p. 372.

(4) Gautier Th. : *Honoré de Balzac*, p. 38.

Mais quoi qu'il en dise, Balzac a cherché à rendre compte de ce pouvoir en le rangeant dans son système psychologique et mystique, qu'on pourrait comparer à la série moderne, instinct, intelligence, intuition. C'est une véritable théorie de la connaissance que Balzac esquisse là, mais sans la développer, car de cela il n'est ni désireux ni peut-être capable. Les spécialistes sont donc les intuitifs ; tous les beaux génies doivent atteindre à ce suprême degré de l'esprit et Balzac sait qu'il est de ceux-là.

Le spécialiste est celui qui a su assurer la domination de son être intérieur sur son être extérieur : au degré de la spécialité l'être intérieur peut entrer en contact avec le monde d'idées. Autrement dit, la volonté donne le pouvoir de franchir l'espace (si celui-ci existe) avec une telle vitesse que son effet équivaut à son abolition. « De ton lit aux frontières du monde, il n'y a que deux pas : la *volonté* - la *foi* ! (1) » écrira Balzac à M^{me} Hanska. Un des personnages dans *la Peau de Chagrin* parle du privilège accordé aux passions d'anéantir l'espace et le temps. Et Louis Lambert, par la puissance de sa pensée, peut envelopper le monde, le pétrir, le façonner, le pénétrer, le comprendre. Pour concevoir psychologiquement cette volonté-pensée, aussi rapide que la pensée et le désir, Balzac compte tout simplement sur cette instantanéité de la pensée se rendant présente par l'opération de l'imagination, les choses lointaines, absentes, passées ou même possibles. Cette faculté d'évocation passionnée atteint évidemment sa plus haute puissance chez le véritable artiste « pour qui rien ne se prescrit » (*Lettres à l'Etrangère*) ; et dont la pensée qui explore le passé, l'avenir, le lointain, peut agir où le corps n'est pas et ne connaît pas dans son action les bornes de l'espace et du temps. La femme de Louis Lambert dit que son mari a réussi à se dégager de son corps et « nous aperçoit sous une autre forme », et quand il parle il exprime des choses merveilleuses, qui sont lucides pour sa femme, car elle a pu le suivre dans ce monde d'idées, mais qui sont incompréhensibles pour d'autres, incapables de comprendre ces intelligences pures (2).

(1) On trouve la même pensée dans *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 166.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 162.

Comme tous les cultes, celui de la volonté à ses superstitions, ses rites, dont l'utilité est peut-être plus réelle qu'évidente. En tout cas, pour Balzac, toute manifestation supérieure de la faculté volontaire est accompagnée des effets physiques jugés surnaturels. C'est l'essentiel de sa doctrine sur la volonté telle qu'elle ressort de son *Louis Lambert*, cette histoire d'un penseur et d'une destinée murée dans une non-pensée et qui est peut-être, comme le suggère Balzac, l'au delà redoutable de la pensée.

« Ses études, son genre de vie avaient porté ses forces et ses facultés à un degré de puissance au delà duquel la plus légère surexcitation devait faire céder la nature. L'amour les aura donc brisées ou élevées à une nouvelle expression que peut-être calomnions-nous sans la connaître (1). »

A côté de *Louis Lambert*, métapsychologie et physique de la volonté, nous considérerons dans un chapitre suivant, d'autres cas qui nous offrent une pathologie de la volonté vue dans ses manifestations idéales et dans ses aspirations au sublime du sentiment ou de l'art : âmes brisées par des émotions trop intenses pour la nature humaine, artistes que la poursuite d'une perfection inaccessible isole dans leur chimère (« L'œuvre et l'exécution tuées par la trop grande abondance d'âme », a dit Balzac, à propos du *Chef d'œuvre inconnu*), victimes de la fatalité, liées à un devoir inexorable qui les contraint d'étouffer en soi tout sentiment humain, passions que leur perfection extrême, idéale, rendent impuissantes à se traduire. Dans tous ces cas nous trouverons un véritable mysticisme de la volonté qui est une caractéristique frappante de la psychologie balzacienne.

Mais cette faculté d'entrer en contact avec le monde d'idées ne s'acquiert pas seulement par l'effort mystique, par l'extase, mais encore par des moyens assez inattendus, comme le sommeil et le somnambulisme ; car, dit Balzac, « à chacun sa voie pour aller aux abîmes supérieurs ». Le pasteur Becker, dans *Séraphita*, exposant la doctrine swedenborgienne, dit :

« Certaines personnes ont des visions du monde spirituel par le détachement complet que le somnambulisme opère entre leur forme extérieure et leur forme intérieure. Dans cet état, dit Swedenborg en

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 157.

son traité : *De la sagesse angélique* (n° 257) « l'homme peut être élevé jusqu'à la lumière céleste, parce que les sens corporels étant abolis, l'influence du ciel agit sans obstacles sur l'homme intérieur (1). »

Les états de sommeil sont jugés aptes à libérer l'homme intérieur de telle sorte qu'il ait accès aux mondes supérieurs. Notons que cette phrase, avec sa référence exacte, était citée par l'auteur de *l'Abrégé*, dans son discours préliminaire, et qu'il la commentait ainsi :

« Le somnambulisme, effet prodigieux et incontestable du magnétisme animal, est le détachement des sens corporels, c'est un état spirituel, où l'homme voit par les yeux de l'esprit, où, étant uniquement appelé par les sens de l'homme intérieur, il peut communiquer avec les esprits. Le somnambulisme est utile au monde en ce qu'il lui prouve qu'il existe un autre ordre que l'ordre naturel et que dans l'homme il y a autre chose que le corps. »

Balzac a suivi volontiers le commentateur et avec l'autorité de Swedenborg, il n'hésite pas à admettre les effets du somnambulisme, dont le plus merveilleux est assurément la communication avec le monde des idées.

* * *

Le secret de ces différentes zones morales, dans lesquelles transite l'homme, de l'inégalité patente des intelligences, se trouvera, selon Balzac, dans l'analyse de l'animalité tout entière. Les facultés animales se perfectionnent de proche en proche, suivant des lois à rechercher. Ces facultés correspondent à des forces qui les expriment, et ces forces sont essentiellement matérielles, divisibles. L'homme ne ferme pas le cycle de la création, il le continue : car si l'homme est lié à tout, dit Balzac, n'y a-t-il rien au-dessus de lui, à quoi il se lie à son tour. S'il est le terme des transmutations inexplicables qui montent jusqu'à lui, ne doit-il pas être le lien entre la nature visible et une nature invisible ? (2) Balzac était toujours préoccupé de déterminer les rapports réels qui peuvent exister entre l'homme et Dieu. Dans *le Lys dans la Vallée*, Félix Vandenesse remarque que l'homme est composé de ma-

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 234.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 123.

tière et d'esprit ; l'animalité vient aboutir en lui, et l'Ange commence à lui (1). L'homme n'est qu'une étape ; tel est le principe. Il plonge des racines profondes dans l'animalité et projette d'autres racines dans un au delà. Monde d'en bas, monde d'en haut ; sphère inférieure, sphère supérieure. Et de même qu'il est une gradation dans les sphères inférieures, il est une gradation dans les sphères supérieures.

Les intelligences se divisent en grandes sphères. Il y a une graduation dans la spiritualité. L'homme est le point de jonction du visible et de l'invisible. « En l'homme vient aboutir un visible univers fini ; en lui commence un univers invisible et infini (2). » Autrement dit, il existe en l'homme, comme dernière étape des facultés, une énergie métaphysique. De cette façon, Balzac complète son système de l'énergétique. L'énergie psychique de l'homme n'est qu'une des formes de l'énergie vitale en général. Mais à son tour, l'énergie vitale n'est qu'une des formes de l'énergie cosmique, et c'est ainsi que l'énergétique psychologique suppose nécessairement une énergétique d'ordre métaphysique. C'est d'ailleurs ce qui est déjà esquissé dans *la Physiologie du Mariage* :

« Il y a dans la vie un principe, plus puissant que la vie elle-même. C'est un mouvement dont la rapidité procède d'une impulsion inconnue. L'homme n'est pas plus dans le secret de ce tournoiement que la terre n'est initiée aux causes de sa rotation (3). »

Il est toujours question de mouvement avec Balzac, quand il pense à cette énergie vitale qui se trouve partout dans la vie ; il l'appelle aussi « courant de vie », une expression qui surprend par sa modernité ; dans la préface de la *Comédie Humaine* il écrira : « L'animalité se transborde dans l'humanité par un *immense courant de vie*. »

* * *

Pour Balzac donc la vie de l'homme est un mouvement qui se résout plus particulièrement en chaque être, au gré de quelque influence inconnue, « par le cerveau, par le cœur ou

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 224.

(2) *Séraphita*, t. XXXI, p. 310.

(3) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 102.

par le nerf ». Des trois constitutions représentées par ces mots dérivent les modes infinis de l'Humanité « qui tous résultent des proportions dans lesquelles ces trois principes générateurs se trouvent plus ou moins combinés avec les substances qu'ils s'assimilent dans les milieux où ils vivent » (1). De là procède un certain ensemble d'actes qui compose l'existence sociale. A l'homme de nerf, l'action ou la force ; à l'homme de cerveau, le génie, à l'homme de cœur, la foi. Balzac cherche ce qu'il y a d'universel dans ces diverses formes d'action qui composent la vie de la société et ce qu'il y a d'universel, n'est-ce pas un *vouloir-vivre*, qui se dégage de cette multiplicité d'épisodes, ou l'effort de l'être intelligent avec son caractère propre et ses facultés d'atteindre la fin poursuivie n'apparaît pas qualitativement différent des merveilles de l'instinct animal, ou de l'attirance du végétal vers la lumière. (« Que diraient les plantes qui sortent des caves pour aller au soleil, écrit Balzac à M^{me} Hanska, si elles entendaient une jolie colombe leur demander pourquoi elles se traînent le long d'un soupirail... Jamais les gens riches ne comprendront les malheureux. »)

C'est dans *la Physiologie du Mariage* qu'il esquisse pour la première fois les traits essentiels de cette énergétique, de ce *vouloir-vivre* :

« L'homme a une somme donnée d'énergie. Tel homme ou telle femme est à tel autre comme dix est à trente, comme un est à cinq, et il est un degré que chacun de nous ne dépasse pas. La quantité d'énergie ou de volonté, que chacun de nous possède se déploie comme le son ; elle est tantôt faible, tantôt forte ; elle se modifie selon les octaves qu'il lui est permis de parcourir. Cette force est unique, et bien qu'elle se résolve en désirs, en passions, en labeurs de l'intelligence ou en travaux corporels, elle accourt là où l'homme l'appelle. Un boxeur la dépense en coups de poing, le boulanger à pétrir son pain, le poète dans une exaltation qui en absorbe et en demande une énorme quantité, le danseur la fait passer dans ses pieds ; enfin, chacun la distribue à sa fantaisie... Presque tous les hommes consomment en des travaux nécessaires ou dans les angoisses de passions funestes cette belle somme d'énergie et de volonté dont leur a fait présent la nature (2). »

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 111.

(2) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 155.

Mais cette force, cette volonté, qui dans la nature marche d'un pas égal et dont la somme s'ajoute perpétuellement à elle-même, est destructive dans la société. Dans l'ordre naturel, les moyens de cette volonté sont simples, la fin est grande et merveilleuse ; mais dans la vie humaine où les moyens sont immenses, la fin est petite. Et pourquoi ? Parce que personne n'a deviné cet axiome : « *Quand l'effet produit n'est plus en rapport avec sa cause, il y a désorganisation* (1). » L'équilibre du monde moral est détruit. *Cause-effet* : cette formule revient toujours chez Balzac. On en trouve d'innombrables variantes. Elle sert à exprimer toutes les formes et tous les phénomènes de l'univers, du monde physique et du monde moral. Et la stabilité de la vie et de la société dépend tout entière d'un juste rapport entre la cause et l'effet. Dans le monde moral c'est la volonté (cette force « qui régit la conduite extérieure ») qui doit régler ce rapport. Comme a dit Balzac :

« Au spectacle de cette société sans cesse tourmentée dans ses bases comme dans ses effets, dans ses causes comme dans son action, chez laquelle la philanthropie est une magnifique erreur, et le progrès un non-sens, j'ai gagné la confirmation de cette vérité, que la vie est en nous et non en dehors (2). »

Il nous reste maintenant à analyser et à rendre compte de cette volonté, telle qu'elle se déploie sous des formes diverses dans le monde de la *Comédie Humaine*. Nous trouverons que cette énergie vitale, ce dynamisme psychique qui meut le monde moral est le schéma fondamental de la psychologie balzacienne et son économie une question d'une importance capitale pour ce puissant analyste de la volonté qu'était Balzac.

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 120.

(2) *Ibid.*, p. 121.

CHAPITRE IV

LA VOLONTÉ

DANS LA « COMÉDIE HUMAINE »

I. — LA VIE INSTINCTIVE OU DES SENS

Les sens ont leur beau idéal.

Splendeurs et Misères des Courtisanes.

Parlez-moi de la vengeance, de la haine, de l'avarice, du jeu, de l'ambition, du fanatisme !.. Ces passions-là, ont quelque chose de viril ; ces sentiments-là sont impérissables.

La Physiologie du Mariage.

Nous venons de voir que pour Balzac, le monde moral comme le monde physique se compose de matière et de mouvement. L'existence de l'homme sur la terre présente une division naturelle : l'âme, la vie et le corps ; ou, comme l'exprime Bianchon à Raphaël, « une âme, un corps et une raison » (1). L'âme est dans l'homme un être indivisible qui reçoit les sensations et les compare. Elle fait cela au moyen de deux facultés, le *sentir* et le *penser*, ou la sensibilité et l'intelligence. Sentir, c'est savoir que l'on éprouve des sensations ; penser, c'est les comparer entre elles ; la sensibilité et l'intelligence sont donc deux facultés inséparables par leur nature. C'est la vie qui fait l'union de ces deux éléments, et la vie est la portion de mouvement élémentaire que l'organisation de chaque être individualise en s'en emparant. La vie

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 254.

individuelle n'est qu'une sorte de forme que chaque organisation imprime au mouvement qui l'anime. Le grand docteur Cameristus, un des trois spécialistes appelés par Bianchon pour examiner Raphaël malade, se prononce ainsi :

« Aucun homme ne ressemble à un autre... La portion du grand tout, qui, par une haute volonté, vient opérer, entretenir en nous le phénomène de l'animation, se formule d'une manière distincte dans chaque homme, et fait de lui un être en apparence fini, mais qui par un point coexiste avec une cause infinie (1). »

L'action de la vie est l'emploi continu du penser, ou de l'intelligence : c'est l'intelligence qui est la cause de toutes les variantes de la vie morale, comme la lumière l'est dans le monde physique. Le mouvement du monde moral, comme celui du monde physique, consiste en une respiration et une aspiration, une attraction et une répulsion, une action et une réaction continues : bref, c'est un dynamisme magnétique. Il y a donc en obéissance à cette loi universelle une tendance, de la part de l'intelligence, à s'unir avec la matière ; en d'autres termes, l'intelligence pénètre l'homme pour se combiner avec les passions sensuelles qui se trouvent dans l'homme. Le produit de cette union est la volonté. C'est un phénomène matériel, mais l'intelligence, comme la lumière est matériellement insaisissable : elle n'a rien de matériel, elle n'occupe pas l'espace, elle est comme la pensée en action. Ses phénomènes sont connus seulement par le mouvement qu'elle engendre. Ce mouvement s'extériorise dans les actions de la volonté, autrement dit dans la conduite extérieure de l'homme. Voici comme il est défini dans *la Peau de Chagrin* :

« L'étincelle divine, l'intelligence transitoire qui sert de lien à la machine et qui produit la volonté, la science de la vie..., régularise les phénomènes journaliers du mécanisme et les fonctions de chaque organe (2). »

La volonté et l'intelligence dépendent mutuellement l'une de l'autre. L'intelligence peut pénétrer l'homme mais il n'en résulte rien sans qu'elle se combine avec la volonté, car c'est la volonté qui dirige l'intelligence. De même, la volonté sans être éclairée par l'intelligence ne peut rien faire : il lui manque

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 254.

(2) *Ibid.*, p. 252.

une force éclairante et elle reste donc toujours la passion. C'est le même phénomène que l'on voit dans le monde physique : l'interdépendance mutuelle de la lumière et de la matière. Les rayons solaires sont attirés vers la terre : ils la pénètrent pour produire la chaleur, dont l'équivalent dans le monde moral est la volonté. L'évidence de cette combinaison de lumière et de matière se voit dans la vie et la croissance qui en résulte dans tous les règnes.

Dans le monde moral, sans la passion, l'intelligence ne peut rien faire, car elle est l'aliment de la volonté. La passion est une action tout intérieure, la volonté est une action tout extérieure, c'est-à-dire la volonté agit en dehors d'elle-même : elle s'élance en fluide magnétique, matériel mais invisible.

Peut-on dire que l'intelligence se perd ou se détruit en se combinant avec la volonté ? Elle ne se perd pas dans l'homme puisqu'elle l'échauffe. L'homme absorbe l'intelligence et la diffuse comme volonté. En d'autres termes, l'intelligence, qui est une partie du mouvement élémentaire, est indestructible, c'est un élément des choses comme la matière (c'est « la science de la vie »). Le mouvement de l'intelligence se transforme en un mouvement de la volonté et ce mouvement de la volonté en agissant hors de lui-même, sous forme d'actions extérieures, continue à parcourir le monde moral, jusqu'à ce qu'il se trouve réuni à la source de tout mouvement (à la « cause infinie »), qui est Dieu, l'Intelligence et la Volonté suprêmes.

La cause de la perfectibilité de l'homme et de l'état stationnaire des animaux laisse voir au plus juste l'importance de l'intelligence dans la vie humaine. L'intelligence des animaux est soumise aux besoins de l'organisation, ces besoins en disposent et la dominant, et comme ils se répètent semblables de génération en génération, les moyens que l'intelligence emploie pour les satisfaire ne doivent jamais varier. Ainsi, l'uniformité de l'instinct animal est la conséquence nécessaire de l'assujettissement d'une intelligence contrôlée immédiatement par les besoins de l'organisation et circonscrite par eux. Jamais l'intelligence des animaux ne parviendra jusqu'à faire du feu (quoiqu'ils s'en approchent tous avec plaisir), parce que le feu n'est pas un besoin immédiat de l'organisation.

L'intelligence humaine, loin d'être asservie aux besoins de l'organisme, les domine, au contraire, et y pourvoit comme bon lui semble ; quelquefois elle les pervertit, quelquefois aussi elle les ennoblit, en les soumettant aux règles de la morale. Les formes du corps humain doivent à cette cause leurs innombrables variétés, tandis que chez les animaux sauvages on trouve une uniformité remarquable ; cette uniformité s'altère dès qu'ils passent à l'état de domesticité, car alors l'homme les nourrit, les loge et les soigne ; ils ne sont plus soumis à leur instinct, mais à une volonté étrangère qui dispose d'eux et de ce qui les concerne.

Dans l'homme donc, quand l'intelligence se combine avec le vouloir-vivre, c'est-à-dire avec les passions, pour produire la volonté, les effets de cette union sont divers. Par suite, tous les êtres humains sont « mixtes », les sens et l'intelligence se les partagent, mais ne les possèdent jamais exclusivement. Ces « mixtes » peuvent se classer en trois catégories principales, relativement à la gradation de l'intelligence qu'ils contiennent. Dans la première classe les sens dominent : cette classe donne l'idée de fixité, il y a peu de mouvement intellectuel ; la troisième classe, où domine l'intelligence, offre au contraire l'image du mouvement. Entre ces deux, c'est l'état intermédiaire où un degré plus ou moins haut d'intelligence le fait changer de nature. Tout cela s'explique plus nettement quand l'on se rappelle que la sensibilité de l'âme se divise en sensibilité sensuelle et sensibilité morale. L'une nous donne la connaissance de ce qui nous environne : elle fait ceci par les organes des sens : l'autre nous donne tous nos sentiments, elle nous rend capables d'aimer et de haïr. La sensibilité sensuelle est passive : la sensibilité morale est active. Autrement dit, l'une est mise en jeu par l'action du corps sur l'âme, l'autre par l'action de l'âme sur le corps. La sensibilité sensuelle est inaltérable ; elle tient à l'essence même de l'âme ; il en est de même de l'intelligence ; la sensibilité morale, au contraire, se modifie par la puissance de la volonté et c'est par là que nous sommes libres de devenir bons ou méchants. Le libre-arbitre, cette liberté morale, est placé dans l'intelligence, c'est un attribut essentiel de l'âme humaine. Nous devons à notre sensibilité morale la connaissance du bien et du mal, du juste et de l'injuste... Le libre-arbitre se trouve

dans le choix des moyens que l'homme peut employer pour satisfaire ses désirs. Les passions sont les usages différents que l'âme fait de sa sensibilité morale. C'est la volonté (la passion éclairée par l'intelligence) qui doit régner ici. La morale doit commander et le physique obéir, telle est la loi de la nature humaine. La sensibilité morale est soumise à l'empire de la volonté ; en d'autres termes, la volonté a la puissance de régler tous les sentiments ; elle peut à la lumière de l'intelligence choisir entre le bien et le mal, etc... « Nous sommes maîtres, quand nous éprouvons un sentiment, de nous y livrer, de le diriger ou de l'étouffer à sa naissance. L'amour, la haine et toutes les passions ne sont pas dans notre âme des qualités distinctes, mais des usages différents qu'elle fait de la sensibilité morale. L'homme peut employer sa sensibilité morale tout entière dans les sentiments de son choix et la refuser aux autres ; dont à la fin il cesse d'être susceptible par le défaut d'usage (1). » Mais il faut toujours noter que la volonté d'elle-même ne peut rien faire : sans les sensibilités sensuelles et morales, tous les efforts de la volonté ne pourraient pas déranger un atôme. Car, quand elle agit sans l'intelligence ce n'est plus la volonté proprement dite, mais la passion. Ainsi, chez l'homme passionné, l'intelligence ne forme pas la volonté (elle ne fait que la servir avec plus ou moins de lumière) car la volonté se forme par l'usage de l'intelligence. Quand la détermination précède le jugement, alors la passion domine dans la formation de la volonté. Ainsi, dans toutes nos actions morales, nous sommes égoïstes, justes ou vertueux, selon le sentiment dans lequel notre volonté s'est déterminée. Il est fâcheux que les expressions de notre vouloir-vivre soient presque toujours d'autant plus absolues qu'elles sont plus passionnées ; l'homme passionné hésite rarement et veut toujours avec violence. Celui qui ne veut que ce qu'il croit bon et juste avance plus lentement et avec beaucoup de prudence (2).

(1) Anonyme : *Esquisse de la Nature humaine*. Paris, 1826, chez Dentu, p. 140.

(2) Voir Cabanis (J. P. G.) : *Les rapports du physique et du moral de l'homme*. Seconde édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur, 2 vol. Paris, 1805, Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue pavée Saint-André-des-Arts, n° 12. Préface, p. vii. « La moralité s'efforce de remonter jusqu'aux opérations plus obscures, qui constituent les fonctions de l'intelligence et les déterminations

Afin de comprendre ces développements de la vie morale il faut toujours se rappeler que pour Balzac toute vie s'explique par un dynamisme. Le fluide électro-magnétique qui parcourt l'univers est la portion du mouvement élémentaire dont la terre a formé son mouvement particulier. C'est en quelque sorte sa vie. Ce fluide ou ce mouvement parcourt tous les corps que la terre renferme, et qui ne sont eux-mêmes que des combinaisons secondaires. L'homme s'empare aussi du mouvement élémentaire et d'où les trois modifications que sa vie subit. La première modification est tout simplement le mécanisme de la respiration ; il décompose l'air atmosphérique qu'il respire (c'est-à-dire, le mouvement élémentaire) pour en former sa vie individuelle. C'est la vie animo-végétale, ou, comme nous l'avons nommée ci-dessus, la vie des sens. Ici le mouvement élémentaire entretient la vie qu'il développe et nourrit. Dans la seconde modification ce mouvement prend la forme d'un fluide nerveux qui constitue en lui-même une circulation organique. Ce fluide sert à transporter au cerveau les sensations qui lui viennent des organes des sens. Qu'avait remarqué Louis Lambert ? « Le cerveau est le matras où l'Animal transporte ce que suivant la force de cet appareil, chacune de ces organisations peut absorber de cette substance, et d'où elle sort transformée en volonté (1). » Et, voilà la troisième modification : la vie spiritualisée. Ici le fluide magnétique qui est la volonté se sépare de la matière, c'est-à-dire sort du domaine de l'organisation pour faire exécuter au corps les mouvements que l'âme lui impose, en réponse à ces sensations ou émotions qu'elle reçoit des organes. La vie spiritualisée reprend ainsi la qualité lumineuse que les rayons solaires n'ont, comme elle, que parce qu'ils sont aussi le mouvement hors de la matière. Mais il y a cette différence que l'expansion solaire est libre, tandis que la vie spiritualisée est une lumière dont notre volonté dispose ; elle obéit nécessairement aux mouvements que la volonté lui imprime. Et, cette

« *volonté*, si puissante d'homme à homme, cette force nerveuse et fluide, éminemment mobile et transmissible, est elle-même soumise

de la volonté. Il y cherche les règles qui doivent diriger la vie, et les routes qui conduisent au bonheur. »

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 163.

à l'état changeant de notre organisation, et bien des circonstances font varier ce fragile organisme » (1).

La volonté donne maintenant à l'homme un nouveau moyen de voir ; voir à présent, c'est « savoir » et savoir c'est « jouir intuitivement », c'est « découvrir la substance même du fait et s'en emparer essentiellement » ; c'est sentir le mouvement élémentaire en liberté et toucher par son intermédiaire ce qu'il a lui-même touché.

Ainsi, on peut voir de quelle façon notre existence sur la terre se complète. Le mouvement élémentaire qui nous y retient anime tout d'abord un corps, il lui fournit ensuite un fluide nerveux comme moyen de communiquer avec notre être spirituel et, enfin, il sert à celui-ci à transmettre à l'organisation les ordres de sa volonté. Ces modifications que remplit la vie humaine sont tellement liées entre elles qu'elles dépendent les unes des autres et se réunissent dans un tout. C'est en même temps l'Un et la Totalité !

Mais il faut remarquer que cette totalité est le résultat de deux mouvements inverses qui ne font en réalité qu'un. Nous nous élevons de l'animal au spirituel, mouvement ascensionnel, mais c'est le spirituel agissant sur l'animal qui produit ces développements de la vie morale et voilà un mouvement inverse.

« Le mouvement (élémentaire) n'est pas venu de l'épigastre au cerveau, mais du cerveau vers l'épigastre... ; je ne suis pas un estomac fait homme ! » dit l'illustre docteur Caméristus (2).

En effet, c'est notre âme qui, en spiritualisant la vie, devient la cause motrice de la formation du fluide magnétique, autrement dit la volonté ; et c'est surtout à celui-ci que le corps doit la capacité de former la vie sensuelle. Tout simplement, c'est l'intelligence qui, en s'unissant avec les passions sensuelles de l'homme, produit la volonté et c'est au moyen de la volonté que l'homme s'élève à la vie divine.

Nous sommes désormais préparés, en écartant tous ces termes abstraits et en reprenant le langage de la *Comédie Humaine*, à considérer le développement de la volonté dans

(1) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 152.

(2) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 252.

les trois étapes de la vie morale de l'homme, tel que Balzac l'a exposé dans son œuvre.

* * *

Tout être (c'est là, selon Balzac, le fond essentiel de la volonté) veut agir en quelque façon, vaincre le temps ou l'espace ; étendre sa puissance soit par la domination, soit par l'action du cœur, soit même par la persécution. Toute passion ou sentiment est une volonté dans son principe et une action. Toutes ces passions, tous ces sentiments font partie de la vision énergétique du monde qu'avait Balzac. Ils représentent ce vouloir-vivre qui est universel dans la vie humaine, cette énergie potentielle de l'homme que Balzac appelle la volonté. La *Comédie Humaine* est le drame des passions. Sans passion, dit son auteur (dans la préface à la *Comédie Humaine*, t. I, p. xxxiv) « la religion, l'histoire, le roman, l'art seraient inutiles ». Balzac cherche et trouve cet élément de la passion partout dans la vie humaine. « La vie est en passion », écrit-il en 1829, au début de son activité littéraire (1). C'est elle qui fait la matière de son art ! « Les grandes œuvres, Monsieur, subsistent par leurs côtés passionnés », dit-il un jour en réponse à un critique (2). Ainsi Balzac fait dérouler devant nous dans la *Comédie Humaine*, tout l'univers des passions, il nous montre toutes les espèces, tous les degrés, les lois et les formes vivantes de la passion. Il nous indique les déviations, les déformations, les difformités de la passion aussi bien que les formes ennoblies. Parfois les passionnés de Balzac sont des caractères nobles : parfois des formes monstrueuses, grotesques ou ridicules.

« Tous les grands talents respectent et comprennent les passions vraies, ils se les expliquent et en retrouvent les racines dans le cœur ou dans la tête. Selon Joseph, son frère aimait le tabac et les liqueurs, sa vieille maman Descoings aimait les ternes, sa mère aimait Dieu, Desroches fils aimait les procès, Desroches père aimait la pêche à la ligne ; tout le monde, disait-il, aimait quelque chose. Il aimait, lui, le beau idéal en tout ; il aimait la poésie de Byron, la peinture de Géricault, la musique de Rossini, les romans de Walter Scott (3). »

(1) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 15.

(2) *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, t. XX, p. 367.

(3) *La Rabouilleuse*, t. IX, p. 317.

Cette disposition générale à la passion, nous l'avons dit, s'exprime diversement selon le tempérament et l'intelligence de l'individu. L'intelligence pénètre toutes les sphères de l'être, au commandement de la volonté (Lambert avait toujours fait passer le vouloir avant la pensée : pour penser il faut vouloir), en vertu de quoi elle dirige toutes les formes de l'activité humaine. C'est l'intelligence qui fait l'unité de l'homme comme la matière fait l'unité de la nature. Derrière les divers mouvements de l'âme elle agit comme une force homogène ; elle régit l'âme entière et joue dans la vie spirituelle un rôle comparable à celui de la force vitale dans la vie organique. Balzac parle des « campagnes dans le domaine de l'intelligence » et dit qu'aujourd'hui « tout est un combat d'intelligence » (1). L'intelligence se trouve donc dans toutes les formes de la vie de l'esprit : elle va de bas en haut, en s'élevant des faits aux idées, du donné aux formules : il y a tout un schéma d'évolution dans la vie de l'intelligence. Elle cherche à comprendre les choses du monde d'ici-bas, mais aussi elle essaie de pénétrer l'au-delà. Elle trouve sa suprême réalisation, son point de perfection en intériorisant l'ordre divin. Les anges s'appellent eux aussi des « intelligences ». Et toujours l'intelligence est la servante de la volonté.

Cette conception dynamiste de Balzac relativement à la vie de l'intelligence — de l'âme, n'a jamais varié — elle continue et complète sa conception générale du dynamisme de l'univers, dans toutes les formes de la vie, de ce courant de vie qui parcourt et pénètre tout. L'idée d'un ordre progressif, d'une hiérarchie des facultés, se trouve partout dans son œuvre ; l'auteur y revient continuellement ; toujours c'est la même pensée de quelque façon qu'elle soit exprimée. Mais ce perfectionnement de l'intelligence n'aboutit à rien sans la volonté dont elle est la servante. Le *vouloir* et le *savoir* sont les deux parties composées de la vie morale. Il y a un déséquilibre continu entre ces deux forces morales : tantôt c'est la volonté qui est la plus forte, tantôt c'est l'intelligence qui l'emporte. Pour que la vie morale soit bien équilibrée, il faut une harmonie complète entre la volonté et l'intelligence. Elles doivent marcher en ligne directe et ensemble, ce qui

(1) Z. *Marcas*, t. XXI, p. 406.

arrive rarement et par suite la *Comédie Humaine* est un tourbillon de passions mal réglées ou pas réglées du tout.

Ce perfectionnement de la vie morale de l'homme s'accomplit dans un cercle qui toujours s'élève, mais lentement. Il se représente par trois étapes principales dans la vie de l'intelligence. Mais il y a bien entendu, beaucoup d'étapes intermédiaires. Bref, nous le répétons, la vie instinctive ou des sens, la vie personnelle ou volontaire, la vie divine nous représentent précisément les trois phases suivant lesquelles se déroule ce que Balzac, qui ne croyait pas « au progrès indéfini des sociétés », appelle « le progrès de l'homme sur lui-même » (1). Entre le monde des sens et le monde spirituel la vie personnelle et volontaire constitue seulement un passage, un moment abstrait. C'est l'état d'indétermination, l'équilibre instable entre deux sphères d'attractions extrêmes, l'une de ces attractions finissant nécessairement par l'emporter. En d'autres termes, le monde de la *Comédie Humaine* se divise en trois groupes : les passionnés du fait, les passionnés de l'idée, les passionnés du divin. Les personnages de la première catégorie sont les instinctifs, ils vivent par les sens, ils veulent des faits, ils tendent à satisfaire leurs passions sensuelles ; les personnages de la seconde catégorie sont les abstractifs, ils vivent par l'esprit, ils s'occupent des idées ; ceux de la dernière sont les intuitifs, ils aspirent à Dieu, qu'ils cherchent par la prière, qu'ils pressentent et contemplent. Dans la vie des sens, c'est la fournaise des passions, c'est la lutte des volontés, c'est la volonté dominante ou dominée par d'autres volontés, c'est la volonté égoïste qui tend plus ou moins aveuglément, involontairement vers des buts terrestres mal définis. Dans la vie de l'esprit c'est la volonté trônant en pleine connaissance de sa puissance, c'est la volonté intelligente, froide, calculatrice, égoïste, purifiée de toute passion sensuelle, c'est la volonté qui ne trouve pas à se satisfaire sauf dans un objet infini, qui tend toutes les forces de l'être vers un but unique et sacrifie tout pour y arriver, c'est la volonté qui domine en tyran ou en révolté et donc chancelante dans sa puissance comme

(1) Avant-propos de la *Comédie Humaine*, 1842.

tous les tyrans et tous les révoltés. Dans la vie divine, c'est la volonté purifiée de toute forme de passion personnelle et égoïste, reconnaissant son impuissance et suppliant une volonté plus haute de la soutenir ; c'est la volonté ayant tout expérimenté, arrivée à la résignation suprême et voulant être soumise à une volonté divine. C'est dans cette vie, la paix et la stabilité après l'orage et la lutte. Entre ces trois catégories et parcourant chacune il y a tous les degrés imaginables de la force volontaire.

Selon Balzac tous les êtres passent une première vie dans la sphère des instincts. La plus grande partie des personnages de la *Comédie Humaine*, c'est-à-dire, de l'Humanité visible, en général la partie la plus faible, ne sortent jamais de cette vie. Ils naissent, ils travaillent, ils meurent sans s'élever au second degré de l'intelligence humaine, la vie personnelle et volontaire. Dans ce premier domaine de la vie humaine, les passions sensuelles règnent en souveraines, la volonté dont le moteur prédominant est la passion, se manifeste sous la forme d'instinct, de sentiment, caractère, désir, lutte. Non seulement la volonté parcourt toute la gamme depuis l'instinct le plus bas, c'est-à-dire, la satisfaction des appétits purement animaux et physiques, jusqu'à l'infini du désir, mais aussi dans chacune de ces formes volontaires, Balzac trouve la même échelle de bas en haut ; il y a un infini de l'instinct et du sentiment tout aussi bien qu'un infini de la plus grande passion.

Au stade le plus bas de la vie morale, les hommes vivent par les instincts comme les plantes et les animaux, et non seulement ils vivent ainsi, mais aussi « ils meurent tous philosophiquement, ils souffrent, se taisent et se couchent à la manière des animaux ».

Les deux paysans dans *Jésus-Christ en Flandre*, cette peinture symbolique de la vie, se trouvant parmi d'autres gens en pleine mer, dans une frêle barque ballottée par la tempête, « restent silencieux, résignés et soumis à la volonté de Dieu, en gens accoutumés à suivre instinctivement comme les animaux le branle donné à la nature » (1).

(1) *Jésus-Christ en Flandre*, t. XXVII, p. 307.

La Fosseuse dans *le Médecin de Campagne* est un bel exemple de cette vie instinctive. Chez elle la vie est si rapprochée de celle de la nature qu'elle ressent tous les changements du temps : « tout agit sur elle ». Si le temps est gris et sombre, elle est triste et *pleure avec le ciel* (selon sa propre expression). Elle chante avec les oiseaux, se calme et se rassénère avec les cieux : un parfum délicat est pour elle un plaisir presque inépuisable. Un beau coucher de soleil la jette dans un recueillement extatique. Si l'atmosphère est lourde, électrisante, « la Fosseuse a des vapeurs que rien ne peut calmer », elle devient elle-même comme un nuage trop chargé d'électricité.

Ce premier état est l'enfance de l'intelligence (1) ; dans cet état l'homme s'approche de la vie de la nature et obéit à ses lois. Raphaël, malade et désenchanté du monde d'abstractions et des idées, revient à la nature, au sein de cet être immense « qui agit, qui pense, qui sent » pour goûter aux plaisirs d'une seconde enfance. Il veut s'associer au mouvement intime de cette nature et s'identifier complètement à sa passive obéissance pour tomber sous la loi despotique et conservatrice qui régit les existences instinctives (2). Tout y est en conformité avec le dynamisme balzacien, il établit la mystérieuse communication de l'homme et de la nature que le dynamisme lie par une série d'intermédiaires ; nul doute que les forces semblables agissent en l'un comme en l'autre, puisqu'elles peuvent se repousser ou s'attirer. « Il y a, dit Louis Lambert, de certaines affinités entre les principes constituants de la Matière et ceux de la Pensée, qui procèdent de la même source (3). »

Chez les êtres qui sont purement instinctifs, la volonté qui est de la nature d'un instinct primitif, tend vers les biens de la vie ; ils se livrent aveuglément aux besoins matériels. Tels

(1) *La Peau de chagrin*, t. XXVII, p. 278.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 96.

(3) Il faut toujours noter que pour Balzac il y a les deux sortes d'intelligence : 1^o celle qui est un « élément » de chaque être humain et d'une nature toute primitive ; 2^o la vraie intelligence qui est l'habileté de s'en servir, qui peut agir dehors d'elle-même pour contrôler des hommes et des événements.

sont les paysans, les gens simples, les soldats. Les paysans sont, pour Balzac, « gens de peine et de fatigue, le travail incarné, le labeur dont vivait le monde » (1). Chez de tels êtres la volonté-instinct trouve son expression la plus haute en deux sentiments, dans leur affection pour leur intérieur et dans leur croyance religieuse. Le Médecin de campagne voulant sauver son petit pays des malheurs du crétinisme trouve des difficultés presque insurmontables. Il a essayé de persuader les membres non-crétins du village de quitter leurs chaumières malsaines pour habiter des maisons neuves qu'il leur avait fait bâtir. Leur résistance faillit leur faire perdre les bénéfices de cet acte d'humanité. Balzac cherche à expliquer cette affection des gens de la campagne pour leurs masures auxquelles, quelque insalubre qu'elles puissent être, ils s'attachent beaucoup plus qu'un « banquier ne tient à son hôtel ». Moins ces pauvres gens ont d'idées, plus il est difficile de leur faire comprendre leurs véritables intérêts. Pourquoi ? Notre auteur conclut que peut-être la force des sentiments est en raison de leur rareté. Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit beaucoup par les choses et moins il en possède plus sans doute il les aime.

« Peut-être, dit Balzac, est-il du paysan comme du prisonnier — il n'éparpille pas les forces de son âme, il les concentre sur une seule idée, et arrive alors à une grande énergie de sentiment (2). »

Quand ce sentiment prend la forme d'une croyance religieuse, il se convertit parfois en superstition, la forme la plus indestructible des idées humaines et la chose la plus dangereuse à manier. Lorsque le bon D^r Benassis veut renvoyer les crétins du pays, il trouve qu'il faut toucher non pas aux intérêts, mais au fanatisme des paysans à l'égard des crétins, un fanatisme religieux et superstitieux. Ces simples créatures qui sont « insouciantes de la pensée et de ses trésors » sont prêtes à s'abîmer dans une croyance, ayant la foi d'autant plus robuste, qu'elles n'ont jamais rien discuté, ni analysé : natures vierges où la conscience est restée pure et le sentiment puissant :

« ... le remords, le malheur, l'amour, le travail, ont exercé, purifié,

(1) *Jésus-Christ en Flandre*, t. XXVII, p. 307.

(2) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 28.

concentré, décuplé leur volonté, la seule chose qui dans l'homme ressemble à ce que les savants nomment une âme (1) ».

Rien ne saurait être plus net. Balzac esquisse là toute une théorie du décuplement de la volonté-instinct par la concentration et de sa purification par la souffrance, le travail, et l'amour, jusqu'à ce qu'elle arrive au point d'être un sentiment pur — un sentiment infini — aveugle, c'est vrai, mais infail-
lible, comme le sont tous les instincts des animaux. Raphaël voulant diviser symboliquement le monde dit :

« ... la vie simple et mécanique conduit à la sagesse insensée en étouffant notre intelligence par le travail, tandis que la vie passée dans le vide des abstractions ou dans les abîmes du monde moral mène à quelque folle sagesse : autrement dit, que l'homme se corrompt par l'exercice de la raison et se purifie par l'ignorance ».

Il ne faut pas croire pourtant que pour Balzac, ce sentiment-instinct pur est une forme haute de la volonté, mais il y trouve ceci d'admirable que ces âmes purement instinctives trouvent aveuglement le « sanctuaire de la vie » en se mettant en sympathie avec la nature (2).

Balzac revient sur ces idées continuellement. Pour lui la force de la croyance se trouve en raison directe du plus ou moins d'usage que l'homme a fait de sa raison. Les soldats lui servent comme autre exemple à cet égard. La vie militaire, c'est-à-dire, du soldat commun, exige peu d'idées. « Les puissants ressorts » de leur intelligence et de leur volonté, se sont peu viciés « pendant le cours d'une vie passive et machinale » (3). Les gens incapables de s'élever à ces hautes combinaisons qui embrassent les intérêts de nation à nation, les plans de la politique aussi bien que les plans de campagne, la science de tacticien et celle de l'administrateur, ceux-là vivent dans un état d'ignorance « comparable à celle du paysan le plus grossier de la province la moins avancée de France » (4). Ils vont en avant, obéissent passivement à l'âme qui les commande et tuent les hommes devant eux, comme le bûcheron abat des arbres dans une forêt. Ils passent continuellement

(1) *Jésus-Christ en Flandre*, t. XXVII, p. 307.

(2) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 278.

(3) *Jésus-Christ en Flandre*, t. XXVII, p. 306.

(4) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 361.

d'un état violent qui exige le déploiement des forces physiques à un état de repos, pendant lequel ils réparent leurs pertes. « Ils frappent et boivent, ils frappent et mangent, ils frappent et dorment, pour mieux frapper encore. » A ce train de tourbillon, les qualités de l'esprit s'exercent peu. Le moral demeure dans sa simplicité naturelle. Quand ces hommes si énergiques sur le champ de bataille reviennent au milieu de la civilisation, la plupart de ceux qui sont demeurés dans les grades inférieurs se montrent sans idées acquises, sans facultés, sans portée. Ainsi ces membres des glorieuses et terribles armées napoléoniennes furent aussi nuls d'intelligence que peut être un commis, et simples comme des enfants. Balzac en dit : « A peine un capitaine de la foudroyante garde impériale est-il propre à faire les quittances d'un journal (1). » La volonté dans ces cas, est toujours un instinct qui suit aveuglément et fanatiquement une autre volonté, qui les remplit de sa force, qui les magnétise d'une puissance extraordinaire. Lorsque les vieux soldats sont ainsi, ils sont capables eux aussi, d'une grande croyance religieuse. Bref, pour Balzac, ceux qui ont marché dans la vie « sous la bannière de l'instinct » sont beaucoup plus propres à « recevoir la lumière » que ceux dont l'esprit et le cœur se sont lassés dans les subtilités du monde (2). Leur volonté, leur âme vierge de raisonnement, obéissent aveuglément et instinctivement à de grandes impulsions.

Ce décuplement de la volonté, sous quelque forme que prenne la force volontaire, est une des maximes les plus fortes de Balzac. Comment donc est-ce que la volonté arrive à l'infini de sa force et de sa puissance ? C'est toujours par un recueillement de forces volontaire ou involontaire de la part de l'individu. L'homme a un libre-arbitre, il a toute licence de diriger à sa guise cette belle somme d'énergie qui l'habite. Il peut la dissiper, la gaspiller, il peut aussi faire un transfert de cette énergie d'une forme à une autre, ou il peut la concentrer par un travail conscient. C'est là, pour Balzac, le secret de toutes les grandes actions. « La concentration des forces morales par quelque système que ce soit, en décuple la portée (3). »

(1) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 362.

(2) *Ibid.*, p. 361.

(3) *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX, p. 301.

Cet axiome est la formule à l'aide de laquelle le romancier construit ses génies, ses surhommes, ses monomanes. C'est ainsi qu'il dit de Louis Lambert, qu'il s'est « habitué jeune encore au difficile mécanisme de la concentration des forces humaines » (1). Chez Balthazar Claës aussi la recherche de la pierre philosophale exige « une concentration des forces ». Grandet a l'égoïsme d'un homme « habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice » (2). Maître Cornélius lui, a le regard « des hommes habitués au silence et auxquels le phénomène de la concentration des forces intérieures est devenu familier » (3).

Dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes* la colère de Corentin, quand il apprend la mort de son ami Peyrade, empoisonné, ressemble à la « barre de fer en fusion, qui fond tout ce qu'elle rencontre ». C'était la passion « chez un homme froid, compassé, méthodique, en qui, depuis vingt ans, personne n'avait aperçu le moindre mouvement de sensibilité » (4).

Sur un autre plan cette concentration des forces morales peut prendre la forme des « transpositions de jeunesse » chez des personnes qui ne sont plus très jeunes. Ainsi de l'amour du baron Nucingen pour Esther. Cette éclosion subite de l'enfance au cœur d'un loup-cervier, d'un vieillard, est un des phénomènes sociaux que la physiologie peut le plus facilement expliquer, dit Balzac.

« Comprimée sous le poids des affaires, étouffée par de continuels calculs, par les préoccupations perpétuelles de la chasse aux millions, l'adolescence avec ses sublimes illusions reparait, s'élance et fleurit, comme une cause, comme une graine oubliée, dont les effets, dont les floraisons splendides obéissent au hasard, à un soleil qui jaillit, qui luit tardivement (5). »

De même M^{me} de Sérigny avait été saisie à l'aspect de Lucien « par un amour semblable à celui du baron de Nucingen pour Esther » (6). Elle avait alors aimé pour la première

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 50.

(2) *Eugénie Grandet*, t. VIII, p. 286.

(3) *Maître Cornélius*, t. XXIX, p. .

(4) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. III, p. 320.

(5) *Ibid.*, t. XV, p. 188.

(6) *Ibid.*, p. 61.

fois de sa vie. Tout est matière au romancier pour ses théories physiologiques, ses théories de cause et d'effet ; rien du monde physique, ni du monde moral n'échappe à son attention. Il observe toujours le même phénomène qui se répète dans toutes les formes de la vie.

* * *

Pour Rastignac, les trois grandes expressions de la société se sont exprimées par « l'obéissance, la lutte et la révolte ». Nous venons de considérer un aspect de l'obéissance vu dans la vie des gens simples qui sont les vrais instinctifs et qui subissent une autre et plus haute volonté. Ces êtres ne font que sentir, et « sentir, c'est exister passivement ». A présent, nous avons affaire à la seconde catégorie, à savoir, ceux qui représentent la lutte dans la vie sociale. Et maintenant nous montons un peu plus haut dans la vie de l'intelligence et nous trouvons que la force volontaire, jusqu'ici manifestée par des instincts et des sentiments va se transformer en désirs et en passions. Ce n'est plus question de sentir seulement, mais d'aimer ou de haïr, et aimer ou haïr, pour l'âme humaine, c'est vivre, c'est faire un usage actif de son existence : et l'âme est libre, non pas d'exister (car elle est immortelle), mais de donner à son existence l'emploi que sa volonté détermine ; c'est cet emploi qui fait sa félicité ou son malheur. La volonté et l'intelligence tendent volontairement désormais à arriver à un but, but qui est toujours personnel, égoïste et sensuel. Quand l'énergie de l'homme — la volonté — se tourne consciemment vers les biens de la vie, elle prend le nom de désir. Ce terme comprend toutes les formes et tous les degrés de l'élan. Il caractérise l'appétit sensuel, mais il peut tout aussi bien s'appliquer à l'appétit spirituel, dans ce qu'il renferme d'impulsif. Son amour pour Pauline de Villenoix révèle à Louis Lambert toute la puissance démoniaque du désir. Des images érotiques l'entraînent dans un abîme sans fond. « Ma vie entière, mes pensées, mes forces, se fondent, s'unissent dans ce que je nomme un désir, faute de mots pour exprimer un délire sans nom (1). » Presque tous les personnages de Balzac ont connu le démon du désir ; c'est Séraphita seule qui

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 151.

résiste à ce démon. Dans la scène de la tentation par les puissances infernales elle lutte et finit par triompher...

« Enfin, elle a vaincu le désir déchainé sur elle sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations. Elle est restée en prière, et, quand elle a levé les yeux, elle a vu le pied des anges qui remontaient aux cieux (1). »

Ce désir universel dans l'humanité se traduit, en dernière analyse, par la passion d'ambition. Tous les passionnés de Balzac ambitionnent quelque chose. Ses ambitieux sont de tous les temps. Ils se divisent en deux groupes : il y a des ambitieux par amour et les ambitieux par instinct de puissance. Ce qui pousse Raphaël à produire, c'est bien l'ambition, mais cette ambition est inspirée par l'amour. Louis Lambert et César Birotteau sont, eux aussi, des ambitieux par amour. Albert Savarus écrit sa vie sous la forme d'une nouvelle et l'intitule « *L'ambitieux par amour* ». Mais Albert Savarus est le personnage dans lequel Balzac s'est le plus fidèlement peint et ses confessions sont dans presque tous leurs détails l'histoire même de la passion de Balzac pour M^{me} Hanska. Ailleurs nous trouvons cet hommage à l'amour :

« j'aime mieux être aimé que glorieux. Par moi, tu es plus belle que la fortune et les honneurs. Va, jette mes pinceaux, brûle ces esquisses. Ma vocation, c'est de t'aimer. Je ne suis pas peintre, je suis amoureux. Périssent et l'art et tous ses secrets (2). »

En novembre 1846, Balzac rapporte à l'Etrangère un entretien qu'il a eu avec M^{me} de Girardin : « Je parais très gai, spirituel, étourdi, si vous voulez », lui avait-il dit, « mais tout cela est un paravent, qui cache une âme inconnue à tout le monde, excepté à *elle*. J'écris pour *elle*, je veux la gloire pour *elle*. *Elle* est tout : le public, l'avenir ! » Et M^{me} de Girardin lui répondit : « Vous m'expliquez la *Comédie Humaine*. Un pareil monument ne se fait que comme cela (3). »

Mais il ne faut pas prendre à la lettre toutes ces déclarations personnelles qui donnent le primat à l'amour. On sait que Balzac est aussi un ambitieux par l'instinct de puissance. Nous l'avons déjà vu. Dès sa jeunesse en effet il s'est occupé du

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 267.

(2) *Le Chef-d'œuvre inconnu*, t. XXVIII, p. 24.

(3) M^{me} de Girardin : *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1920, p. 608.

problème du dualisme entre la volonté de puissance et le désir d'être aimé. En 1822 il avait écrit à sa sœur dans une lettre toute remplie de plaintes sur une enfance et une jeunesse privées de bonheur : « Mes deux seuls et immenses désirs, être célèbre et être aimé, seront-ils jamais satisfaits ? »

Un de ses héros, Maurice de L'Hostal, exprime pour Balzac, les rêves et les impatiences de sa jeunesse :

« Les gens célèbres étaient pour moi comme des dieux qui ne parlaient pas, ne marchaient pas, ne mangeaient pas comme les autres hommes. Combien de contes des *Mille et Une Nuits* tient-il dans une adolescence !... Combien de lampes merveilleuses faut-il avoir maniées avant de reconnaître que la vraie lampe est ou le hasard, ou le travail, ou le génie ! Pour quelques hommes, ce rêve fait par l'esprit éveillé dure peu ; le mien dure encore ! Dans ce temps, je m'endormais toujours grand duc de Toscane — millionnaire — aimé par une princesse, — ou célèbre ! — Je suis quelquefois sorti, le cœur bouillant, emmené par le désir de faire une battue dans Paris, de m'y attacher à une belle femme que je rencontrerais, de la suivre jusqu'à sa porte, de l'espionner, de lui écrire, de me confier à elle tout entier, et de la vaincre à force d'amour (1). »

Bref, Balzac représente en lui-même ce dualisme entre l'amour et la puissance. De toute son énergie passionnée il a divinisé l'amour et cependant c'est l'autre instinct qui l'a emporté dans sa vie. Ce n'est pas parce qu'il était déçu dans sa vie amoureuse, mais parce que l'instinct de puissance était le plus fort chez lui. Il a tâché de réconcilier les deux dans son amour pour M^{me} Hanska et il a pu le faire tant qu'elle était « l'étoile éloignée », mais plus près les deux forces n'ont pas réussi. Balzac, lui, a vécu le problème de *la Peau de Chagrin* — le dilemme de sa doctrine énergétique. La vie intérieure de l'écrivain oscille entre la puissance et l'amour, c'est de leur antagonisme qu'est faite sa vie.

De cet antagonisme des deux forces dans l'âme de l'homme, Balzac a peut-être donné le tableau le plus frappant dans *Louis Lambert*. On le trouve dans ces cinq lettres qu'écrit Lambert à Pauline de Villenoix peu avant l'égarement de sa belle intelligence. Et ne pouvons-nous pas, par une simple transposition de personnes lire dans ces lettres de Lambert

(1) *Honorine*, t. IV, p. 321.

toute l'histoire morale de notre auteur lui-même ? Dans l'ensemble nous trouverons une fois de plus que c'est Balzac-Lambert qui confesse ses pensées les plus intimes.

Louis Lambert, assoiffé de connaissance et de vie spirituelle, arrive à sonder le cratère de toute connaissance, comme Raphaël, comme Castanier, en y cherchant en vain le bonheur. La science n'est utile qu'à celui dont elle peut développer le bonheur. A quoi bon connaître le bonheur destiné à l'espèce humaine, si l'on a laissé éteindre en soi la faculté d'en jouir ? « J'en étais arrivé à mépriser la science, en lui reprochant de ne rien ajouter au bonheur réel », dit Lambert. Il rencontre Pauline de Villenoix et toutes ses forces prennent une autre direction. Louis, grand intellectuel, tout comme une Eugénie Grandet, jeune fille simple et aimante, s'élance « de toutes ses forces vers le bonheur ». Il est « attiré vers la vie de l'amour comme l'est une plante vers la lumière ». Il écrit à Pauline, en avouant cet amour pour la première fois et on peut trouver les mêmes sentiments dans les lettres de Balzac à l'Etrangère :

« Mon amour, ce bienfaisant et magnifique amour était un dernier effort vers la vie heureuse à laquelle mon âme tendait, une âme déjà brisée par des travaux inutiles, consumée par des craintes qui me font douter de moi, rongée par des désespoirs qui m'ont souvent persuadé de mourir. Non ; personne dans le monde ne sait la terreur que ma fatale imagination me cause à moi-même. Elle m'élève souvent dans les cieux, et tout à coup me laisse tomber à terre d'une hauteur prodigieuse. D'intenses élans de force, quelques rares et secrets témoignages d'une lucidité particulière, me disent parfois que je puis beaucoup. J'enveloppe alors le monde par ma pensée, je le pétris, je le façonne, je le pénètre, je le comprends ou crois le comprendre ; mais soudain je me réveille seul, et me trouve dans une nuit profonde, tout chétif ; j'oublie les lueurs que je viens d'entrevoir, je suis privé de secours, et surtout sans un cœur où je puisse me réfugier ! Ce malheur de ma vie morale agit également sur mon existence physique. La nature de mon esprit m'y livre sans défense aux joies du bonheur comme aux affreuses clartés de réflexion, qui les détruisent en les analysant. Doué de la triste faculté de voir avec la même lucidité les obstacles et les succès, suivant ma croyance du moment, je suis heureux ou malheureux (1). »

(Ne pense-t-on pas ici à Claude Vignon et à sa « fatale puissance d'analyse » ?)

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p.

L'âme de Lambert, qui avait été comme « un vaste pays auquel manquaient les bienfaits du soleil » absorbe à présent la lumière divine de l'amour. Comme Albert Savarus, il devient un ambitieux par amour. Lui, qui se dégoûtait de tous ses « travaux inutiles » voudrait maintenant les mettre au service de son amour.

« Pour vous, écrit-il à Pauline, je convoite les palmes de la gloire, et tous les triomphes du talent. Ma volonté de fer peut tout. Je suis aimé ! Armé de cette pensée, un homme ne doit-il pas faire tout plier devant lui ? Tout est possible à celui qui veut tout. » Et il ajoute : « Je veux mettre dans mon amour toutes les idées, tous les pouvoirs (1). »

Pour lui aussi, comme encore pour Eugénie Grandet, l'amour éclaire tout. « Maintenant, tout a un sens pour moi dans cette vie. Je comprends tout. » Même il commence à comprendre l'éternité et Dieu, car il adresse maintenant tous les soirs à Dieu, une « prière pleine de vous », et il confie Pauline à Dieu (2). Cependant arrive le moment de doute quand les deux forces qui se trouvent en lui combattent pour le triomphe final. Il doute du pouvoir de l'amour ; l'amour ne peut pas durer.

« S'il existe en moi quelque puissance mémorable à laquelle j'obéis, écrit-il de nouveau à Pauline, si je dois maudire quand tu joindras les mains pour prier, si quelque triste pensée me domine lorsque je voudrai me mettre à tes pieds pour jouer avec toi comme un enfant, ne seras-tu jalouse de cet exigeant et fantasque génie ? Comprends-tu bien, cœur à moi, que j'ai peur de n'être pas tout à toi... (3). »

Mais enfin, il conclut que ces heures de doutes et d'inquiétudes sont peut-être nécessaires ; « elles m'apprennent du moins à ne pas avoir d'orgueil ; après les élans qui m'ont porté dans les cieux où je moissonne les idées à pleines mains, car, c'est toujours après avoir longtemps couru les vastes campagnes de l'intelligence, après les méditations lumineuses que, lassé, fatigué, je roule en ces limbes » (4).

Arrive enfin l'agonie de la passion du pouvoir. « Adieu la

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 138.

(2) *Ibid.*, p. 139.

(3) *Ibid.*, p. 142.

(4) *Ibid.*, p. 141.

gloire, adieu l'avenir, adieu la vie que je rêvais ! (1) » Louis consacre toutes ses puissances à l'amour, à l'ange-femme qu'est pour lui Pauline. « *Maintenant et toujours ! Et nunc et semper !* » Ainsi sera son amour. « Aimer, dit Louis, c'est la vie de l'ange ! (2) » Il finit par trouver dans l'amour un bonheur qu'aucun doute ne trouble et « qui est tellement immense que je m'y jette pour y mourir : c'est un abîme. » Il se perdra en effet dans cet abîme ; sa belle intelligence succombera à l'attente de la consommation de cet amour.

L'auteur a donné ici le primat à l'amour mais n'est-ce pas un commentaire suffisant de sa part qu'il ait fait voir la revanche prise par la puissance délaissée ?

Ne peut-on pas penser que Balzac aussi a passé par des moments de doute, quand, comme Lambert, il s'est demandé si l'amour peut vraiment remplacer la puissance ; ou si ces deux forces peuvent exister côte à côte dans l'âme de l'homme, sans que l'une ou l'autre soit détruite ? C'est une chose significative à noter que ni Lambert ni Balzac ne vivent pour jouir longtemps de cet amour qui les passionne tous les deux.

C'est cet instinct de puissance, pris en son sens le plus général, qui explique à Balzac toutes les actions humaines.

« S'il courait après son *illustration militaire*, après sa fortune, après lui-même, peut-être était-ce pour obéir à ce sentiment inexplicable, en germe dans le cœur de tous les hommes, et auquel nous devons les recherches des alchimistes, la passion de la gloire, les découvertes de l'astronomie, de la physique, tout ce qui pousse l'homme à se grandir en se multipliant par les faits ou par les idées (3). »

En d'autres termes, cette volonté de puissance, sous quelque forme qu'elle se déploie, est toujours ce vouloir-vivre, ce désir de s'étendre ou par l'amour, par la persécution, ou par la domination, ce désir de l'emporter sur d'autres, ou par les moyens légitimes ou illégitimes. Les efforts de toutes ces volontés de puissance, de tous ces ambitieux pour arriver au but de leurs ambitions font que le monde de la *Comédie Humaine* est un tourbillon de désirs confus, d'espoirs déçus, de volontés manquées.

(1) *Louis Lambert*, p. 144.

(2) *Ibid.*, p. 146.

(3) *Le Colonel Chabert*, t. VII, p. 25.

Quelques-uns de ces passionnés sont poussés par des passions toutes mesquines et toutes banales, d'autres par de grandes passions. Balzac les passe toutes en revue, les analyse, cherche à les comprendre et les justifier. Toutes elles sont là dans la *Comédie Humaine*, les petites ambitions personnelles, les ambitions locales, ambitions d'affaires, ambitions littéraires, ambitions politiques. Et, puisque pour Balzac toute passion ou sentiment est une volonté dans son principe et une action, la nature des intérêts en jeu et même la puissance de l'intelligence sont ici souvent chose à peu près indifférente. Balzac transporte dans l'observation des choses humaines le point de vue du naturaliste, et ainsi, chez quelques-uns des types qu'il a créés, la volonté, par son intelligence même et son caractère de spécialité réalise une sorte de profondeur inconnue, qui l'assimile à un instinct très sûr. Mais l'instinct en dépit de cette impassibilité (1) qu'il revêt chez l'animal, est-il autre chose que la volonté dont « le triomphe, a pu dire Balzac, est toute la vie des êtres bornés » (2).

Ainsi, dans les événements qui constituent le drame bourgeois dont le personnage principal est le curé de Tours, les passions sont toutes mesquines mais aussi violentes que si elles étaient excitées par de grands intérêts. Si les choses grandes sont simples à comprendre, faciles à exprimer, les petites de la vie veulent beaucoup de détails et Balzac a analysé d'une manière minutieuse la poussée et la croissance des passions dans cette histoire. Birotteau, dont la figure peignait « une bonhomie sans idées » convoite l'appartement de son ami, l'abbé Chapeloud. Etre le pensionnaire de M^{lle} Garmard et devenir chanoine sont les deux grandes affaires de sa vie. Ce sentiment, minime aux yeux des gens du monde, est pour lui toute une passion, passion pleine d'obstacles et comme les plus criminelles, pleine d'espérances, de plaisirs, de remords (3). Cette passion a commencé par être seulement une admiration : toutes les fois que le vicaire allait chez le chanoine il en admirait constamment l'appartement, les meubles

(1) Voir dans *Adieu*, p. 43 : « C'était l'impassibilité de l'oiseau sifflant son air. »

(2) *La Vieille Fille*, t. X, p. 395.

(3) *Le Curé de Tours*, t. IX, p. 172.

et la bibliothèque. De cette admiration naît un jour l'envie de posséder ces belles choses. Il est impossible à l'abbé Birotteau d'étouffer ce désir, qui souvent le fait horriblement souffrir quand il vient à penser que la mort de son meilleur ami peut seule satisfaire cette cupidité cachée, mais qui va toujours croissant. Il arrive par degrés à une involontaire convoitise ; il souhaite posséder ce cabinet, si bien approprié à la gravité des mœurs ecclésiastiques. Cette passion s'accroît de jour en jour ; occupé pendant des journées entières à travailler dans cet asile, le vicaire peut en apprécier le silence et la paix, après en avoir primitivement admiré l'heureuse distribution. Enfin l'appartement de Chapeloud devient pour lui l'objet d'une monomanie secrète. Y demeurer, il ne voyait rien au delà. « Tout ce que les choses du monde font naître d'envie et d'ambition dans le cœur des autres hommes, dit Balzac, se concentre chez l'abbé Birotteau, dans le sentiment secret et profond avec lequel il désire un intérieur semblable à celui que s'est créé l'abbé Chapeloud (1). Quand son ami tombe malade, il vient certes chez lui conduit par une sincère affection ; mais en apprenant l'indisposition du chanoine, ou alors qu'il lui tient compagnie, s'élèvent malgré lui, dans le fond de son âme, mille pensées dont la formule la plus simple est toujours : si Chapeloud mourait, je pourrais avoir son logement. Cependant comme Birotteau a « un cœur excellent, des idées étroites et une intelligence bornée », il ne va pas jusqu'à concevoir les moyens de se faire léguer la bibliothèque et les meubles de son ami. Même, considérant ses vœux involontaires comme des fautes, il eût été capable par contrition, du plus grand dévouement pour Chapeloud. Celui-ci devine la passion de son ami et lui lègue sa bibliothèque et son mobilier. Le bien-être que désire toute créature, dit Balzac, et que Birotteau avait si souvent rêvé, lui était donc échu.

« Ces niaiseries composaient toute son existence, sa chère existence pleine d'occupations dans le vide et de vide dans ses occupations : vie terne et grise où les sentiments trop forts étaient des malheurs, où l'absence de toute émotion, était une félicité (2). »

Balzac a esquissé ici toute la vie d'une passion. Pour lui une

(1) *Le Curé de Tours*, t. IX, p. 175.

(2) *Ibid.*, p. 207.

passion est vivante ; elle a une vie propre ; elle grandit, elle rencontre des obstacles. Une passion se développe d'une façon autonome ; elle se nourrit aux dépens de l'homme ; elle peut devenir un cancer de l'âme.

Cette analyse qu'il donne de la poussée et de la croissance d'une passion s'accorde parfaitement avec le système de Louis Lambert. Le point de départ de chaque passion est un désir ; un désir est une action virtuelle, une action est un désir actualisé. Le désir « est un fait entièrement accompli dans notre volonté avant de l'être extérieurement », avant de se transformer en réalité (1). Dans *la Physiologie du Mariage*, Balzac parle ainsi du désir :

« Buffon et quelques physiologistes prétendent que nos organes sont beaucoup plus fatigués par le désir que par les jouissances les plus vives. En effet, le désir ne constitue-t-il pas une sorte de possession intuitive ? N'est-il pas à l'action visible ce que les accidents de la vie intellectuelle dont nous jouissons pendant le sommeil sont aux événements de notre vie matérielle ?... Si nos gestes ne sont que la manifestation d'actes accomplis déjà par notre pensée, jugez combien nos désirs souvent répétés doivent consommer de fluides vitaux ? Mais les passions, qui ne sont que des masses de désirs, ne sillonnent-elles pas de leurs foudres les figures des ambitieux, des joueurs et n'en usent-elles pas les corps avec une merveilleuse promptitude ? (2) »

C'est l'instinct de puissance qui explique la passion de l'avarice et la vie d'un avare. Se jouer d'autrui n'est-ce pas faire un acte de pouvoir, se donner perpétuellement le droit de mépriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas dévorer. Chez Grandet, il se rencontrait, comme chez tous les avares, « un persistant besoin de jouer une partie avec les autres hommes, de leur gagner légalement leurs écus » (3). Les avares vivent d'argent et de dédain, dit le romancier, du mépris qu'ils sentent par leurs victimes ; il faut donc un aliment constant à leur activité malicieuse. Ils ourdissent toujours des trames pour satisfaire ce besoin. Tout pouvoir est un composé de patience et de temps. Les gens puissants veulent et veillent. Grandet employait la moitié de ses nuits aux calculs préliminaires qui donnaient à ses vues, à ses observations, à ses plans leur

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 93.

(2) *Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 217.

(3) *Eugénie Grandet*, t. VIII, p. 371.

étonnante justesse et leur assuraient cette constante réussite de laquelle s'émerveillaient les Saumurois. « La vie de l'avare est un constant exercice de la puissance humaine mise au service de la personnalité. Il ne s'appuie que sur deux sentiments, l'amour-propre et l'intérêt, mais l'intérêt étant en quelque sorte l'amour-propre solide et bien entendu, l'attestation continue d'une supériorité réelle, l'amour-propre et l'intérêt sont deux parties d'un même tout : l'égoïsme. »

Mais il faut noter qu'il y a deux aspects à la passion d'avarice. Dans l'un, que nous venons de discuter, la volonté tend consciemment à exercer sa puissance en dehors d'elle-même. C'est ici l'avarice active qui se sert de sa passion pour l'emporter sur autrui. L'autre aspect est subjectif et passif : la passion, au lieu de s'extérioriser dans les actions de la volonté, se retourne sur elle-même, pour ainsi dire, et s'alimente d'elle-même. A partir du moment où elle se passe à l'intérieur, ce n'est pas la volonté balzacienne. Nous avons vu le premier aspect chez Grandet, mais l'autre se montre d'une façon encore plus frappante. Ainsi chez lui la passion passive grandit presque imperceptiblement et Balzac nous en fait voir tous les développements d'une façon étonnante. Toutes les vicissitudes, toutes les phases de sa passion se déroulent à notre vue et continuent jusqu'au dernier moment de la vie :

« Grandet commençait alors sa soixante-seizième année. Depuis deux ans principalement, son avarice s'était accrue comme s'accroissent toutes les passions persistantes de l'homme. Suivant une observation faite sur les avares, sur les ambitieux, sur tous les gens dont la vie a été consacrée à une idée dominante, son sentiment avait affectionné plus particulièrement un symbole de sa passion. La vue de l'or, la possession de l'or était devenue sa monomanie (1). »

Ce drame se termine par cette scène grandiose :

« ... lorsque le prêtre lui approche des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser l'image du Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir, et ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide. Mon père bénissez-moi, demanda-t-elle. Aie bien soin de tout ! Tu me rendras compte de ça là-bas (2). »

(1) *Eugénie Grandet*, t. VIII, p. 447.

(2) *Ibid.*, p. 371.

Autour de ce chef-d'œuvre d'avarice qu'est Grandet, Balzac a groupé toute une foule de sous-Harpagons et ici nous revenons à l'avarice vue uniquement comme la volonté. Voici l'avare d'Orgemont, des *Chouans*, type pittoresque, qui a une philosophie tout originale : « Si Dieu nous punit du mal, le diable est là pour nous punir du bien, et l'homme placé entre ces deux termes, sans rien savoir de l'avenir, m'a toujours fait l'effet d'une règle de trois dont l'X est introuvable (1). » Avare le banquier auvergnat Graslin qui rogne sur tout dans son ménage, ainsi que les Sauviat, autres auvergnats, commerçants en ferraille, avares à deux, dont l'économie sordide n'est entamée que par l'amour pour leur fille unique ; comme antithèse, Séchard, lui, *roule* et ruine son fils. Dans *les Paysans* nous trouvons Godain, l'avare sans or, le plus cruel de tous les avares. « Car avant celui qui couve son argent, il faut mettre celui qui en cherche, qui regarde en avant avec une fixité terrible », et Rigou, ancien moine défroqué, devenu usurier de village, « l'avare égoïste, plein de tendresses pour ses jouissances, sec et froid pour autrui » (2). Voici l'impitoyable et cynique usurier Gobseck, « jésuite de l'or », « l'homme-billet », tapi dans tous les coins de la *Comédie Humaine*. Pour lui, « l'argent est une marchandise que l'on peut, en toute sûreté, de conscience, vendre cher ou bon marché, suivant le cas » (3). C'est la loi de l'offre et de la demande. L'argent est pour lui, le Pouvoir et le Plaisir, tout l'ordre social. Lui aussi a sa philosophie : « Le malheur est notre plus grand maître ; le malheur apprend la valeur de l'argent, celle des hommes et celle des femmes (4). » Dans *le Cousin Pons* nous avons quatre types d'avares, comme autant de corbeaux autour d'un mourant : le vieux juif Elie Magus, brocanteur sinistre et crasseux, l'auvergnat Remonencq, marchand de bric-à-brac, Fraisier, l'homme de loi taré, et M^{me} Cibot la cupide concierge. Il y a d'autres avares dans la *Comédie Humaine* mais nous nous contentons de citer enfin Maître Cornélius, l'avare somnambule, qui se lève la nuit pour

(1) *Les Chouans*, t. XXII, p. 183.

(2) *Les Paysans*, t. XXIII, p. 244.

(3) *Gobseck*, t. V, p. 420.

(4) *Ibid.*, p. 396.

se voler lui-même, cache des trésors que l'on ne retrouve plus le lendemain, et qui, se croyant réellement volé, fait pendre successivement quatre de ses apprentis.

Ce qui paraît l'avarice, parfois s'explique et se défend sur un autre terrain. Dans *Béatrix* nous trouvons cette pensée : « Quand l'avarice se propose un but, elle cesse d'être un vice, elle est le moyen d'une vertu, les privations excessives deviennent de continuelles offrandes, elle a enfin la grandeur de l'intention cachée sous ses petitesesses (1). »

Ainsi M^{lle} de Pen Hoën était « d'une avarice admirée à dix lieues à la ronde et qui n'y rencontrait aucune désapprobation ». On savait que son avarice avait pour but de rétablir les fortunes de sa famille. Et c'est le même mobile qui amène le vieux juge Blondet à tenir sa maison « selon les usages et coutumes d'une avarice rigoureuse ».

Mais les vrais avares sont une menace pour la société. Comment la société va-t-elle se défendre contre eux ? Balzac suggère un remède économique et tout à fait original.

« La fonction sociale des courtisanes est peut-être de réparer les malheurs de l'avarice et de la cupidité ; leurs dissipations sont peut-être au corps social ce qu'un coup de lancette est pour un corps pléthorique » et « la courtisane est une institution, si elle est un besoin (2). »

C'est ainsi que Balzac résoud le problème. La courtisane a sa valeur économique dans la société ; elle est un agent de restitution et de circulation monétaires ; elle aide à maintenir l'équilibre dans le monde économique. C'est vrai qu'elle ne se doute pas de l'importance de son rôle social, mais notre moraliste est heureusement là pour le lui apprendre ! Rien n'échappe à son observation qui puisse venir à l'appui de sa théorie de cause et d'effet comme principe de la vie.

La passion de cupidité est représentée dans la *Comédie Humaine* en maints endroits, mais nulle part d'une façon si intéressante et si frappante que chez M^{me} Cibot, concierge bavarde, qui commence par être l'amie protectrice de ces deux pauvres innocents, Pons et Schmucke et finit par livrer

(1) *Béatrix*, t. V, p. 37.

(2) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 57.

une partie de leur fortune à des gens cupides, plus intelligents qu'elle.

Balzac a peint avec sa maîtrise habituelle le passage subit chez M^{me} Cibot de la probité la plus entière à la scélératesse la plus profonde. Elle ne recule devant aucun moyen pour arriver à ses fins, elle n'a d'autre pensée que celle de combiner les moyens de réussir. Cette exceptionnelle concentration des forces morales est due au fait qu'elle n'a jamais jusque-là usé de ses facultés intellectuelles ; aussi les trouve-t-elle maintenant fortes et puissantes sous l'influence d'une « idée fixe ». Cette concierge, hantée par la cupidité « devient aussi forte qu'un Nucingen aux abois ».

Mais l'intelligence de la Cibot est, après tout, d'une nature primitive qui lui permet de bien régler le cours des événements dans sa petite sphère personnelle, mais qui n'a aucune puissance au delà de cette limite. Ainsi au moment où Pons devine les trames qu'elle ourdit contre lui et Schmucke il arrive sans aucune difficulté à la faire tomber dans ses propres pièges. Il lui rend pourtant cet hommage : « Elle est plus forte, plus madrée, plus astucieuse, plus machiavélique que je ne le croyais. » Ses complices dans le crime la jouent sans merci et elle finit victime de sa rapacité et de son manque d'intelligence. Elle illustre le cas d'une passion puissante que ne peut régler une intelligence trop faible.

L'amour-passion et la débauche sont deux passions qui figurent largement dans la *Comédie Humaine*. Et de même ici, c'est au fond l'instinct de puissance qui inspire ces passions. Pour Balzac « l'amour, cette immense débauche de la raison, ce mâle et sévère plaisir des grandes âmes, et le plaisir, cette vulgarité vendue sur la place, sont deux faces différentes d'un même fait » (1). Le romancier a su montrer que même entre les êtres qui suivent aveuglément leurs instincts et qui sont assoiffés de la satisfaction de leurs passions sensuelles, il y en a qui sont chercheurs d'infini.

« L'homme supérieur comme l'imbécile, un Hulot comme un Crevel, ressentent également le besoin de l'idéal et celui du plaisir

(1) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 323.

tous vont cherchant ce mystérieux androgyne, cette rareté qui, la plupart du temps, se trouve être un ouvrage en deux volumes (1). »

Mais il se hâte d'ajouter : « Cette recherche est une dépravation due à la société. » Les libertins, ces chercheurs des trésors, sont aussi coupables que d'autres malfaiteurs plus sévèrement punis qu'eux. Ainsi un Hulot, chez lequel, pour Balzac, l'amour-passion est devenue une maladie et un poison, comme elle l'était pour beaucoup de romantiques, par exemple, pour Musset lui-même. Hulot, sur qui les courtisanes dans la *Comédie Humaine* s'expriment ainsi : « Hulot est le premier exemple de l'amour », ce Hulot « n'est plus un homme, mais un tempérament ». Seul le Vice, en la personne de Josepha, l'absout quand elle dit :

« Moi, j'aime mieux un mange-tout, passionné comme toi pour les femmes que ces froids banquiers sans âme qu'on dit vertueux et qui ruinent des milliers de familles avec leurs rails qui sont de l'or pour eux, et du fer pour les gogos ! Toi, tu n'as ruiné que les tiens, tu n'as disposé que de toi ! et puis tu as une excuse, et physique et morale (2). »

Tel Nucingen dont on dit : « J'ai vu M. Nucingen, le banquier, atteint d'une passion de ce genre-là. Cette fantaisie du vieux financier a coûté la vie à quatre personnes (3). Mais si l'artiste chez Balzac admire l'intensité de la passion d'un Hulot ou d'un Nucingen, le philosophe les condamne sans hésitation.

D'un autre genre, Crevel ; Hulot fils se demande, en contemplant tristement son beau-père, si la bêtise et la vanité ne possèdent pas une force égale à celle de la vraie grandeur d'âme. Les causes qui font mouvoir les ressorts de l'âme semblaient être tout à fait étrangères aux résultats (4). Ce Crevel, ancien parfumeur, a son ambition, lui aussi. Il s'est dit : « Je n'ai jamais eu de femme comme il faut... Les houris de Mahomet ne sont rien en comparaison de ce que je me figure des femmes du monde. Enfin, c'est mon idéal, c'est ma folie... (5) » Voilà l'ambition secrète de Crevel. S'élever jusqu'à

(1) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 323.

(2) *Ibid.*, p. 382.

(3) *Ibid.*, p. 320.

(4) *Ibid.*, p. 477.

(5) *Ibid.*, p. 142.

l'une de ces femmes de salon était le désir qu'il avait conçu depuis sa jeunesse et comprimé dans son cœur. Obtenir les faveurs de M^{me} Marneffe fut donc, non seulement pour lui la réalisation de sa chimère, mais encore une affaire d'orgueil, de vanité, d'amour-propre. Son ambition s'accrut par le succès. Il crut finalement arriver à son but. Il éprouva « d'énormes jouissances de tête », et, dit Balzac, lorsque la tête est prise, le cœur s'en ressent, le bonheur décuple. Mais trahi maintes fois par son idéal, le malheureux Crevel, désillusionné, finit par s'écrier : « Me voilà guéri des femmes comme il faut, l'argent ne trompe pas. »

Chez de tels caractères nous voyons un phénomène moral incomplet. L'intelligence produit une agitation dans les passions matérielles de ces hommes, mais elle n'arrive jamais à se combiner assez avec ces passions pour former la volonté. La volonté, nous l'avons vu, naît de l'expansion de l'intelligence en liberté : dans ces cas-ci l'intelligence ne peut pas se répandre : la détermination se fait sans la raison, donc c'est toujours la passion.

Balzac nous a donné un type féminin de la débauche : à l'opposé d'un Hulot nous trouvons une Marneffe, cette Valérie dont l'auteur dit qu'elle doit figurer « comme un type dans cette histoire des mœurs » (1). Si Hulot est toute passion sans volonté, M^{me} Marneffe est toute volonté sans passion. Elle est le type de la femme mariée qui se transforme en courtisane et, sous la protection de sa respectabilité apparente, ruine des vies et des fortunes : « cette femme, dit Balzac, est le libertinage en coupes réglées, elles ne sont pas toutes sur le trottoir » (2). Ces « Machiavels en jupon » sont les femmes les plus dangereuses. De ces femmes il y en a peut-être qui obéissent à la fois à des passions vraies et à la nécessité : « mais pour la plupart les autres sont poussées par la vanité ; celles-ci sont entraînées par les exigences de la toilette et celles-là par l'impossibilité de faire vivre un ménage avec des appointements évidemment trop faibles » (3). Une vraie courtisane, comme les Josepha, les Schontz, les Malaga, les Jenny Cadine,

(1) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 171.

(2) *Ibid.*, p. 172.

(3) *Ibid.*, p. 171.

est un autre genre : elle porte dans la franchise de sa situation un avertissement assez lumineux, un homme sait alors qu'il va à sa ruine.

« Mais la douceuse honnêteté, mais les semblants de vertu, mais les façons hypocrites d'une femme mariée qui ne laisse jamais voir que les besoins vulgaires d'un ménage et qui se refuse en apparence aux folies, entraîne l'homme à des ruines sans éclat, et qui sont d'autant plus singulières que on les excuse en ne se les expliquant pas (1). »

Dévier du sentier de l'honneur est, pour la femme mariée, un crime inexcusable, mais Balzac voit des degrés dans cette situation. Il est quelques femmes qui, loin d'être dépravées cachent leurs fautes et demeurent d'honnêtes femmes en apparence ; mais, d'autre part, certaines d'entre elles joignent à leur faute les ignominies de la spéculation. M^{me} Marneffe est donc le type de ces ambitieuses courtisanes mariées, qui acceptent la dépravation dans toutes ses conséquences et qui sont décidées à faire fortune en s'amusant, sans scrupule sur les moyens (2). On voit, dit Balzac, des M^{me} Marneffe à tous les étages de l'état social, et même au milieu des cours (3).

Pour notre romancier cette débauche se justifie seulement quand elle sert à maintenir l'équilibre dans le monde moral. En d'autres termes, il reconnaît le besoin de la vie des sens pour les grands penseurs, comme l'ont fait d'autres écrivains avant lui. C'est alors que l'amour-passion devient « cette immense débauche de la raison, ce mâle et sévère plaisir des grandes âmes », ou comme on dit dans *l'Envers de l'Histoire contemporaine*, « les distractions nécessaires aux intelligences fortement occupées » (4). Camille Maupin remarque à Calyste à l'égard de Claude Vignon qui se trouve à sa maison de campagne :

« Paris lui manque. Il n'ose se livrer ici à quelque débauche au sein de laquelle il pourrait déposer le fardeau de sa pensée. Hélas ! mon amour n'est pas assez vrai, peut-être, pour lui détendre le cerveau. Je ne l'enivre pas, enfin ! »

Et elle prie Calyste : « Grisez-vous ce soir avec lui, je me

(1) *Cousine Bette*, t. XVII, p. 172.

(2) *Ibid.*, p. 171.

(3) *Ibid.*, p. 172.

(4) *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX, p. 220.

dirai malade et resterai dans ma chambre (1). » Enfin, pour Balzac, ces grands esprits qui se perdent dans le royaume de leurs pensées profondes ont besoin de détourner de temps en temps cette énergie mystique dans un autre sens, pour maintenir leur équilibre. C'est Raphaël dans *la Peau de Chagrin* qui exprime ce rapport entre la Débauche et le Mysticisme lorsqu'il dit : « la débauche est sans doute au corps ce que sont à l'âme les plaisirs mystiques » (2). Mais, pour Balzac, « cette indomptable fureur pour les jouissances » qui « doit être l'apanage des hommes doués de grandes facultés et qui sentent la nécessité d'en contre-balancer le fatigant exercice par d'égales compensations en plaisirs », mène « aux abîmes les gens habiles seulement pour les voluptés » (3). Ainsi un jeune Victorien d'Esgrignon, ainsi un vieux Hulot. Mais ce sont, après tout, des cas à part : ce qui réclame ici notre intérêt surtout, c'est l'amour-passion légitime et sincère.

* * *

Dans *Un Grand Homme de province à Paris*, D'Arthez reproche à Walter Scott d'avoir composé une œuvre où manque, soit par ignorance, soit par prudence, la peinture de la passion, peinture pourtant indispensable si l'on veut comprendre les événements mêmes de la vie sociale : la femme porte le trouble et le désordre dans la société par ses passions ; c'est pourquoi l'artiste, qui veut aussi faire œuvre de peinture de mœurs, ne doit pas négliger de représenter des femmes passionnées devant qui cèdent les autorités les plus graves et les mieux établies ; aussi verrons-nous dans *les Splendeurs et Misères des Courtisanes* M^{me} de Sérizy braver les lois et les plus respectables usages de la justice afin de laver de tout soupçon Lucien de Rubempre qu'elle aime follement ; elle le fera sans aucun respect humain ; elle le fera impunément, avec la complicité muette des grands magistrats vaincus par le spectacle d'une telle naturelle humanité. Les mouvements de la passion échappent à l'appréciation des hommes de loi. Comme on poursuivait devant lui l'admirable ciseleur Ben-

(1) *Béatrix*, t. V, p. 93.

(2) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 144.

(3) *Le Cabinet des Antiques*, t. XI, p. 36.

venuto Cellini, coupable d'assassinat, le Pape Paul III fit cette étonnante réponse : « Des hommes uniques dans leur art comme Cellini ne doivent pas être soumis aux lois. » Pareillement les grands passionnés sont de grands artistes qui savent travailler leur cœur. Est-ce à dire que la passion est à elle-même sa propre justification ; qu'elle ne saurait non plus recevoir d'autre sanction que son échec ou son succès ; qu'elle n'est justiciable que d'elle-même ? Pour les romantiques, oui ; mais pour Balzac, non. Bien plus, pour les romantiques non seulement la passion amoureuse s'approuve ou se condamne en son propre nom et de sa propre autorité, mais encore elle est un moyen de sanctification personnelle ; un être dégradé, avili, ne peut être régénéré et relevé que par elle. C'est ainsi que, pour les romantiques, il n'y a pour la courtisane d'autre salut que dans l'amour.

C'est vrai qu'à première vue Balzac a semblé faire, comme la plupart de ses contemporains, une apologie romanesque de la courtisane, de cette destinée où se mêlent tant de splendeurs et tant de misères. La courtisane, quand elle est vraiment amoureuse, se change en une femme divine de désintéressement et de dévouement ; sa passion devient sa vertu. Balzac a retracé en un émouvant tableau, la vie de l'actrice Coralie, du jour où elle connut Lucien de Rubempre. Elle se montre une autre femme complètement transformée ; c'est une renaissance, comme si tout le passé était aboli ; tout est nouveau : tout recommence sur une base nouvelle.

« Elle s'enivrait de ce noble amour qui réunissait les sens au cœur pour les exalter ensemble. Cette divination qui permet d'être ici-bas deux pour sentir, mais *un* dans le ciel pour aimer, était son absolution — l'actrice se sentait sanctifiée (1). »

Absolution, sanctifiée, quoi de plus net. Il semble qu'elle a beaucoup aimé et d'un amour tout humain. Les fautes, les dérèglements, les excès, tout cela est dès lors emporté par un large courant purificateur ; qu'importent les anciennes erreurs ? Mais Coralie meurt. Cette régénération est encore plus merveilleuse chez la courtisane Esther, dans *Splendeurs et Misères*. Esther, par amour pour Lucien, accepte de renoncer complètement à sa vie passée. Elle obéira au faux abbé Carlos

(1) *Les Illusions perdues*, p. 280.

Herrera qui veut la faire instruire dans une institution religieuse afin d'en faire une jeune fille semblable aux jeunes filles du beau monde et digne de Lucien. Esther y connaîtra les douceurs de la religion et d'une vie paisible, vie dont elle rompt la monotonie par l'espoir de goûter un jour aux côtés de Lucien un bonheur sans mélange ; pour aimer et se faire aimer il n'y a rien de pénible qu'elle ne fasse. Plus tard quand Colin Herrera l'obligera à déployer ses anciennes ruses de courtisane afin de tourner la tête au riche baron de Nucingen et d'obtenir de lui de grosses sommes d'argent qui permettront à Lucien d'épouser une noble héritière du faubourg Saint-Germain, Esther se dévouera sans arrière-pensée, elle fera commerce de ses charmes ; non seulement elle consentira, mais encore elle aidera à ce mariage ; elle sacrifiera sa pudeur, elle sacrifiera son amour à son amant ; suprême sacrifice, suprême renoncement, où se révèle une âme infiniment tendre, désintéressée et courageuse. Mais Esther meurt aussi, comme Coralie. Pourquoi ? Il se peut que l'on ne trouve pas de réponse à cette question dans ces deux histoires elles-mêmes ou seulement sous un voile. Il faut donc considérer les grandes passions amoureuses qui se voient dans les autres romans de Balzac, ou plutôt chercher la réponse dans l'œuvre complète vue dans l'ensemble. Et nous trouverons qu'une fois de plus Balzac, tout en admirant esthétiquement ces passions intenses qui l'émerveillent par leur force sublime, les voit comme une menace à la paix de la société et parce qu'elles manquent de stabilité et d'équilibre et aussi dans ces cas-ci, parce qu'elles sont des passions illégitimes. Et sa sociologie tradionaliste devait bientôt le détourner même de ces chemins en exigeant qu'il glorifiat l'institution du mariage, et jusqu'au mariage de raison.

Car ce ne sont pas seulement les courtisanes qu'il condamne ; ce sont encore les femmes qui se laissent entraîner par leur passion à des fautes comme l'adultère, fautes qui troublent profondément les rapports sociaux. On lit dans *Honorine* que l'adultère est « une des plaies inhérentes à l'état social ? (1) » Et, ailleurs, Balzac dit ceci :

(1) *Honorine*, t. IV, p. 369.

« Il y a je ne sais quoi de terrible dans la situation où parvient une femme mariée, alors qu'un amour illégitime l'enlève à ses devoirs de mère et d'épouse. — L'infidélité est chez la femme comme la crédulité chez un prêtre, le dernier terme des forfaitures humaines ; c'est pour elle le plus grand crime social, car pour elle il implique tous les autres (1). »

Il se trouve des exemples éclatants de cette passion, dans les nouvelles *la Femme de Trente Ans* (dont la fin est étrangement mélodramatique) et *la Femme abandonnée*.

M^{me} d'Aiglemont, la femme de trente ans, a épousé jeune encore, un homme qui n'a d'autres qualités que sa belle prestance et son habileté de cavalier ; elle a bientôt connu l'humiliation d'une vie en commun où ne règne pas l'amour. Après être longtemps restée fidèle à ses devoirs d'épouse et de mère, elle finit par céder à sa passion pour un gentilhomme anglais, qui meurt pour avoir voulu sauver l'honneur de sa maîtresse, et plus tard pour le brillant Charles de Vandenesse, de qui elle aura plusieurs enfants. Cet adultère poétique se termine dans le malheur, l'épouse coupable est dans la suite cruellement punie ; ses enfants auront une fin tragique. Elle veut se justifier par cette parole : « Je ne crois pas manquer aux lois de Dieu en cédant aux affections qu'il a mises en mon âme (2). » Et pourtant voilà un principe très dangereux, si on le pousse jusque dans ses dernières conséquences ; cet abandon à la nature, Balzac le blâme, cela ne fait aucun doute. De même, M^{me} de Beauséant, la femme abandonnée, a voulu être heureuse, et a cru l'être en quittant son mari et en aimant le marquis d'Ajuda Pinto : trahie par son amant, elle s'est retirée en province, c'est là qu'elle rencontre le jeune Gaston de Neuil, dont la curiosité a été éveillée par le prestige qu'une telle aventure donne à cette femme ; elle lui dit sa vie, lui explique sa conduite. Mais le romancier ne lui permet pas de jouir de ce nouvel amour tranquillement : elle doit s'exiler. Elle part pour la Suisse, où la rejoint le jeune homme, avec qui elle connaît là-bas plusieurs années de parfait bonheur. Plus tard, mortellement blessée par le mariage de Gaston, elle refusera de le revoir ; désespéré, il se tue sur le champ. M^{me} de Beau-

(1) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 332.

(2) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 96.

séant ne pouvait accepter ce partage, puisque dans la pureté de son amour résidait toute sa justification. Cette idée est éminemment romantique ; elle est développée et illustrée surtout par George Sand : un grand nombre de ses livres traitent ce thème de la rédemption de l'être humain par l'amour.

De ce genre de romans Balzac a fait une parodie frappante dans *le Lys dans la Vallée*, où il se moque brillamment du mysticisme passionnel en faisant parler la sensuelle et fougueuse Anglaise qui a séduit Félix de Vandenesse, lady Dudley. Elle raille son amant de rester attaché à cette M^{me} de Mortsauf qui ne cesse de le sermonner (1). Ce passage est admirable d'ironie, tous les lieux communs du mysticisme passionnel s'y retrouvent. Quoi de plus agréable à Dieu que ce total sacrifice de soi dont elle honore son amant ? N'est-ce pas un renoncement sublime, apparenté au renoncement du mystique ? Balzac parle à ce propos de la plaisanterie anglaise comme d'un acide qui corrode si bien les êtres sur lesquels il tombe, qu'il en fait des squelettes lavés et brossés (2). Après un tel discours, en effet, il ne reste plus rien de ces mensonges par lesquels la passion cherche à déguiser sa vraie nature. C'est d'une horreur de la sublimation que fait preuve lady Arabella Dudley, en tenant ce langage magnifique d'hypocrisie et de sophisme.

Tous ces passionnés sont des déséquilibrés chez qui la passion règne et auxquels l'intelligence et la volonté font défaut. La sensibilité sensuelle l'emporte sur la sensibilité morale. C'est le physique qui provoque les déterminations, qui motive les actions extérieures, non pas le moral.

En somme, la *Comédie Humaine* est pleine d'ambitieux de toute espèce. Ambitieux dans son commerce, le pauvre César Birotteau, ce poème des vicissitudes bourgeoises, « ce peuple de douleurs » ; ambitieux l'inénarrable Crevel, puant de suffisance, et *l'illustre* Gaudissart, le joyeux commis-voyageur en bonneterie et en Saint-Simonisme, qui finit directeur de théâtre, songe à la députation, pour faire comme tout le monde, car tous les personnages de Balzac rêvent d'être

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 263.

(2) *Ibid.*, p. 263.

députés ou pairs de France. Et voici un autre ambitieux qui, au lieu d'avoir cette ambition personnelle, qui souvent sacrifie l'avenir au présent, avait l'ambition de famille. C'était là le dessein le plus profondément enfoncé dans le cœur de ce bourgeois, Lecamus, dont tout le caractère était « ferme et absolu ». Ce vieillard était un de ces lourds et profonds ambitieux qui se courbent pendant cinquante ans devant chacun, en se glissant de porte en porte, sans qu'on sache comment ils sont arrivés, mais qui « se trouvent assis et au repos là où jamais personne, même parmi les plus audacieux, n'aurait osé s'avouer un pareil but au commencement de la vie, tant était forte la distance, tant d'abîmes étaient à franchir et où l'on devait rouler ! » (1) On pourrait augmenter indéfiniment cette liste d'ambitieux qui se trouvent dans l'œuvre de Balzac.

On rencontre dans la *Comédie Humaine* beaucoup d'ambitieux, dont les ambitions ont été frustrées, et voilà que la force volontaire, — la volonté — se tourne de toute sa puissance vers la vengeance. Vengeance ! On peut croire que même dans ce domaine, Napoléon a été l'inspirateur indirect de la peinture de cette grande passion.

Dans cette lutte où les ambitieux s'affrontent, où ce sont seulement les plus forts qui l'emportent, on voit constamment l'arme de vengeance mise au service d'une volonté obstinée.

La vengeance se trouve dans toutes les sphères de la vie :

« Moi, dit la Cousine Bette, j'ai vu la vengeance partout dans la nature, les insectes périssent pour satisfaire le besoin de se venger quand on les attaque — et les prêtres — ne disent-ils pas que Dieu se venge, et que sa vengeance dure l'éternité (2). »

L'amour et la haine sont les deux sentiments qui s'alimentent par eux-mêmes, on haït de plus en plus, comme on aime tous les jours davantage quand on aime — mais, des deux, la haine a la vie la plus longue. L'amour a pour bornes des forces limitées, il tient ses pouvoirs de la vie et de la prodigalité, la haine ressemble à la mort, à l'avarice, elle est pour ainsi dire, une abstraction active, au-dessus des êtres et des choses. L'amour est en quelque sorte l'or, et la haine

(1) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX, p. 75.

(2) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 473-474.

est le fer de cette mine de sentiments qui gît en nous. La haine s'accroît par des espérances trompées. On consume sa vie et dévoue son intelligence dans la haine. C'est un sentiment poussé jusqu'à l'absolu. Lucien était la vengeance de Vautrin. La jalousie forme la base de ces caractères. L'envie reste toujours cachée dans le fond du cœur. C'est la rage à froid : c'est la forte volonté qui calcule lentement et de propos délibéré. Ceux qui vivent pour leur haine et leur vengeance savent couvrir leur passion jusqu'au moment de frapper. Les volontés fortes « veulent et veillent ». Elles sont la dissimulation personnifiée.

C'est la Lorraine, « ce caractère de Corse et de Sauvage » où se trouvait tout à la fois un Iago et un Richard (1) ; c'est « ce Mohican », dont les pièges sont inévitables, dont la dissimulation est impénétrable, dont la décision rapide est fondée sur la perfection inouïe des organes (2) ; c'est cette Cousine Bette « la haine et la vengeance sans transaction » (3), c'est elle dont Balzac a fait son chef-d'œuvre, son monument, son monstre, d'une passion haineuse. Ce caractère fortement trempé pendant toute sa jeunesse par la pauvreté et le travail, corrodé par la jalousie de sa cousine, finit « par comprendre la vie en se voyant à la merci de tout le monde » (4). Et elle forme ses armes pour le jour de sa vengeance ; elle se laisse traiter sans façon par tous ses parents ; elle sait amadouer les domestiques en leur payant de petits pourboires de temps en temps, en causant toujours avec eux pendant quelques instants avant d'entrer dans le salon. Cette familiarité, sa complaisance sans bornes, sa fausse bonhomie avec les jeunes gens à qui elle était sympathique, car elle savait deviner et épouser leurs idées, elle leur paraissait une bonne confidente ; sa discrétion absolue qui lui méritait la confiance des gens d'un âge mûr, car elle possédait les qualités d'homme — tout en cette fille, en apparence si faible, si humble et si peu redoutable, donnait à croire qu'elle était dans une telle dépendance de tout le monde, qu'elle était condamnée à un mutisme

(1) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 127.

(2) *Ibid.*, p. 128.

(3) *Ibid.*, p. 128.

(4) *Ibid.*, p. 43.

absolu. « C'est une bonne et brave fille ! » était ce que tous disaient d'elle.

A force de vivre dans la capitale, la capitale la transforme superficiellement. Le poli parisien fait rouille sur cette âme si vigoureusement trempée, mais elle reste toujours l'enfant « qui voulait arracher le nez de sa cousine » ; et si elle n'était pas devenue raisonnable « l'aurait tuée en un paroxysme de jalousie » (1). Elle ne dompte que par la connaissance des lois et du monde sa sauvagerie, « cette rapidité naturelle avec laquelle les gens de la campagne de même que des sauvages passent du sentiment à l'action » (2). Sous ce déguisement elle poursuit la course de ses vengeances avec une impitoyable logique, elle démolit à coups pressés cette famille qui, de jour en jour, lui devient plus odieuse : elle espère donner des coups mortels à la baronne et sa famille. Entrée dans l'existence qui lui était propre, elle y déploie toutes ses facultés ; elle règne « à la manière des Jésuites, en puissance occulte » (3). Les jouissances de la haine satisfaite sont les plus ardentes, les plus fortes au cœur. « Elle expie son bonheur, se dit la Lorraine de sa malheureuse victime, je suis heureuse, je me souviens de mon enfance. Chacun son tour. Elle sera dans la boue et moi, je serai comtesse de Forzheim (4). » Mais, ivre de sa puissance, cette volonté indomptable va trop loin — elle dépasse son but. La Lorraine, comme il arrive souvent, a trop réussi. Le Maréchal, qu'elle avait espéré épouser, meurt des coups portés par elle à cette famille. Vaincue au bout de cette longue lutte, marquée pour elle par tant de victoires, elle garde le secret de sa haine au milieu de son affreuse agonie. Elle a, du moins, la suprême satisfaction de voir tous ses parents en larmes autour de son lit et la regrettant comme le bon ange de la famille (5).

Tel un autre, Troubert, ce géant de volonté qui avait « les mains à Paris et les coudes dans le cloître Saint-Gatien » (6), et qui est resté couché durant douze années devant Chape-

(1) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 45.

(2) *Ibid.*, p. 45.

(3) *Ibid.*, p. 188.

(4) *Ibid.*, p. 189.

(5) *Ibid.*, p. 151.

(6) *Le Curé de Tours*, t. IX, p. 237.

loud, et dévorant Chapeloud et persécutant encore Chapeloud dans son ami, l'abbé Birotteau. La trame dans laquelle il avait enveloppé cette vengeance si habilement ourdie, révéla à Birotteau, mais trop tard, le pouvoir de son ennemi et la profondeur d'une vengeance si lentement calculée. Troubert était sûr de posséder toujours la dépouille de ceux qu'il avait si cruellement haïs : Chapeloud comme un ennemi qui l'avait si longtemps parqué chez M^{lle} Gamard, en lui interdisant tout avancement et lui fermant les salons de Tours — et Birotteau, parce qu'en lui se retrouvait encore Chapeloud. Par sa dissimulation, par l'apparence d'un manque total d'ambition et par sa vie toute sainte, durant ces douze années, Troubert avait tranquilisé les craintes que sa capacité soupçonnée et sa terrible apparence avaient inspirées à ses supérieurs. Il triomphe, grâce à son intelligence qui était aussi cauteleuse que sa volonté était indomptable.

De la même catégorie, Du Croisier, homme haineux, qui est capable de couvrir une vengeance pendant vingt ans. Frustré dans ses ambitions politiques il conçut pour la famille d'Esgrignon et pour leur notaire une de ces haines sourdes et capitales qui devient une rage froide. Sa passion de vengeance était implacable. Lui aussi use de dissimulation pour surprendre son ennemi. Il paraissait avoir pris le parti de vivre tranquillement, comme s'il eût désespéré de la victoire ! Puis, au moment opportun il frappe et ruine la fière maison d'Esgrignon. Dans ces deux caractères, Troubert et du Croisier, nous voyons l'Intelligence et la Volonté également fortes, également puissantes : il en résulte un équilibre qui est bien rare dans les personnages de Balzac.

Les sentiments de haine acquièrent d'autant plus d'intensité qu'ils s'exercent sur de petites choses et au milieu d'une sphère étroite, dit l'écrivain. Ce sont là les petites volontés, les petites vengeances, qui ne savent s'exercer que par une sourde persécution. Elles emploient des armes toutes différentes de celles des grandes vengeances. Quand les petits esprits satisfont leurs sentiments, bons ou mauvais, ils le font par des petitesse incessantes. Une des plus détestables habitudes de ces « esprits lilliputiens » est de supposer leurs propres petitesse chez les autres. Ainsi M^{me} Vauquer, trompée dans ses espérances auprès du père Goriot, employa sa malice de

femme à inventer de sourdes persécutions contre sa victime. Désespérée de rencontrer un homme inattaquable elle se mit à le déconsidérer et fit ainsi partager son aversion à ses pensionnaires qui, par amusement, servirent ses vengeances (1). M^{me} Vauquer a plusieurs émules en mesquinerie, en petitesse dans la *Comédie Humaine*, comme par exemple, M^{lle} Gamard. Celle-ci avait conçu un désir qui grandissait de jour en jour, il était devenu chez elle une passion semblable à celle de Birotteau pour l'appartement de son ami Chapeloud. Toute son ambition était de faire de son salon un lieu de réunion où chaque soir un certain nombre de personnes se rendraient *avec plaisir*. Mais, hélas ! l'abbé Birotteau fit avorter l'espoir de M^{lle} Gamard. Le chagrin qu'elle ressentit du renversement de son plan favori se transforma en haine et en désir de vengeance. Le vicaire devint l'objet d'une persécution et d'une vengeance froidement calculées. Les mauvaises intentions de M^{lle} Gamard eussent sans doute été beaucoup plus tôt devinées par un homme d'esprit. Birotteau était « de ces gens qui sont prédestinés à tout souffrir, parce que, ne sachant rien voir, ils ne peuvent rien éviter : tout leur arrive » (2).

On rencontre beaucoup de ces « petits esprits » dans l'œuvre balzacienne. Ils ont besoin de despotisme pour le jeu de leurs nerfs, dit Balzac, « comme les grandes âmes ont soif d'égalité pour l'action du cœur » (3). Ils peuvent affirmer leur puissance à leurs propres yeux par un empire ou cruel ou charitable sur autrui, selon leur tempérament. « Ajoutez le véhicule de l'intérêt et vous aurez l'énigme de la plupart des choses sociales ». C'est de cette façon que l'écrivain explique l'attitude de M^{lle} Rogron et de son frère vis-à-vis de la petite Pierrette. Leur persécution était l'instinct d'une « tyrannie imbécile ». Les deux célibataires vivaient de cette persécution : c'était leur seul moyen de dominer : de sorte que « Pierrette devint extrêmement nécessaire à l'existence de ses cousins » (4). Les passions s'alimentent ; elles vivent d'elles-mêmes, une des maximes favorites de Balzac.

(1) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 245.

(2) *Le Curé de Tours*, t. IX, p. 204.

(3) *Pierrette*, t. IX, p. 67.

(4) *Ibid.*, t. IX, p. 67.

Mais entre tous ces types d'ambition que révèle la *Comédie Humaine* il en est un qui occupe la première place dans l'esprit de l'auteur et qu'il a représenté par des exemples multiples. C'est celui de l'arriviste. Une poussée démesurée de l'ambition et de la passion de la puissance, tel était pour Balzac le signe le plus caractéristique de l'époque et c'est ce qui explique pourquoi il y revient si souvent dans son œuvre où une si grande place est accordée au type de l'arriviste.

Ces héros de l'appétit du pouvoir et de la conquête veulent tous être Napoléon, tous ils veulent conquérir le monde. Un même désir, une même force les arrache à leur province, pour les pousser vers Paris. L'exemple de Napoléon qui leur a montré que le pouvoir suprême était à la portée de l'homme de la plus humble extraction les a perdus. Ils ne sont pas contents de lutter, comme leurs pères, en province, pour conserver un héritage, pour se ménager de petites affaires, pour obtenir des honneurs mesquins. Tous ils se précipitent sur Paris qui est leur champ de bataille, de tous les côtés ils viennent comme les Sans-Culottes de la Grande Armée. Ceux qui sont sans argent, viennent à pied, tel le jeune Marcas, qui « était venu à pied, à Paris, à l'âge de vingt ans, riche de deux cents francs » (1). Ils sont la proie des ambitions excessives ils brûlent du sentiment qu'ils sont capables de tout conquérir, qu'ils sont des esprits supérieurs, qu'ils sont « destinés à de grandes choses », que le monde doit céder devant eux. Tous, ils ont une monstrueuse soif de jouissance, ils sont pleins d'envie : ils veulent tout posséder ; ils n'ont qu'un seul désir : « A moi cette femme, cette voiture, ces domestiques, cette richesse, Paris, le monde entier ! » Personne ne trouve sa place toute préparée. Chacun doit lutter, dépenser toutes les énergies de sa jeunesse pour convaincre le monde de sa valeur, de sa supériorité. Balzac a été le premier à montrer que cette lutte qui a lieu continuellement au sein de la société n'est pas moins acharnée que celle qui se déroule sur les champs de bataille. « Mes romans bourgeois sont plus tragiques que vos tragédies », crie-t-il aux romantiques. C'est, précisément cette lutte meurtrière des énergies entre elles qui passionne Balzac.

(1) *Z. Marcas*, t. XXI, p. 417.

C'est elle qu'il analyse, qu'il cherche à saisir, non pas dans ses effets seulement mais surtout dans son essence, comme expression du conscient vouloir-vivre. L'artiste qui est chez lui s'émerveille de toutes ces passions tendues vers un but : que ce but soit bon ou mauvais, peu importe, pourvu que l'homme dépense toutes ses énergies pour y arriver. Car c'est l'intensité de la passion qui intéresse Balzac — c'est cela qui appartient à l'homme, tandis que le succès ou la gloire ne valent rien, puisque le hasard seul les détermine.

C'est pourquoi le romancier a donné à tous ces jeunes ambitieux des muscles plus forts, une éloquence plus brillante, des passions plus véhémentes, une vie plus pleine que n'en ont les autres. « Avoir de l'ambition, a dit Vautrin, ce n'est pas donné à tout le monde » ... « Les hommes ambitieux ont les reins plus forts, le sang plus riche en fer, le cœur plus chaud que ceux des autres hommes (1). » Ce sont les hommes dont les rêves deviennent des actes : ce sont les poètes, dit Balzac, qui écrivent leurs œuvres dans la matière de la vie. Mais tous ils apprennent qu'il faut se débarrasser de ceux qui sont un obstacle sur leur route : ils sont trop nombreux ; ils doivent se dévorer, comme araignées dans un pot, ou bien, il faut, en rampant les empoisonner, ces autres, comme la peste, conseille Vautrin, l'anarchiste, cette grandiose figure du mal dans la *Comédie Humaine* (2).

Tous ils débute au Quartier Latin, ces héros balzaciens, dans des chambres étroites, comme Balzac lui-même a débuté ; Bianchon, l'étudiant en médecine, Louis Lambert, le philosophe, Rubempre, le poète et journaliste, du Tillet qui parle « avec feu et sans s'échauffer — tout du Tillet dans un mot » (3) ; Maxime de Trailles, les Vandenesse qui ne connaissent en fait de morale que la morale utilitaire ; Bixiou « le sel de toute cuisine intellectuelle » (4) qui est « complet » parce que quand il ne raille pas les autres, il se moque de lui-même (5) ; Lousteau « le pique-assiette littéraire » (6) et

(1) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 379.

(2) *Ibid.*, p. 331.

(3) *La Maison Nucingen*, t. II, p. 380.

(4) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 440.

(5) *Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 135.

(6) *La Cousine Bette*, p. 443.

Nathan, journalistes plus ou moins faméliques, ironistes impénitents, affranchis de toute contrainte et de toute vertu ; d'Arthez, philosophe hautain, dont l'ambition secrète ne va pas sans noblesse ; Marcas le jeune patriote enflammé ; Rastignac l'arriviste, le professeur de scepticisme, de corruption et de débauche ; bref, tout un cénacle de jeunes hommes qui sont à leur arrivée à Paris, seulement des caractères rudimentaires, dans toute leur pureté, mais qui représentent toute la vie de la société groupée autour d'une longue table dans la légendaire pension Vauquer.

Mais ensuite plongés dans le tourbillon de la vie, au milieu de cet « enfer » où elle est « plus ardente et plus cuisante » que partout ailleurs, ou « tout fume, tout brûle, tout brille, tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consume » ; soumis à toutes ces influences de la « nature sociale », aux attractions et répulsions magnétiques, aux décompositions chimiques, ces jeunes hommes, ces créatures composées de « salpêtre et de gaz », se transforment, perdent leur être véritable. Le terrible acide qui s'appelle Paris dissout les uns, les ronge, les tue, tandis qu'il cristallise, durcit et pétrifie les autres. Dix ans plus tard, ceux qui ont survécu, et sont devenus tout à fait transformés, se retrouvent sur les sommets de la vie : Bianchon, l'illustre médecin, le baron Rastignac, le ministre, Brideau, le grand peintre, tandis que Louis Lambert, Rubempre et Marcas ont été saisis et brisés par la roue du Destin.

Voilà ce qui passionne Balzac ; voilà à quoi servent maintenant toutes ces lectures de jeunesse, cette connaissance de la chimie, ce dévouement à Cuvier et Lavoisier. Car le corps social ne s'explique pour lui qu'au jour de ce multiple processus d'actions et de réactions, de répulsions et d'attractions, de décompositions et de cristallisations. Sa conception qu'il appelait Lamareckisme — et que plus tard Taine a tournée en concepts philosophiques — était, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, que tout ensemble n'influe pas moins sur l'unité qui en fait partie que l'unité elle-même n'influe à son tour sur l'ensemble ; que chaque individu est un produit formé par le climat, le milieu, les mœurs, le hasard et que chaque être puise sa personnalité essentielle dans cette ambiance pour la faire rayonner à son tour dans une nouvelle sphère.

Cet universel déterminisme du monde physique et moral était pour Balzac un axiome et nous le trouvons illustré dans son œuvre. Toutes les forces de l'existence sont en mouvement, toutes s'enchaînent dans le monde. Balzac a toujours montré que les choses font les hommes — il a toujours fait modifier ses personnages par les événements qui les modèlent comme une glaise dans la main du Destin. Pour citer un seul exemple frappant, jusqu'au jour de son anniversaire Eugénie Grandet se développe sous l'influence morale de sa mère ; après cela, c'est son père, le vieux Grandet qui l'emporte. C'est ce jour anniversaire que pour la première fois elle « eut dans le cœur, de la terreur à l'aspect de son père », qu'elle « vit en lui le maître de son sort ». A ce moment-là, elle apprend à « dissimuler ses sentiments », elle emploie des ruses comme le fait Grandet lui-même. Elle finit par devenir telle que son père la voulait :

« Il l'avait si bien accoutumée à toutes ses façons d'avarice, il les avait si véritablement tournées chez elle en habitudes, qu'il lui laisse sans crainte les clefs de la dépense et l'institue la maîtresse au logis (1). »

Elle se sert inconsciemment de cette expression bien connue de l'avare : *Nous verrons cela*. De sorte que M^{me} des Grasins lui répond : « En ce moment, vous avez toute la voix du défunt votre père (1). » Après la mort de son père, Eugénie continue à vivre

« comme avait vécu la pauvre Eugénie Grandet, n'allume pas le feu de sa chambre, qu'aux jours où jadis son père lui permettait d'allumer le foyer de la salle et l'éteint conformément au programme en vigueur dans ses jeunes années. Elle est toujours vêtue comme l'était sa mère. La maison de Saumur, maison sans soleil, sans chaleur, sans cesse ombragée, mélancolique, est l'image de sa vie (2).

Ce relativisme s'applique donc à tous ces jeunes héros de Balzac. On voit chez eux l'évolution du caractère déterminé par des événements. Tous ils ont leur Rubicon, leur Waterloo : tous ils vivent une seconde à la croisée des chemins, se lancent dans cette guerre de tous contre tous : tous ils se sentent destinés à réussir. Les mêmes batailles se livrent dans les palais et dans les chaumières, dans toutes les classes de la société,

(1) *Eugénie Grandet*, t. VIII, p. 455.

(2) *Ibid.*, p. 478.

dans toutes les professions, dans tous les coins du pays. Parce que partout l'homme est en proie aux mêmes instincts, aux mêmes passions. C'est cela qu'a montré Balzac. Sous la surface de la vie moderne la lutte se poursuit incessamment. A cette époque nouvelle où aucune place n'est réservée pour personne comme autrefois au roi, à la noblesse, au clergé, et où chacun a droit à tout, les efforts des individus se décuplent pour l'emporter sur d'autres, pour arriver à leur but.

C'est Rastignac qui illustre cette évolution du caractère et qui est le type complet de tous les arrivistes dans la *Comédie Humaine*. C'est un jeune noble que ses parents envoient à Paris avec beaucoup d'espoir et peu d'argent, caractère doux, modeste et plein de beaux sentiments. Il tombe dans la pension Vauquer, où nous rencontrons toutes les variétés des tempéraments et des caractères qui se trouvent dans la vie. Là il voit la tragédie du père Goriot, ce « roi Lear inconnu » ; il voit comment ses filles du faubourg Saint-Germain le volent et puis l'abandonnent ; il voit tous les vices de la société, analysés dans cette seule tragédie. Et lorsqu'enfin il suit le cercueil du vieillard trop bon, seul avec un valet et une servante, lorsque dans une heure d'indignation il voit Paris s'étendre à ses pieds des hauteurs du Père-Lachaise jaune et livide comme un mauvais abcès, il connaît d'un coup toute la science de la vie. A ce moment-là, il entend retentir à son oreille la voix de Vautrin, le forçat, sa doctrine d'après laquelle il faut traiter les hommes comme des chevaux de poste, les harceler de coups de fouet tant qu'ils sont devant la voiture et puis les laisser crever quand ils sont arrivés au but : dans cette seconde-là, il devient le baron Rastignac, pair de France, qui passe si souvent dans les livres de Balzac que l'on croit déjà le connaître pour l'avoir rencontré dans la rue, dans un salon ou l'avoir vu fréquemment cité dans les journaux, cet arriviste sans scrupule, ce prototype d'un impitoyable profiteur parisien, ce blagueur féroce qui glisse à travers toutes les mailles des lois et incarne magistralement la morale d'une société corrompue. La dissimulation, c'est l'arme dont Rastignac se sert pour l'emporter sur la société. Il paraît, disent ceux qui le connaissent le mieux,

« brise-raison, sans suite dans les idées, sans constance dans ses

projets, sans opinion fixe, mais s'il se présente une affaire sérieuse, une combinaison à suivre, il ne s'éparpille pas ».

Rastignac se concentre, se ramasse, étudie le point où il faut charger, et il charge à fond de train.

« Avec la valeur de Murat, il enfonce les carrés, les actionnaires, les fondateurs et toute la boutique ; quand la charge a fait son trou, il rentre dans sa vie molle et insouciant, il redevient l'homme du Midi, le voluptueux, le diseur de riens, l'inoccupé Rastignac, qui peut se lever à midi, parce qu'il ne s'est pas couché au moment de la crise (1). »

Rastignac est dans la *Comédie Humaine*, l'expression la plus forte de la passion sensuelle, en d'autres termes, de la vie des sens. Chez lui la passion de l'idée se mêle à la passion du fait ; il veut par son esprit dominer cette société corrompue qu'il méprise. Mais le but de Rastignac reste quand même terrestre ; il veut satisfaire son désir pour des biens matériels. Et du moment où il se laisse attendrir par la tragédie de Goriot, de ce moment-là, il se classe comme un instinctif, non pas comme un abstraitif : il se laisse détourner en partie par les sens : Rastignac se trouve donc sur cette ligne qui sépare la vie des sens de la vie de l'esprit.

Tous ces passionnés que nous venons d'étudier, et qui vivent la vie des sens, ont été consumés par leurs ambitions, ambitions d'amour ou de puissance. Ils ont tout fait pour arriver à leur but et sauf quelques exceptions ils ont échoué pour l'avoir mal jugé ou dépassé. Chez eux l'intelligence n'a pas éclairé les passions, aussi trouve-t-on en eux seulement des passions et pas de vraie volonté. C'est Vautrin qui sait bien les décrire quand il dit à Rastignac :

« Vous êtes encore trop jeune pour bien connaître Paris ; vous saurez plus tard qu'il s'y rencontre ce que nous nommons des hommes à passion... Eh ! bien ces gens-là chassent une idée et n'en dé-mordent pas. Ils n'ont soit que d'une certaine eau prise à une certaine fontaine, et souvent croupie ; pour en boire, ils vendraient leurs femmes, leurs enfants ; ils vendraient leur âme au diable. Pour les uns, cette fontaine est le jeu, la Bourse, une collection de tableaux ou d'insectes, la musique ; pour d'autres, c'est une femme qui sait leur cuisiner des friandises (2). »

(1) *La Maison Nucingen*, t. XIV, p. 351.

(2) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 267.

* * *

Ces ambitieux ont leur pendant dans la *Comédie Humaine* ; il y a des personnages balzaciens qui manquent d'ambition, chez qui il se rencontre trop d'intelligence et pas assez de force volontaire ; faute de cet équilibre, eux aussi sont des hommes « incomplets », et leur manque de passion les perd. Chez un Claude Vignon c'est la volonté, « la force qui dirige la conduite extérieure », qui manquera pour mettre en valeur les plus hauts dons de l'intelligence, paralysés par « le fatal pouvoir d'une omnipotente analyse ». Cette intelligence qui peut critiquer les arts, la science, la littérature, la politique est inhabile à gouverner la vie intérieure. Satisfait de tout pénétrer, de tout comprendre, Vignon méprise les matérialités ; mais atteint par le doute dès qu'il s'agit de créer, il voit les obstacles sans jouir de la beauté, et son action se borne à discuter les moyens, sans rien accomplir. « C'est le tueur de l'intelligence endormi par la méditation, par l'abus de la compréhension ». La critique est son opium, et « son harem de livres faits l'a dégoûté de toute œuvre à faire » (1). Indifférent aux plus petites comme aux plus grandes choses, il est obligé par le poids même de sa tête, de tomber dans la débauche pour abdiquer pendant quelques instants, « ce fatal pouvoir de son omnipotente analyse ». Il était « trop préoccupé par l'envers du génie ». Claude Vignon se croyait aussi grand politique que grand écrivain, mais il se rit en lui-même des ambitieux. Il sait tout ce qu'il peut, il mesure instinctivement son avenir à ses facultés, il se voit grand, il regarde les obstacles, pénètre la sottise des parvenus, s'effraie ou se dégoûte et laisse le temps s'écouler sans se mettre à l'œuvre. C'est un caractère tout intelligence, sans ressorts, sans volonté. Lorsque la volonté manque alors l'intelligence éparpille sa force, n'ayant pas de principe directeur.

« Cet homme, dit Balzac, est d'une haute taille, légèrement voûté, comme tous ceux qui portent un monde d'idées : Mais jamais ces grands longs corps n'ont été remarquables par une énergie continue, par une activité créatrice (2). »

(1) *Béatrix*, t. V, p. 109.

(2) *Ibid.*, p. 108.

On peut croire que Balzac pense ici à Napoléon, ce prodige de volonté, et incidemment à lui-même, quand il fait ces réflexions qui se trouvent répétées en maints endroits de son œuvre. Le romancier aurait l'air de vouloir dire ici que la distance qui sépare l'intelligence (qui se trouve dans le cerveau) des passions matérielles (qui résident au cœur) est responsable du manque de volonté dans le caractère. L'intelligence, comme la lumière, croît en raison du nombre et de la pureté des rayons que l'on met en liberté, mais à quoi bon si elle ne peut pas se combiner avec la matière. De même on peut expliquer les grands froids sur les hautes montagnes où la neige ne fond jamais. Les rayons solaires donnent une lumière brillante éblouissante, mais pas de chaleur. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas assez de matière, de terre sur les sommets pour que la lumière s'y combine et forme de la chaleur. Tout à l'opposé on trouve la grande chaleur dans les vallons. Pareillement dans le monde moral. Quand il y a trop d'intelligence et pas assez de passions matérielles, l'intelligence se trouve presque entièrement dégagée de la matière. Plus elle est dégagée, plus elle est lumineuse, plus elle s'approche de la pensée géniale, mais sans la combinaison de l'intelligence et des passions sensuelles, il n'y a pas de volonté.

Beaucoup de personnages dans l'œuvre de Balzac souffrent de ce manque de volonté : ils représentent le type des ambitions trompées ou mortes, une misère intérieure, une haine endormie dans l'indolence d'une vie assez occupée par le spectacle extérieur et journalier du monde, une inappétence qui cherche des excitants, la plainte sans le talent, la grimace de la force. En de telles natures, sans esprit et sans direction soutenue, dont la vie est composée d'actes sans volonté ou de vœux impuissants, Balzac n'a pas représenté la volonté comme force, action, causalité ; le libre arbitre ou la liberté du moi ne se présente guère que sous la forme d'irrésolution : « Ce vent qui change à toute minute (1). » Ces natures faibles changent souvent d'opinion, elles se font facilement à une nouvelle vie en la croyant tout heureuse. Inhabile à lutter contre les choses, ayant le sentiment des facultés supérieures

(1) *Honorine*, t. IV, p. 378.

(tel un Raphaël, un Godefroid), mais sans le vouloir qui les met en action, se sentant incomplets, sans force pour entreprendre une grande chose, elles finissent par se dégoûter de l'existence et de la société. « J'étais la proie d'une excessive ambition, dit Raphaël à Emile en lui racontant sa vie, je me croyais destiné à de grandes choses, et je me sentais dans le néant (1). » Ces caractères se trouvent souvent sans amis, parce que « l'amitié veut des qualités ou des défauts saillants » (2). Pour de tels êtres, dont les facultés sont incomplètes et qui n'ont pas de forces à opposer au rude mouvement du monde, il n'y a pas d'autre débouché, dit l'écrivain, que de mener dans la retraite la seule vie qui leur convient.

Ainsi le jeune Godefroid, avocat d'un certain talent, mais nourri de l'ambition de ses parents qui voulaient en faire un grand homme. Godefroid et son genre représentent pour Balzac un des types du « jeune homme du xix^e siècle ». Quand il les considère il pense surtout

« aux plus fatales illusions de cette époque, à celles que les familles se font sur les enfants qui possèdent quelques-uns des dons du génie, sans avoir la volonté qui lui donne un sens, sans posséder les principes qui répriment ses écarts ». (Préface de la première édition des *Illusions perdues*, p. 390, t. XXII ; O. C. Calmann Lévy).

Godefroid trouve son état disproportionné avec les rêves de ses parents et les siens et il éprouve du découragement. Chez les natures faibles, dit Balzac, le découragement devient l'envie. « Godefroid se révolta, voulut briller, essaya de parvenir ; il aborda le notariat, le barreau, la littérature successivement », mais tous ses efforts aboutirent à la constatation de son impuissance (3).

De tels caractères sont tout l'opposé de ces autres, à qui la nécessité, la volonté, la réflexion tiennent lieu de talent, et qui marchent droit et résolument dans la voie tracée aux ambitions bourgeoises. Ainsi le camarade de Godefroid qui, doué en apparence de moins de moyens et de moins de fortune, était arrivé « en se mettant à vouloir chaque matin ce qu'il voulait la veille » (4). Un Victorien d'Esgrignon se perd

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 90.

(2) *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX, p. 221.

(3) *Ibid.*, p. 219.

(4) *Ibid.*, p. 223.

justement parce qu'il lui manquait ces disciplines morales « dans le moment de sa vie où, pour s'exercer, sa force aurait eu besoin du régime de contrariétés et de misères qui forma les princes Eugène, les Frédéric et les Napoléon » (1).

Ailleurs encore, c'est la volonté et peut-être le génie tout ensemble, ou simplement l'ardente aspiration d'un jeune être voulant vivre sa vie, qui sont étouffés par l'infortune, qui est, cependant, en d'autres cas, « la sage-femme du génie ». Dans une de ses préfaces Balzac a remarqué que

« durant la belle saison de la vie, certaines illusions, de blanches espérances, des fils argentés descendent des cieux et y retournent sans avoir touché la terre (2) ; »

tels les espoirs d'Athanase Granson, jeune homme de vingt-trois ans, « cet aigle, enfermé dans une cage », qui s'y trouvant sans pâture « allait mourir de faim après avoir contemplé d'un œil ardent les campagnes de l'air et les Alpes où plane le génie » (3). Voilà un autre de ces jeunes gens qui se sentent très forts : tout dans sa physionomie indiquait la puissance « qu'il se savait », l'aspect de sa personne indiquait « l'homme de talent emprisonné ». Si ce n'était pas le génie, c'était la forme qu'il prend ; si ce n'était pas la force d'un grand cœur, c'était l'éclat qu'elle imprime au regard (4). Mais « la vie de province, sans issue, sans approbation, sans encouragement » décrivait un cercle où se mourait cette pensée qui n'en était même pas encore à l'aube de son jour (5). Comme l'a dit ailleurs le romancier :

« Il se rencontre au fond des provinces quelques têtes dignes d'une étude sérieuse, des caractères pleins d'originalité, des existences tranquilles à la superficie, et que ravagent secrètement de tumultueuses passions ; mais les aspérités les plus tranchées des caractères, mais les exaltations les plus passionnées finissent par s'y abolir dans la constante monotonie des mœurs (6). »

(1) *Le Cabinet des Antiques*, t. XI, p. 36.

(2) *Préface de la première édition d'Eugénie Grandet*, t. XXII, p. 386. O. C. Calmann-Lévy.

(3) *La Vieille Fille*, t. X, p. 290.

(4) *Ibid.*, p. 289.

(5) *Ibid.*, p. 290.

(6) *Préface de la première édition d'Eugénie Grandet*. O. C., Calmann-Lévy, t. XXII, p. 385.

Et encore :

« N'y a-t-il pas dans la lente action du sirocco de l'atmosphère provinciale, qui détend les plus fiers courages, relâche les fibres, et désarme les passions de leur acuité ? Si tout arrive à Paris, tout passe en province ; là, ni relief ni raillie ; mais là, des drames dans le silence ; là, des mystères habilement dissimulés ; là, des dénouements dans un seul mot ; là, d'énormes valeurs prêtées par le calcul et l'analyse aux actions les plus indifférentes. On y vit en public (1). »

On trouve toujours chez Balzac une préoccupation scientifique mise au service de quelque fait moral. Tout à l'opposé de tant d'autres jeunes esprits de la *Comédie Humaine*, Athanase ne peut pas échapper à sa misère pour arriver à Paris, où peut-être ses talents lui auraient valu l'assistance des hommes supérieurs ou des femmes, qui reconnaissent le génie dans son incognito. Pour Balzac, le génie procède de deux manières : ou il prend son bien, comme ont fait Napoléon et Molière, aussitôt qu'il le voit ; ou il attend qu'on vienne le chercher quand il s'est patiemment révélé. Le jeune Granson était de cette dernière catégorie : il appartenait à la classe d'hommes de talent qui s'ignorent et se découragent facilement. Son âme était contemplative, il vivait « plus par la pensée que par l'action ; il était puissant dans le monde des esprits » (2), mais le mépris que le monde déverse sur la pauvreté le tuait.

Balzac a toute une théorie sur les effets de la solitude. Un même exemple « le moucheron dans l'ambre » a servi à un philosophe pour exprimer l'idée que le temps ne peut altérer ce qui est soustrait à toute influence des agents physiques, et au romancier pour rendre une idée analogue sur les effets de la solitude. C'est Albert Savarus qui remarque : « La solitude est comme un morceau d'ambre au sein duquel un insecte vit éternellement dans son immuable beauté (3). » Cette concordance, pour inattendue qu'elle soit, entre Balzac et l'auteur du *Monde comme représentation et volonté*, n'a rien de

(1) *Préface de la troisième édition d'Eugénie Grandet*. O. C., Calmann-Lévy, t. XXII, p. 385.

(2) *La Vieille Fille*, t. X, p. 290.

(3) *Albert Savarus*, t. III, p. 85.

surprenant à la réflexion. Schopenhauer et Balzac ont vécu dans le même temps, lu les mêmes livres, admiré Goethe et Cabanis, participé au même monde d'idées, ils ont été tous deux intéressés par les sciences naturelles, auxquelles ils empruntent souvent l'un et l'autre les mêmes comparaisons. Dans la *Comédie Humaine*, d'Arthez exprime diversement la même pensée : « Il faudrait savoir ce que la solitude et le travail constant laissent d'innocence au cœur » (1). Et voici encore une idée à cet égard : « La passion devient plus profonde en devenant plus tranquille ».

Mais la solitude ne convient pas à tout le monde :

« la solitude n'est habitable que pour l'homme de génie qui la remplit de ses idées — ou pour le contemplateur des œuvres divines qui la trouve illuminée par le jour du ciel, animée par le souffle et par la voix de Dieu ».

La solitude est une des « ressources terribles » qu'emploie la justice moderne : c'est « la souffrance multipliée par l'infini » (2).

Dans le cas d'Athanase : « la chaleur énervante d'une solitude sans courant d'air étendait l'arc qui se bandait toujours et l'âme se fatiguait par cet horrible jeu sans résultat » (3). Il enfouissait dans son âme ses pensées de gloire, mais il tenait encore plus profondément enseveli le secret de son cœur, une passion qu'il avait pour sa parente éloignée, cette M^{lle} Cormon que guettaient le Chevalier de Valois et du Bousquier, ses rivaux inconnus. Athanase considéra d'abord son mariage avec M^{lle} Cormon comme une manière d'arrêter sa vie qui serait définie, il pourrait s'élancer vers la gloire, rendre sa mère heureuse, il se savait capable de fidèlement aimer M^{lle} Cormon. A force d'y penser, bientôt sa propre volonté créa, sans qu'il s'en aperçut, une passion réelle. Ce sentiment si profondément caché dut grandir de jour en jour. « Les désirs, l'espoir, les méditations grossissaient dans le calme et le silence, dans l'âme d'Athanase » (4). Sous ses espoirs trompés, le jeune homme ne peut plus supporter la vie. Comme le dit Balzac :

(1) *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 334.

(2) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 190.

(3) *La Vieille Fille*, t. X, p. 290.

(4) *La Vieille Fille*, t. X, p. 378.

« lorsque l'âme et l'imagination ont agrandi le malheur, en ont fait un fardeau trop lourd pour les épaules et pour le front, quand une espérance longtemps caressée, dont les réalisations apaiseraient le vautour ardent qui ronge le cœur, vient à manquer, et que l'homme n'a foi ni en lui, malgré ses forces, ni en l'avenir, malgré la puissance divine, alors il se brise (1). »

Un autre de ces « incomplets » en caractère, c'est ce Victorien d'Esgrignon, dont nous avons déjà parlé. Cette âme, « qui tenait par tant de coins à la poésie, était pourtant frappée d'une épouvantable faiblesse à son centre, faiblesse de voluptueux ». Egoïste, d'une complaisance pernicieuse, dès que la sensation parlait, sa cervelle obscurcie semblait ne pas exister : les jouissances des sens étaient tout pour lui. Ses faibles efforts pour changer d'habitude n'aboutissaient à rien. Pour Balzac il n'y a jamais rien de bon à attendre des jeunes gens qui avouent leurs fautes, s'en repentent et les recommandent. « Les hommes à grand caractère n'avouent leurs fautes qu'à eux-mêmes, ils s'en punissent eux-mêmes ». Quant aux faibles « ils retombent dans l'ornière, en trouvant le bord trop difficile à côtoyer » (2). Victorien d'Esgrignon se trouve parmi ces faibles ; il lui manque, à lui aussi, la volonté de mettre en valeur « les dons de l'intelligence ».

On pourrait trouver bien d'autres exemples de ces caractères incomplets et parmi eux des femmes. Ainsi cette Béatrix, sur qui Maxime de Trailles, ce connaisseur des femmes s'exprime ainsi :

« Ne regrettez pas Béatrix, c'est le modèle de ces natures vaniteuses, sans énergie, coquettes par gloriole — c'est la femme sans cœur et sans tête, étourdie dans le mal — enfin, c'est un incomplet pour le vice comme pour la vertu (3). »

Chez quelques personnages de la *Comédie Humaine* à caractère mixte, il se rencontre autant de force que de faiblesse et ils peuvent être déterminés aussi bien à rester purs qu'à deve-

(1) *La Vieille Fille*, t. X, p. 378.

(2) *Le Cabinet des Antiques*, t. XI, p. 56. Dans *la Peau de Chagrin* et aussi dans *les Pensées* on lit que le « remords est la vertu des faibles, on a peur ».

Et encore dans *Séraphita*, p. 261 : « le remords cette vertu des faibles, est une impuissance, il recommencera sa faute. Le repentir est une force, il termine tout ».

(3) *Béatrix*, t. V, p. 375.

nir criminels, suivant la pression des plus légères circonstances. Ils peuvent être assez vivement emportés par la passion pour commettre un crime, mais ils n'ont pas la force de le porter en eux-mêmes sans de cruelles agitations. Ainsi le banquier Castanier, quoique décidé à recueillir le fruit d'un crime à moitié consommé, hésitait à poursuivre son entreprise en proie à « une fièvre de pensée » et à tant de sentiments contraires, qu'il en résultait une sorte d'inertie momentanée. Il ressemblait, dit le romancier, à beaucoup des soldats de Napoléon, qui avaient le courage tout physique du champ de bataille, sans avoir le courage moral qui rend un homme aussi grand dans le crime qu'il pourrait l'être dans la vertu (1).

Dans *l'Envers de l'histoire contemporaine*, Balzac a remarqué que « le pouvoir moral est comme la pensée, sans limites ». C'est justement ce pouvoir moral qui fait défaut à maints personnages balzaciens.

Chez les natures flegmatiques, les passions matérielles manquent presque entièrement ; il n'y a donc pas d'aliment pour la volonté et la force volontaire prend la forme des caprices, des habitudes, des dadas.

« Personne n'ose dire adieu à une habitude. Beaucoup de suicides se sont arrêtés sur le seuil de la mort par le souvenir du café où ils vont jouer tous les soirs leur partie de domino (2). »

Et ailleurs Balzac remarque qu'un homme qui n'a pas de dada ignore tout le parti que l'on peut tirer de la vie (3). Le notaire Regnault est un de ces gens insignifiants qui trouve son bonheur à « monter sur un dada ». La grande affaire de sa vie, c'est l'histoire du testament de la comtesse Merret et il insiste pour raconter cette histoire à quiconque veut l'écouter. Le fait d'avoir participé à cet événement lui donne une idée extraordinaire de soi et oriente toute sa vie.

« A ces mots, un air qui exprimait tout le plaisir que ressentent les hommes habitués à monter sur un dada passa sur la figure du notaire... Il était heureux ! Un homme qui n'a pas de dada ignore

(1) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 329.

(2) *Le Cousin Pons*, t. XVIII, p. 19.

(3) *Autre Etude de Femme*, t. VII, p. 411.

tout le parti qu'on peut tirer de la vie. Un dada est le milieu précis entre la passion et la monomanie (1). »

Il en va de même pour l'employé de bureau Colville dont la passion est de tirer l'horoscope des hommes célèbres en se servant de l'anagramme de leur nom.

« Erigeant l'anagramme en science, il prétendait que le sort de tout homme était écrit dans la phrase que donnait la combinaison des lettres de ses noms, prénoms et qualités (2). »

L'abbé Grisel est aussi ridiculement engoncé dans ses petites habitudes. Il a passé sa vie à étudier et à traduire la Bible, de sorte qu'il la connaît par cœur et ne peut plus s'exprimer qu'en termes bibliques (3).

En *Massimilla Doni* on remarque que

« tous ceux qui se sont accoutumés à quelque goût particulier choisi dans tous les effets de l'amour, et qui concorde avec leur nature, savent qu'aucune considération n'arrête un homme, qui s'est fait une habitude de sa passion (4). »

Un dada qui commence comme une habitude peut devenir une monomanie et parfois détruire la vie d'un homme d'une façon même grotesque en même temps que tragique.

Et Balzac fait conter à l'abbé Herrera l'histoire quelque peu grotesque du jeune secrétaire qui avait contracté l'habitude de mâcher du papier. Il mange par inadvertance le traité de paix entre la Russie et la Suède — est condamné à mort, puis gracié. Il finit par épouser sa protectrice et c'est là l'histoire des débuts de la famille des Biron de Courlande (5).

Il y a une explication physiologique selon Balzac pour ces monomanies. Dans *Splendeurs et Misères* nous lisons que l'homme arrivé au point d'être un monomane sous la pression d'un sentiment et à cause de son intensité, se trouve souvent dans la situation « où le plongent l'opium et le hachich ». Ce qui dans le cerveau n'était qu'une idée devient une créature animée ou une créature vivante.

« La science en est à croire aujourd'hui que, sous l'effort des pas-

(1) *Autre Etude de Femme*, t. VII, p. 411.

(2) *Les Employés*, t. XIX, p. 118.

(3) *Œuvres complètes*. Calmann-Lévy, t. XX, p. 60.

(4) *Massimilla Doni*, t. XXVII, p. 15.

(5) *Illusions perdues*, t. XII, p. 312.

sions à leur paroxysme le cerveau s'injecte de sang, et que cette congestion produit les jeux effrayants du rêve dans l'état de veille ; tant on répugne à considérer la pensée comme une force vive et génératrice (1). »

Tous les collectionneurs de la *Comédie Humaine* appartiennent à la famille de ceux qui suivent un dada. La passion de collectionner peut avoir même une valeur pour l'âme de l'homme.

« En effet, aucun ennui, aucun spleen ne résiste au moxa qu'on se pose à l'âme en se donnant une manie. Vous tous qui ne pouvez plus boire à ce que, dans tous les temps, on a nommé la coupe du plaisir, prenez à tâche de collectionner quoi que ce soit (on a collectionné des affiches !) et vous retrouverez le lingot du bonheur en petite monnaie. Une manie, c'est le plaisir passé à l'état d'idée (2). »

On sait que Balzac lui-même était un collectionneur passionné. La galerie de tableaux du vieux Pons n'est-elle pas, selon toute probabilité, la propre collection de Balzac. Pons « possédait un musée pour en jouir à toute heure, car les âmes créées pour admirer les grandes œuvres ont la faculté sublime des vrais amants ; ils éprouvent autant de plaisir aujourd'hui qu'hier » (3). Chez le vieil usurier Magus, la passion des belles toiles est la seule forme sous laquelle l'idéal pénètre dans une vie autrement plate et sèche.

« Cette âme vouée au lucre, froide comme un glaçon, s'échauffait à la vue d'un chef-d'œuvre, absolument comme un libertin, lassé des femmes, s'émeut devant une fille parfaite, et s'adonne à la recherche des beautés sans défaut. Ce don Juan des toiles, cet adorateur de l'idéal, trouvait dans cette admiration des jouissances supérieures à celles que donne à l'avare la contemplation de l'or. Il vivait dans un sérail de beaux tableaux (4). »

C'est chez Facino Cane que cette passion de collectionneur atteint à une grandeur démoniaque et fantastique. Ce grand seigneur vénitien déraciné finit par n'être plus qu'un pauvre musicien aveugle, qui vit cependant toujours dans le sauvage espoir de s'assurer un jour le trésor des doges.

(1) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 122.

(2) *Le Cousin Pons*, t. XVIII, p. 13.

(3) *Ibid.*, p. 12.

(4) *Ibid.*, p. 142.

Il arrive parfois que le caractère et la volonté se confondent.

Chez tels personnages comme le Père Grandet, le caractère se déroule immuablement dans un milieu donné, et la volonté n'est autre chose que le caractère même tirant ses moyens de réussite de son adaptation à ce milieu.

Chez le juge Popinot de même le caractère est tout. « Il est juge comme la mort est la mort. » Et on connaît ce vieux bourgeois Lecamus dont on dit que « tout son caractère était ferme et absolu ». Il tient son dessein enfoncé dans son cœur, car ce profond politique connaissait trop bien son temps pour ignorer les grands mouvements qui se préparaient (1).

Mais en d'autres types de la *Comédie Humaine* le développement de la conduite n'est pas aussi rigoureusement déterminé par le point de départ. Nous avons ici la volonté humaine avec ses incertitudes et les faits à venir avec toute leur contingence. Qui l'emportera dans son dessein d'épouser la pieuse et riche M^{lle} Cormon, l' « ex-fournisseur Dubousquier », ou l'encore séduisant « Chevalier de Valois », personifications de deux époques et de deux sociétés ? Ces deux garçons étaient rivaux ; le libéral et le royaliste s'étaient mutuellement devinés, malgré la savante dissimulation avec laquelle ils cachaient leur commune espérance à toute la ville. Presque tout Alençon croyait la vie de ce Chevalier exempte d'ambition et d'intérêts graves ; « mais aucun homme n'a une vie aussi simple que ses envieux la lui font ». Le Chevalier nourrissait un ambitieux désir poursuivi avec une tenacité profonde de Sixte-Quint ; il voulait se marier avec cette vieille fille riche, sans doute dans l'intention de s'en faire un marche-pied pour aborder les sphères élevées de la Cour. Dubousquier, frustré dans toutes ses ambitions politiques et comme tous ceux qui « ne peuvent plus vivre que par la tête », portait dans ses sentiments haineux la tranquillité d'un ruisseau faible en apparence, mais intarissable ; « sa haine était comme celle d'un nègre, si paisible, si patiente, qu'elle trompait l'ennemi » (2). Il avait couvé sa vengeance contre la société pendant quinze années et remâchait toujours ses plans de fortune, car il ne pouvait plus être qu'ambitieux, « comme tous les hommes qui ont

(1) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX, p. 76.

(2) *La Vieille Fille*, t. X, p. 278.

trop pressé l'orange du plaisir » (1). L'ambition et le jeu sont inépuisables, dit le romancier. Aussi, chez un homme bien organisé, « les passions qui procèdent du cerveau survivront-elles toujours aux passions émanées du cœur » (2). Cette volonté, « drue et fruste », tirant sa force de la violence même de ses appétits ambitieux, cette volonté qui semblait impuissante comme une insurrection, étant servie par les circonstances, aura raison de la diplomatie si avisée du connaisseur de l'âme féminine, de l'ancien homme de cour, diplomatie trop finement calculatrice pour n'être pas déroutée par les imprévisibles délibérations d'une fille bornée et entièrement ignorante. Ainsi se perdent des miracles d'intrigue dans un cercle ingrat, l'homme d'Ancien régime conservant toutefois dans sa défaite et hors de sa sphère sa supériorité de beau joueur qui a mené son jeu dans les règles.

Mais voici maintenant une volonté de puissance non servie par des circonstances. Marcas, cet homme d'Etat qui « portait tout un gouvernement dans sa tête », est républicain et mystique dans sa ferveur pour tout ce que la grande Révolution représentait. Voulant servir sa patrie, il avait rêvé le luxe en rêvant l'exercice du pouvoir : il vivait de son ambition. Il a voué tous ses talents, toute sa vie à sa patrie, mais elle n'en veut pas. Bien qu'accablé sous le poids d'une douleur morale, Marcas n'est pas un de ces faibles rongés par le remords ; « il n'y avait pas le moindre indice de remords dans ses traits ». Chez lui, c'est la résignation conseillée par la raison qui a démontré l'inutilité momentanée des talents, l'impossibilité de vivre dans le milieu qui nous est propre. Cet homme sublime qui savait tout, qui avait tout approfondi, meurt de ses peurs « pour la destinée de la France » (3).

Dans l'œuvre de Balzac nous trouvons de grandes volontés frustrées par de petites. Il est naturel que la défaite d'une volonté s'armant pour un grand dessein soit plus fréquente que celle d'une volonté tenace, mais bornée. « Une pensée mesquine mais fixe » une patience d'insecte, aura le triomphe

(1) *La Vieille Fille*, t. X, p. 281.

(2) *Ibid.*, p. 281.

(3) *Z. Marcas*, t. XXI, p. .

aisé sur « la mobilité des grandes pensées » (1). Et de même que Balzac nous peint l'homme sous la domination des choses, son œuvre nous donnera aussi parfois le spectacle d'une personnalité supérieure paralysée par les rets inextricables tendus autour d'elle par « des volontés de Pygmées ». Un marquis d'Aiglement est une de ces personnes à mérite factice qui interrogent au lieu de parler, qui

« ont l'air de mettre les autres en scène pour éviter de poser devant eux ; puis, par une heureuse adresse, ils tirent chacun par le fil de ses passions ou de ses intérêts et se jouent ainsi des hommes qui leur sont réellement supérieurs, en font des marionnettes et les croient petits pour les avoir rabaissés jusqu'à eux (2). »

Mais cet homme qui passe dans le monde pour supérieur « était modeste au logis, il y sentait instinctivement la supériorité de sa femme, quelque jeune qu'elle fût » (3).

Un autre « homme petit » est le lieutenant de cet homme d'Etat, Z. Marcas, dévoué à sa patrie ; il a assez d'esprit pour apprécier la valeur de son directeur et pour savoir que Marcas, une fois arrivé, resterait comme un homme nécessaire, tandis que lui serait déporté à quelque colonie obscure. Il doit tuer Marcas pour ne pas être tué. Il résout donc de mettre des obstacles invincibles à l'avancement de son chef, tout en cachant cette pensée sous les formules d'un dévouement absolu. Il finit par voir Marcas dans l'abîme où il l'a plongé.

On trouve beaucoup de cas pareils dans l'œuvre balzacienne.

* * *

Tous ces passionnés que nous venons de considérer cherchent toujours un bien terrestre ; chez eux la passion se déploie « tantôt faible », « tantôt forte » ; à un moment donné c'est la volonté qui manque, à un autre, c'est l'intelligence. Il n'y a rien de stable dans leur vie puisqu'ils se laissent détourner sans cesse par les sens.

(1) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 42.

(2) *Ibid.*, p. 42.

(3) *Ibid.*, p. 42.

CHAPITRE V

LA VOLONTÉ

DANS LA « COMÉDIE HUMAINE »

II. — LA VIE PERSONNELLE OU VOLONTAIRE

Nous sommes passés du fait à l'idée, de la force brutale à la force intellectuelle.

Le Cabinet des Antiques.

L'ambition de dominer sur les esprits est la plus forte de toutes les passions.

Maximes et Pensées de Napoléon.

Mais voici maintenant des personnages dont la qualité maîtresse est bien la volonté, avec toute la portée que ce mot prend sous la plume du moraliste : hommes d'action du modèle napoléonien, hommes d'Etat ayant appris à l'école des passions le maniement des grands intérêts ; génies de la science et de l'art dont la volonté et le sens moral ont été trempés par ces mêmes privations de la jeunesse qui mènent l'arriviste vers le mépris et l'absence de scrupules. Chez tous ces passionnés c'est le cerveau qui règne ; ils sont tous « hommes de cerveau » et ainsi ils sont les représentants de la vie spirituelle, de la vie de l'esprit, la seconde division de la vie morale de l'homme. Nous avons donc passé du domaine des passionnés du fait à celui des passionnés de l'idée ; chez ceux-ci c'est la passion pour la passion, l'ambition pour l'ambition, le « pouvoir pour le pouvoir » ; tous, ils aspirent à l'infini, à l'absolu de leur passion ; c'est là la volonté qui se présente à l'état pur et en pleine conscience d'elle-même. Toutes les forces de l'être se sont concentrées et étendues vers un seul but, et tout est sacrifié pour arriver à ce but. Ce sont les

vrais Napoléon de la *Comédie Humaine*, pas les arrivistes, mais les *arrivés* ; ce sont eux qui font les lois, qui dirigent le commerce, qui règnent sur des sociétés et sur des nations. Ce sont des rois chez qui la vie ne réside plus que dans la tête. Ce sont les vrais héros balzaciens, les préférés de son cœur et de son esprit : c'est par eux qu'il exerce toute la force qui le ronge tandis qu'il reste cloué à sa table : il vit en eux, il fait en imagination tout ce qu'ils font : ils réalisent pour lui tous ses rêves de puissance, ses rêves de dominer la société. Leur volonté est l'exercice aisé d'une force inhérente à l'être né pour commander. Ce type du grand homme impérieux, du chef altéré de pouvoir, le type romantique du sur-homme qui n'obéit qu'aux lois esthétiques et se place au-dessus de la morale, c'est Balzac qui en est le premier créateur. A côté d'un tel héros balzacien, un arriviste comme Julien Sorel apparaît mesquin ; car chez lui l'appétit de puissance se satisfait des biens immédiatement à la portée de sa main ; il lui manque la vision de l'absolu que possèdent les grands passionnés de Balzac.

Chez Wilfrid nous voyons ce type admirablement incarné. Comme Balzac lui-même, ce que Napoléon n'a pu faire, il le fera. Il ne lui suffit pas de dévaster l'Europe, de se faire obéir d'elle tout entière ; il conquerra aussi la Russie, puis l'Asie ; il arrachera l'Inde aux Anglais ; son instinct de puissance ne connaît aucune borne (1).

La pensée, dit Balzac, prise comme moyen unique de domination, engendre des avars politiques, des hommes qui jouissent par le cerveau, qui, semblables aux jésuites, veulent le pouvoir pour le pouvoir. Un de Marsay est un de ces « Harpagon de domination ». Chez lui la formation de la volonté pour cette stratégie politique et mondaine, où « le jeu de toutes les passions complique celui de la politique », est la réussite d'une culture du moi due à l'hérédité, à l'éducation et à l'habitude prise de la maîtrise de soi et de l'absolu sentiment de sa supériorité. C'est de Marsay qui dit dans *Autre Etude* :

« L'homme d'Etat n'existe que par une seule qualité, savoir

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 311.

être toujours maître de soi (1). » Et aussi ceci : « l'homme d'Etat doit avoir dans son moi intérieur, un être froid et désintéressé qui assiste en spectacle à tous les mouvements de notre vie, à nos passions, à nos sentiments et qui nous souffle, à propos de toute chose, l'arrêt d'une espèce de barème moral » (2). L'expérience des passions, instructive pour un esprit lucide, a réalisé en lui le dédoublement du sentiment et de la froide pensée qui délibère (l'être intérieur), et qui pourra dès lors se jouer dans l'action et ne pas se livrer dans l'expansion des plaisirs.

« Quand ce phénomène a lieu chez un jeune homme », dit de Marsay, en racontant sa vie à quelques amis, « un jeune homme, Pitt ou Napoléon, si vous voulez, est-il une monstruosité ? Je suis devenu ce monstre de très bonne heure et grâce à une femme... ; guéri de l'amour pur, absolu — en fait d'amour, je devins athée comme un mathématicien... et l'empire qu'alors j'ai su conquérir sur les mouvements irréfléchis qui nous font faire tant de sottises m'a donné ce beau sang-froid que vous connaissez (3).

Tel Napoléon « riant et bon à minuit entre des femmes, et le matin maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain » (4). On pourrait dire la même chose de tous les grands hommes d'affaires, de tous les hommes de passion violente. Par une pensée de derrière la tête (le propre de l'intelligence étant de profiter de tout), les puérilités du snobisme, les rites frivoles du dandy et du fat sont utilisés par de Marsay, non moins que l'inaccessibilité à la crainte pour s'affermir dans son attitude de domination. Il est le type de la volonté se jouant avec aisance parmi de grands intérêts, et le type de l'homme supérieur à toute situation. Cet homme d'Etat ou mondain de la grande espèce déploie aussi un génie particulier, esthétiquement soucieux de propreté morale, mais se donnant carrière par delà le *Bien* et le *Mal*. Différent du savant, de l'artiste sincère, et en général de l'homme qu'un sentiment exclusif ou un intérêt idéal ennoblit et sanctifie il met en pratique la morale des Maîtres ;

(1) *Autre Etude de Femme*, t. VII, p. 366.

(2) *Ibid.*, p. 366.

(3) *Ibid.*, p. 366.

(4) *Ibid.*, p. 395.

force dirigeante de la société, en compagnie de quelques pairs, il entend être rétribué par elle en jouissances et en pouvoir.

« Quel bonheur dit-il, d'imposer à la masse des émotions et de n'en pas recevoir, de la dompter, et ne jamais lui obéir ! Si l'on peut être fier de quelque chose, n'est-ce pas d'un pouvoir acquis par soi-même, dont nous sommes à la fois la cause, l'effet, le principe et le résultat ? (1) »

Et encore cet instinct de puissance et de supériorité se montre quand il dit à la mystérieuse Paquita : « J'éprouve un immense plaisir d'échapper à la stupide juridiction de la masse. »

Autour de ce caractère Balzac fait se condenser en maximes tout un art du vouloir et du pouvoir. Bien d'autres personnages encore dans son œuvre servent d'illustration à ces maximes, mais ce sont des réalisations incomplètes ou anormales d'un type dont de Marsay représente l'exemplaire rare et achevé. Maxime de Trailles (*le Député d'Arcis*) ne s'abusait jamais sur sa situation. De là venait sa force. « Les gens forts sont toujours leurs propres critiques », autre aphorisme de Balzac (2). Le rôle que joue Maxime exige un être « doué de facultés rares ». « Quel homme de fer que celui qui résiste aux alternatives du jeu, aux rapides voyages de la politique, aux dissipations des galanteries nécessaires, qui fait de sa mémoire une bibliothèque de ruses et de mensonges, qui enveloppe tant de pensées diverses, tant de manèges, sous une impénétrable élégance de manière » (3). Mais quelque fort qu'il soit un de Trailles ne devient jamais un de Marsay.

Michel Chrestien, l'admirateur inconnu de la princesse de Cadignan, était un de ces grands politiques auxquels, comme à de Marsay, il ne manque que le mouvement de ballon de la circonstance, pour devenir tout d'un coup ce qu'ils doivent être. Jeune républicain, il a péri en 1831 (4).

Tel autre est mené par les circonstances et mu par le désir de parvenir, mais, flétri par cette misère des débuts qui n'est salulaire qu'aux âmes foncièrement probes, il sera tout ambition, sans être vraiment un caractère. Sa volonté ne sera

(1) *La Fille aux Yeux d'or*, t. XIII, p. 390.

(2) *Le Député d'Arcis*, t. XXI, p. 388.

(3) *Ibid.*, p. 391.

(4) *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 316.

que l'instrument tendu à se briser d'une fortune incertaine. Nous avons déjà vu de ces « incomplets » dans la *Comédie Humaine*. Un autre aura dans l'esprit la diplomatie de l'ancienne cour aiguisée par le commerce des femmes, mais sans l'opportunisme de l'homme qui juge son époque et l'accepte telle qu'elle est. L'homme d'Etat doit faire à tout propos le décompte de chaque événement, quelque fortuit qu'il puisse être (1). Balzac revient sans cesse à cette idée. Vautrin dit à Rastignac : « L'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire (2). » De même Rastignac est décrit dans *Etude de Femme* comme « un de ces jeunes gens très sensés qui essayent de tout et semblent tâter les hommes pour savoir ce que porte l'avenir » (3). Plus tard ce sera le baron Rastignac qui saura conduire les événements et profiter des circonstances. Un grand écrivain, d'Arthez, obtient sa popularité parce que « gentilhomme pauvre, il avait compris son époque en demandant tout à une illustration personnelle » (4).

Mais dans la *Comédie Humaine* ils ne sont pas seulement les hommes chez qui l'on trouve ce dédoublement du sentiment et de la froide pensée qui délibère. Chez une M^{me} de Maufri-gneuse cette qualité était « certes grande », mais « horrible dans une femme » (5). M^{me} de Maufri-gneuse est amoureuse du jeune Victorien d'Esgrignon, mais tous les deux sont accablés de dettes. Que faire ?

« De même qu'un naturaliste prend le plus magnifique des lépi-doptères et le fiche sur du coton avec une épingle, M^{me} de Maufri-gneuse avait ôté son amour de son cœur pour penser à la nécessité du moment, prête à reprendre sa belle passion sur sa ouate immaculée quand elle aurait sauvé sa couronne de duchesse. Chez elle pas de ces hésitations que Richelieu ne confiait qu'au père Joseph, que Napoléon cacha d'abord à tout le monde : elle s'était dit : ou ceci ou cela (6). »

Bref, la duchesse s'était ordonné à elle-même « absolument

(1) *Autre Etude de Femme*, t. VII, p. 366.

(2) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 337.

(3) *Etude de Femme*, t. III, p. 385.

(4) *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 317.

(5) *Le Cabinet des Antiques*, t. XI, p. 92.

(6) *Ibid.*, p. 93.

comme Napoléon oubliait et reprenait à volonté le fardeau de ses pensées», de ne songer à cette avalanche de soucis qu'en un seul moment et pour prendre un parti définitif. Elle avait la faculté de se séparer d'elle-même et de contempler le désastre à quelques pas, au lieu de se laisser enterrer au dessous (1). C'était chez elle vraiment le triomphe de l'être intérieur sur l'être extérieur.

De même Camille Maupin, cet esprit fort « cette force intellectuelle », qui s'est dit : « je veux l'amour », mais chez qui l'esprit est clairvoyant et le cœur aveugle.

« Elle fut épouvantable de clarté sur elle-même. Elle souffrait et analysait sa souffrance, comme Cuvier, Dupuytren expliquaient à leurs amis la marche fatale de leur maladie et le progrès que faisait en eux la mort. Camille Maupin se connaissait en passion aussi bien que ces deux savants se connaissaient en anatomie (2). »

C'est d'elle que l'on dit : « chez elle l'animal est si complet, si bien ramassé, d'une nature si léonine, qu'un homme quelque peu turc regrette l'assemblage d'un si grand esprit dans un pareil corps, et le voudrait tout femme » (3).

Enfin, dans une sphère supérieure ce n'est plus au mobile de l'ambition personnelle se confondant accidentellement avec celui de l'intérêt public que nous avons affaire. Avec « ce grand roi » (4), moins méconnu aujourd'hui par nos historiens récents, que sut être Catherine de Médicis dans des circonstances ingrates, c'est maintenant la volonté trompée par les déboires, armée de ruse par la nécessité, qui, en luttant pour soi, lutte pour les destinées séculaires d'un peuple, c'est « l'intelligence qui plane sur une nation » et qui « ne peut éviter un malheur, celui de ne plus trouver de pairs pour être jugée, quand elle succombe sous le poids des événements. » Cette haute intelligence elle l'avait exercée dans sa première défaite, s'était « formée à la lutte ». La soif de domination qui dévorait cette Italienne, son envie de conquérir le pouvoir fut si grande qu'elle ne pouvait plus vivre que par les intrigues du gouvernement « comme un joueur ne vit que par

(1) *Le Cabinet des Antiques*, t. XI, p. 92.

(2) *Béatrix*, t. V, p. 93.

(3) *Ibid.*

(4) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX. Introd., p. 8.

les émotions du jeu » (1). Elle qui avait sacrifié ses enfants à sa passion pour la puissance, et dont on disait : « elle n'est plus mère, elle est toute reine », cette femme est devenue « la mère des armées et des empires » (2). Elle n'avait de passion « que dans la cervelle » ; elle était sans autre passion que celle du pouvoir.

Toutes ces volontés de puissance que nous venons de considérer et qui se déploient dans un état pur poursuivent leurs buts en conformité avec les règles et les lois de la société : mais il reste encore une autre forme que peut prendre cette volonté de puissance. Cette forme se voit sous cette troisième expression de la société que Rastignac a appelée la révolte, et c'est là la plus grande de toutes. Pour Balzac la volonté prend son plein élan là où l'individu vraiment grand rompt avec la société et la défie : de là sa sympathie pour le révolté, qu'il glorifie et dont il fait un des types les plus caractéristiques de son œuvre. C'est le jeune homme dénué de ressources, de titres, brûlant d'ambition, qui « menace du poing la société tout entière » (3) et dont le seul désir est la conquête de Paris. Ainsi du Tillet qui ne connaît ni son père ni sa mère et qui, jetant à la société un regard de haine l'apostrophe « tu seras à moi... ». Mais quiconque connaît la *Comédie Humaine* sait que c'est Rastignac qui est l'incarnation la plus frappante de ce type : Rastignac qui, contemplant des hauteurs du Père-Lachaise Paris qui sombre dans les lueurs du soleil couchant s'écrie : « A nous deux maintenant. » Que de fois Balzac n'a-t-il pas erré ainsi à vingt ans dans les allées du Père-Lachaise environné des tombes de ces grands écrivains qui étaient ses inspireurs, et combien de fois n'a-t-il pas, lui aussi, lancé son défi à cette ville qui ne voulait pas le recevoir. Le révolté, l'insurgé qui sont en lui se retrouvent dans maints de ses personnages : pas besoin pour le comprendre de cet aveu qu'on trouve dans une lettre : « J'ai admirablement compris le corsaire. » Et d'un corsaire il a donné un portrait saisissant dans *la Femme de Trente ans*.

Pourquoi cette sympathie de la part de Balzac pour le ré-

(1) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX. p. 273.

(2) *Ibid.*, p. 300.

(3) *Le Père Goriot*, t. VI.

volté ? La révolte ne représente certes pas le bien à ses yeux : ce n'est pas la solution philosophique qu'il propose pour soulager les maux de la société. C'est parce que Balzac a été lui-même toute sa vie un révolté : il s'est toujours trouvé en conflit avec cette société qu'il voulait gouverner et qui ne voulait pas se laisser faire : cette société qui savait si mal l'apprécier. Toute son existence ne fut qu'un duel avec la société. Sorti de rien il exigeait tout et il devait forcer le monde à le reconnaître. Troublé par un génie dont il ne comprenait pas les élans et qui le tourmentait sans qu'il trouve encore l'expression voulue, il avait eu à lutter pendant des années contre le mépris et la mauvaise volonté de ceux qui l'entouraient. Personne pour l'aider, pour le diriger, pour comprendre les forces qui surgissaient en lui, et qu'il ne pouvait d'ailleurs pas comprendre lui-même. Que de combats, que de jalousies, de méchancetés, d'incompréhensions, de calomnies lui faudra-t-il supporter avant qu'il ne triomphe enfin avec *les Chouans* en 1829. Toute sa vie il a gardé quelque chose de ce sentiment qu'il était un contre tous. C'est qu'il ne veut pas seulement qu'on reconnaisse en lui le penseur et le poète aussi bien que le romancier ; il veut être de cette haute société qui le raille quand il cherche l'amour des duchesses, ou qu'il veut s'imposer comme dandy. Cette société, c'est la belle et mystérieuse Féodora qui la symbolise dans la *Comédie Humaine*. Et dans *la Peau de Chagrin*, on trouve le motif de sa vengeance contre elle dans les mots de Raphaël

« Je voulais me venger de la société, je voulais posséder l'âme de toutes les femmes en me soumettant les intelligences, et voir tous les regards fixés sur moi quand mon nom serait prononcé par un valet à la porte d'un salon (1). »

Et de même, Raphaël voit dans son propre suicide une vengeance contre cette société, il veut lui laisser un cadavre qui restera pour elle un mystère. Ce même sentiment de vengeance contre une société qui l'a méconnu anime les plans de conquête démesurés que rêve son Wilfrid. Et le même motif réapparaît dans *la Duchesse de Langeais*. En faisant le portrait de cette reine de tous les salons aristocratiques, Balzac voulait atteindre la société entière. Il voulait l'humilier et ne

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 93.

pouvant le faire en réalité, il inventa ce personnage de Montriveau, qui enlève la belle duchesse de Langeais, mais qui, une fois seul avec elle dans la nuit se révèle en dompteur triomphant de la Circé : il sort des tisons, le fer rouge avec lequel il veut la marquer, puis il la laisse partir, après l'avoir convaincue de son pouvoir. Cette œuvre, Balzac l'écrivit sous l'empire de la déception qu'il avait éprouvée avec la duchesse de Castries, cette femme au cœur froid, fertile en coquetteries et en mesquineries, qui s'était amusée de lui pendant plusieurs années.

Ce qui explique en partie sa sympathie pour le révolté, c'est la théorie qu'il s'est faite du droit naturel. Dans un passage des *Splendeurs et Misères*, il défend ce droit qui se laisse difficilement accorder avec le droit naturel admis par le catholicisme :

« L'une des gloires de Royer-Collard est d'avoir proclamé le triomphe constant des sentiments naturels sur les sentiments imposés — en prétendant que la loi de l'hospitalité, par exemple, devait lier au point d'annuler la vertu du serment judiciaire. Il a confessé cette théorie à la face du monde, à la tribune française ; il a courageusement vanté les conspirateurs, il a montré qu'il était humain d'obéir à l'amitié plutôt qu'à des lois tyranniques tirées de l'arsenal social... Enfin, le droit naturel a des lois qui n'ont jamais été promulguées et qui sont plus efficaces, mieux connues que celles forgées par la société (1). »

Et, comme toujours, l'auteur ne se contente pas de constater cette théorie et sa foi dans une telle hypothèse ; il lui donne aussi une application pratique dans une des scènes les plus émouvantes de la *Comédie Humaine*, celle où le Marquis d'Aiglemont se sent contraint de donner asile à l'inconnu, en fuite devant la justice, qui réclame son hospitalité pendant deux heures et le paie en devenant le ravisseur involontaire de sa fille. C'est dans la bouche de ce révolté que Balzac met encore une charge contre la société et les lois qui la gouvernent. Quand le marquis, ayant appris qu'il héberge un assassin, veut le mettre à la porte, l'autre répond :

« Il n'y a pas de terre en France où je puisse poser mes pieds avec

(1) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI. p. 98.

sécurité mais, si la justice savait, comme Dieu, juger les spécialités, si elle daignait s'enquérir qui, de l'assassin ou de la victime est le monstre, je resterais fièrement parmi les hommes. Ne devinez-vous pas des crimes antérieurs chez un homme qu'on vient de hacher ? Je me suis fait juge et bourreau, j'ai remplacé la justice humaine impuissante. Voilà mon crime (1). »

De même Balzac explique le désastre de Lucien de Rubempré. Il est l'artisan de son malheur, car il a méconnu « la loi de solidarité qui l'unissait à Colin » (2).

Mais le romancier a exprimé ailleurs nettement le fond de sa pensée en ce qui concerne les rapports de l'homme avec la société. Rousseau avait dit que la société rend l'homme méchant. Condorcet avait répliqué non elle le perfectionne. Balzac se trouve entre ces deux positions :

« L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes ; la Société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur ; mais l'intérêt développe alors énormément ses penchants mauvais. »

Avec Rousseau, Balzac conçoit une opposition dans le rapport nature-société. Mais il prend parti pour la société contre la nature. La loi naturelle étant donnée trop de liberté mènerait aux abus. Il existe pourtant des droits sacrés de la nature qu'il faut défendre contre une société dépravée ou mal dirigée. De là de légitimes indignations du père Goriot :

« La justice est pour moi, tout est pour moi, la nature, le Code civil. Je proteste ! La patrie périra si les pères sont foulés aux pieds. Cela est clair. La Société, le monde, roulent sur la paternité, tout croule si les enfants n'aiment pas leurs pères (3). »

On sait en effet que la loi paternelle et les droits paternels sont une des thèses auxquelles tient le plus l'écrivain.

De là aussi les plaintes pathétiques du vieux colonel Chabert, contre la société qui l'a si maltraité :

« J'ai été enterré sous des morts ; mais maintenant, je suis enterré

(1) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 166.

(2) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 99.

(3) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 497.

Voir : *Préface* à la 3^e éd. du *Père Goriot* (1835), t. XXII : O. C., p. 416, où Balzac écrit : « L'auteur a eu le soin d'expliquer comment le bonhomme était en révolte contre les lois sociales, par ignorance et sentiment. »

sous des vivants, sous des actes, sous des faits, sous la Société toute entière, qui veut me faire rentrer sous terre (1). »

C'est l'homme social, qui intéresse Balzac ; c'est l'homme dans ses rapports avec la société, qui a toujours fait l'objet de ses études. Il le considère, l'analyse, à la lumière de sa « nature sociale » ou « nature morale », exactement comme les naturalistes étudient les phénomènes de la nature physique. Pour lui les forces de la nature physique correspondent toujours aux forces sociales : l'une explique l'autre. Il existe entre elles une interaction et une interdépendance mutuelle et continue.

Balzac a toujours gardé en quelque sorte ce sentiment de sympathie pour l'un contre tous, même quand, à partir de 1832, il a professé des convictions légitimistes et a mis son œuvre au service de la Monarchie et de l'Eglise. Mais peut-être ce qui explique le mieux sa sympathie pour le révolté, c'est le plaisir esthétique qu'il éprouve à se pencher sur une forte individualité. De toutes les formes que puisse prendre la volonté de puissance c'est le révolté qui la déploie dans l'état le plus pur : l'individu qui est en guerre avec la société, qui est délivré de toute entrave peut déployer au maximum toutes ses énergies, toute sa passion de puissance. Il se peut qu'il représente aussi, pour Balzac, la révolte contre la société bourgeoise, contre la médiocrité, contre le courant démocratique, contre toutes les choses qu'il méprisait et haïssait le plus dans son époque. En 1844, il s'exprime ainsi :

« L'aplatissement, l'effacement de nos mœurs va croissant. Il y a dix ans, l'auteur de ce livre écrivait qu'il n'y avait plus que des nuances. Mais, aujourd'hui, les nuances disparaissent. Il n'y a plus de mœurs tranchées et de comique possible que chez les voleurs, chez les filles et chez les forçats ; il n'y a plus d'énergie que dans les êtres séparés de la Société (2). »

Quoi d'étonnant après cela que la figure qui, dans le monde balzacien, domine toutes les autres avec une exception soit celle d'un révolté ? Si Napoléon est le surhomme de toutes ces volontés de puissance qui dominent — ou qui veulent dominer — d'une façon légitime, donc c'est Vautrin qui est le sur-

(1) *Le Colonel Chabert*, t. VII, p. 25.

(2) *Œuvres complètes*. Calmann-Lévy, t. XX, p. 514.

homme, le Napoléon de tous les révoltés dans la *Comédie Humaine*. « Il est leur drapeau, leur soutien, leur Bonaparte enfin. »

Et si Balzac voulant conquérir toute l'Europe par sa plume, se compare involontairement à Napoléon, ne peut-on pas croire que, combattant de tous ses instincts de révolté le monde qui frustrait ces désirs, l'écrivain voit en lui-même quelque chose de Vautrin, de l'un contre tous ?

Vautrin le forçat, deux fois condamné aux galères et deux fois échappé, Vautrin, type pur du révolté, est « la figure du peuple en révolte contre les lois ; » c'est l'éternel révolté aux prises avec la société, qui atteint à une grandeur tragique dans le monde de la *Comédie Humaine*.

Le crime a ses hommes de génie, a dit Balzac quelque part et le génie, en toute chose, est une intuition. Ainsi cet homme prodigieux qu'était Vautrin prévoyait juste dans sa sphère de crime « comme Molière dans la sphère de la poésie dramatique, comme Cuvier avec les créations disparues ». Il a le sentiment de sa supériorité, « la supériorité d'un homme qui, après avoir examiné les choses d'ici-bas, a vu qu'il n'y avait que deux partis à prendre : ou une stupide obéissance ou la révolte ». « Je n'obéis à rien, est-ce clair ? » dit Vautrin (1). Et donc :

« Je proteste contre les profondes déceptions du contrat social, comme dit Jean-Jacques, dont je me glorifie d'être l'élève. Enfin je suis seul contre le gouvernement avec son tas de tribunaux, de gendarmes, de budgets et je les roule (2). »

Et Vautrin trouve que c'est une belle partie à jouer, que d'être seul contre tous les hommes et d'avoir la chance. « J'ai bien réfléchi à la constitution actuelle de votre désordre social ». Il méprise cet état police de la société bourgeoise et il l'explique par l'instabilité des lois. « S'il y avait des principes et des lois fixes, les peuples n'en changeraient pas comme nous changeons de chemises. L'homme n'est pas tenu d'être plus sage que toute une nation ». Et lui, Vautrin, aura une

(1) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 328.

(2) *Ibid.*, p. 430.

opinion inébranlable le jour où il aura rencontré « trois têtes d'accord sur l'emploi d'un principe, et j'attendrai longtemps. L'on ne trouve pas dans les tribunaux trois juges qui aient le même avis sur un article de loi ». Dans l'état actuel du monde social l'homme honnête est « l'ennemi commun ». « Je ne vous parle pas de ces pauvres ilotes qui partout font la besogne, sans être jamais récompensés de leurs travaux. Certes, c'est là la vertu dans toute la fleur de sa bêtise, mais là est la misère (1). » Ainsi ce terrible sphinx de la maison Vauquer conseille au jeune Rastignac de se conduire comme sur un champ de bataille, tuer, pour ne pas être tué ; tromper, pour ne pas être trompé, déposer à la barrière sa conscience, son cœur, mettre un masque, se jouer sans pitié des hommes, et comme à Lacédémone, « saisir la fortune sans être vu, pour mériter la couronne ».

Chez Vautrin on voit l'instinct de puissance passé à l'état d'une idée pure. « J'aime le pouvoir pour le pouvoir ». « Je vis dans une sphère plus élevée que celle des autres hommes. » Il considère les actions comme des moyens et ne voit que le but. Ainsi il n'hésite jamais à se débarrasser d'une vie humaine si elle est un obstacle à ses plans. Mais il est toujours artiste : « Je m'efforce de tuer proprement, quand il le faut absolument : je suis ce que vous appelez un artiste ». Il est disciple de Benvenuto Cellini dont il a appris à imiter la providence qui nous tue à tort et à travers, et à aimer le beau partout où il se trouve. C'est l'immoraliste qui obéit aux seules lois de la nature. Il vit selon la croyance qu'« il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements. » Il est bon « avec ceux qui me font du bien ou dont le cœur parle au mien » ; il est méchant comme le diable « pour ceux qui me tracassent ou qui ne me reviennent pas ». Mais, « dites que je suis un infame, un scélérat, un coquin, un bandit, mais ne m'appellez pas ni escroc, ni espion » (2). Et à Rastignac quand il tâche de le convaincre de devenir son disciple :

« Vous trouverez en moi de ces immenses abîmes, de ces vastes sentiments concentrés que les niais appellent des vices : mais vous ne me trouverez jamais ni lâche, ni ingrat (3). »

(1) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 327 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 338.

(3) *Ibid.*, p. 387.

Et Gondeureau, chef agent de la police de la sûreté ajoute son témoignage : « A sa manière, c'est un homme d'honneur. Collin est un gaillard incapable de faire un trait semblable (voler la caisse des forçats) : il se croirait déshonoré (1). »

Cet insurgé, cet « homme supérieur » qui proteste contre toutes les conventions de la société, représente l'éternelle opposition dans « le grand drame de l'humanité ». Il souffle un peu de cet esprit de la première révolte métaphysique, il y a en lui l'esprit de la révolte de Lucifer. Pour Vautrin en effet, *le Paradis perdu* de Milton n'est « qu'une apologie de la révolte ». Quand il est trahi et livré à la police tous les assistants éprouvent un sentiment d'horreur et d'admiration devant l'attitude de ce poète infernal. Son regard est pareil à celui de l'archange déchu qui veut la guerre éternelle. Ce que Lucifer est parmi les anges, Caïn l'est parmi les premiers hommes. « Les uns descendent d'Abel, les autres de Caïn ; moi, j'ai un sang mêlé : Caïn pour mes ennemis, Abel pour mes amis. »

Chez Vautrin, la volonté de puissance arrive à s'assurer le maximum de pouvoir. Ses partisans lui obéissent comme des esclaves et pour eux il est un être supérieur : il est « le roi des hommes ». Balzac ne cache pas sa sympathie pour cette figure grandiose de son imagination où il a amassé et condensé toutes les énergies humaines. Il nous dit lui-même que Vautrin est « une des figures les plus chaudement esquissées de la *Comédie Humaine* ». Il sauvegarde les apparences en faisant croire au public qu'il condamne Vautrin mais on n'en sent pas moins très nettement toute la sympathie dont il l'entoure. Dans la lettre de Lucien à Vautrin, Balzac laisse voir tout ce qui l'attire dans cette grande figure de révolté, d'artiste immoral par amour de la beauté, dans cette incarnation humaine de Lucifer.

« Il y a la postérité de Caïn et celle d'Abel, comme vous disiez quelquefois. Caïn dans le grand drame de l'humanité, c'est l'opposition. Vous descendez d'Adam par cette ligne, en qui le diable a continué de souffler le feu dont la première étincelle avait été jetée sur Eve. Parmi les démons de cette filiation, il s'en trouve, de temps en temps de terribles, à organisations vastes, qui résument toutes les forces humaines et qui ressemblent à ces fiévreux animaux du désert dont la vie exige les espaces immenses qu'ils y trouvent... Quand

(1) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 136.

Dieu le veut, ces êtres mystérieux sont Moïse, Attila, Charlemagne, Mahomet ou Napoléon ; mais quand il laisse rouiller au fond de l'océan d'une génération ces instruments gigantesques, ils ne sont plus que Pugatcheff, Fouché, Louvel ou l'Abbé Carlos Herrera. Doués d'un immense pouvoir sur les âmes tendres, ils les attirent et les broient. C'est grand, c'est beau dans son genre. C'est la plante vénéneuse aux riches couleurs qui fascine les enfants dans les bois. C'est la poésie du mal... Tu m'as fait vivre de cette vie gigantesque. Adieu, donc, adieu, grandiose statue du Mal et de la Corruption ; adieu, vous qui, dans la bonne voie, eussiez été plus que Ximènes, plus que Richelieu (1). »

Toutes ces différentes formes de la passion que nous avons considérées par lesquelles s'exprime la volonté de puissance, donnent une égale satisfaction au désir de se faire valoir, désir qui, lorsqu'il est très profond trahit

« l'envie de briller, l'ambition de s'élever au-dessus des hommes, le désir de célébrité, la conscience de sa force, la volonté de faire sentir ostensiblement sa supériorité à ses semblables (2). »

* * *

Cette volonté de puissance, cette immense force dont Balzac a doué ses personnages favoris peut s'assurer le maximum de puissance quand elle s'exerce sur d'autres volontés, et c'est cette volonté dominante et magnétique qui fascine Balzac. Magnétiser, c'est, pour lui, faire usage d'une faculté toute naturelle : sans doute, nous la tenons de Dieu comme toutes les autres ; mais le magnétisme n'a rien à coup sûr de miraculeux. Magnétiser est un acte de la volonté et non une simple détermination. On se tromperait en supposant qu'il suffit de vouloir sans agir. Et l'action magnétique se fait intérieurement comme tous les travaux de l'intelligence. Ce sont les émotions de l'âme seules qui donnent le sentiment.

Il y a deux façons de magnétiser ; ainsi, on peut magnétiser spirituellement ou naturellement, selon que l'on suit la voie des pensées ou celle des actions ou des sentiments. Ces deux manières d'agir sont très différentes. Celui qui magnétise naturellement (comme une mère magnétise sur son sein l'enfant qu'elle réchauffe), se dévoue ; il ne veut pas dominer,

(1) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 117.

(2) *Œuvres complètes*. Calmann-Lévy, t. XXIII, p. 30.

mais secourir. Il met sa vie à la disposition de l'organisme malade dont il cherche à consoler les douleurs. Celui qui magnétise spirituellement, veut d'habitude s'emparer de la volonté de celui qu'il magnétise, il cherche à le soumettre à sa puissance. Il précipite sa vie dans le mouvement de ses pensées, il dirige son fluide spirituellement au lieu de le diriger naturellement, en suivant la voie ordinaire des actions. La volonté la plus forte est celle qui peut faire faire aux autres ce qu'ils ne veulent pas faire. Ainsi un Vinet, le malicieux avocat en *Pierrette* qui jeta sur sa femme « ce terrible regard, fixe et froid, des gens qui exercent une domination absolue... », un de ces regards « pénétrants, qui font entrer la volonté des gens forts dans l'âme des gens faibles, qui ont pour effet de détendre toute résistance » (1). Quand un homme magnétise son semblable il insuffle sa vie spirituelle dans un organisme de même nature que le sien et lui communique ainsi un nouveau principe d'activité. L'apparition de cette vie étrangère ne produit nécessairement rien de remarquable, mais pour Balzac elle est accompagnée le plus souvent par des effets surnaturels. Ainsi Marcas, en se promenant dans les rues de Paris, avait peur de regarder, moins pour lui que pour ceux sur lesquels il allait arrêter son regard fascinateur ; il possédait une puissance et ne voulait pas l'exercer : il ménageait les passants, il tremblait d'être remarqué (2).

Vautrin possède ce pouvoir magnétique et l'exerce jusqu'à l'absolu. Il fait l'épreuve suprême de ce pouvoir et un suprême effort de l'intelligence humaine quand il se trouve réduit aux abois par la meute de la justice, en tâchant de sauver la vie de Lucien tout aussi bien que la sienne. Mais là où Jacques Collin a su tout sauver par sa volonté gigantesque, Lucien, l'homme d'esprit, le poète, perd tout par son inintelligence et par son défaut de réflexion. La réflexion lui est venue trop tard, dit le romancier, comme chez tous les hommes qui sont esclaves de la sensation (3). Là est la différence entre le poète et l'homme d'action ; l'un se livre au sentiment pour le reproduire en images vives, il ne juge qu'après ; tandis que l'autre sent et

(1) *Pierrette*, t. II, p. 71.

(2) *Z. Marcas*, t. XXI, p. 410.

(3) *Splendeurs et Misères*, t. XVI, p. 98.

juge à la fois, toutes ses facultés se réunissent dans l'effort suprême de l'intelligence et de la volonté. Ainsi de cet autre Lucifer tombé du ciel dans qui il y avait « quelque chose d'inférieur et de céleste », ce réfugié inconnu de la justice qui réclame l'hospitalité du marquis d'Aiglement. Il y a en lui un autre homme d'action d'une volonté prodigieuse, un homme toute force et toute puissance, semblable à une de ces figures énergiques de géants qui se pressaient autour de Napoléon et dont « l'expression ferme et précise indiquait une âme supérieure », car toutes les grandes volontés sont, pour Balzac, des « âmes supérieures » et des « hommes supérieurs ».

Nous lisons que le magnétisme du regard de cet inconnu foudroie toute la famille : « ce jét d'intelligence et de volonté ressemblait à un éclair et fut écrasant comme la foudre ; car il est des moments où les hommes sont investis d'un pouvoir inexplicable » (1). Et quant aux effets surnaturels de ce regard :

« Depuis le moment que le général et sa femme avaient essayé de combattre par la parole ou par l'action l'étrange privilège que l'inconnu s'arrogeait en restant au milieu d'eux et que ce dernier leur avait lancé l'étourdissante lumière qui jaillissait de ses yeux, ils étaient soumis à une torpeur inexplicable et leur raison engourdie les aidait mal à repousser la puissance surnaturelle sans laquelle ils succombaient. Pour eux, l'air était devenu lourd, et ils respiraient difficilement sans pouvoir accuser celui qui les opprimait ainsi, quoiqu'une voix intérieure ne leur laissât pas ignorer que cet homme magique était le principe de leur impuissance. Au milieu de cette agonie morale, le général devina que ses efforts devaient avoir pour objet d'influencer la raison chancelante de sa fille (2). »

Sur ces sommets de la vie spirituelle, la volonté se confond avec la pensée qui en est la forme supérieure, exerçant son action par l'intermédiaire des organes ordinaires. Mais cette pensée qui a ses attaches avec le corps, a aussi la réalité d'un fluide, d'une émanation subtile. De ce point de vue hyperphysique, l'homme est un appareil agissant sur la nature à la façon de grands courants qui absorbent les petits ; ainsi s'explique l'ascendant des personnalités fortes, les grands

(1) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 154.

(2) *Ibid.*, p. 168.

mouvements collectifs « des fleuves de volonté qui réunissent et entraînent tout ! » (1). La lumière et aussi le son, la parole, « le verbe si étroitement parent de l'esprit » peuvent aider à concevoir la nature de cette action de la pensée. Quand il la conçoit comme une émanation et un fluide, Balzac l'assimile de préférence à la lumière et à l'électricité, génialement rapprochées ainsi que dans nos cosmogonies les plus récentes.

Dans *Melmoth réconcilié*, le pauvre caissier Castanier, en se retournant pour implorer l'Anglais, rencontrait un regard de feu qui vomissait des courants électriques, espèces de pointes métalliques par lesquelles il se sentait pénétré, traversé, de part en part et cloué (2). Il se sentait le bras paralysé par une puissance invincible qui s'emparait de sa force et le clouait sur place. Ainsi de ce colonel italien (*Autre Etude de Femme*) dont les yeux bleus avaient une douceur angélique quand il était tranquille, mais qui dans un paroxysme de colère jetaient « les éclairs magnétiques », de sorte que personne ne restait calme près de lui (2). L'amant de M^{me} de Merret jette « un regard de feu » quand il comprend le sort qui l'attend, celui d'être emmuré et laissé à mourir.

Raphaël, voulant impressionner la belle Féodora, lui dit que nos idées sont des êtres organisés, complets, qui vivent dans un monde invisible et influent sur nos destinées ; par exemple, les pensées de Descartes, de Diderot, de Napoléon « qui ont conduit, qui conduisaient encore tout un siècle ». Et il ajoute

« que la volonté humaine est une force matérielle semblable à la vapeur : que, dans le monde moral, rien ne résistait à cette puissance quand un homme s'habitue à la concentrer, à en manier la somme, à diriger constamment sur les âmes la projection de cette masse fluide ; que cet homme pouvait à son gré tout modifier relativement à l'humanité, même les lois absolues de la nature (3). »

Nous avons dit ailleurs que Balzac croyait posséder cette puissance magnétique. Et nous avons le témoignage de son ami et éditeur, Werdet, que Balzac l'exerçait sur lui quand il voulait lui demander quelque faveur. Werdet écrit : « Il

(1) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 345.

(2) *Autre Etude de Femme*, t. VII, p. 400.

(3) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 116.

m'était impossible de résister à ses câlineries. Il m'aurait enlevé jusqu'à mon dernier écu lorsque son œil noir, brûlant, fascinateur, plein de fluide magnétique, se fixait sur moi (1). »

Ce phénomène de l'émanation de la volonté-pensée ne se déploie pas seulement chez les Vautrin ou les Balzac ; nous le trouvons aussi chez un jeune martyr calviniste, chez ce Christophe Lecamus, soumis à d'extrêmes tortures par ses persécuteurs qui cherchent à briser sa volonté.

« Au milieu de ses tourments, son regard contracta une fixité si violente et jetait aux deux seigneurs qui le contemplaient un fluide si pénétrant que le duc et le cardinal furent obligés de baisser les yeux (2). »

Et dans cette même histoire, nous avons l'étude secondaire de ce chevalier mis au supplice « de qui le regard s'attacha si violemment au roi, que le roi, fasciné, ne put détacher sa vue de celle du patient » (3). Des cas pareils se multiplient dans la *Comédie Humaine*. L'adversaire de Raphaël dans un duel est « dominé par une puissance presque magique » : il se trouve incapable de se défendre parce que, comme il le dit à son second : « l'œil de cet homme est brûlant et me fascine » (4).

Cette volonté-pensée peut aussi exercer son action à distance, ou par l'intermédiaire des organes ordinaires ou sans leur intermédiaire. S'amassant sur elle-même « par le mouvement contractile de l'être intérieur » elle pourrait se rendre présents les choses éloignées, les faits futurs, « laisser l'espace derrière soi ».

Ainsi, par la force de projection, elle s'affranchit des conditions et des bornes imposées par les lois connues de l'univers matériel et réalise l'extraordinaire. C'est ce phénomène que l'on voit dans le sommeil, la catalepsie, l'extase, le somnambulisme. Dans cet état l'être intérieur se déplace ; autrement dit, c'est l'action toute idéale de la pensée abstraite ; c'est le va-et-vient de l'être intérieur impondérable, spontanément libéré des liens du corps.

Dans une de ses préfaces Balzac a dit : « Une méditation

(1) Werdet, E : *Honoré de Balzac*, p. 178.

(2) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX, p. 161.

(3) *Ibid.*, p. 161.

(4) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 270.

profonde, une belle extase sont peut-être une catalepsie en herbe » — mots qui sont repris par Louis Lambert (1).

Dans *Ursule Mirouët* on parle de « ce grand inconnu » qui non seulement guérissait par lui-même à distance les maladies les plus cruelles, les plus invétérées, soudainement et radicalement, mais encore « il produisait instantanément les phénomènes les plus curieux du somnambulisme en domptant les volontés rebelles » (2). Dans l'état de somnambulisme, l'être intérieur, dégagé de toutes les entraves apportées à l'exercice de ses facultés par la nature visible, se promène dans le monde que l'on appelle invisible. Balzac analyse continuellement ce pouvoir magnétique et il démontre que ce n'est pas forcément une volonté extérieure et plus puissante qui l'exerce. Le même phénomène peut avoir lieu dans un individu, en raison de la force de ses propres idées. Incidemment c'est l'auteur qui est l'exemple le plus saisissant de cette vérité. Lucien de Rubempré comprenant soudain l'énormité de son erreur dans la trahison de son complice, et entendant du juge l'annonce de sa confrontation avec Jacques Collin, devient en un moment rapide comme l'éclair, ce qu'était Jacques Collin, « un homme de bronze ». Chez les gens dont le caractère ressemble à celui de Lucien, ces passages subits d'un état de démoralisation complète à un état quasiment métallique, tant les forces humaines se tendent, sont les plus éclatants phénomènes de la vie des idées. La volonté revient « comme l'eau disparue d'une source » ; elle s'infuse dans l'appareil préparé pour le jeu de sa substance constitutive inconnue ; et, alors, « le cadavre se fait homme et l'homme s'élance plein de force à des luttes suprêmes (3) ». Dans *l'Adieu* nous trouvons ce phénomène : c'est ici une peinture de la vie des sentiments succédant brusquement à l'inconscience : « La volonté humaine vint avec ses torrents électriques et vivifia ce corps d'où elle avait été si longtemps absente » (4).

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 155. Dans *les Pensées*, p. 25, Balzac constate que la catalepsie est l'effet contraire à celui qu'exprime le mot : la suspension instantanée de nos facultés externes provient du jeu plus étendu de nos facultés internes.

(2) *Ursule Mirouët*, t. VIII, p. 72.

(3) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 101.

(4) *Adieu*, t. XXIV, p. 53.

Sous l'empire de la passion, qui est la volonté ramassée sur un point et arrivée à des quantités de force animale incalculables, comme le sont toutes les différentes espèces de puissances électriques, l'homme peut, dit Balzac, apporter sa vitalité tout entière soit pour l'attaque, soit pour la résistance, dans tel ou tel de ses organes (1). M^{me} de Sérizy, en entendant les nouvelles du suicide de Lucien, avait poussé un cri si terrible qu'il prouva que « dans les circonstances suprêmes, nos organes ont une puissance incalculable ». Alors, la comtesse se précipita vers la cellule de Lucien avec tant de célérité qu'elle a eu l'air de voler. Arrivée au guichet elle secoua les barres de fer d'une telle fureur, qu'elle brisa celle qu'elle avait saisie. « Cette petite dame avait sous la pression de son désespoir envoyé sa puissance vitale dans ses poignets (2). » Et Balzac laisse les médecins expliquer comment ces femmes du monde, dont la force est sans emploi, trouvent dans les crises de la vie de telles ressources. Il conclut seulement que l'on ne sait pas tout ce qu'il y a de puissance nerveuse dans l'homme surexcité par la passion ; on ne peut plus assigner de limites à la force nerveuse. La dynamique et les mathématiques sont sans signes ni calculs pour constater cette force-là. « On ne sait pas encore la portée des forces vitales, elles tiennent à la puissance même de la nature, et nous les puisons à des réservoirs inconnus », dit le Dr Le Brun (3).

Mais même plus que cela, pour Balzac la volonté, ce fluide magnétique qui, irradié par Napoléon ébranlait l'univers, renversait des empires, faisait des rois, commandant des millions de destinées, cette vibration immatérielle, cette pure pression atmosphérique d'une chose spirituelle s'exerçant extérieurement, devait aussi se manifester dans l'ordre matériel, modeler la physionomie et influencer le physique de tout le corps. Car de même qu'une excitation momentanée stimule chez tout homme l'expression, embellit les traits de la brute et même de l'idiot et leur donne du caractère, à plus forte

(1) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 143.

(2) *Ibid.*, p. 144.

(3) *Ibid.*, p. 142.

raison combien une volonté énergique, une passion chronique ne devait-elle pas sculpter la matière du visage humain. Une figure était pour Balzac un vouloir-vivre pétrifié, un caractère fondu dans le bronze : on parle quelque part d'une passion « qui fait l'office d'un ciseau de sculpteur » (1).

Ainsi la physionomie de ce Swedenborgiste dont on parle dans *Ursule Mirouët* et qui dit ne relever que de Dieu et communiquer avec les anges, comme Swedenborg, est celle du lion ; il y éclate une énergie concentrée, irrésistible : « sa voix est comme chargée du fluide magnétique : elle entre en l'auditeur par tous les pores » (2).

Le confesseur de sir John Melmoth a « une de ces figures que la foi rend sublimes et par les pores de laquelle l'âme semble sortir pour rayonner sur les autres hommes et les échauffer par les sentiments d'une charité persistante » (3).

La *Comédie Humaine* abonde de tels exemples.

La volonté sevrée de l'action sous sa forme ordinaire et spatiale a un rayonnement tout à la fois spirituel et physique ; sublimité ou grâce de l'expression des traits (« Une bonté qui semblait émaner de sa tête par ondes nuageuses », dit-on de Séraphita) ; puissance attractive du regard, le sentiment à distance de ce qui atteint un être aimé, anticipation prophétique de l'avenir. Ces manifestations ont surtout pour siège des êtres purs, activités intactes non ravagées par les passions, êtres supérieurs à leur destinée, travailleurs ardents et austères, vieillard à l'âme sereine projetant encore au delà de la mort l'effort d'une volonté tutélaire (le Dr Minoret dans *Ursule Mirouët*).

Le visage du martyr Christophe Lecamus, qui ne se plaignait jamais, « brillait d'une splendeur extraordinaire, due sans doute à l'excès de force que lui prêtait le fanatisme ex-cité » (4). Quand le père Goriot parlait de ses filles à Rastignac il « était sublime, illuminé par les feux de sa passion paternelle ». Et Balzac commente :

(1) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX, p. 315.

(2) *Ursule Mirouët*, t. VIII, p. 72.

(3) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 360.

(4) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX, p. 161.

« Une chose digne de remarque est la puissance d'infusion que possèdent les sentiments. Quelque grossière que soit une créature, dès qu'elle exprime une affection forte et vraie, elle exhale un fluide particulier qui modifie la physionomie, anime le geste, colore la voix. Souvent l'être le plus stupide arrive sous l'effort de la passion, à la plus haute éloquence dans l'idée, et semble se mouvoir dans une sphère lumineuse (1) »

Le fluide magnétique peut expliquer aussi les faits de la sympathie et de l'antipathie. Ainsi de ceux qui sous l'empire de la sympathie explicable par les fluides magnétiques sont envahis en un instant de l'amour.

* * *

Cette volonté de puissance que possèdent les grandes figures balzaciennes ne peut triompher qu'à condition de renoncer à l'amour. Cette pensée se trouve partout dans l'œuvre de Balzac. Qui veut la puissance doit nécessairement se passer de la femme. Et, comme toujours, c'est Napoléon qui sert de modèle au romancier. Qu'admirent en Bonaparte les soldats de 1799 ? « Voyez-moi le Premier Consul ; voilà un homme : pas de femmes, toujours à son affaire (2). » Presque tous les « arrivistes » de Balzac finissent par trouver dans l'amour seulement une voie qui conduit à la puissance : « Avoir une maîtresse et une position quasi royale, c'est le signe de la puissance », dit Rastignac. Le jeune Rastignac a commencé sa vie avec de belles illusions sur l'amour et sur la puissance, mais plus il avance dans le monde, plus il s'engage dans les rouages d'intérêts qui mènent la société parisienne. De même de Marsay, et le même motif reparaît chez Charles de Vandenesse qui regarde une vraie passion comme coûtant trop de temps à un politicien et à un froid arriviste comme lui. Quant à Maxime de Trailles, les femmes « ne produisent plus aucune impression sur lui » ; elles ne sont jamais que « des moyens » : il les prend pour « des enfants méchants » (3). Mais il est des personnages d'une autre qualité qui renoncent, eux aussi, à l'amour. Ainsi de Z. Marcas, un idéaliste enflammé :

(1) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 358.

(2) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 181.

(3) *Le Député d'Arcis*, t. XXI, p. 387.

« la femme n'avait jamais troublé sa vie... Nous découvrîmes que Marcas portait la France dans son cœur, semblable à Pitt qui s'était donné l'Angleterre pour femme ». Et Marcas parle pour lui-même :

« la femme qu'on achète, et c'est la moins coûteuse, veut beaucoup d'argent ; celle qui se donne prend tout notre temps. La femme éteint toute activité, toute ambition. Napoléon l'avait réduite à ce qu'elle doit être. Sous ce rapport, il a été grand (1). »

Dans la vie de Vautrin il n'y a pas de place pour l'amour et la femme. C'est là le secret de sa force gigantesque. Il n'a que mépris pour ceux qui se laissent détourner de leur voie par l'amour, qui subissent la tyrannie d'une femme.

« Les voilà donc, ces gens qui décident de nos destinées et de celles de nos peuples !... Un soupir poussé de travers par une femelle, leur retourne l'intelligence comme un gant ! Une jupe mise un peu plus haut, un peu plus bas et ils courent par tout Paris, au désespoir. Les fantaisies d'une femme réagissent sur tout l'Etat ! Oh ! combien de force n'acquiert pas un homme, quand il s'est soustrait comme moi à cette tyrannie d'enfant, à ces probités renversées par la passion, à ces méchancetés candides, à ces ruses de sauvage ! La femme, avec son génie de bourreau, ses talents pour la torture est et sera toujours la perte de l'homme (2). »

Enfin, Balzac exprime continuellement cette pensée que « ces organisations que la passion n'a point ravagées ont à leur service une grande abondance de fluide vital » (3). La vie dont les forces sont économisées

« a pris chez l'individu vierge une qualité de résistance et de dureté incalculable. Le cerveau s'est enrichi dans l'ensemble de ses facultés réservées. De là, lorsque des gens chastes ont besoin de leur corps ou de leur âme, qu'ils recourent à l'action ou à la pensée, ils trouvent alors de l'acier dans leurs muscles ou de la science infusée dans leur intelligence, une force diabolique ou la magie noire de la volonté » (4).

Voilà la loi profonde du monde balzacien : quiconque désire de toutes ses forces la puissance doit renoncer à l'amour. Il faut peut-être voir dans cet anti-féminisme un mouvement de défense contre le culte extatique, contre l'exaltation roman-

(1) *Z. Marcas*, t. XXI, p. 428.

(2) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 295.

(3) *Pierrette*, t. IX, p. 104.

(4) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 127.

tique que l'époque vouait à la femme. Cette réaction se trouve aussi chez d'autres romantiques contemporains de Balzac. C'est Alfred de Musset, un des plus fidèles de la génération romantique qui s'écrie :

« Amour, fléau du monde, exécration folie ! »

Il n'est pas surprenant que Vigny, déçu et trompé, exprime la même pensée avec une dureté impitoyable dans *la Maison du Berger*. Mais Baudelaire, lui aussi, écrit dans la même veine. Enfin Proudhon condamne tout le mouvement romantique en le traitant de confusion féminine.

Mais cette loi balzacienne qui exige un renoncement à l'amour de celui qui veut atteindre la plus grande puissance a aussi une autre portée. Elle s'appuie sur la théorie bien arrêtée dans l'esprit de Balzac que, physiologiquement parlant, la chasteté personnelle décuple les forces et physiques et morales de l'homme. C'est Gautier qui a dit à ce propos : « Selon lui (Balzac) la chasteté réelle développait au plus haut degré les puissances de l'esprit, et donnait à ceux qui la pratiquaient des facultés inconnues (1). » Et Balzac a parlé lui-même quelque part d'une vie solitaire et d'une sobriété sans laquelle la fécondité de l'esprit n'existe pas. Chez Louis Lambert « l'exaltation était agrandie par la chasteté du corps et par la puissance de l'âme » (2). On dit de d'Arthez que « peut-être avait-il écarté l'amour comme incompatible avec ses travaux, avec la régularité d'une vie monacale où la passion eût tout dérangé » (3). Ailleurs nous lisons : « la chasteté commandée par de vastes desseins était écrite sur ce visage ».

Mais ce renoncement à l'amour peut-il s'accomplir radicalement chez l'homme ? Non, l'énergie du sentiment de l'amour qui se trouve en chaque individu doit trouver quelque part un débouché.

« L'homme a horreur de la solitude... La première pensée de l'homme, qu'il soit lépreux ou forçat, infâme ou malade, est d'avoir un complice de sa destinée. A satisfaire ce sentiment, qui est la vie

(1) Gautier Th. : *Balzac*, p. 56.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 154.

(3) *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 319.

même il emploie toutes ses forces, toute sa puissance, la verve de sa vie. Sans ce désir souverain, Satan aurait-il pu trouver des compagnons ? (1) »

Personne ne peut donc échapper à cette loi, pas même Vautrin : « cet homme vraiment diabolique, mais rattaché par l'amour à l'humanité tant ce principe céleste périt difficilement dans les cœurs les plus gangrénés » (2). Vautrin peut se passer des femmes, mais pas d'amour.

« Pour moi, dit-il à Rastignac, il n'existe qu'un seul sentiment réel, une amitié d'homme à homme. Pierre et Jaffier, voilà ma passion. Je sais *Venise sauvée* par cœur (3).

Et à Lucien de Rubempré :

« As-tu compris cette amitié profonde d'homme à homme, qui lie Pierre et Jaffier, qui fait pour eux d'une femme une bagatelle et qui changé entre eux tous les termes sociaux ? (4) »

C'est encore Vautrin, le titan de puissance, qui confesse à Rastignac : « J'ai la passion de me dévouer pour un autre (5). » Il est prêt à se dévouer complètement à Rastignac, mais celui-ci le méprise. Chose frappante. Vautrin ne peut se passer de toute influence féminine. Ce sont seulement les jeunes gens d'une nature efféminée et tendre ou d'une beauté excessive qu'aime Vautrin et qu'il enveloppe de son amitié. Tel le « très beau » jeune italien, Théodore Calvi, que Vautrin aimait tant et dont il a voulu prendre le crime à son compte (6). Tel le jeune Rastignac à qui il dit :

« Un homme est un dieu quand il vous ressemble : ce n'est plus une machine couverte en peau, mais un théâtre où s'émeuvent les plus beaux sentiments et je ne vis que par les sentiments. Un sentiment, n'est-ce pas le monde dans une pensée ? (7) »

Même quand Rastignac le repousse il garde pour lui une affection et lui dit sur la tombe de Lucien : « Vous avez en moi un esclave, par cela seul que je vous trouve ici. »

Mais c'est surtout Lucien « le poète », d'une beauté extra-

(1) *Illusions perdues*, t. XI, p. 213.

(2) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XV, p. 145.

(3) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 389.

(4) *Splendeurs et Misères*, p. 162.

(5) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 388.

(6) *Splendeurs et Misères*, t. XVI, p. 203.

(7) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 388.

ordinaire qui devient pour Vautrin l'objet de toutes ses pensées et de tout son amour. Lucien était « son âme visible ». Il est la « matérialisation » pour Vautrin,

« du poème caressé par tant de poètes, par More, par lord Byron, par Mathurin, par Canalis, un démon possédant un ange attiré dans son enfer pour le rafraîchir d'une rosée dérobée au paradis (1). »

Ses puissantes facultés, absorbées en Lucien, ne jouaient que pour Lucien : il jouissait de ses progrès, de ses amours, de son ambition. Il était d'un dévouement absolu à son idole. L'amour de Vautrin pour Lucien est génial, c'est une volonté de puissance esthétique — il révèle un besoin de créer; et il crée Lucien, c'est-à-dire qu'il se recrée en Lucien. Cette volonté puissante contrainte à vivre en dehors du monde où la loi lui interdisait à jamais de rentrer, doué d'une force d'âme qui le rongait, dévoré surtout d'une fièvre de vie, revivait dans le corps élégant de Lucien dont l'âme était devenue la sienne. Tout ce qui lui est interdit il en jouit par Lucien. « Je me ferai vous », dit-il. Lucien remplace pour lui toute la vie qu'il n'a pas vécu, l'amour auquel il a renoncé, la paternité. Vautrin se fait représenter dans la vie sociale par ce poète, auquel il donnait son esprit de suite et sa volonté de fer. En lui et par lui il se venge de la société. Lucien appartient à Vautrin « comme la créature appartient au créateur et le corps à l'âme ». « Mon beau moi », c'est ainsi que Vautrin appelle Lucien. Il est pour lui à la fois un père et une mère : « Jamais une bonne mère n'a tendrement aimé son fils unique comme j'aimais cet ange », dit Vautrin après la mort de Lucien.

Bref, Lucien est tout pour Vautrin : lorsqu'il meurt Vautrin sent que c'est sa propre vie qui lui échappe :

« On enterre à ce moment ma vie, ma beauté, ma vertu, ma conscience, toute ma force; Figurez-vous un chien à qui un chimiste soutire le sang — Me voilà ! je suis ce chien ! (2) »

Un autre caractère d'une force prodigieuse dans la *Comédie Humaine*, mais sur un plan très divers, c'est Calvin. Calvin ne peut pas plus que Vautrin vivre sans affection, « tant il est vrai que les hommes les plus farouches ne peuvent se dispen-

(1) *Splendeurs et Misères*, t. XVI, p. 263.

(2) *Splendeurs et Misères*, t. XV, p. 252.

ser d'un semblant d'affection » (1). C'est Théodore de Bèze, cet élégant cavalier, qui est le Lucien de Calvin. En voyant de Bèze réussir admirablement dans toutes ses missions, Calvin « aimait cet instrument poli dont il se croyait l'âme et le conducteur » : Et comme dans le cas de Vautrin et de Lucien, « le contraste du caractère et de la personne était aussi complet que les contrastes de l'esprit entre ces deux hommes célèbres » (2).

Ni Vautrin ni Calvin — si bizarre que soit l'assemblage de ces deux noms — ne peuvent éliminer l'amour de leur vie. L'importance de ce trait de leur nature, c'est de montrer ainsi, en les poussant jusqu'à l'absurde, les conséquences d'un système par où la puissance s'exercerait absolument. Aussi, tout s'enchaîne dans cette vie : « dans la vie réelle, dans la société, les faits s'enchaînent si fatalement à d'autres faits, qu'ils ne vont pas les uns sans les autres ».

C'est aussi vrai du monde moral que du monde physique. « L'homme est rattaché par l'amour à l'humanité » (3).

La faiblesse naturelle de ces deux grands caractères (au milieu de sa force, dit-on de Vautrin, il était si faible contre les fantaisies de sa créature), fait partie de ce grand système dynamique et magnétique du romancier, où tout est aspiration et respiration, attraction et répulsion, sans cesse.

En somme la volonté de puissance est un pouvoir jaloux. Elle ne supporte pas de partage. C'est M^{me} Claës qui exprime nettement cet antagonisme entre la puissance et l'amour quand elle dit à son mari :

« La science est ta vie. Un grand homme ne peut avoir ni femme ni enfants. Allez seuls dans vos voies de misère ! Vos vertus ne sont pas celles des gens vulgaires, vous appartenez au monde, vous ne sauriez appartenir ni à une femme, ni à une famille. Vous desséchez la terre autour de vous, comme font les grands arbres (4). »

Ces ambitieux mystiques de puissance Claës, Gambara... se perdent au moment où ils reviennent à l'amour, au foyer familial, en cherchant à combiner ces deux forces dans leur vie.

(1) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX, p. 224.

(2) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX, p. 224.

(3) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 145.

(4) Voir aussi *l'Interdiction*, p. 66 : « L'empire tyrannique et jaloux que la pensée exerce sur les cerveaux qui s'éprennent d'amour pour elle. »

Louis Lambert, qui délaisse ses rêves d'une connaissance suprême, périt lui aussi dans ses élans vers l'amour.

Le caractère intime de Balzac et ses aspirations se reflètent dans une conception très subjective et en quelque sorte lyrique de la volonté. Elle ressort de sa correspondance, elle lui inspire tels de ses ouvrages (*Albert Savarus, la Fausse Maîtresse*), où la volonté nous est représentée comme mue par un intérêt idéal, comme puisant sa force dans un désir à réalisation lointaine, ou dans un sentiment dont l'objet est inaccessible. On peut dire que l'histoire d'Albert Savarus est son histoire personnelle depuis le moment où il commence une correspondance ininterrompue avec celle qui devient le principe de ses efforts avec la gloire et la fortune et dont il fait, à distance, l'objet idéal de ses désirs de bonheur et de ses ambitions. Bienfaisante « étoile » : tant qu'elle fut lointaine, mirage de bonheur illustrant la comparaison qui lui vient si naturellement à l'esprit « du coureur tombant mourant au but », et vérifiant aussi ce lieu commun philosophique suivant lequel ce que l'on s'est assigné comme but dernier de la vie devient souvent le terme.

On pourrait se demander quelle part de mirage volontaire et nécessaire il y eut dans ce but que des obstacles de diverse nature rendaient de réalisation lointaine, mais dans lequel la volonté de l'écrivain travaillant à conquérir par un labeur acharné son maréchalat littéraire trouvait un point d'appui avec cette promesse de bonheur même indéfiniment différé dont tout homme a besoin pour subsister ? Dans *le Contrat de Mariage* Balzac parle « de ces esprits fortement trempés qui, s'étant construit une retraite, tel Richelieu à Brouage, et se dessinant une fin grandiose, s'en font un point d'appui qui les aide à triompher » (1). Lui, en vrai lyrique, après avoir été l'homme d'activité exubérante et joyeuse, dans l'épuisement d'un effort sans répit, puise sa force dans le rêve, dans l'anticipation de l'avenir. C'est la dangereuse tension d'un désir idéal qui soutient et suscite son élan. Ce n'est pas là « cette aspiration et respiration qui est la loi de la vie des sentiments ». A vivre ainsi dans l'avenir, pour l'avenir, rivé à sa table de travail, n'use-t-il pas irrémédiablement sa force ?

(1) *Le Contrat de mariage*, t. VII, p. 236.

« Cette vie qui va sans cesse vers vous, écrit-il à son « étoile », « se consume en efforts sans revenir à moi plus riche ». Et dans *Albert Savarus* il exprime une plainte qui lui est bien personnelle dans ces mots : « Le désir n'aurait-il en nous qu'une certaine dose de force et peut-il périr sans une trop grande effusion de sa substance ? » (1) Bientôt cet homme à la volonté invincible : cet homme surmené va arriver au point où même le café ne me fait rien, dira-t-il, « il ne fait pas surgir l'homme intérieur qui reste dans sa prison de chair et d'os » (2).

* * *

« Entre la sphère de spécialisme et celle de l'abstractivité se trouvent... des êtres chez lesquels les divers attributs des deux règnes se confondent et produisent des mixtes : les hommes de génie (3). »

Au-dessous de la volonté de puissance apparaît cette volonté qu'on pourrait appeler créatrice ou géniale. Formée par l'expérience ou bien ayant le caractère d'un pouvoir inné, échu en don, « subi » par celui qui l'exerce, elle est une force endiguée que parfois l'intensité soutenue d'un sentiment ou les obstacles d'une destinée médiocre ont fait s'accumuler en attendant qu'elle pût se répandre. Etant caractérisée par une sorte de surabondance elle ne se manifeste pas uniquement sous formes d'actes prémédités et concertés mais elle s'extériorisera en tant que fluide (4) ; elle se fera jour par ces inspirations irraisonnées dans lesquelles un moi subconscient semble être d'intelligence avec les choses et le destin : « Napoléon s'en allait instinctivement de sa place avant qu'un boulet y arrive (5). » Cette force endiguée est l'apanage du génie dans les sciences et les arts. Les qualités géniales sont pour Balzac une évidence de cette force psychique qui parcourt toute la vie de l'intelligence dans le monde moral. Ce sont les liens invisibles qui

(1) *Albert Savarus*, t. III, p. 81.

(2) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 309.

(3) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 168.

(4) A propos de la mère de Louis Lambert, qui devait mourir jeune « après avoir jeté ses facultés dans l'amour maternel », Balzac mentionne cette particularité d'une chevelure d'où jaillissent des étincelles comme « se rencontrant chez des femmes auxquelles une certaine fatalité de destinée laisse des sentiments méconnus à exhaler ou une surabondance de forcés à perdre. »

(5) *Louis Lambert*, p. 91.

rattachent chacune de nos existences dans le monde des idées, l'une à l'autre, et que l'âme seule se rappelle, car la matière ne peut se ressouvenir d'aucune des choses spirituelles. La pensée seule a la tradition de l'antérieur. Ce legs perpétuel du passé au présent et du présent à l'avenir est le secret des génies humains ; les uns ont le don des formes, ce sont les artistes ; les autres le don des nombres, ce sont les penseurs, les écrivains, ceux-ci le don des harmonies et voilà les musiciens. Ce sont des progrès dans « le chemin de la lumière », c'est-à-dire dans la vie de l'intelligence (1).

Car, nous l'avons déjà vu, pour Balzac l'intelligence est le principe directeur du monde moral. Elle se trouve dans toutes les formes de la vie de l'esprit. Elle relie tous les domaines de la pensée, rattache la science théorique et la science appliquée, unit toutes les sciences particulières en une « science générale ». Elle cherche à tout pénétrer mais elle garde toujours foncièrement en elle-même le mystère de l'existence. Telle est, lorsqu'elle trouve chez l'homme sa suprême réalisation, l'intelligence. Et c'est justement chez les génies qu'elle atteint son apogée, car elle se trouve derrière toutes les espèces d'activités créatrices. Celui qui possède alors un de ces dons du génie « touche par un point à l'infini ». Ce sont les « chercheurs de l'infini » chez qui gronde la passion de l'infini, « cette passion que sentent tous les hommes vraiment grands » (2). Tous ces grands passionnés cherchent, non pas un bien terrestre, mais un bien céleste. Il y en a parmi eux beaucoup qui ont essayé d'abord de se rassasier de jouissances terrestres mais qui ont reconnu l'insuffisance des biens matériels et qui souffrent de l'avoir reconnue. Tous ils arrivent à la conclusion que seul un objet infini peut satisfaire leur désir. Tel un Cataneo, pour qui l'accord parfait entre deux voix, la pureté même d'un son, l'emporte sur tous les chatolements de la mélodie : « Il te faut encore un thème, Capraja, mais à moi le principe pur suffit, je sais embrasser l'infini (3). » Dans cette même nouvelle, Balzac dessine un autre fou de la musique : « celui-ci est fanatique de la roulade, qui est pour lui « la plus haute expression de l'art, l'unique point laissé aux amis de la musique

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 321.

(2) *La Fille aux Yeux d'or*, t. XIII, p. 397.

(3) *Massimilla Doni*, t. XXVII, p. 425.

pure, aux amoureux de l'art tout nu » (1). Voilà Henri de Marsay, ce jeune blasé qui depuis longtemps a appris à mépriser les femmes et qui pourtant trouve ensuite l'infini dans sa passion pour la mystérieuse Paquita. Et nous connaissons aussi ce Melmoth qui s'est vendu au diable et qui a goûté à toutes les joies de la terre au point qu'elles sont devenues pour lui absolument insipides et que grandit en lui une soif dévorante pour la pureté divine :

« Ses lèvres devinrent ardentes de désir..., et il haletait après l'Inconnu, car il connaissait tout, la richesse et le pouvoir ne signifiaient plus rien pour lui... En se voyant exclu de ce que les hommes ont nommé le ciel dans tous leurs langages, il ne pouvait plus penser qu'au ciel. Il pouvait être encore un ange, il se trouvait un démon (2). »

Mais les vrais chercheurs d'infini sont tout différents ; ils sont ceux qu'on a appelé les caractères faustiens : en eux la passion ne prend jamais un sens matériel ou sensuel, c'est toujours une passion spirituelle. Dès leur jeunesse ils ont été poursuivis par le démon de la connaissance : ils s'étendent toujours vers l'infini de l'esprit, vers l'absolu : ce sont les intelligences pures dans la *Comédie Humaine*. La passion de l'idée est la forme la plus haute, la plus sublime de toute passion. Ici, en effet, l'être intérieur réussit le mieux à se séparer de l'être extérieur. Mais c'est justement pour cela que c'est la forme la plus dangereuse de la passion. Portée à l'absolu elle fait glisser l'esprit vers l'extase, vers la folie. Cette passion, Balzac nous montre comment ses artistes, ses inventeurs, ses penseurs sont menés par elle. Tous ces grands passionnés de l'idée se perdent, enivrés d'un absolu, d'un infini irréel. Ils sont comme Raphaël qui « avait pu tout faire » et qui n'avait rien fait. Ce qui fait dire à Balzac :

« La possession du pouvoir, quelque immense qu'il pût être ne donnait pas la science de s'en servir. Le sceptre est un jouet pour un enfant, une hache pour Richelieu, et pour Napoléon un levier à faire pencher le monde. Le pouvoir nous laisse tels que nous sommes et ne grandit que les grands (3). »

Qu'est-ce qu'ils espèrent trouver, ces génies-fous qui cher-

(1) *Massimilla Doni*, t. XXVII, p. 426.

(2) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 356.

(3) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 271.

chent toujours l'infini ? Pourquoi ne peuvent-ils pas comprendre la vie comme lui, Balzac lui-même la comprend ? Car, pour le génie romancier, l'univers s'explique tout simplement et tout nettement à la lumière de la physiologie.

Dans quelques études remarquables que nous a données Balzac nous trouvons ce type du génie, du chercheur d'infini, analysé du point de vue pathologique, comme il l'a fait dans le cas de Louis Lambert, car toujours notre romancier fait œuvre de savant en même temps que d'artiste. Il cherche à approfondir les causes de ces égarements géniaux en les rattachant à sa conception dynamique du monde. Et c'est lui qui nous dit ce qu'il a fait : « *Gambara et Massimila Doni* sont l'apparition de la musique, sous la double forme de composition et d'exécution, soumise à la même épreuve que la pensée dans *Louis Lambert*, c'est-à-dire l'œuvre et l'exécution tuées par la trop grande abondance du principe créateur, ce qui m'a dicté le *Chef-d'œuvre inconnu* « pour la peinture » (1).

Gambara donc est l'histoire d'un de ces esprits aux sublimes folies qui vivent dans l'œuvre de Balzac et qui sont « victimes de leur propre supériorité ». C'est un compositeur qui, s'appuyant sur des formules physiques, fabrique des instruments de musique tout nouveaux ; il « dépense tout le gain de sa femme en instruments qu'il taille, qu'il allonge, qu'il raccourcit, qu'il démonte et remonte, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus rendre que des sons à faire fuir les chats ». Il a inventé un instrument, le *Panharmonicon*, qui pouvait remplacer un orchestre entier. C'est un fou de génie qui, « par un paradoxe plaisant, divague, joue et chante abominablement faux à jeun, et raisonne, joue et chante de façon admirable, quand il est gris » (2). L'ivresse lui a ouvert les portes de l'art et de la raison. A ces moments-là c'est un

« pèlerin assis à la porte du paradis, ayant des oreilles pour écouter les chants des anges et n'ayant plus de langue pour les répéter, agitant sur les touches d'ivoire, des doigts brisés par les contractions de l'inspiration divine, et croyant exprimer la musique du ciel à ses auditeurs stupéfaits (3). »

(1) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 398.

(2) *Gambara*, t. XXVIII, p. 64.

(3) *Gambara*. Dédicace, p. 36.

C'est un être inspiré, et voici comment il peint l'inspiration :

« Qui a pu vous dicter de pareils chants ? lui demande le comte Andréa.

— « L'esprit — Quand il apparaît tout me semble en feu. Je vois les mélodies face à face, belles et fraîches, colorées comme des fleurs ; elles rayonnent, elles retentissent et j'écoute (1). »

On ne saurait mieux parler de cette possession divine par le génie, de la vision et de la voix intérieures, et expliquer plus poétiquement l'inexplicable. Dans ces moments de grâce son visage « étincelait comme celui d'un saint martyr » ; le regard inspiré de ses yeux bleus est « ouvert sur un autre monde ». « Il voit toute une nature tour à tour éclairée par d'éblouissantes gerbes de lumière, assombrie par des nuages de mélancolie, égayée par des chants divins. » Mais non content de réveiller dans ses auditeurs des sensations, il vise à exprimer des idées et son malheur vient, dit-il, d'avoir écouté les concerts des anges et d'avoir cru que les hommes pouvaient les comprendre quand il les avait traduits pour eux. Sa musique transcendente qui a passé de la sensation à l'idée « ne peut avoir que des gens de génie pour auditeurs car ils ont seuls la puissance de la comprendre ». Les hommes de métier, les chefs d'orchestre, peuvent entendre sans le secours des instruments lesquels sont nécessaires à la foule : car, pour déchiffrer les paysages poétiques entrevus par Gambara, il faut encore toute l'imagination « aux ailes d'or » d'un Balzac : la foule ne peut rien entendre sauf des désaccords. Gambara est fanatique de l'idée ; il croit saisir des accords célestes là où d'autres ne peuvent entendre qu'une cacophonie : résultat d'un désaccord entre son jugement et sa trop riche imagination. Il dépasse son but en poussant à l'extrême le principe musical et sombre dans la folie. Réveillé momentanément de son rêve d'artiste inspiré, quand le comte lui suggère qu'il s'est trompé sur sa vocation, qu'il est poète, pas musicien, tout ce qu'il peut dire, c'est :

« Ah ! si vous aviez raison, je mourrais. Il me faudrait étudier la langue imparfaite des hommes quand je tiens la clef du verbe céleste ! Au moins fallait-il me laisser ma folie ! (2) »

(1) *Gambara*, p. 83.

(2) *Gambara*, t. XXVIII, p. 101.

A la fin, dans sa folie, il lui reste la conviction inébranlable d'avoir donné à l'humanité une nouvelle révélation de l'infini.

Sur un plan moins élevé, un personnage comme Giardini correspond à la figure de Gambara. Dans cette étude secondaire nous voyons le grotesque de ces sublimes folies. Giardini, inventeur méconnu de l'art culinaire transcendantal, se présente ainsi :

« Excellence, je suis Napolitain, c'est-à-dire, né cuisinier. Mais à quoi sert l'instinct sans la science ! La science ! J'ai passé trente ans à l'acquérir et voyez où elle m'a conduit. Mon histoire est celle de tous les hommes de talent ! Mes essais, mes expériences ont ruiné trois restaurants successivement fondés à Naples, à Parme et à Rome. Aujourd'hui je suis encore réduit à faire métier de mon art, je me laisse aller le plus souvent à ma passion dominante. Je sers à ces pauvres réfugiés quelques-uns de mes ragoûts de prédilection. Je me ruine ainsi ! Sottise, direz-vous ? Je le sais, mais que voulez-vous ! Le talent m'emporte et je ne puis résister à confectionner un mets qui me sourit (1). »

Comme Gambara, le chanteur Genovese croit être inspiré du « dieu de la musique » :

« ... mes yeux, dit-il, comme ceux de sainte Cécile, aperçoivent des anges qui, du doigt me font suivre une à une les notes de la partition écrite, en traits de feu, et j'essaye de lutter avec eux. Le sentiment qui m'anime a passé dans tout mon être, dans mon cœur et dans mes poumons. Mon âme et mon gosier ne font qu'un seul souffle ».

Et aussi comme le compositeur égaré dans ses rêves sublimes, il méprise « ce vulgaire » de ne pas pouvoir monter avec lui « sur la cime d'où l'on domine l'art » ; ce sont seulement les hommes remarquables qui peuvent le comprendre quand il « court après ses brillantes chimères » (2). C'est un conflit psycho-physiologique que Balzac expose ici : une passion trop véhémence a provoqué des ravages dans la voix de Genovese, violemment épris de la prima donna, la Tinti. Et Balzac l'explique ainsi :

« Quand un artiste a le malheur d'être plein de la passion qu'il veut exprimer, il ne saurait la peindre car il est la chose même au lieu d'en être l'image. L'art procède du cerveau et non du cœur. Quand votre sujet vous domine, vous en êtes l'esclave et non le maître.

(1) *Gambara*, t. XXVIII, p. 46.

(2) *Ibid.*, p. 466.

Sentir trop vivement au moment où il s'agit d'exécuter c'est l'insurrection des sens contre la faculté (1). »

L'artiste ne peut plus exprimer ce qu'il ressent trop vivement ; il n'est plus maître de soi ; il a perdu le contrôle du cerveau sur son cœur et ses sens. Question de mesure, de manque d'équilibre.

Le vieux peintre Frenhofer est un autre de ces chercheurs d'infini, il est le frère spirituel de Gambara : comme celui-ci il est plus poète même qu'artiste. Lui aussi est tout rempli de ce « fanatisme singulier produit en nous par le long enfantement d'une grande œuvre ». Pour que son chef-d'œuvre soit accompli, il lui faut le modèle vivant de la beauté absolue.

« Il m'a manqué, jusqu'à présent de rencontrer une femme irréprochable, un corps dont les contours soient d'une beauté parfaite... Mais où est-elle vivante, cette introuvable Vénus des anciens, si souvent cherchée et de qui nous rencontrons à peine quelques beautés éparses ? Oh ! pour voir un moment, une seule fois, la nature divine complète, l'idéal enfin, je donnerais toute ma fortune... Mais j'irais te chercher dans tes limbes, beauté céleste ! Comme Orphée, je descendrais dans l'enfer de l'art pour en ramener la vie (2). »

Mais Frenhofer est critique aussi bien que grand peintre ; chez lui, comme l'a dit M. Paul Bourget, l'esprit critique fonctionne avec une énergie égale à celle du génie ; et il s'est tellement acharné et pendant tant d'années à mettre sur une toile toutes les intentions entrevues dans sa pensée, qu'il a peu à peu détruit son œuvre en croyant la rendre parfaite. Un chaos de lignes et de couleurs, où il est seul à distinguer des formes est le monstrueux résultat de ce passionné et funeste travail. Il n'y a plus rien sur cette toile. Quand il s'aperçoit que l'œuvre dans laquelle il croit avoir réalisé le sublime et l'absolu de la beauté est un véritable néant, il la brûle dans un accès de désespoir, et il en meurt (3). Comme chez Gambara, c'est « l'œuvre et l'exécution tuées par la trop grande abondance d'âme ». A un certain degré d'idéalité, le rêve, le désir, se sublimisent en mysticité.

Sarrasine est un autre artiste qui « ayant une de ces volontés fortes qui ne connaissent pas d'obstacles obéit aux ordres de

(1) *Gambara*, t. XXVIII, p. 462.

(2) *Le Chef-d'œuvre inconnu*, t. XXVIII, p. 19.

(3) *Honoré de Balzac : Contes philosophiques*. Introd. par P. Bourget, p. xi.

son génie ». Lui seul de tous les génies faustiens a réussi dans sa recherche de l'absolu. L'idée divine de la beauté, qui est pour lui l'infini, il l'a saisie, vivante, chez une prima donna de l'Opéra de Rome. Mais lui aussi est dupe de sa folie, car cette incarnation de beauté sublime, Zambinella n'est autre — qu'un castrat du pape.

« J'aurai toujours dans le souvenir une harpie céleste qui viendra enfoncer ses griffes dans tous mes sentiments d'homme, et qui signera toutes les autres femmes d'un cachet d'imperfection. Monstre ! toi qui ne peux donner la vie à rien, tu m'as dépeuplé la terre de toutes ses femmes (1). »

Sarrasine, comme ses génies-frères, voit sa vie et ses rêves de l'idéal brisés lorsqu'ils viennent en contact avec la réalité.

Dans le cas étrange d'Honorine nous avons l'amour-passion tendu à l'infini, à un tel point qu'elle en meurt. Incapable d'aimer son mari, trahie par un amant indigne, elle veut se vouer à une vie solitaire, en poursuivant ses rêves d'idéalité. Ramenée à son mari, elle cherche à le rendre heureux, mais elle en meurt.

D'un autre ordre, mais toujours en exemple de la même idéalité en amour, est l'histoire de Massimila Doni et du Comte Emilio. C'est encore un conflit psycho-physiologique : il est parfois difficile de posséder une femme trop belle, trop idéalisée, trop aimée. Un trop grand amour paralyse l'amour tout simple, le cerveau inhibe les sens, le poète nuit à l'amant, l'ange terrasse la bête. Tel est le sujet de nature spécial et délicate que Balzac traite avec la réserve décente qui lui est habituelle, avec un sentiment des nuances et un art admirable du sous-entendu discret et voilé. Finalement la nature retrouve son équilibre et reprend ses droits, grâce au subterfuge d'un médecin français, qui dénoue dans la prose cet idéalisme vénitien à son paroxysme et arrive à « confondre en un seul, deux amours séparés par une montagne de poésie » (2). Au contraire de Genovese, le duc Emilio avait perdu le contrôle de la nature sur son cerveau. C'est la seule fois dans la *Comédie Humaine* qu'une solution nous est offerte par l'auteur pour une situation où il se trouve un déséquilibre, dû à une trop

(1) *Sarrasine*, t. XIV, p. 410.

(2) *Massimilla Doni*, t. XXVII, p. 468.

grande idéalité. Et c'est significatif que Balzac fait dire à Massimila Doni, écoutant le pauvre musicien Gambarà dans la rue : « Chargeons-nous d'eux (à son mari) ? Car cet homme est resté fidèle à l'*Idéal* que nous avons tué (1). »

De toutes les figures faustiennes qu'a créées Balzac, aucune n'est plus grande que le symbolique personnage de Balthazar Claës, une des plus puissantes créations de son cerveau. Balzac lui a consacré tout un livre et quel livre ! Dans la dédicace de ce livre l'auteur parle de sa propre « ambition de conquérir » et il nous présente son héros également fêru de cette obstination qui l'emporte sur tous les obstacles. Claës n'est pas un chimiste moderne ; il appartient à cette vieille lignée des alchimistes qu'il ressuscite et continue. Mais il se sert des méthodes de la chimie moderne pour poursuivre sa « recherche de l'absolu », de cette mystérieuse force coercitive qui échappe toujours à l'homme. « Si je trouve la force coercitive, je pourrai créer », s'écrie Claës dans son exaltation de chercheur obstiné. Lui aussi est une victime du démon de la connaissance, de ce génie qui est « un constant excès, qui dévore le temps, l'argent, le corps », en un mot, une victime de l'infini. Balzac analyse la maladie morale de Claës qui eut des phases et n'arriva que par des teintes progressivement plus fortes à cette « violence intolérable qui détruisit le bonheur de son ménage ». Lorsque la réaction du moral sur le physique commença ses ravages, sa femme observait avec terreur les changements insensibles qui dégradèrent cette figure que l'amour avait faite sublime pour elle ; chaque jour la vie de l'âme s'en retirait davantage. Elle lutta contre cette épouvantable puissance « qui détruisait la vie de toute la famille », cette passion qui était « plus forte que lui » (2). Mais la science dévora si complètement Balthazar, qu'il n'était plus « ni mari, ni père, ni citoyen, il fut chimiste ». Et cette mystérieuse force coercitive, cet absolu, il la cherche en vain ; elle lui échappe et lui aussi sombre dans la folie et la dissolution complète de la personnalité. « La science l'emporte en croupe, ailes déployées loin du monde matériel. » On croirait avoir affaire à un autre Louis Lambert.

(1) *Gambarà*, t. XXVIII, p. 107.

(2) *La Recherche de l'Absolu*, t. XXVIII, p. 148.

Dans tous ces chercheurs d'infini tout ce qui produit chez l'homme un élan et le rattache au ciel par le désir ou par le feu du plaisir, toute cette passion s'est élevée à l'extase sublime. C'est Vendramin, cette victime de l'opium par lequel il s'élève à cette extase où il vit « aux dépens de ses jours », c'est lui qui, analysant et jugeant tous ces fous de génie parle pour Balzac, quand il dit que tous ces hommes

« appartiennent à la légion des esprits purs qui peuvent se dépouiller ici-bas de leurs larves de chair, et qui savent voltiger à cheval sur le corps de la reine des sorcières, dans les cieux d'azur, où se déploient les sublimes merveilles de la vie morale : ils vont dans l'art là où te conduit ton extrême amour, là où me mène l'opium. Ils ne peuvent plus entendre que par leurs pairs. Moi de qui l'âme est exaltée par un triste moyen, moi qui ai fait tenir cent ans d'existence en une seule nuit, je puis entendre ces grands esprits quand ils parlent du pays magnifique appelé le pays des chimères par ceux qui se nomment sages, appelé le pays des réalités par vous autres, qu'on nomme fous » (1).

C'est encore Vendramin qui nous explique pourquoi tous ces héros agités de Balzac échouent dans leur passion pour l'idée, dans leur recherche de l'infini, là où le génie authentique triomphe. C'est parce qu'ils ont perdu tout contact avec la réalité, ils n'ont pas déserté « les cimes éthérées » où ils planent ; leur passion « ne s'est pas matérialisée » (2). Ils n'ont pas su imiter Faust : regarder de nouveau vers la terre, retrouver la jeunesse, l'humilité, comme l'a fait Raphaël. Question toujours de cause et d'effet — d'équilibre — dualité de la nature humaine et de l'antagonisme dans toutes les sphères de la vie. « Quand le principe est plus fort que le résultat, il n'y a rien de produit ; nous devons être ou sur la terre ou dans le ciel (3). » Est-ce que pour Balzac il n'est vraiment pas possible de combiner la forme et l'idée. Il dit, lui : « c'est le Père éternel qui a fait la forme et l'idée ennemies : autrement rien ne vivrait » (4). A Emilio qui veut être Raphaël en amour, Vendramin dit :

« Mais non, Emilio, prends-les séparément, ce sera plus sage :

(1) *Massimilla Doni*, t. XXVII, p. 427.

(2) *Ibid.*, p. 447.

(3) *Ibid.*, p. 448.

(4) *Ibid.*, p. 448.

Raphaël seul a réuni la forme et l'idée, mais Raphaël est un raccroc du Père éternel et on ne crée pas le hasard (1). »

Un autre personnage dans la *Comédie Humaine* a dit quelque part que « quand un homme peut confondre les grandeurs de l'idéal et les jouissances du désir, ce doit être un bonheur sans nom ». C'est Louis Lambert qui a tâché de faire cela, qui a voulu s'élever à un amour sublime, ce bonheur infini, mais qui est tombé de l'idéalisme pur au sensualisme le plus aigu.

Dans tous ces cas c'est toujours de la volonté qu'il s'agit, de la volonté qui, dans son élan démesuré, manque le but ou le dépasse et s'illusionne. C'est la volonté vue sous une forme toute spéciale, celle de la mysticité. Claude Vignon est une intelligence pure, comme tous ces génies fous, mais chez lui il manque entièrement de passion, ainsi il n'a pas de volonté. Quand Balzac dit de Gambara que « chez cet homme la passion avait été étouffée au profit de l'intelligence », il parle de la passion matérielle, sensuelle, et c'est justement là le cas de Vignon. Mais chez ces autres génies il existe quand même une passion, une passion immatérielle, spirituelle, qui leur donne un élan « sublime » qui les distingue d'une « pure intelligence » froide comme Vignon, dont on peut dire que « ni sa science, ni ses actions, ni son vouloir n'avaient de direction ».

Faut-il dire que tous les génies vont sombrer dans la folie ? Sûrement non. Balzac nous a dépeint aussi les génies légitimes, ceux qui ont su tenir l'équilibre entre la forme et l'idée : ceux pour qui « en cette nuit aussi » la terre « était stable sous leurs pieds ». De ce génie authentique Balzac a pu donner la formule parce qu'il la trouvait en lui-même. Ces vrais génies servent de pendant à tous les chercheurs balzaciens d'infini qui sont des génies confus et manqués. Il y a par exemple cet astrologue célèbre, Cosme Ruggieri, dont a dit Charles IX qu'il était « plus roi que je ne le suis, car son regard embrassait le monde et le dominait » (2).

D'Arthez est dans l'œuvre de Balzac un de ces êtres privilégiés chez lesquels la finesse de l'esprit, l'étendue des qualités du cerveau, n'excluent ni la force ni la grandeur des senti-

(1) *Massimilla Doni*, t. XXVII, p. 448.

(2) *Sur Catherine de Médicis*, t. XXX, p. 335.

ments. Il est « par un rare privilège homme d'action et homme de pensée tout à la fois » (1). On dit encore de lui qu'il est « un caractère beau, un homme complet, une âme pure, une conscience ingénue ». Et on pourrait trouver bien d'autres génies dans la *Comédie Humaine* qui sont arrivés à leur but en sachant se servir de cette puissance géniale dont la nature les a doués. Ils ont su que « dans l'ordre moral comme dans l'ordre naturel tout abus se paie » (2).

(1) *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 318.

(2) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 191.

CHAPITRE VI

LA VOLONTÉ

DANS LA « COMÉDIE HUMAINE »

III. — LA VIE DIVINE

Il y a seulement les gens de génie qui savent aimer.

Secrets de la Princesse de Cadignan.

La souffrance est l'apprentissage des grandes volontés humaines.

Préface, O. C., t. XXII, p. 239.

Mais le génie peut être aussi l'apanage du sentiment, et c'est en considérant le sublime du sentiment que nous nous trouvons dans la sphère de la vie divine, qui marque pour Balzac l'étape ultime du développement de la volonté. Dans cette dernière étape de la vie de l'intelligence le vouloir-vivre se résoud « par le cœur » et l'énergie psychique se transforme en énergie métaphysique. La volonté ici redevient instinct, l'instinct considéré sous son côté divin, dans la sphère des causes. Ce même caractère de force accumulée qui se détend dans l'inspiration créatrice dans les sciences et les arts est aussi l'apanage du génie du sentiment. La volonté-instinct atteint à des forces sublimes, car c'est une vie d'abnégation complète. « Il faut vouloir y aller » et « il faut vous dépouiller des sentiments et des choses auxquels tiennent les hommes ; sans quoi, vous ne seriez pas tout entiers à votre entreprise » (1). C'est ainsi que Séraphita adjure Wilfrid et Minna qui veulent atteindre à cette vie sublime. Bref, cette vie résume toutes les autres, en les absorbant et en les éle-

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 319.

vant à leur plus grande puissance. Ici nous trouvons que ce qui est spécifiquement balzacien c'est une mystique du sentiment. C'est dans le sentiment de l'amour sous son aspect le plus sublime que la force volontaire se voit dans sa forme la plus haute : dans la vie divine de l'amour la force psychique atteint à sa puissance suprême : elle devient une force métaphysique qui est le lien entre l'homme et Dieu. Dans cet état de l'amour la volonté détendue laisse place à la contemplation. Au lieu de se manifester en de pures intelligences, le génie prend maintenant la forme de sentiments purs. On cherche et on trouve l'infini en se sacrifiant aux autres ; comme l'a dit Vautrin : on a une passion de se vouer à un autre. Ou encore c'est Goriot qui décrit cet amour quand il dit : « L'amour est une religion et son culte doit coûter plus que celui de toutes les autres religions ». Ailleurs dans la *Comédie Humaine* on parle de l'amour comme « la plus belle religion humaine » (1). Cet amour peut être béatitude ce que la passion ne sera jamais : il peut prendre des formes différentes, car l'amour en général, dans ses manifestations les plus exaltées, fussent-elles charnelles ou spirituelles est « la voie pour aller à Dieu ».

Nous atteignons ici l'étape suprême, l'ultime modification que l'intelligence apporte à la vie de l'homme par le travail de la pensée et que pour cette raison, on nomme la vie spiritualisée ou la vie divine. Dans cette vie de l'amour l'âme humaine, puissante et libre dans sa volonté, jouit d'elle-même et des autres. Elle embrasse l'immensité dans sa pensée et possède ses semblables par son amour et Dieu même par l'adoration. Les sensibilités sensuelles nous attachent aux choses matérielles et les affections morales nous en éloignent. Aussi les hommes dont l'intelligence est absorbée par des spéculations sensuelles telles que les sciences exactes sont peu disposés à comprendre la spiritualité de leur âme : tandis que ceux qui éprouvent de vives affections la conçoivent mieux parce qu'ils la sentent davantage. La sensibilité morale naît directement dans notre âme, tandis que la sensibilité sensuelle naît du dehors — c'est le résultat des sensations que reçoivent nos organes. La sensibilité sensuelle est donc passive : elle reçoit toutes ses sensations par l'intermédiaire

(1) *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 320.

des organes. La sensibilité morale est active : elle se manifeste dans l'action de l'âme sur le corps. La source de la puissance réside tout entière dans la volonté et à cette dernière étape de la vie de l'intelligence la volonté magnétise naturellement.

Pour magnétiser utilement, il suffit que le désir de soulager un être souffrant vous porte à chercher à le pénétrer de votre chaleur vitale. Telle est l'indication de la nature, toutes les mères la sentent et la suivent d'autant mieux qu'elles ont moins appris à se fier à des secours étrangers.

En d'autres termes, la volonté de l'amour — au contraire de la volonté de la puissance — cherche avec bienveillance et sans effort à pénétrer de sa vie l'être qu'elle veut secourir. L'amour de nos semblables, en nous faisant oublier notre individualité, nous donne une grande puissance sur la vie et peut opérer des prodiges. Car tout élan d'amour contient, de la part de celui qui s'y livre, une offrande de sa vie, et notre faculté d'en disposer s'accroît avec l'énergie de nos sentiments. Le sentiment, au lieu de répandre la vie goutte à goutte, la verse à flots, tant que l'organisation continue à le servir.

Mais il faut prendre garde ici. Nous ne voulons pas dire que pour Balzac toutes les grandes amours, tous les grands dévouements sont admirables en eux-mêmes. On n'est pas vertueux par ses actions, mais par les sentiments qui les ont déterminées. L'action n'est qu'une manifestation de la moralité de celui qui la commet, et c'est cette moralité qui mérite l'estime ou le blâme. L'homme, dans sa liberté, modifie la sensibilité morale qu'il apporte sur la terre, en développant par ses pensées les sentiments de son choix. Ce sont eux qui décident ensuite du malheur ou de l'utilité de sa vie dans ce monde. Nous sommes bons ou méchants, selon que notre intelligence place les jouissances de notre sensibilité dans l'amour de nos semblables ou dans l'égoïsme. C'est surtout en morale qu'il faut écouter le sentiment antérieur : l'intelligence qui s'en sépare n'acquiert que de fausses lumières. Car comme dans tous les autres stades de la vie morale, c'est l'intelligence qui fait ici la valeur de la volonté ; et ainsi il y a des degrés de perfection dans cet amour qui se dévoue et se sacrifie selon la place qu'y occupe l'intelligence. Souvent ce qui peut paraître un amour sublime est en même temps un

amour aveugle et démolisseur parce que non éclairé par l'intelligence. C'est-à-dire qu'un sentiment sublime peut être consciemment ou inconsciemment un égoïsme sublime, qui ne fait rien de bienfaisant dans le monde, mais au contraire beaucoup de mal. Ce qui a fait dire à Balzac que « des sentiments nobles poussés à l'absolu produisent des résultats semblables à ceux des plus grands vices » (1). Dans la *Comédie Humaine* nous voyons partout de ces égoïsmes sublimes dont la signification peut échapper à première vue, mais Balzac les considère sans aucun doute comme une force destructive dans la société. C'est un égoïsme qui se prolonge dans le monde par les Rastignac et tous les autres démolisseurs que nous venons d'analyser. Quand notre auteur les appelle des amours sublimes c'est un jugement esthétique et non moral. Pour Balzac artiste, toute grande passion, de la force même de sa grandeur, est chose de beauté. Il s'émerveille en présence de ces sentiments poussés à l'absolu : mais Balzac, philosophe et moraliste, grand observateur de la vie humaine, juge sans pitié ces éléments dissolvants qu'il voit de tous côtés dans le monde. Nous allons étudier à présent dans l'œuvre ce grand sentiment qui s'appelle l'amour, et qui forme le fondement de toute la vie.



La *Comédie Humaine* nous donne des exemples éclatants de cet amour, de cette volonté qui ressemble à un instinct divin, qui donne « une puissance divine » à celui qui accepte les vertus de l'amour, ses mille martyres, son angélique espoir, ses joies suivies de douleurs, sa patience, sa résignation (2). Cet amour, Balzac l'a dépeint sous toutes ses formes ; l'amour légitime et illégitime dans toutes les classes de la société ; amour maternel et paternel, amour filial, amour conjugal, amour amoureux, amour ignoré ou sans espoir et amour de la charité. Car le grand sujet reste pour Balzac, comme pour tous les romanciers, on peut le dire, l'amour et l'amour humain, dont l'objet n'est plus l'être infiniment

(1) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 109.

(2) *Séraphita*, t. XXXI, p. 321.

parfait qu'était Dieu, mais bien la créature de Dieu, homme ou femme. Certes Balzac a dépeint avec maîtrise, comme nous l'avons vu, d'autres affections et il eut volontiers tenté, comme le demandait Stendhal, de faire une monographie de chacune des passions humaines ; son œuvre en tout cas permettrait de s'y risquer. L'expérience psychologique de Balzac n'a pas les limites que connaît celle d'autres auteurs ; elle lui donne la clef de maintes énigmes du cœur et de la vie, et par elle il peut nous ouvrir de vastes perspectives radieuses ou sombres. Mais ce sont surtout toutes les physionomies de l'amour qui le préoccupaient et qui se reflètent chacune dans un chef-d'œuvre d'imagination et d'analyse profonde.

Balzac a pu dire, et à juste titre, que « tout ce qui vous replie sur vous-même, vous frappe et vous écrase, vous élève ou vous abaisse, est un retentissement du monde divin » (1). Combien de mères ont connu cela dans la *Comédie Humaine*, combien de femmes blessées dans leurs sentiments les plus chers. Balzac a maintes fois matérialisé en termes admirables ce que l'on pourrait appeler le génie instinct de l'amour maternel, et sa prescience,

« hallucinations inquiètes des mères chez qui quoique rompues, les attaches nerveuses ou morales par lesquelles l'enfant tient à elle vibrent encore, et qui, toujours en communication avec lui, reçoivent les secousses de toute peine, tressaillent à tout bonheur comme à un événement de leur propre vie » (2).

« Je te porte encore dans mon sein, fait-il dire à l'une d'elles, et la moindre de tes pensées y retentit comme autrefois le plus léger de tes mouvements. » Cette mère c'est M^{me} Granson, qui devine la passion de son fils et cherche à vaincre tous les obstacles à son bonheur. Elle se tient à l'affût des circonstances, elle attend l'heure propice avec cette finesse que donnent l'intérêt et la maternité. Déçue dans ses espoirs, privée de son fils par une tragédie suprême, cet amour maternel devient une douleur concentrée, muette, la douleur des mères « qui seules savent ce qu'était leur enfant, quelle corde du cœur est alors à jamais coupée ».

Dans un autre milieu c'est cette même sublimité de l'amour

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 321.

(2) *Le Cabinet des Antiques*, t. XI, p. 27.

maternel qui prouve que « le cœur d'une mère est un abîme au fond duquel se trouve toujours un pardon » (1). M^{me} d'Aiglemont mourante pardonne à sa fille les paroles impitoyables qui ont causé sa mort. Chez M^{me} de Dey (*le Réquisitionnaire*), à la suite d'un mariage malheureux, toutes les puissances d'amour se sont concentrées « dans un seul sentiment, celui de la maternité ». Elle ne vit plus que pour son fils et meurt au moment où lui-même, au loin et sans qu'elle le sache, est fusillé ! La mère de Louis Lambert meurt « après avoir projeté ses facultés dans l'amour maternel ».

Chez un vieux notaire de la *Comédie Humaine* Balzac a montré le sentiment d'amour rendu presque maternel par sa qualité. C'est l'admirable Chesnel dont le fanatisme pour les d'Esgrignon « était entier sans être aveugle, et le rendait ainsi bien plus beau ». Son dévouement pour le jeune Victorien le mène à prévoir où vont aboutir ses folies. « La pratique de la vie, l'expérience des affaires, avaient donné au vieux notaire une défiance observatrice et perspicace qui le faisait arriver au pressentiment maternel (2). » Chesnel était un « de ces grands hommes inconnus de la vie privée ». La continuité de ses sacrifices lui a donné quelque chose « de grave et de sublime ».

L'amour maternel trouve son pendant dans la *Comédie Humaine* dans ce chef-d'œuvre de l'amour paternel qu'est le *Père Goriot*. Pour Balzac, nos beaux sentiments sont « la poésie de la volonté ». Et dans le père Goriot il nous donne « la peinture d'un sentiment si grand que rien ne l'épuise, ni les froissements, ni les blessures, ni l'injustice » : le père Goriot est « un homme qui est père comme un saint, un martyr est chrétien » : il est « le Christ de la paternité » (3). Et un sentiment, dit Vautrin, « n'est-il pas le monde dans une pensée ». Les affections de l'homme se satisfont dans le plus petit cercle aussi pleinement que dans une immense circonférence. « Napoléon ne dînait pas deux fois et ne pouvait pas avoir plus de maîtresses qu'en prend un étudiant en médecine,

(1) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 216.

(2) *Le Cabinet des Antiques*, t. XI, p. 26.

(3) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 195.

quand il est interne aux Capucins. » Pour Goriot ses deux filles étaient tout l'univers ; elles étaient « le fil avec lequel il se dirigeait dans la création » (pour citer encore Vautrin). Cette passion violente d'un père, ce dévouement inépuisable, qu'aucun intérêt personnel n'entachait, écrasait par sa persistance et par son étendue.

Écoutons encore Balzac qui en parle ainsi :

« Le père Goriot est comme le chien du meurtrier qui lèche la main de son maître quand elle est teinte de sang ; il ne discute pas, il ne juge pas, il aime. Le père Goriot cirerait, comme il le dit, les bottes de Rastignac, pour s'approcher de sa fille. Il veut aller prendre les banques d'assaut, quand ses filles manquent d'argent, et il ne serait pas furieux contre ses gendres, qui ne les rendent pas heureuses ? Il aime Rastignac parce que sa fille l'aime. Le sentiment du père Goriot implique la maternité (1). »

Même au moment de la mort « cet amour sublime » trahi, refuse encore d'admettre sa trahison. Mais quand Balzac dit « cet amour sublime » il formule un jugement esthétique et non moral. De même Vautrin est « sublime ». C'est Goriot lui-même qui juge cet amour trop passionné qu'il porte à ses filles quand il dit au moment de mourir : « J'ai bien expié le péché de les trop aimer — je les aimais tant que j'y suis retourné comme un joueur au jeu. Més filles, c'était mon vice à moi ; elles étaient mes maîtresses — enfin tout ! » Et encore : « j'avais trop d'amour pour elles, pour qu'elles en eussent pour moi ».

Il y a d'autres amours esthétiquement « sublimes ». Les drames de la vie ne sont pas dans les circonstances, ils sont dans les sentiments, a dit Balzac, ils se jouent dans le cœur, « ou, si vous le voulez, dans ce monde immense que nous devons nommer le monde spirituel » (2). Et le romancier nous a peint de ces drames poignants, où le cœur frappé dans toutes ses sensibilités se replie sur lui-même en cherchant à cacher ses souffrances, ses douleurs déchirantes aux yeux du monde. Ce sont une M^{me} Hulot, une M^{me} Claës, une M^{me} de Mortsauf qui, dans la sublimité de leur égoïsme, se

(1) *Préface à la 2^e édition du Père Goriot*, O. C., t. XXII, p. 416.

(2) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 93.

sacrifient chaque jour dans l'intérêt de leur famille aux manières de leurs maris. Balzac analyse longuement les martyres de ces caractères héroïques, de ces femmes qui sont « vouées au sacrifice ». Dans leur cas c'est bien vrai que les sentiments nobles poussés à l'absolu produisent des résultats semblables à ceux des plus grands vices. Ce qui fait dire à Balzac : « Bonaparte est devenu l'empereur pour avoir mitraillé le peuple à deux pas de l'endroit où Louis XVI a perdu la monarchie et la tête pour n'avoir pas laissé verser le sang d'un Monsieur Sauce. » Dans son fanatisme M^{me} Hulot veut protéger son mari même au prix de sa vertu. Elle a tout perdu pour lui, tout vendu, maintenant il lui reste seulement à se donner elle-même. Elle souffre la double humiliation de s'offrir et de se voir refusée. Mais alors « la majesté de la vertu, sa céleste lumière, avait balayé l'impureté passagère de cette femme qui, resplendissante de la beauté qui lui était propre, parut grandie à Crevel ». Adélaïde fut en ce moment sublime comme ces figures de la religion soutenues par une croix que les vieux Vénitiens ont peints ; mais elle exprimait « toute la grandeur de son infortune et celle de l'Eglise catholique où elle se réfugiait par un vol de colombe blessée. Crevel était ébloui, abasourdi » (1). Forcée enfin de révéler l'ignominie de leur père à ses enfants elle peut dire : « J'ai tendu un rideau pendant vingt-trois ans entre le monde et moi, ce rideau derrière lequel je pleurais, sans mère, sans confident, sans autre secours que celui de la religion, et j'ai procuré vingt-trois ans d'honneur à la famille. » La férocité du vice de son mari finit par vaincre la patience de l'ange qu'était M^{me} Hulot : « Sur le bord de l'éternité, connaissant la dernière infamie de cet homme, il lui échappe le seul mot de reproche qu'elle eut fait entendre de toute sa vie » (2).

Ainsi M^{me} Claës dont les souffrances semblaient être de celles « qui ne peuvent se confier qu'à Dieu ». Pour elle, l'amour de son mari était « un fanatisme aveugle » ; son éducation mystique et peut-être son infirmité avaient eu pour résultat de laisser en elle les sentiments dans toute leur force. Son sentiment maternel était presque égal à son amour pour

(1) *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 348.

(2) *Ibid.*, p. 496.

son époux, aussi se passa-t-il en son âme un combat horrible entre ces deux sentiments également puissants et dont l'un était en quelque sorte devenu l'ennemi de l'autre. Ballottée entre ces deux affections sa douleur était causée en partie par la crainte d'avoir sacrifié ses enfants à son mari. Sa jalousie de la science qui lui enlevait son mari lui dévora le cœur et régénéra l'amour. Mais comment lutter contre une idée ! Finalement, comme Lemulquinier, qui avait épousé la folie de son maître, elle apprend la chimie pour épouser les désirs de son mari, elle entre dans sa vie ardente, mais les mobiles qui la font agir ne sont pas la gloire et la science comme pour Balthazar ; ils sont l'avenir de ses enfants et la considération de leur père. La violence de ses désirs augmentait encore dès qu'ils ne trouvaient pas, comme ceux de son mari, une pâture dans les travaux du laboratoire. Faible et sans défense contre les terribles prostrations de la pensée, cette femme succombe sous les alternatives d'espoir et de désespoir qui pour elle s'alourdissaient des inquiétudes de la femme aimante et des anxiétés de la mère tremblant pour sa famille. Elle meurt en conservant sa foi dans le génie de son mari.

En de telles âmes l'amour conjugal est un égoïsme sublime : en même temps, il devient en partie maternel, en prenant ce caractère divin qui cherche à consoler, à soutenir, à protéger de toute manière l'objet de son dévouement. Chez une M^{me} Hulot l'amour se souvient toujours de sa dette de gratitude envers un mari qui l'a arrachée sans autre dot que sa beauté physique et morale à un sort médiocre pour l'élever à une situation où elle se trouve adorée et environnée de luxe ; elle croit toujours que ce mari est encore l'homme de grandeur et de distinction qui a si bien servi l'Etat et qui a mérité tous ses honneurs. Elle veut être digne de cette idole tombée, qui reste cependant toujours pour elle sur un piédestal.

M^{me} de Mortsauf est soutenue dans son dévouement par un sentiment semblable de reconnaissance, mais surtout par sa mystique qui la mène à rapporter ses vertus « aux êtres dont le bonheur est notre ouvrage et que nous ne rendons heureux ni par calcul, ni par devoir, mais par une inépuisable et volontaire affection » (1).

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 311.

M^{me} Claës, Pauline de Villenoix, Marianna sont soutenues dans leur vertu par les vertus de ces génies dont elles partagent la vie. Elles veulent être aussi grandes dans leur héroïsme de femmes dévouées que leurs maris sont grands et héroïques dans leur poursuite d'une foi voulue. Voilà leur égoïsme ! Même on peut dire que leur plus grand supplice est la grandeur de leur mari. Elles deviennent les protectrices d'une belle intelligence égarée, de « toute cette énergie déviée ». Ce sont elles qui fourniront l'entendement : « Paolo [Gambara] sera mon génie », dit Marianna, moi, je serai sa raison (1). » Ou, autrement dit, « Mahomet a la volonté, comme sa femme a l'intelligence (2). » Ces femmes poursuivent la réelle grandeur de leur tâche comme ces génies-fous poursuivent leur chimère, avec tout le mystique d'un dévouement idéal et d'un dévouement pour l'idéal. Elles auraient pu trouver une compensation possible, dit Andréas Mariosini à Marianna :

« Si le seul amour du devoir vous eût soutenue et guidée, peut-être le triomphe vous eût-il semblé plus facile ; il vous eût suffi de tuer votre cœur et de transporter votre vie dans le monde des abstractions ; la religion eût absorbé le reste, et vous eussiez vécu dans une idée comme les saintes femmes qui éteignent au pied de l'autel les instincts de la nature. »

« Mais votre amour vous rejetait sans cesse hors de ce monde idéal, où la vertu voulait vous retenir ; il exaltait en vous des forces, sans cesse épuisées à lutter contre le fantôme de l'amour. Les moindres lueurs de l'espérance vous entraînaient à la poursuite de votre douce chimère (3). »

Et Marianna, parlant pour ses sœurs de cœur malheureuses répond : « Aucun ne comprenait le culte que j'ai voué à cette âme, qui n'est si loin de nous que parce qu'elle est près du ciel, à cet ami, à ce frère que je veux toujours servir (4). » De même Pauline de Villenoix, qui vit, elle aussi « par ses souvenirs », n'ayant connu de l'amour que ses premières émotions, offre le type du dévouement dans sa plus large expression. « Devenue presque folle elle-même elle était sublime. » Pour elle, son mari était parfaitement sain d'entendement :

(1) *Gambara*, t. XXVIII, p. 66.

(2) *Ibid.*, p. 73.

(3) *Ibid.*, p. 67.

(4) *Ibid.*, p. 69.

« il respire l'air des cieux avant le temps, c'est tout » : il voltige sans cesse à travers les espaces de la pensée et s'y promène avec une vivacité d'hirondelle, je sais le suivre dans ses détours. Et ce sentiment sublime : « Contente d'entendre battre son cœur, tout mon bonheur est d'être près de lui (1). »

Voilà Renée de l'Estorade qui s'est décidée à faire un mariage de raison. Elle parvient à rendre heureux un époux maladif, « en fabriquant pour lui de l'amour » avec la pitié qu'elle ressent pour lui, mais elle trouve « une compensation à ses vœux érotiques inassouvis », car elle avait exalté chez elle « le sentiment maternel dans un degré à peine croyable » (2). Telle autre M^{lle} d'Esgrignon « mûrie au feu des passions contraintes, comprimées, victime des désirs offerts en holocauste sur l'autel domestique avec une joie constante ». Dévorée de chagrin quand le nouveau Marquis d'Esgrignon accepta M^{lle} Duval pour femme, ainsi complétant la victoire de du Croisier, M^{lle} d'Esgrignon ne croit plus qu'en Dieu (3).

Il est toujours question ici des passions excessives, des « sentiments antérieurs », du manque d'intelligence dans le monde moral. Balzac, lui, le constate nettement une fois de plus quand il dit de M^{lle} d'Esgrignan qu'elle est « une des figures les plus instructives de cette histoire ; elle vous apprendra ce que, faute d'intelligence, les vertus les plus pures peuvent avoir de nuisible ». Pour réparer les ravages que font dans la vie tous ces dévouements sublimes et égoïstes, il faut les Marguerite Claës et son mari, les Eugénie Grandet, les Madeleine de Mortsauf, les Marquis d'Espard et d'autres de leur genre.

* * *

Il y a peu de romans dans la *Comédie Humaine*, où ne soit contée, essentielle ou accessoire, l'histoire d'une passion amoureuse. Nul n'a mieux décrit la naissance de l'amour « qui apprend les musiques de la vie », ses premières émotions, les premiers rayons de cette « lumière du cœur ». Et en même temps que l'aurore, nul n'a mieux décrit le midi et le cré-

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 162.

(2) *Le Député d'Arcis*, t. XXI, p. 106.

(3) *Le Cabinet des Antiquités*, t. XI, p. 45.

puscule de l'amour. Qu'est-ce que l'amour pour Balzac ? « L'amour est un principe dont les effets sont si dissemblables qu'aucune théorie ne saurait ni les embrasser ni les régenter. L'amour n'est donc pas un sentiment simple ? Il ne l'est qu'en apparence. « Si les physiologistes peuvent promptement définir l'amour en s'en tenant aux lois de la nature, les moralistes sont bien plus embarrassés de l'expliquer quand ils veulent le considérer dans tous les développements que lui a donnés la société (1). » Et s'il est vrai que l'amour « prend la couleur de chaque siècle », on peut dire qu'il prend aussi la couleur de chaque race, de chaque individu, de chaque âge. L'amour est toute nuance.

* * *

Balzac, ce réaliste, est un grand idéaliste en amour. Pour lui « l'amour est une combinaison du sentiment de l'infini qui est en nous et du beau idéal qui se révèle sous une forme visible » (2). On le voit, Balzac distingue rigoureusement la passion de l'amour : il ne les confond jamais, comme l'ont fait les romantiques. Il y a un amour sublime qui ne connaît pas la passion, comme l'amour de Dante, et à un degré plus élevé encore, l'homme est susceptible d'aimer Dieu, mais il ne peut l'aimer passionnément. L'amour implique certitude et constance. La passion n'est que le pressentiment de l'amour et de l'infini qui réside dans l'amour. « La passion est un espoir qui peut-être sera trompé ». Passion signifie à la fois souffrance et transition : la passion cesse quand l'espérance est morte. Hommes et femmes peuvent, sans se déshonorer, concevoir plusieurs passions ; il est si naturel de s'élancer vers le bonheur ! Mais pour Balzac il n'est dans la vie « qu'un seul amour ». Déjà dans *la Physiologie du Mariage* il proteste contre les sceptiques qui prétendent qu'il est impossible d'éprouver pour une femme unique un amour immuable. Lui voit dans la constance l'essence même de l'amour, le signe d'une force illimitée. « L'amour est une admiration qui ne se lasse jamais » dit-il dans *Séraphita*. Et ailleurs il écrit :

(1) *La Physiologie du Mariage*, t. XXVIII, p. 78.

(2) *Un Prince de la Bohême*, t. XVIII, p. 186.

« L'amour n'est-il pas comme la mer qui, vue superficiellement ou à la hâte, est accusée de monotonie par les âmes vulgaires, tandis que certains êtres privilégiés peuvent passer leur vie à l'admirer en y trouvant sans cesse de changeants phénomènes qui les ravissent (1) ? »

De nouveau dans *les Mémoires de deux jeunes Mariées*, il le pare de toutes les poésies :

« Ce monde de merveilles, de beaux songes, de réalités délicieuses, de plaisirs et de douleurs se répondant, ces sourires qui éclairent la nature, ces paroles qui ravissent, ce bonheur toujours donné, toujours reçu, ces tristesses causées par l'éloignement et ces joies que prodigue la présence de l'être aimé (2). »

La *Comédie Humaine* est remplie de lyrisme quand l'auteur décrit l'amour. Mais ce grand amour, cet amour idéal qui n'est pas seulement « la reconnaissance du plaisir » qui est autre chose que « l'accord du besoin et du sentiment (3), combien d'hommes sont capables de l'éprouver ? Cet amour qui est poétique, qui est le signe d'une nature supérieure, exquise et rare, n'est pas donné à tous, mais réservé à quelques privilégiés qui mènent le monde par l'action directe ou par l'exemple.

« Pour quelques êtres infiniment rares, l'amour n'est pas ce que la nature l'a fait : un besoin impérieux à la satisfaction duquel elle attache de vifs, mais de passagers plaisirs, et qui meurt. C'est un royaume idéal, plein de sentiments nobles, de grandes petitesesses, de poésies, de sensations spirituelles, de dévouements, de fleurs morales, d'harmonies enchanteresses, où vont deux créatures réunies en un ange, enlevées par le plaisir (4). »

L'homme obéit à deux principes ; il se rencontre en lui le besoin et le sentiment. « Les hommes inférieurs ou faibles prennent le besoin pour le sentiment, tandis que les hommes supérieurs couvrent le besoin sous les admirables effets du sentiment : le sentiment leur communique par sa violence une excessive réserve et leur impose l'adoration de la femme (5). » Et l'amour qui convient aux êtres supérieurs con-

(1) *La Vendetta*, t. III, p. 208.

(2) *Mémoires de deux Jeunes Mariées*, t. XI, p. 113.

(3) *La Physiologie du Mariage*, t. XXVIII, p. 69.

(4) *Béatrix*, t. V, p. 83 ; Cf. aussi : *les Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 319.

(5) *La Physiologie du Mariage*, t. XXVIII, p. 69.

vient aussi aux nobles cœurs. Ceux-ci « ne sont pas infidèles, car la constance est une force qui leur va ». Il convient enfin aux hommes forts : « les hommes forts qui aiment ont tant d'enfance dans l'âme ». En somme, que ce soit par l'intelligence, par le cœur, ou le caractère, il faut mériter l'amour. Il couronne et récompense le plus digne. « L'amour a ses grands hommes inconnus (1). »

Il y a un premier XVIII^e siècle, raisonneur, cynique et libertin, qui se garde bien de rien idéaliser : c'est celui de Bayle, de Montesquieu, de Voltaire ; il y en a un second, sentimental et vaguement vertueux, celui de Diderot, de Greuze, et de Rousseau. Or, il est évident que Balzac se réclame tout d'abord du premier : *la Physiologie du Mariage* en fait foi ; il y considère l'amour très froidement, comme un fait physique et animal ; le ton est Voltairien, avec plus de lourdeur. Plus tard, l'influence de Diderot et de Rousseau se fera sentir en lui ; ce sera la passion romantique et emportée, divinisée. Balzac dépasse ce stade à son tour en rendant à l'amour une valeur centrifuge. La passion devient ainsi une force bien-faisante qui nous arrache à la médiocrité de la vie commune et fait notre grandeur. Cet amour que refusait Séraphita, comme un obstacle à l'achèvement de sa destinée surnaturelle, ou plutôt qu'elle voulait transformer en un désir d'entraîner dans le sein de Dieu l'objet aimé, cet amour est à présent roi ; il se suffit à lui-même, il occupe les cœurs avec une souveraine plénitude et les transporte ; il semble qu'il n'y ait plus rien à désirer dans l'existence et que l'homme trouve en lui-même l'entière satisfaction de ses désirs et de ses ambitions. Il semble que nous soyons descendus, définitivement, sans espoir de nous relever, sur le plan humain et naturel et que nous y adhérons exactement et solidement. Or, il n'en est rien. Nous avons déjà vu ci-dessus que le mysticisme passionnel n'est pas du tout le fond de la mystique balzacienne du sentiment. Cette mystique ne signifie pas le moins du monde que toute passion, du fait même de sa véhémence, est un principe de perfectionnement et de régénération, mais au

(1) *La Physiologie du Mariage*, t. XXVIII, p. 80.

contraire qu'une passion bien loin de purifier nécessairement doit être purifiée. Ce n'est pas à la passion qu'il appartient de faire de l'homme quelque chose de grand. Mais c'est à l'homme de faire de la passion quelque chose de grand. Si Balzac a semblé parfois dans quelques romans se complaire dans le mysticisme passionnel la fin de ces histoires ne met jamais en doute son jugement final. Toutes ses femmes passionnées se perdent, d'une façon ou d'une autre : pour la plupart elles meurent avant leur temps et à cause de leur amour. L'âme n'est pas hiérarchiquement divisée et ordonnée ; en chacune des manifestations de la vie psychologique, il y a une possibilité immense de perfection. Et dans le domaine du sentiment la valeur d'un sentiment ne se mesure pas à son objet : il y a des amours divines qui sont médiocres au prix de certaines amours humaines. Qu'est-ce donc qui fera la valeur de l'amour, si ce n'est ni l'intensité ni l'objet ? C'est à cette question que veut répondre la mystique balzacienne appliquée à l'analyse du sentiment. Et maintenant nous sommes en présence d'une théorie personnelle. D'après cette théorie toute affection se transforme lentement et dans un sens très défini ; d'autre part cette transformation se fait sous l'action des causes déterminées ; enfin, il est une limite extrême à laquelle tend le sentiment ainsi transformé. Il faut dire que cette théorie n'est pas créée par Balzac. Ne peut-on pas plutôt y voir l'influence de ces lectures du jeune Balzac, sur lesquelles nous ne sommes pas très bien renseignés. Car bien avant le romancier d'autres ont eu la même idée sur le développement des sentiments, tel Racine, tel les Pères de l'Eglise, tel Platon et Plotine. C'est que sans doute, Balzac a connu tous ces auteurs et que consciemment ou inconsciemment il a formé ses idées au moins en partie sous l'influence de ses lectures. Et il ne faut pas connaître Nicolas de Cusa pour savoir que ces idées sont tout à fait catholiques. Toute affection se développe : il y a une vie psychique, l'une comme l'autre sont soumises à un incessant devenir. Balzac a bien compris qu'il y a un mouvement qui emporte et qui embrasse tous les éléments. Le dynamisme qui pénètre sa psychologie est d'accord avec sa conception des faits de la vie morale. Mais c'est du sentiment que nous devons ici nous occuper particulièrement. Car le sentiment est une des formes que

prend la force volontaire. Et il ne suffit pas de montrer que tout est complexe et confondu dans la vie psychique ; il n'y a pas seulement un devenir général, il y a encore un devenir particulier, un devenir du sentiment. Dans *la Peau de Chagrin* Raphaël de Valentin l'exprime très nettement :

« ... Surtout les prières des extatiques et quelques passages de nos fabliaux ont pu seuls me transporter dans les divines régions de mon premier amour... L'amour passe par des transformations infinies avant de se mêler pour toujours à notre vie... Comment oser décrire ces teintes transitoires du sentiment, ces riens qui ont tant de prix, ces mots dont l'accent épuise les trésors du langage, ces regards plus féconds que les plus riches poèmes ? Dans chacune des scènes mystiques par lesquelles nous nous éprenons insensiblement d'une femme, s'ouvre un abîme à engloutir toutes les poésies humaines (1). »

Ce passage montre que la mystique balzacienne va permettre à Balzac de noter les nuances infiniment délicates du sentiment. Que l'amour se transforme ce n'est pas assez dire, cependant ; selon la mystique balzacienne il se purifie ; la transformation est clairement orientée. Le hasard ne préside pas seul à ces transformations ; ce n'est pas non plus une évolution marquée de nécessité, qui puisse s'expliquer rigoureusement par des causes. C'est un développement, un progrès même, où la liberté humaine peut s'exercer, « par les lois du libre arbitre que Dieu nous a données afin de pouvoir nous juger un jour à son tribunal » (2). On y peut distinguer trois moments principaux ; le premier est le moment du désir, à base sexuelle, entretenu par des émotions physiques, à ce stade les sens sont maîtres et tyranniques. Le second est le moment de la passion, qui au contraire du désir passager et intermittent, est continué et durable ; quand un désir a atteint une certaine intensité et a réussi à se fixer sur un objet déterminé, on peut dire (nous l'avons déjà noté) qu'il devient passion ; la passion est alimentée par de nombreuses émotions toujours renaissantes mais elle est plus que les émotions, elle les dépasse et les explique tout ensemble. Enfin, le troisième est le moment du sentiment proprement dit, de l'amour pur : Balzac ne confond pas du tout l'amour-passion et l'amour ; le sentiment est une affection autant voulue que

(1) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 231.

(2) *Séraphita*, t. XXXI, p. 312.

subie, dégagée du caractère de fatalité qui pèse sur la passion, une affection supérieure où se reconnaissent les grandes âmes ; la passion n'est qu'un grossier pressentiment de l'amour et de son infini. A mesure que l'on s'élève du désir à la passion et de la passion à l'amour, l'affection se purifie de plus en plus. les jouissances physiques sont abaissées au niveau du corps et cèdent aux jouissances spirituelles ; l'amour entre deux êtres tend à devenir un amour d'âme à âme. Mais il ne faut pas croire que le sentiment puisse se soutenir sans les émotions sensuelles ; il vit de ces émotions, mais il les transforme, il les dépasse, il les éclaire. Les sens ne sont jamais étouffés ni méprisés ; au contraire leurs impressions renouvellent et fortifient le sentiment qui ordonne et met tout en place.

Désir, passion, sentiment, tels sont les trois degrés par où passe tout amour digne de ce nom. Voyons donc des exemples plus précis dans l'œuvre de Balzac. Il a donné une place importante au désir, et l'a même parfois peint avec beaucoup de violence et de réalisme. Mais il y a de la pudeur dans l'expression qui, selon les principes de l'art classique, tend à la litote. Il fait voiler la hardiesse de la pensée par la décence du langage. Balzac n'ignore donc point le désir et ses fureurs ; il faut même le remarquer il l'a montré particulièrement déchaîné chez le jeune métaphysicien Louis Lambert, qui a cru pouvoir s'affranchir des liens de la chair mais ne tarde pas à connaître d'irritantes tentations. Ce n'est pas une découverte que fait Balzac quand il révèle la vie des sens chez un penseur ; bien avant lui d'autres l'avaient pressentie. Pour maintenir l'équilibre dans la vie il faut le *sentir* aussi bien que le *penser*. Ainsi Balzac conte cette étonnante histoire qui arriva à Lambert un jour qu'il était au Théâtre Français (1). Et Lambert écrira plus tard à Pauline de Ville-noix qu'il est près d'épouser :

« Est-il possible d'exprimer combien je suis altéré de ces félicités inconnues que donne la possession d'une femme aimée — je suis demeuré pendant des heures entières dans une stupeur causée par la violence de mes souhaits passionnés. En ces moments, ma vie entière, mes pensées, mes forces, se fondent s'unissent dans ce que je nomme un désir, faute de mots pour exprimer un délire sans nom (2). »

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 150.

(2) *Ibid.*, p. 151.

Lambert le nomme, c'est le désir dans toute sa force, c'est le désir qui est à l'origine de tout amour. Lambert succombera à l'attente intolérable de cette volupté ; son amour ne pourra suivre le développement régulier que nous indiquions. Au contraire *le Lys dans la Vallée* nous donne un bon exemple du passage de l'émotion au sentiment. L'amour de Félix commence par une subite et violente émotion qui engendre en lui un irrésistible désir. Il a été « saisi par le premier aspect charnel de la fièvre du cœur ». Que va devenir ce désir ? Il va donner naissance à une passion. Cette passion n'est plus simplement chose physique, elle se nourrit d'intentions et de pensées qui se rapportent toutes à la femme aimée. Il se propose de « fouiller les châteaux de Touraine », afin de retrouver la belle inconnue. Au cours de son voyage, il découvrira une vallée charmante, il aura le pressentiment que la femme qu'il cherche en est le lys, et la « remplit du parfum de ses vertus ». Dès lors, son désir ne lui inspire plus qu'une idée, une idée fixe, qui est de s'introduire à Clochegourde, afin de vivre le plus possible auprès d'Henriette et de gagner son amour. Quand il la revoit il ne se lasse de promener sur elle des regards voluptueux. Il fera tout pour connaître l'heure du plaisir et « achever la pomme délicieuse où il avait déjà mordu ». Il flattera le mari, feindra de s'intéresser prodigieusement à l'exploitation de ses terres. Déjà, il est vrai, paraît une certaine force d'idéalisation ; toute une nuit, Félix demeure sur la rive de l'Indre, les yeux éperdument fixés sur le château où brille une lumière. Pendant cette nuit... « où cette fleur sidérale m'éclaira la vie, je lui fiançai mon âme avec la foi du pauvre chevalier castillan dont nous nous mouvons dans Cervantès et par laquelle nous commençons l'amour » (1). Ainsi la passion sensuelle se mêle déjà d'éléments chevaleresques ; elle ne vit plus seulement de l'ambition de satisfaire un désir.

Bientôt, en effet, elle va faire place à un sentiment, à un amour pur. Cette femme à laquelle il n'était lié jusqu'ici que par une volupté fugitive et par l'espoir de voluptés plus grandes, il va la sentir attachée à lui par d'autres liens. Il

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 58.

naîtra entre leurs deux âmes une sympathie issue d'une communauté de souffrances. Félix tombe sous le despotisme du comte de Mortsau, demi-fou tyrannique, violent et intraitable, qui désormais a deux victimes au lieu d'une : ... « La comtesse et moi, nous nous éprouvâmes ainsi par la douleur. » Puis, d'autres sentiments rapprocheront ces deux êtres, spiritualisant leur amour. Félix, pour tenir compagnie au comte, fait avec lui d'interminables parties de tric-trac ; devenu bientôt plus fort que son partenaire, il s'arrange pour faire jeu égal, perdant au début et gagnant sur la fin. Ainsi le comte peut attribuer sa défaillance finale à la fatigue. Dès lors Félix sera uni à la comtesse par de nouveaux liens, ceux de la reconnaissance. « Elle s'aperçut de mon manège... et devina d'immenses témoignages d'affection... La comtesse me jeta l'un de ces remerciements muets qui brisent un cœur jeune. Depuis cette bienheureuse soirée, elle me regarda toujours en parlant. » Et Félix la quitte plein d'un indicible bonheur. Quand il la reverra, ils auront tous deux une grande et grave explication. Henriette ne peut accepter l'amour de Félix ; elle se déclare attachée à son mari et « enivrée de maternité ». Elle attendait de Félix une amitié constante, elle espérait trouver en lui un ami « qui ne fût pas un juge », un cœur où elle pourrait « épancher ses douleurs » quand elles surabonderaient et « crier quand ses cris seraient irrésistibles ». Et Félix accepte le pacte. « Aimer sans espoir est encore un bonheur. J'accepte ce contrat qui doit se résoudre en souffrances pour moi. Je me donne à vous sans arrière-pensée, et serai ce que vous voudrez que je sois » ... « A vous l'amour le plus pur qui jamais aura brillé sur cette terre ! (1). » Et Félix avouera plus tard : « Je n'avais d'autre ambition que celle d'aimer Henriette mieux que Pétrarque n'aimait Laure (2). » Alors seulement on peut parler d'amour, de sentiment ; désir passion, tout cela n'est plus, puisque l'amour est sans espoir. Ce renoncement cruel est le signe que la mystique a envahi l'amour. « Semblable au prêtre qui par un seul pas s'est avancé vers une nouvelle vie, il s'était consacré, voué ; les anges seuls disent le nom nouveau dont il faudrait nommer ce

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 89.

(2) *Ibid.*, p. 99.

saint amour ». Dès lors Félix aime « avec un dévouement complet ». Henriette l'a soumis, selon l'excellente formule de M. Baldensperger, à une véritable « probation mystique, elle a connu qu'il était digne d'être initié aux mystères de cet amour » (1). « Je me consumerai dans la flamme et vous aimerai d'un amour purifié », a-t-il promis.

Mais comment cet amour-passion s'est-il purifié ? Comment une affection sensuelle peut-elle se transformer jusqu'à devenir purement spirituelle ? Assurément Balzac n'a jamais donné de cette purification une théorie formelle, ni une explication magistrale à laquelle on n'aurait qu'à se reporter pour comprendre et interpréter ses romans. Il n'a même peut-être jamais eu la conscience totale et parfaite de la théorie que nous allons exposer. Cette théorie est une reconstruction qui se fonde sur l'analyse même des faits inventés et des âmes créées par le romancier. S'il y a une philosophie du sentiment dans la *Comédie Humaine*, s'il y a une mystique de la purification, elle est sous-jacente à l'œuvre entière : elle en est cependant le fondement, elle y est essentielle, mais elle n'apparaît pas toute formulée. Mais si nous faisons l'effort de synthèse qui est requis, nous découvrirons quatre moyens principaux de purification : l'amour-passion se purifie soit par l'action extérieure et le travail, soit par le spectacle du beau naturel ou artistique, soit par la pensée, soit enfin par la religion. C'est assurément dans *le Lys dans la Vallée* que Balzac donne la meilleure idée de ce que peut être le développement d'un sentiment amoureux ; mais tout n'est pas indiqué dans ce roman, et nous aurons à utiliser maints passages empruntés à d'autres œuvres ; d'ailleurs, l'ensemble du système une fois construit éclairera le roman principal et nous pourrons mieux comprendre ensuite ce qu'il advient de l'amour mystique qui règne également dans l'âme de M^{me} de Mortsauf et dans celle de Félix de Vandenesse.

Il y a, disions-nous, une première purification possible par l'action. Ce n'est pas d'ailleurs là-dessus que Balzac a le plus insisté, quoi qu'il en ait très finement parlé. Le passionné a

(1) Baldensperger F. : *Orientations étrangères chez Balzac*, p. 181.

une telle surabondance de forces qu'il se livrerait aisément aux excès si rien ne le contenait ni le disciplinait. Dans l'oisiveté, la passion peut atteindre à un degré d'exaspération qui interdit toute maîtrise de soi. Les grands passionnés doivent se soumettre à une règle qui ordonne leurs mouvements tumultueux et les contraint à une bienfaisante monotonie. Il n'y a rien de plus sain qu'une occupation régulière et astreignante ; les désirs sont alors vaincus, le corps résiste et brise leur effort ; « le travail, la coutume, l'a raidi et endurci, il n'est plus disposé à frémir et à vibrer sous la touche émouvante du désir ». De cette purification nous trouvons un bel exemple dans *le Lys dans la Vallée*. Comme le temps des vendanges est arrivé, Félix décide d'aller aux vignes avec les enfants accompagnés de leur mère ; là ils rivalisent tous d'ardeur et Félix vient naïvement lui aussi se faire complimenter pour sa belle récolte. La passion de nouveau le tourmente mais il se remet au travail :

« Puis je me mis à cueillir des grappes, à remplir mon panier, à l'aller vider dans le tonneau de vendange avec une application corporelle, silencieuse et soutenue, par une marche lente et mesurée qui laissa mon âme libre. Je goûtai l'ineffable plaisir d'un travail extérieur qui voiture la vie en réglant le cours de la passion, bien près, sans ce mouvement mécanique, de tout incendier. Je sus combien ce labeur uniforme contient de sagesse et je compris les règles monastiques (1). »

La passion, tyrannique et impérieuse, est réglée par l'action soutenue et l'homme reconquiert ainsi sa liberté ; il échappe à la fatalité que la passion faisait peser sur lui. Le travail voiture la vie, pour reprendre la forte expression balzacienne. Il plie le corps et l'esprit à une discipline rigoureuse qui réprime les caprices de la passion. De même Bouchardon dans *Sarrasine*, qui prévoyait la violence avec laquelle les passions se déchaîneraient dans l'âme du jeune artiste, « en étouffa l'énergie sous des travaux continuels » (2). Ainsi le travail purifie les affections ; les grandes actions entreprises par les chevaliers du Moyen Age s'inspiraient de ce principe. Guerres, croisades, pèlerinages, autant d'occasions de mater la chair et de dresser l'animal en eux, pour se rendre dignes de l'idole

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 113.

(2) *Sarrasine*, t. XVI, p. 410.

féminine, si haut placée qu'elle pouvait exiger tous les dévouements, tous les sacrifices. Par le travail sont domptées et réglées les forces primitives et instinctives et l'âme alors devient libre d'aimer à son gré.

Cette liberté peut être acquise autrement par l'âme ; il y a un second moyen par lequel les affections se purifient ; c'est le spectacle du beau, soit dans la nature, soit dans l'art. C'est ainsi que dans un beau paysage l'homme retrouve sa sérénité ; il se sent délivré des désirs inférieurs comme des pensées mesquines, il se sent comme élevé au-dessus de lui-même, élevé au-dessus de sa condition d'homme. Dans *un Drame au Bord de la Mer*, le narrateur se promène sur la grève avec la femme qu'il aime, Pauline, et le paysage maritime ne tarde pas à agir sur les deux amants :

« Qui n'a pas savouré ce moment de joie illimitée où l'âme semble s'être débarrassée des liens de la chair et se trouver comme rendue du monde d'où elle vient (1). »

Phrase caractéristique ; on voit comment le sentiment amoureux se colore de mysticisme, purifié qu'il est par le spectacle délicieusement monotone de la mer et par l'influence d'une atmosphère apaisante. Dans *le Lys dans la Vallée* les paysages sont encore plus puissants ; la vallée, qui change avec les saisons, paraît avoir une âme. Quand Félix la découvre avec émotion, il en fait aussitôt le paradis où vit celle qu'il aime : « Elle demeurerait là, mon cœur ne me trompait pas... si vous voulez calmer les plaies saignantes de votre cœur, revenez-y par les derniers jours de l'automne ; au printemps l'amour y bat des ailes à plein ciel ; en automne on y songe à ceux qui ne sont plus (2). » Il ne faut point voir là seulement la trace d'une mentalité romantique, de cet amour de la nature prise pour confidente et pour consolatrice. Balzac n'a point vraiment le sentiment de la nature ; il conçoit plutôt le lien du sentiment et de la nature, leurs mystérieuses correspondances, comme l'a fait Raphaël. Et voici des phrases qui expriment nettement l'action purificatrice d'une belle nature :

(1) *Un Drame au Bord de la Mer*, t. XXIX, p. 175.

(2) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 25.

« En harmonie avec cette vie reposée et sans autres émotions que celles données par la famille, ces lieux communiquaient à l'âme leur sérénité. Si je l'avais rencontrée là pour la première fois, entre le comte et ses deux enfants, au lieu de la trouver splendide dans sa robe de bal, je ne lui aurais pas ravi ce délirant baiser dont j'eus alors le remords en croyant qu'il détruirait l'avenir de mon amour (1). »

Dans un autre milieu c'est Véronique, dévorée par une profonde misère intime, qui ressent une grande paix dans la nature. Elle trouve « dans le silence de ces cimes, dans la senteur des bois, dans la sérénité de l'air », la certitude d'une clémence auguste. Elle est préparée à recevoir la sublime instruction que présentait ce spectacle par les méditations presque involontaires qui avaient vanné son cœur. « J'ai compris alors, dit-elle au curé Bonnet, que nos âmes devaient être labourées aussi bien que la terre ». En ce moment, « sa vie véritablement s'agrandissait du mouvement sublime de la nature » (2).

Ce que la nature peut faire, l'art le fait mieux encore et la beauté de l'œuvre d'art opère d'une façon magique. Dans les chefs-d'œuvre qui reflètent une humanité supérieure nous voulons aussi nous mirer et nous admirer. Car l'art ne purifie pas seulement l'artiste créateur, mais encore quiconque sait le goûter. Balzac n'a fait assurément qu'esquisser cette analyse ; cependant certains passages, et on en trouverait aisément d'autres encore, peuvent du moins servir dans une analyse de la croyance mystique à une purification que rendrait possible l'action de la beauté en nous.

Cette analyse n'a été tentée par Balzac qu'en ce qui concerne la musique ; il a souvent dit les effets de la musique sur l'âme (3) et c'est assez naturel, la musique étant évidemment l'art qui trouve en nous la plus aimable complicité, et la meilleure résonnance. Il en donne un très bel exemple dans *la Duchesse de Langeais*. Le bouillant général de Montriveau, passionnément épris de la duchesse qui l'agace de ses coquetteries et refuse de céder à son amour, a eu avec elle une dou-

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 86.

(2) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 151.

(3) Dans *la Duchesse de Langeais* par exemple, on trouve ceci : « La religion, l'amour et la musique ne sont-ils pas la triple expression d'un même fait, le besoin d'expansion dont est travaillée toute âme noble ? »

loureuse explication. La duchesse s'est échappée vivement de son boudoir dont elle ne pouvait plus supporter l'atmosphère énervante et pleine de désirs ; elle s'est mise au piano, et la musique a purifié ses émotions, comme elle a touché son amant ; et celui-ci, pour la première fois goûte vraiment la musique. De même dans *Massimilla Doni*, il n'est pas douteux que la musique, dont l'étude est l'âme de cette nouvelle selon le témoignage de Balzac lui-même, entretient l'amour platonique et tout spirituel d'Emilio et de la Doni. On voit ainsi comment il serait possible de donner de certaines pages de la *Comédie Humaine* une interprétation orientée en ce sens, et une explication qui tiendrait à rendre compte de certaines concordances qu'on pourrait croire imaginées au hasard et pour le plaisir.

Balzac a en effet toute une philosophie de l'art en général et des arts en particulier qui se lie à sa conception générale de l'univers. Il a donc une philosophie de l'art musical. De même qu'il écrit *le Chef-d'Œuvre inconnu* pour dissenter sur la peinture, de même il écrit *Gambara* et *Massimilla Doni*, deux œuvres musicales jumelles qui se rejoignent par l'affabulation pour parler de la musique. L'intrigue romanesque de l'un et le double et piquant problème de psycho-pathologie de l'autre ne sont qu'une frêle armature que Balzac revêt et anime de ses idées et de sa philosophie sur la musique. Ce qui nous intéresse ici c'est la conception bien arrêtée qu'a eue notre auteur que la musique trouve sa place dans ce courant, cette énergie vitale qui parcourt toutes les formes de la vie. Il a une théorie originale :

« Les sons rencontrent en nous-mêmes, dit *Gambara*, une substance analogue à celle qui engendre les phénomènes de la lumière et qui chez nous produit les idées. L'homme a des touches que les sons affectent et qui correspondent à nos centres nerveux, d'où s'élancent nos sensations et nos idées,... la nature du son est identique à celle de la lumière. Le son est la lumière sous une autre forme ; l'une et l'autre procèdent par des vibrations qui aboutissent à l'homme et qu'il transforme en pensées dans ses centres nerveux. La musique, de même que la peinture, emploie des corps qui ont la faculté de dégager telle ou telle propriété de la substance mère, pour en composer des tableaux (1). »

(1) *Gambara*, t. XXVIII, p. 60.

Dans *Massimilla Doni* Balzac revient à sa théorie, tant il y tient ; il s'exclame presque dans les mêmes termes :

« les sons rencontrent en nous-mêmes une substance analogue à celle qui engendre les phénomènes de la lumière et qui chez nous produit les idées... l'homme a des touches intérieures que les sons affectent et qui correspondent à nos centres nerveux d'où s'élancent nos sensations et nos idées » (1).

Substance originale d'où se produisent toutes les formes de la vie : n'avons-nous pas vu que c'était là le point de départ pour Louis Lambert dans son *Traité sur la Volonté*, et d'où il développe son système volontaire et dynamique. Les vibrations du son et de la lumière aboutissent à l'homme où elles se transforment en pensées dans ses centres nerveux. A leur tour donc les pensées continuent le cycle dynamique. Elles sortent de l'homme, elles s'extériorisent, sous forme d'une substance électrique qui met en branle les activités volontaires. Explication inquiétante pour Balzac-Lambert, mais à laquelle il se tient tout de même en jetant un défi à quiconque veut combattre sa théorie.

« A quoi, dit-il, si ce n'est à une substance électrique, peut-on attribuer la magie par laquelle la volonté s'intronise si majestueusement dans les regards pour foudroyer les obstacles au commandement du génie, éclate dans la voix, ou filtre, malgré l'hypocrisie, à travers l'enveloppe humaine ? Le courant de ce roi des fluides qui, suivant la haute pression de la pensée ou du sentiment, s'épanche à flots ou s'amointrit et s'effile, puis s'amasse pour jaillir en éclairs, est l'occulte ministre auquel sont dus soit les efforts ou funestes ou bienfaisants de la voix, rude, suave, terrible, lascive, séductrice, tour à tour et qui vibre dans le cœur, dans les entrailles, ou dans la cervelle au gré de nos vœux ; soit tous les prestiges du toucher, d'où procèdent les transfusions mentales de tant d'artistes de qui les mains créatrices, savent, après mille études passionnées, évoquer la nature ; soit enfin par les gradations infinies de l'œil, depuis son atone inertie jusqu'à ses projections de lueurs les plus effrayantes (2). »

Il nous reste à examiner la troisième purification des affections, à savoir la purification par la pensée. C'est là surtout que paraît la mystique balzacienne du sentiment à laquelle les deux premiers points que nous venons d'examiner servent

(1) *Massimilla Doni*, t. XXVII, p. 428.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 99.

plutôt de préparation. L'amour, qui commence par le désir physique et qui d'ailleurs se fortifie sans cesse du retour de ces émotions naturelles, se purifie par la pensée, c'est-à-dire par la réflexion sur l'amour. Nos sentiments sont la meilleure matière de nos pensées ; les hommes ne cessent de méditer là-dessus, de grossir leur amour de tout ce qui peut s'y rapporter ; or, comme l'a montré Stendhal par sa fameuse théorie de la *cristallisation*, il y a une manière de tout rapporter à l'amour (1). Du désir à la passion et à l'amour, il y a une véritable dialectique que pratiquent tous les hommes, quel que soit leur esprit. Une affection se développe, si paradoxal que cela puisse paraître, à force de raisonnements et de raisonnements souvent incroyablement subtils. Proust en a donné de merveilleux exemples, en contant les amours de Swann et d'Odette, ou ses propres liaisons avec Gilberte, puis avec Albertine. « La femme comprend tout par l'amour », dit Balzac, en *Séraphita*. La pensée élève, éclaire et embellit l'affection. Il y a un génie du sentiment comme il y a un génie de l'art. Il y a autant de génie à produire un grand sentiment qu'à peindre une grande œuvre d'art. « Les grandes passions, dit l'écrivain, sont rares comme des chefs-d'œuvre. » (*Ferragus*) Mais il a écrit surtout, sur la purification de l'amour par la pensée, une page d'une extrême importance dans la très belle nouvelle intitulée : *la Fausse Maîtresse*.

Il convient de citer cette page en entier, car elle donne, nous semble-t-il, le secret de l'intuition balzacienne du monde sentimental ; faute de quoi, on méconnaîtrait absolument le mérite d'œuvres telles que *le Lys dans la Vallée*. On connaît le sujet de l'histoire : Thaddée Paz aime d'un amour ardent et respectueux la femme de son ami ; comme il ne veut pas trahir la confiance d'un homme qui l'a jadis sauvé et auquel il est tout dévoué, dans un admirable esprit de sacrifice, il cherchera à se faire mépriser de cette femme, en s'affichant avec une fausse maîtresse, une écuyère de cirque, auprès de laquelle il n'a qu'un empressement de commande. Balzac analyse l'amour de Thaddée, amour qui s'est condamné au silence et à l'humilité ; et il écrit :

(1) Voir : *Etude de Femme*, t. III, p. 389.

« Rien ne ressemble plus à l'amour divin que l'amour sans espoir. Un homme ne doit-il pas avoir une certaine profondeur dans le cœur pour se dévouer dans le silence et dans l'obscurité ? Cette profondeur, où se tapit un orgueil de père et de Dieu, contient le culte de l'amour pour l'amour, comme le pouvoir pour le pouvoir fut le mot de la vie des Jésuites, avarice sublime en ce qu'elle est constamment généreuse et modelée enfin sur la mystérieuse existence des principes du monde. L'effet, n'est-ce pas la nature ? et la nature est enchantresse, elle appartient à l'homme, au poète, au peintre, à l'amant ; mais la cause n'est-elle pas, aux yeux de quelques âmes privilégiées et pour certains penseurs gigantesques, supérieurs à la Nature ? La cause, c'est Dieu. Dans cette sphère des causes vivent les Newton, les Laplace, les Kepler, les Descartes, les Mallebranche, les Spinoza, les Buffon. Les vrais poètes et les solitaires du second âge chrétien, les Sainte Thérèse d'Avila et les sublimes estatiques. Chaque sentiment humain comporte des analogies avec cette situation où l'esprit abandonne l'effet pour la cause et Thaddée avait atteint à cette hauteur où tout change d'aspect. En proie à des joies de créateur indicible, Thaddée était en amour ce que nous connaissons de plus grand dans les fastes du génie (1). »

Cette page, si obscure qu'elle paraisse, n'en représente pas moins un des meilleurs efforts qu'ait faits Balzac pour une analyse philosophique du sentiment. On trouvera étrange cette dissertation sur l'effet et la cause ; elle est pourtant ici d'une application très précise. Comment en effet ce culte de l'amour pour l'amour est-il possible ? Le sentiment n'a plus d'autre objet que lui-même, il se travaille, il se polit, il s'affine, et cela précisément grâce à la pensée, à cette pensée qui, non contente de comprendre les effets, veut saisir les causes. Nous avons vu dans la première partie de notre étude, l'importance de la notion cause-effet dans l'œuvre de Balzac, notion fortement liée aux idées swedenborgiennes, puisque c'est l'être intérieur, doué de spécialité, qui peut pénétrer dans le domaine des causes. Aussi n'est-il pas étonnant qu'elle se retrouve dans une mystique du sentiment. L'amant pense et crée son sentiment, en voulant s'élever de l'effet à la cause. Qu'est-ce à dire ? Cette ascension entraîne précisément une purification.

Car l'amant, du fait qu'il réfléchit sur la cause de son amour, est conduit à certaines observations qui vont changer

(1) *La Fausse Maîtresse*, t. IV, p. 29.

la nature de cet amour. Tout d'abord, entraîné par le désir il veut inspirer à tout prix l'amour, il veut que la femme aimée lui appartienne et il serait assez disposé à employer la force. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir que tout recours à la force va contre son but ; toute violence, tout désir de domination, est une offense à l'amour. Ainsi pour le progrès de son amour même, il doit souhaiter une liberté toujours plus grande chez l'être aimé ; il veut plaire, parce qu'il a placé très haut l'être qu'il s'efforce de séduire ; il lui faut se dépasser, s'élever au-dessus de lui-même pour l'atteindre ; idéal sur-humain. De là une volonté de perfection croissante chez l'objet aimé ; il ne peut supporter de se sentir attiré par ce qui est médiocre, le véritable amour ne saurait s'accommoder du mépris. Et si précisément Thaddée cherche à se faire mépriser de celle qu'il aime, c'est pour étouffer en elle toute possibilité d'inclination, c'est pour s'assurer qu'elle ne répondra jamais à ses sentiments. Il sait bien qu'il ne peut aimer en méprisant, ni être aimé en étant méprisé ! Aussi Félix de Vandenesse doit-il vouloir chez Henriette une spiritualité de plus en plus haute. Si tout son être désire la possession, il n'en sait pas moins avec certitude que cette femme céleste se diminuerait en se donnant. Elle ne serait plus le lys qui remplit la vallée du parfum de ses vertus, mais une femme semblable aux autres, une femme passionnée comme lady Dudley, une femme qui ne sait rien refuser à l'amour. Son idole serait ternie, car l'amour a besoin de l'honneur. Il est ridicule de dire que dans l'âme de Rodrigue il y a conflit entre les exigences de l'amour et les exigences de l'honneur ; c'est l'amour qui veut sauver l'honneur ; ce n'est qu'en vengeant l'offense faite à son père et en tuant le père de Chimène que Rodrigue peut conserver l'amour de Chimène.

Aussi, quand Henriette connaîtra la liaison de Félix et d'Arabelle, elle s'écriera : « La marquise Dudley m'a sauvée, A elle les souillures, je ne les lui envie point. A moi le glorieux amour des anges. » L'une est pour Félix « la maîtresse du corps et l'autre est « l'épouse de l'âme ». L'amour chez Félix tend donc naturellement à devenir platonique ; travail, beauté, réflexion tout concourt à le purifier. On voit où l'idée mystique de cause-effet a entraîné Balzac et comment à la lumière de cette page de *la Fausse Maîtresse*, s'éclaire une œuvre en-

tière comme *le Lys dans la Vallée*. Félix, comme Thaddée peut se sentir « en proie à des joies de créateur indicibles », peut se croire « père et Dieu » de son amour ; tous ont connu l'amour sans espoir, ont eu le culte de l'amour pour l'amour. Mais Félix, en amour, ne peut jamais atteindre à la hauteur sublime d'un Thaddée ou d'une M^{me} de Mortsau. Il l'avoue lui-même quand il dit de celle-ci :

« Son sentiment était trop pur, elle me versait des lueurs incandescentes et incorruptibles de ce divin amour qui ne satisfaisait que l'âme. Elle montait à des hauteurs où les ailes diaprées de l'amour qui me fit dévorer ses épaules ne pouvaient me porter ; pour arriver près d'elle, un homme devait avoir conquis les ailes blanches de Séraphin (1). »

Et maintenant nous sommes en présence de la dernière purification de l'amour, la purification par la religion. Et c'est véritablement ici qu'on peut dire que « la cause c'est Dieu ».

Balzac n'a pas longuement analysé le progrès de la vie psychique chez Henriette comme il l'a fait à l'égard de Félix. Il ne fait que la suggérer au cours de l'histoire pour le révéler à la fin du livre avec un art subtil. Dès notre première rencontre avec Henriette nous sommes enclins à l'accepter comme étant déjà une « perfection terrestre », comme Balzac l'appelle en écrivant à M^{me} Hanska (2). « Elle est la perfection terrestre comme Séraphita sera la perfection céleste. » Nous ne nous doutons pas de la profondeur de cette vie intérieure plus que le fait sa famille, plus que Félix, qui l'apprend dans la lettre que Henriette laisse pour qu'il la lise après sa mort. Elle avoue alors : « J'ai eu une amitié vive que personne, pas même celui qui en fut l'objet n'a connue en entier (3). » Car Félix se croyait toujours aimé d'Henriette « comme Laure de Noves aimait Pétrarque » (4). Dans cette lettre Balzac a bien fait voir toute la vie d'un cœur qui a dû passer « par un creuset rouge avant d'arriver saint et parfait dans les sphères supérieures ». Car, comme Séraphita, Henriette est tentée par les

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 134.

(2) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 237.

(3) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 302.

(4) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 199.

démons du désir ; simple femme elle vaincra moins aisément. Son amour doit subir la purification générale qu'a subi l'amour de Félix. Elle aussi a senti le besoin de « régulariser la souffrance par un mouvement physique » ; elle lui explique que c'est pourquoi elle s'est imposée le long ouvrage qu'est sa tapisserie. La beauté de sa vallée a eu son influence bénissante et adoucissante sur elle, comme sur Félix : elle aussi a épuré son amour en pensant à tout propos à l'objet de cet amour, en souhaitant son bonheur, en tout sacrifiant pour son bien. Chez elle, comme chez lui, l'amour était devenu selon toute apparence, un amour idéal, platonique. C'est Balzac qui dit : « Si jamais deux âmes s'étreignirent avec plus d'ardeur, jamais le corps ne fut plus intrépidement ni plus victorieusement dompté (1). » Mais à quel prix cette purification pour Henriette ! Elle meurt de son amour. Cette femme noble avoue avec ses dernières paroles que ces baisers de Félix « ont dominé ma vie, ils ont sillonné mon âme ! (2) » Par quelle force supérieure donc a-t-elle dompté ces désirs qui ont fini par la tuer ? car elle peut dire finalement : « Je suis restée pure d'action et de pensée, je suis restée neutre, fidèle à mon mari (3). » Par la seule force de la religion. Elle résiste à toute tentation parce qu'elle « tire toutes ses forces de sa vie intérieure » où elle est « soutenue par la main de Dieu ». Mais elle n'y réussit pas sans se soumettre, elle aussi bien que Félix, à une probation mystique. Car l'amour d'Henriette était un égoïsme ; elle dit de cet amour qu'il était constamment mêlé de repentantes méditations et de craintes expiatoires : « Ma vie était une continuelle douleur que j'aimais (4). » Ainsi parce qu'elle sent qu'elle est « moins mère, moins honnête femme », à cause de son amour coupable, « le remords s'est logé dans son cœur » ; et craignant de manquer à ses obligations, elle a constamment voulu les outre-passer. « Pour ne pas faillir, j'ai donc mis Madeleine entre vous et moi, et je vous ai destinés l'un à l'autre, en élevant ainsi des barrières entre nous deux. » Barrières impuissantes ! « J'ai préféré Madeleine à

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 103.

(2) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 310.

(3) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 312.

(4) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 313.

Jacques, parce que Madeleine devait être à vous. Mais je ne vous cédaï pas à ma fille sans combats (1). » Quand elle saura l'amour de Félix pour Arabelle elle se rendra compte qu'elle aime Félix encore plus qu'elle ne croyait l'aimer, « Madeleine a disparu ». Jusqu'ici elle a pu prier mais maintenant, la prière « fut sans action, sur mon âme (2) ». Elle voit dans la mort le seul dénouement possible de cette « tragédie inconnue ».

Balzac nous a suggéré dans les pages de cette lettre toute la purification d'un amour-passion par la religion, une purification qui se termine seulement au moment de la mort.

Mais on pourrait dire que ce développement de la vie morale ne se laisse voir ici que difficilement, sous un voile, pour ainsi dire. Il faut donc rechercher ailleurs dans l'œuvre un exposé plus complet de ce développement religieux et mystique. Car il y a sûrement d'autres livres qui jettent une vive lumière sur cette question. Et nous pensons ici surtout à cette autre « tragédie inconnue » qui se révèle, elle aussi, au moment de la mort. Nous voulons dire l'histoire de Véronique Graslin dans *le Curé de Village*. On se rappelle que M^{me} Graslin a eu une liaison secrète avec un jeune ouvrier de talent qui a été recommandé à ses soins par son vieux père dont il était employé. Celui-ci commet un crime non prémédité par amour pour Véronique et le paie de sa vie, refusant de se sauver en dévoilant le motif ou les circonstances de son acte. Véronique, accablée de remords et de repentir, passe le reste de sa vie à expier le rôle qu'elle a joué dans cette affaire malheureuse.

Comme Henriette, Véronique au moment de mourir passe en revue toute l'histoire de cette passion coupable et la révèle pour la première fois. Du vivant de son amant elle a su protéger sa conduite en se faisant un manteau de sa renommée de bienfaisance et de ses pieuses occupations. « Et ceci sans doute, dira-t-elle, est l'une de mes plus grandes fautes, j'ai caché ma passion à l'ombre des autels. Mes plus vertueuses actions, l'amour que j'ai pour ma mère, les actes d'une dévotion véritable et sincère au milieu de tant d'égarements, j'ai

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 313.

(2) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 314.

tout fait servir au misérable triomphe d'une passion insensée et ce fut autant de liens qui m'enchaînèrent (1). » De même Henriette, qui a voulu garder près d'elle « par égoïsme » son amant Félix, cherche à expier sa faute en redoublant de prières, de dévouements et de soins auprès de son mari et ses enfants. Elle avoue :

« J'acceptai courageusement une vie de souffrances pour ne pas vous perdre : ... j'ai regardé les tourments que m'infligeait M. de Mortsauf comme des expiations, et je les endurais avec orgueil pour résister à mes penchants coupables (2). »

Plus forte que Véronique elle repousse toute tentation de céder à son amour : « la prière chassait promptement la mauvaise pensée », mais elle garde Félix toujours près d'elle. Véronique prie aussi mais cède à la tentation. Et, puisque elle éprouve « une violence quasi morbide dans la passion », de même, dans son remords, il lui faut une expiation violente et morbide. Après la mort de son amant, son repentir prend la forme d'austérités extrêmes par lesquelles elle a « brisé cette chair qui avait failli ». Pendant quinze ans elle s'est enveloppée d'un cilice en crin et personne n'a pu se douter de ses horribles souffrances. Mais pas plus qu'Henriette, elle ne trouve la paix qu'elle cherche. Pourquoi ? C'est le bon curé Bonnet qui lui apprend cela, en lui disant qu'il faut se confier au secours de la religion. Et voilà que Balzac nous esquisse un renoncement et un repentir catholique, rien de plus orthodoxe de la part de Véronique.

Quelles sont les étapes de ce repentir ? Il y en a trois : « Pleurer, gémir, n'est que le commencement : agir est la fin » ; « l'Eglise vous dit que tout peut se racheter par les bonnes œuvres du repentir ». « Vos prières doivent être des travaux (3). » Véronique, suivant donc le conseil du bon curé donne à son repentir la forme d'une belle et bonne action : elle s'occupera désormais à rendre fertile et fécond tout un terrain et essayera d'y établir un hameau : « elle marque son

(1) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 316.

(2) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 312.

(3) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 144.

repentir en traits ineffaçables sur cette terre. » Elle réunit en un couple heureux deux amoureux, séparés par un crime qui a été grâcié. Mais à quoi pense-t-elle donc quand elle agit ainsi ? Que leur cas ressemble tant au sien — qu'elle va trouver du bonheur, elle aussi, en les rendant heureux. Mais non ! Encore de l'égoïsme ! C'est de nouveau le curé Bonnet qui lui fait franchir la troisième étape du repentir :

« Faire le bien — est une passion aussi supérieure à l'amour que l'humanité est supérieure à la créature. Or, tout ceci ne s'accomplit pas par la seule force et avec la naïveté de la vertu. Vous retombez de toute la grandeur de l'humanité au culte d'une seule créature ! Votre bienfaisance envers Forrabesche et Cathérine comporte des souvenirs et des arrières-pensées qui en ôtent le mérite aux yeux de Dieu. Arrachez vous-même de votre cœur les restes du javelot qu'y a planté l'esprit du mal. Ne dépouillez pas ainsi vos actions de leur valeur. Arriverez-vous donc enfin à cette sainte ignorance du bien que vous faites, et qui est la grâce suprême des actions humaines ? (1). »

On le voit : les passions égoïstes doivent se purifier par le repentir et ce repentir doit prendre la forme de bonnes actions. Mais ce sont les mobiles de ces actions, ce sont les sentiments antérieurs dont nous avons parlé ci-dessus qui importent le plus dans la vie morale. L'homme a son libre arbitre ; il doit donc l'exercer dans la détermination de ses sentiments. Les Véronique, les Henriette, les Coralie, les Esther, toutes les femmes passionnées qui cherchent à expier leurs fautes en faisant le bien ou en se dévouant à l'objet de leur amour coupable, mais qui gardent toujours dans leur cœur, l'image de ce sentiment, n'arrivent jamais à cet amour pur. Voilà pour Balzac la solution absolue de cette question. C'est seulement au moment de l'agonie de la passion coupable que l'amour devient un amour pur d'âme à âme ; c'est seulement à ce moment-là que naît la volonté dans toute sa force divine. C'est là une solution mystique peut-être, mais en même temps tout à fait chrétienne et catholique. Voilà la réponse de Balzac enfin à tous ces sentiments sublimes que nous venons d'analyser, à tous ces passionnés qui vivent « par le cœur ». Ces femmes dévouées qui, par leur dévoue-

(1) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 148.

ment malavisé encouragent les manies de leurs maris ; les père Goriot qui ruinent leurs enfants par leur indulgence — tous ils sont égoïstes, et leur volonté de faire le bien est faussée et détournée par leur égoïsme. Leurs sentiments antérieurs ne sont pas des sentiments purs mais mélanges du bien et du mal. Ce qui a fait dire à Balzac, parlant dans un sens plus général : « La philanthropie est une sublime erreur, elle tourmente inutilement le corps, elle ne produit pas le baume qui guérit l'âme (1). C'est la religion seule qui peut faire cela, car elle a « étendu la vie au delà de ce monde (2) ». Comme l'a dit le curé Bonnet au moment de la mort de Véronique : « L'amour de Dieu se montrait en elle plus puissant encore que ne l'avait été l'amour coupable ; l'un mit jadis en relief les forces de la vie, l'autre écartait toutes les défaillances de la mort (3). »

Il est vrai que dans Madame de Morsauf grondera finalement la révolte formidable de la chair. Dira-t-on que Balzac a voulu montrer l'échec nécessaire de ce genre d'amour, c'est-à-dire, d'un amour pur d'âme à âme ? Nous ne le croyons pas ; car en effet il n'échoue pas. Mais seulement la voix de la chair, longtemps étouffée, se réveillera et parlera terriblement haut. Déjà en sachant Félix épris d'Arabelle elle s'était demandée si elle ne s'était pas trompée, si son sacrifice n'était point le fait d'une illusion ; bouleversée par cet abandon, elle avait été prise de doutes affreux. « Saisie par ce grandiose, soupçonnant que le bonheur devait justifier cette immolation, entendant en elle-même les cris de la chair révoltée, elle demeura stupide en face de sa vie manquée. Oui, elle eut un moment de doute horrible ; elle se releva « grande et sainte portant haut la tête ». Ces doutes viennent de nouveau l'assaillir au moment de son agonie, avec une violence inouïe ; c'est ce qui a permis à Balzac d'imaginer cette scène splendide dont la beauté et la vraisemblance ont été si sottement contestées. Et comme on comprend l'irritation de Balzac : « Il y a des ignares qui ne comprennent pas la beauté de la mort de M^{me} de Morsauf, et qui n'y voient pas la lutte de la

(1) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 143.

(2) *Ibid.*, p. 143.

(3) *Ibid.*, p. 276.

matière et de l'esprit qui est le fond du christianisme (1). » Henriette cédera, ne fût-ce qu'un instant, aux cris de la matière : puis d'un accent émouvant : « Vivre ! dit-elle. Tout a été mensonge dans ma vie ; je les ai comptées depuis quelques jours, ces impostures ! Est-il possible que je meure, moi qui n'ai pas vécu, moi qui ne suis jamais allée chercher quelqu'un dans une lande... Je veux être aimée, je ferai des folies comme lady Dudley... (2). » Mais finalement le calme reviendra, elle triomphera de la tentation. Balzac a raison de parler de la « placidité sublime de l'âme, quand la comtesse est confessée et qu'elle meurt en sainte (3) ». Il écrivait à Hippolyte Castille : « Vous n'avez pas remarqué Monsieur, que la victime triomphe, qu'elle meurt l'âme dégagée de cette dernière étreinte... » On dira que cette mort est assez providentielle, comme celle de Julie dans *la Nouvelle Héloïse* et qu'elle dénoue une situation inextricable. Mais c'est elle aussi qui par son approche suscite les « criailleries de la chair » ; et la réalité ne l'eût-elle pas donnée comme le roman ?

Chez M^{me} de Mortsauf, comme chez Véronique la vie intérieure l'emporte enfin sur la vie extérieure. La volonté mystique poursuit également son but, franchissant toutes les barrières de la chair, de la nature charnelle pour arriver au domaine du divin. C'est chez elles une sublimation de la volonté due à leur conception mystique et religieuse du devoir. « J'arrive au lieu du repos, dit M^{me} de Mortsauf mourante, immolée au devoir. » Et on sait que ces deux femmes nobles ont voulu faire de leur dernier souffle une confession publique de leurs fautes. Cette mystique de la volonté est si forte chez Henriette qu'elle ne gouverne pas seulement sa propre vie, « elle se répandit à flots sur Félix au point qu'il obéit à tous ses vœux ». « Sa conscience était contagieuse. Son dévouement sans récompense terrestre imposait par sa persistance : cette vive et secrète piété qui servait de lien à ses autres vertus agissait alentour comme un encens spirituel (4). » Et Félix

(1) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 344.

(2) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 294.

(3) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 344.

(4) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 103.

dira à Henriette : « Apprenez que tout ce que je puis avoir de grand en moi vient de vous. Ne savez-vous donc que je suis votre ouvrage ? »

Dans tout sentiment humain Balzac retrouve en effet le dualisme de l'esprit et de la nature. Dans sa quatrième lettre à Louise, il écrivait : « Croyez-moi l'amour est alternatif, il va du plaisir à l'âme, comme de l'âme au plaisir. » Félix explique que :

« L'homme est composé de matière et d'esprit ; l'animalité vient aboutir en lui et l'ange commence à lui. De là cette incertitude que nous éprouvons tous entre une destinée future que nous pressentons et les souvenirs de nos instincts antérieurs dont nous ne sommes pas entièrement détachés : un amour charnel et un amour divin ».

L'amour arrivé du dernier degré de sa purification mystique, est donc un sentiment spirituel. Il tend à se confondre avec la charité. Balzac écrit dans *l'Envers de l'Histoire contemporaine* :

« Il est un sentiment supérieur à tous les autres, un amour d'âme à âme, qui ressemble à ces fleurs si rares, nées sur les pics les plus élevés de la terre, et dont un ou deux exemples sont offerts à l'humanité de siècle en siècle, par lequel souvent des amants se sont unis, et qui rend raison des attachements fidèles, inexplicables par les lois ordinaires du monde. C'est un attachement sans aucun mécompte, sans brouille, sans vanité, sans luttes, sans contrastes même, tant les natures morales se sont également confondues. Ce sentiment immense, infini, né de la charité catholique, Godefroid en entre-voyait les délices (1). »

Ainsi c'est un amour d'âme à âme qui réalise la fusion de deux « natures morales et non physiques, celle de deux âmes enflammées et conjointes dans la lumière céleste » ; un « libertinage idéal » comme le dit Balzac dans *Massimilla Doni*. Louis Lambert a connu cet amour avec Pauline de Villenoix. L'amour lui a fait connaître « les éternelles contemplations dans lesquelles restent les séraphins et les esprits devant Dieu ». L'âme est, pour Louis, « cet autre nous-même dont la forme pure, ne périssant jamais, rend alors notre amour immortel ». « La mort serait-elle un adieu ? » écrit-il à Pauline.

(1) *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX, p. 258.

« Mon âme ne se réunirait-elle pas alors plus intimement à la tienne ? » Et il ajoute : « Aucun sentiment humain ne troublera plus notre amour, infini dans ses transformations et pur comme tout ce qui est un : notre âme vaste comme la mer, vaste comme le ciel ! (1) » Enfin, à la limite, cet amour spirituel devient l'amour angélique : aimer c'est la vie d'un ange, dit Lambert. Dans cette union angélique l'homme donne « l'entendement », la femme donne « la volonté ». Marianna a dit de Paolo et d'elle-même : « A nous deux nous ferons cet être presque divin qu'on appelle un ange, cette sublime créature qui jouit et comprend , sans que la sagesse étouffe l'amour (2). » A cette perfection la femme s'élève peut-être plus aisément que l'homme. « La femme est l'être le plus parfait entre les créatures », a dit Balzac dans une de ses Préfaces. Elle est une création transitoire entre l'homme et l'ange (3). Mais nous avons vu l'exemple de Thaddée et le roman de *l'Enfant maudit* nous présente aussi en Etienne d'Héronville un homme dont l'amour est angélique.

Enfin les créatures de Balzac trouvent dans l'amour un mouvement infini qui ne se termine qu'en Dieu. « Après avoir aimé comme nous aimions, il n'y a plus que Dieu », dit un de ses héros. L'amour sans espoir rapproche l'âme humaine de Dieu. « J'ai conçu la beauté, la grandeur d'un amour sans espoir. N'est-ce pas le seul sentiment qui nous rapproche de Dieu ? » On retrouve constamment cette pensée chez Balzac. Il y a une autre page dans la *Comédie Humaine* qui montre elle aussi le chemin de l'amour purificateur :

« L'amour sans espoir quand il inspire la vie, quand il y met le principe des dévouements, quand il ennoblit tous les actes par la pensée d'arriver à une perfection idéale. Oui, les anges approuvent cet amour, il mène à la connaissance de Dieu : cet amour, la religion vous l'eût pardonné, il n'offensait ni les lois humaines ni les lois divines (4). »

C'est l'abbé Herrera qui parle ainsi sévèrement en reprouvant l'amour de la courtisane Esther. Mais l'amour heureux

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 146.

(2) *Gambara*, t. XXVIII, p. 142.

(3) *Post-face de la première édition d'Eugénie Grandet*. O. C., t. XXII, p. 387.

(4) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XV, p. 45.

aboutit aussi à la vie divine : « Je t'ai depuis longtemps confondue avec le Seigneur de toutes choses ; je suis à toi comme je suis à lui. » En somme, le sentiment pur est, pour Balzac, la volonté, cette force psychique et physique, qui cherche à établir des liens invisibles entre l'homme et Dieu.

Ainsi donc Balzac a conçu une véritable mystique de l'amour : ne faudrait-il pas dire plutôt qu'il a tout simplement détourné, déformé la théologie chrétienne sous les influences multiples swedenborgiennes et autres de l'époque ? Et Balzac a cru vivre cette mystique, comme tous les êtres supérieurs qu'il a imaginés. Il a voulu se ranger parmi ces êtres supérieurs qui savent seuls aimer, mais aimer, non pas seulement avoir une passion. Car on peut avoir plusieurs passions dans la vie, et Balzac en a eu plusieurs ; mais il n'y a qu'un seul amour, infini et éternel : on aime alors, dit Louis Lambert à Pauline, « de tous les amours ensemble ». Pour le chrétien cet amour éternel, c'est Dieu qui en est l'objet : pour Balzac et les romantiques c'est un amour transféré de Dieu à la femme. L'amour est comme tous les chefs-d'œuvre, il est unique et irremplaçable. Et il est comme eux impérissable. Balzac croit avoir connu cet amour avec M^{me} Hanska. Wilfrid s'était senti « redevenir jeune après avoir froidi dans la vieillesse et s'être sali dans l'impureté ». Balzac avoue aussi à Eveline que son amour lui a rendu la jeunesse. Lui aussi, il pouvait penser, comme Wilfrid, que « sous les neiges, parmi les glaces, avait grandi sur sa tige cette fleur céleste à laquelle aspiraient ses vœux jusque-là trompés ». Après avoir connu Séraphita Wilfrid « aima comme il n'avait jamais aimé ; il aima secrètement, avec foi, avec terreur, avec d'intimes folies. Pareillement Balzac écrit à Eve, le 2 juin 1839, qu'il l'aime « comme un imbécile, comme un lycéen, comme un fou ». Balzac croit son amour marqué du sceau de la grandeur. « Un amour qui dure est l'éloge de deux êtres et l'attestation la plus évidente d'une supériorité cachée. » Il pouvait écrire à M^{me} Hanska, lui qui avait compris l'amour, qui avait tracé l'admirable figure de Thaddée, d'Henriette, de ces génies de l'amour, il pouvait assurément écrire : « Ce qui est de mes amours, c'est ma vie. Je m'enorgueillis de mon cœur. »

* * *

Finalement donc, dans le domaine du sentiment, il y a encore une autre forme de l'amour spirituel. C'est l'amour, le sentiment, arrivé au sommet de tous les sentiments, c'est la vie de l'intelligence à son plus grand perfectionnement. Ce n'est plus un amour d'âme à âme ; c'est un amour d'une âme à Dieu ; où l'âme se trouve investie du pouvoir divin qu'elle peut exercer d'une façon divine. Dans tous les autres amours divins que nous avons considérés il restait une trace d'égoïsme du fait même que ces amours se concentraient sur un seul objet et celui-ci terrestre. C'était un amour transféré de Dieu à l'homme. Mais dans cette dernière forme d'amour que nous allons analyser, d'après Balzac, il ne reste plus d'égoïsme, plus de pensée de soi, car cet amour ne se borne pas à un seul objet ; il rayonne sur toute l'humanité, comme le fait l'amour de Dieu, et il le fait par amour de Dieu. C'est là la dernière vie de l'intelligence, celle où se résument toutes les autres ; enfin c'est la vie de prière. C'est aussi une vie active, car la vie est devenue « une prière active ». La volonté est encore ici un instinct divin qui a puisé son courage dans le milieu des souffrances, d'espoirs déçus, de passions ou affections manquées : elle s'est purifiée de tout égoïsme pour travailler pour le bien-être d'autrui. Comme le dit Séraphita :

« Vous séchez les larmes, vous agissez pour Dieu, vous n'avez plus rien en propre, vous aimez comme lui les créatures d'un inextinguible amour ; vous les voudriez toutes en marche vers lui, comme une véritable amante voudrait voir tous les peuples du monde obéir à son bien-aimé (1). »

C'est finalement la prière qui est « l'arche d'alliance entre la terre et le ciel » ; elle relie l'âme à Dieu. En somme, c'est la volonté sous sa forme métaphysique, c'est l'effort mystique suprême, c'est la forme la plus haute de l'énergétique vitale, du dynamisme qui parcourt et unit toutes les formes de la vie, ce courant de vie qui lie tous les règnes, toutes les sphères depuis les plus basses jusqu'aux plus hautes, de l'animal et végétal jusqu'au divin.

La prière est le dernier culte : ce n'est plus le culte des

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 322.

choses matérielles comme dans la vie des sens, ni de la puissance spirituelle comme dans la vie de l'esprit. C'est le culte du monde divin. Elle a conquis ce caractère d'activité qui la porte au-dessus des formes ; elle devient tellement partie de nous que nous ne disons plus de prières : toute notre vie est une prière.

« La prière donne la conviction extérieure en nous faisant pénétrer le monde matériel par la cohésion de toutes nos facultés avec les substances élémentaires ; elle donne la conviction intérieure en développant notre essence et la mêlant à celle des mondes spirituels (1). »

Ou, comme l'a exprimé le bon curé Bonnet :

« La conviction est la volonté humaine arrivée à sa plus grande puissance. Tout à la fois effet et cause, elle impressionne les âmes les plus froides, elle est une sorte d'éloquence muette qui saisit les masses (2). »

On le voit : vie intérieure, vie extérieure, et tout provenant de la substance primordiale, tout lié par le courant de vie. La prière est « une puissance tout électrique, qui arrache notre nature à elle-même (3) ». C'est la véritable aspiration de l'âme entièrement séparée du corps. Elle emporte toutes les forces et les applique à la constante et persévérante union du visible et de l'invisible : c'est le lien métaphysique entre l'homme et Dieu. En possédant le pouvoir de prier sans lassitude, avec amour, avec force, avec certitude, avec intelligence, dit encore Séraphita, notre nature spiritualisée est bientôt investie de la puissance divine ; elle participe au pouvoir de Dieu. Nous avons « l'agilité de l'esprit ; en un instant on se rend présent dans toutes les régions, on est transporté comme la parole même d'un bout du monde à l'autre ». En cet état on sent l'intelligence se développer, grandir et sa vue atteindre à des distances prodigieuses ; il n'est en effet ni temps ni lieu pour l'esprit. L'espace et la durée sont des proportions créées pour la matière, l'esprit et la matière n'ont rien de commun.

Il y a donc, dans l'œuvre de Balzac, une mystique pure,

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 324.

(2) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 100.

(3) *Le Médecin de campagne*, t. XXIV, p. 200.

c'est-à-dire une mystique proprement religieuse, qui tend à l'union avec Dieu. C'est en langage métaphysique un effort pour trouver l'unique derrière le multiple, pour atteindre à une réalité transcendante et connaître la plénitude de l'être. De ces efforts comme de cette ambition, un auteur peut se faire soit l'historien, soit le théoricien. Balzac fut l'un et l'autre. On peut distinguer dans son œuvre une histoire de la mystique et une théorie de la mystique. Celle-là n'appartient pas à notre étude, mais on pourrait retracer, en suivant Balzac, l'histoire générale de la mystique. Cette histoire est un mouvement de doctrine. Pour bien comprendre la théorie de la mystique, théorie qui n'a jamais été exposée systématiquement dans un roman, mais telle qu'on peut la reconstituer en rassemblant des idées éparses dans les nombreux romans, il convient de savoir que Balzac a conçu le développement de la mystique depuis les origines mêmes de la pensée religieuse d'une façon toute particulière. Connaissant cela, nous pouvons nous sentir mieux préparé à étudier la théorie balzacienne de la mystique.

En *Séraphita* se trouve une comparaison entre le mystique et le voyageur. Et de même un chapitre de *Séraphita* porte pour titre : « Le chemin pour aller au ciel » ; et c'est ce chemin que Séraphita veut enseigner à Wilfrid et à Minna, qui lui ont demandé d'un ton de fervente prière : « Conduisez-nous ! » On peut faire un système de la mystique de Balzac dans ces pages et maintes autres ici et en bien d'autres endroits de l'œuvre. Voyons donc successivement par quelles croyances fondamentales la mystique est jugée possible, pourquoi elle est nécessaire, quelles sont les voies les meilleures, enfin quel est cet amour divin, terme suprême du voyage.

Pour l'espérance d'aller à Dieu il y a tout d'abord la nécessité de croire en Dieu même, à l'existence de Dieu que Balzac affirme contre les négations du matérialisme. Dans *la Messe de l'Athée* pourtant, ce beau portrait de Desplein, Balzac laisse voir nettement qu'il n'a aucun des préjugés vulgaires contre l'athéisme (1). Dans *Séraphita* Balzac se montre réso-

(1) M. Paul Bourget a excellemment écrit au sujet de cette œuvre : « Vous

lument dualiste ; il pose, comme deux réalités irréductibles la matière et l'esprit, sans d'ailleurs se dissimuler les difficultés de ce système. Séraphita ne veut pas s'attarder à prouver ni à expliquer ce dualisme. A quoi bon ? C'est une chose évidente ; comme eût dit Descartes, c'est un fait que nous expérimentons chaque jour. Pourquoi philosopher ? L'union du principe spirituel et du principe matériel, de ces deux mondes inconciliables pour vos philosophies et conciliés par le fait « est une union vécue plutôt que pensée et cela suffit. L'âme et Dieu doivent donc être admis d'abord (un Dieu personnel). Nous avons vu, en étudiant comment la mystique pénètre ses idées scientifiques que son système du monde ne suppose pas un Dieu personnel, antérieur et extérieur au monde. Mais dans ses exposés de pur mysticisme l'existence d'un tel Dieu est nécessairement posée. Il suit toujours d'assez près Swedenborg, qui voyait un vrai royaume céleste, où Dieu était entouré de ses anges, comme d'une cour brillante et fidèle ; il admet en *Séraphita* une angelologie à laquelle il donne plutôt, selon nous, un sens et une valeur poétiques. Sept démons viennent tenter Séraphita sous les yeux inquiets de sept archanges... Dans l'assomption de Séraphita, les apparitions d'anges sont nombreuses. Dieu est juge et père, non pas seulement un principe caché et répandu dans le monde : Balzac combat violemment le panthéisme (où tout étant Dieu, Dieu n'est plus), doctrine qui serait très dangereuse pour le mystique. Ainsi, à la base de l'effort mystique, il doit y avoir la croyance que Dieu est une personne et une personne sans désaccord intérieur. Et pour l'homme c'est naturel et humain d'aimer Dieu : c'est ce que veut persuader Séraphita. Il faut donc, comme deuxième condition, croire que Dieu nous demande l'amour, demande qui n'est pas excessive. Les deux premiers points donc de la doctrine balzacienne sont que la mystique est nécessaire pour croire

admirez avec quelle vigueur Balzac fait jaillir d'un accident le problème moral qui s'y dissimule. Balzac ne disserte pas. Mais en achevant la lecture de ces quelques pages, que d'idées ont été remuées en vous ! Tout le problème de l'au-delà s'est dressé devant votre esprit : la foi simple et humble vaut-elle mieux que l'orgueilleuse science ? Y a-t-il vraiment des athées et tout incrédule n'a-t-il pas son point de croyance ? » *H. de Balzac : Contes phil. Introd.*, par P. Bourget. Paris, 1928, p. xi.

en Dieu et pour aimer Dieu. « Croire, reprit *Séraphita*, croire est un don ! » Et Balzac écrit à Louise en 1836-1837 : « Il n'y a que ceux qui voient Dieu qui l'aiment. Tout *Séraphita* est là ! » Ces deux constatations prouvent sans aucun doute que Balzac juge l'expérience mystique, l'expérience directe du divin, nécessaire à la foi en Dieu et à l'amour de Dieu : « sentir » et « voir » sont les deux mots qu'il emploie constamment. La première partie du discours de *Séraphita* tend à démontrer l'insuffisance du rationalisme et se termine par un appel à la foi. Il faut connaître l'expérience de mysticisme et le conquérir, pour croire en Dieu et pour l'aimer. Tous les autres moyens sont illusoire. C'est une vaine entreprise que d'y aller par la voie du cœur. « *Séraphita* est tout foi », dit encore Balzac en juin 1846, dans une lettre à M^{me} Hanska.

Quelles sont les voies qui mènent à Dieu ? Nous touchons sans doute maintenant au point le plus intéressant de la mystique religieuse dans l'œuvre de Balzac.

Il y a premièrement des moyens d'ordre général à employer. Une des conditions les plus élémentaires est la piété : la piété est la note dominante dans le concert des grands sentiments finalement orchestrés par *Séraphita* proche de son assumption. Mais la piété a pour condition un renoncement total, dont *Séraphita* fait une vibrante apologie. Celui qui veut aimer Dieu doit renoncer à tout autre attachement, à tout autre affection. « Je ne saurais rien aimer ici » dit *Séraphita* à Minna. Ainsi l'amour n'a qu'un objet, le cœur ne se partage pas : « Dieu suffit à occuper le cœur de l'homme. » Il faut encore renoncer à sa famille et à ses affections terrestres. Il faut aussi renoncer à soi, à ses sentiments, puisqu'il faut rompre avec son passé ; à ses projets, car il faut rompre avec son avenir. Il ne s'agit plus de se pousser dans le monde, mais de se pousser hors du monde. Le renoncement du mystique est comparé à celui de l'ambitieux, ou de l'artiste, ou de l'amant, ou du savant, qui tous repoussent les tentations d'une certaine existence, pour en embrasser une autre, exclusive et dévorante. Ce renoncement ne s'opère pas sans souffrances : souffrance initiale lors du déchirement, souffrance prolongée lors des tentations et des épreuves suscitées par Dieu. Le mystique connaît la vertu de la souffrance.

Séraphita doit repousser l'assaut des satans qui cherchent à la reconquérir et elle sort brisée de cette lutte douloureuse. « Voici près de cinq heures qu'elle est debout » (c'est David qui parle). L'acceptation de la souffrance est la pierre de touche de la vraie foi ; et non seulement l'acceptation, mais la faculté de tourner cette souffrance à la plus grande gloire de Dieu.

Le monde a beau méconnaître ces héros mystiques ; il a beau les persécuter : « Et vous serez haïs » dit Séraphita. Mais la plus grande souffrance est celle qui attend l'homme presque au terme de son voyage : il se sent exilé sur terre, mais n'est pas encore rapatrié. Finalement, la vertu suprême, c'est la résignation : « Ceux qui sont arrivés au point où leurs yeux découvrent la porte sainte — ceux-là se taisent, attendent, et souffrent leurs dernières luttes. » Mais où mène ce renoncement, cette souffrance, cette résignation, sinon à la prière ? « Pour parvenir à prier ainsi », dit Séraphita. Balzac a voulu faire, de son grand chapitre principalement un traité de la prière. Le désintéressement, le détachement ne sont que des vertus préparatoires : l'essentielle est la vertu d'oraison. « La dernière vie, celle en qui se résument les autres, où se tendent toutes les forces, et dont les mérites doivent ouvrir la porte sainte à l'être parfait est la vie de la prière. »

Séraphita va montrer la grandeur de la prière. Balzac ne la conçoit guère comme un acte collectif, accompli par beaucoup sous la même forme : une telle façon de prier lui paraît appartenir à l'Eglise politique, non pas à l'Eglise mystique. Louis Lambert « était impassible durant les offices ».

La prière est un acte individuel : « Le silence et la méditation, dit Séraphita, sont les moyens efficaces pour aller dans cette voie. »

C'est une doctrine individualiste : Balzac est bien éloigné de la communauté monastique des prières liturgiques. Il est bien plus disposé à reconnaître les avantages de la solitude. Isolée, seule en présence de Dieu, l'âme pieuse ne peut se disperser, se dissiper, mais comme violemment concentrée, et convertie en un point, elle jaillit spontanément, sans efforts, vers son Dieu. Mais cette élévation ne doit pas être courte ni hésitante, l'âme doit bannir de la prière toute timidité ! « Dieu souffre la témérité, affirme Séraphita, il aime à être pris avec violence, il ne rejette jamais celui qui peut

aller jusqu'à lui. » Dieu n'aime pas les cœurs tièdes, mais les cœurs ardents, les cœurs exigeants, qui ont faim et soif de lui et qui, pour employer le langage de *l'Imitation* vont à lui « comme le cerf attiré court aux fontaines d'eaux vives ». Le mystique arrive à l'état de prière permanent, il a envahi tous ses actes, qui sont tous offerts, consacrés, bénis. Il est arrivé au point où la prière est « une faculté qui s'exerce d'elle-même » ; il ne songe même plus à ses prières. Ce n'est « ni le culte matériel, ni le culte spirituel qui a des formules, c'est le culte du monde divin » (1).

Nous venons de déterminer en effet les préceptes généraux de la méthode mystique, les idées fondamentales que rendaient l'âme de Balzac émue par l'idée divine, or, ces idées vont être transposées selon le monde swedenborgien.

La doctrine de Swedenborg est plus rassurante : à chaque transformation la créature « se dépouille insensiblement de la chair et de ses erreurs ». Qu'est-ce que ce dépouillement ? Swedenborg explique qu'il existe dans toute créature deux êtres, l'être intérieur et l'être extérieur : l'être intérieur doit l'emporter sur l'être extérieur. Cette distinction paraît déjà dans *les Proscrits* où Balzac souligne les deux mots pour bien montrer qu'il leur faut donner un sens spécial, consacré par un auteur. Dans *Louis Lambert* au contraire, elle est présentée comme le fondement de l'angelologie swedenborgienne. Ainsi, il n'y a de progrès mystique, il n'y a de régénération possible que par le triomphe de l'être intérieur entièrement affranchi de l'extérieur, spiritualité totale. Mais si telle est la forme de cette régénération quels en sont donc les moments ? Quelles sont donc les étapes de cette spiritualisation progressive ? Les êtres non régénérés vivent encore dans le Naturel et pour eux, l'amour, c'est un amour de soi. Il faut donc renoncer d'abord à l'amour de soi, pour apprendre l'amour du monde qui produit les prophètes, « les grands hommes que la terre prend pour guides et salue du nom de divins ». Cet amour comporte un premier renoncement et les hommes qui le portent dans leur cœur, Balzac est disposé à les appeler les mystiques, nous l'avons vu. Balthazar Claës affirme

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 324.

ne travailler que pour l'humanité. Enfin le dernier amour, qui fait les esprits angéliques et les introduit dans le monde spirituel, c'est l'amour du Ciel. « Ces esprits sont les fleurs de l'humanité. » Les esprits angéliques commencent par l'amour et aboutissent à la Sagesse.

Séraphita est précisément l'histoire complète d'une régénération swedenborgienne, l'épopée de l'être prédestiné qui a vaincu la nature et l'amour de soi, en résistant aux tentations prodigieuses auxquelles Dieu avait permis qu'il fût soumis ; qui a vaincu l'amour du monde, en ne cédant ni aux prières de Minna, ni aux sollicitations de Wilfrid ; qui n'a su se contenter ni de l'Amour ni de cette sagesse qui émerveillait ses interlocuteurs quand elle confondait le pasteur Becker ; qui donc ayant traversé le spirituel s'est installé en montrant le chemin pour aller au ciel, dans le Divin, d'où finalement il a été tiré lors de sa glorieuse assumption. Balzac a écrit *Séraphita* dans un langage swedenborgien et avec une mentalité swedenborgienne, mais heureusement l'œuvre est animée d'un souffle balzacien qui en fait la valeur ; car la longue digression sur la biographie de Swedenborg et l'exposé de sa doctrine risque de faire oublier l'intérêt même du roman. Balzac entendait bien rester romancier, tout en explorant ces régions sublimes et encore inexplorées. Il a voulu bien moins exposer une philosophie mystique que conter une vie mystique. Il est incontestable que Balzac n'a pas véritablement pensé tout ce qu'il a écrit : tout n'est pas également important. Il cherche dans les auteurs mystiques une confirmation de ses sentiments fondamentaux et ces sentiments d'après ses romans sont chrétiens et catholiques (1). Il n'assimile vraiment que ce qui peut servir à vérifier ses intuitions originelles : le Chemin pour aller à Dieu, les Moyens, le Terme suprême et la Suprême récompense (« Ne tenez donc à rien, Dieu vous donnera tout », dit Séraphita).

Le mystique finalement, après ses innombrables épreuves au terme du voyage, mérite l'amour de Dieu. Cet amour résume toutes les béatitudes. Balzac développe en effet un

(1) Dans une de ses *Préfaces*, Balzac a écrit : « Le mysticisme (doctrine des premiers chrétiens) est précisément le christianisme dans son principe pur. » O. C., t. XXII, p. 421.

lieu commun de la religion aussi bien que du mysticisme, le plaisir terrestre ne peut satisfaire l'homme. Dans l'amour de Dieu se trouve une source de joies infinies et constantes. Balzac écrit à M^{me} Hanska, le 27 mars 1846 : « En rapportant très haut les sentiments on en multiplie les plaisirs. Dans le ciel tout est infini. C'est ce que démontre votre *Séraphita*. » Cette joie « anime tous les vrais mystiques, les grands saints qui, fait remarquable, ne sont jamais foncièrement tristes » ; leur vie si rigoureuse et si ascétique est pleinement heureuse ; tous leurs actes ne sont qu'une longue action de grâces ; il n'y a pas de mésentente possible, le bien devient ce que Dieu veut, le bonheur est ce que Dieu veut, si l'âme est reconnaissante et parfaitement unie à Dieu.

Mais on objectera peut être que cette recherche d'un bonheur infini, menée patiemment et obstinément à quelque chose d'égoïste. Désirer s'assurer le salut, c'est légitime ; mais ne songer qu'à faire son salut, c'est manquer incontestablement de charité. Mais *Séraphita* répond que le vrai mystique n'a pas conscience de travailler uniquement pour lui ; il fait effort pour entraîner les autres à sa suite sur la voie sainte et il s'afflige si ses efforts restent vains. Il croit à la vertu de l'exemple. L'idée que le mystique est égoïste est donc purement imaginaire.

La dernière idée du long discours de *Séraphita* c'est : « Quelle misère que la science humaine au prix de la lucidité incomparable du voyant et du croyant ! » La prière est conçue comme un instrument de science et de puissance. L'amour de Dieu, but suprême où touche le mystique après un dur voyage, nous est présenté par Balzac comme inséparable du don de science. La mystique devient donc un moyen supérieur de connaissance, c'est une mystique savante qui n'a plus pour but suprême l'union avec Dieu ou l'union avec la création, mais la compréhension de l'univers. Elle explique à Balzac les liens qui existent entre les états corporels et les états spirituels.

Balzac ne se contente pas d'écrire une *Séraphita*, étude mystique, où se trouvent bien établies ses croyances mystiques et métaphysiques. En dépit de sa mystique, il est, avant tout, l'homme pratique, l'auteur qui applique dans son œuvre

ses théories à la vie elle-même, sinon à sa propre vie. Ainsi dans la *Comédie Humaine*, nous allons voir maintenant à maints endroits l'application des idées de Balzac en ce qui concerne la vie divine, la vie où la volonté se réalise sous la forme la plus parfaite et la plus sublime. Et nous pouvons aussi écarter le langage swedenborgien pour parler la langue de la *Comédie Humaine*.

* * *

Comment arriver à ce dernier stade de la vie de l'intelligence ? Comme on arrive à tous les autres — en suivant la poussée de ce vouloir-vivre qui est universel dans la vie et qui, nous l'avons vu, explique tout le mouvement dans le monde moral. Dans le monde des sens, ce vouloir-vivre prend la forme d'un instinct qui cherche à satisfaire les appétits physiques : dans la vie de l'esprit, c'est un effort pour résoudre les abstractions de la vie ; dans la vie divine, c'est l'instinct et l'effort de l'âme pour trouver Dieu. Et comme la base de ce vouloir-vivre dans le monde des sens et de l'esprit est le désir, tout aussi bien il l'est dans la vie divine. « Le désir vous armera de ses ailes. » Mais maintenant c'est un désir divin, non pas un désir charnel, un désir qui « vous saisit et vous donne la soif et la faim de Dieu ». Chez quelques créatures privilégiées « ce désir est si fort, si puissant qu'un seul jet émis avec force peut tout faire obtenir, un seul cri suffit souvent sous la pression de la foi » (1). Ces êtres « pleins de force, de vouloir et d'amour » sont immédiatement victorieux de la terre, de toutes les tentations de la chair ; ce sont les prophètes, les voyants, les messagers, les martyrs. Ces âmes franchissent d'un bond les sphères humaines et s'élèvent tout à coup à la prière, à la vie divine. Il en est de même de ceux qui sont dévorés par le feu de la foi : tel un Calvin dont Balzac a tant étudié la vie. Ils dépensent toutes leurs énergies en essayant d'élever, de secourir les malheureux du monde. Puis il y a d'autres créatures saintes qui ont gagné la vie divine par un chemin semé de douleurs, de malheurs dont ils ne sont pas

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 323.

responsables, victimes de circonstances malheureuses contre lesquelles elles ne se sont jamais révoltées, dont elles ne se sont jamais plaintes : qui ont tout accepté par sublime résignation. Telle M^{me} de la Chantier

« une femme sacrée par tant de malheurs, qui sait tant de choses, à qui toutes les infortunes ont dit leur dernier mot, qui de chaque adversité garde un enseignement, de qui toutes les vertus ont eu la double sanction des épreuves, les plus dures et d'une constante pratique, et de qui l'âme est sans tache, sans reproche ; qui de la maternité n'a connu que les douleurs, de l'amour conjugal que les amertumes, à qui la vie n'a souri que pendant quelques mois, à qui le ciel réserve sans doute quelque palme pour prix de tant de résignation, de douceur dans les chagrins. N'a-t-elle pas sur Job l'avantage de n'avoir jamais murmuré ? Ne vous étonnez plus de trouver sa parole si puissante, sa vieillesse si jeune, son âme si communicative, ses regards si convaincants ; elle a reçu des pouvoirs extraordinaires pour confesser les souffrances, car elle a tout souffert. Toute douleur se tait auprès d'eile » (1).

Et Godefroid de s'écrier enthousiasmé : « C'est une vivante image de la charité ! » C'est là peut-être la peinture la plus belle et la plus éclatante que nous ait donné Balzac de la vie divine sur la terre, la vie sans faute qui a tout souffert et qui n'a jamais murmuré, qui au contraire, s'est dévouée d'un amour sublime au soulagement des malheurs d'autrui. La volonté est sûrement ici comme un instinct divin chez cette femme qui est, en secret, « la reine de la charité parisienne ». C'est la volonté comme la foi, la croyance, sous sa forme la plus haute.

Nous connaissons aussi dans la *Comédie Humaine* le juge Popinot, chez qui le juge était « le côté social » : un autre homme plus grand et moins connu se trouvait en lui. Personne au Palais ni dans Paris ne connaissait cette vie secrète de Popinot. Il était « le Saint Vincent-de-Paul de son quartier » (2).

Mais dans la plupart des cas cette vie divine est plus difficile à gagner : on n'arrive pas « à franchir d'un bond les sphères humaines, et à s'élever tout à coup à la prière » ; on est lié aux intérêts et biens terrestres, et par les désirs charnels et par les erreurs de la vie.

(1) *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX, p. 344.

(2) *L'Interdiction*, t. VII, p. 124.

« La plupart des hommes doutent, manquent de foi, de volonté, de persévérance. Si quelques-uns se mettent en route, ils viennent aussitôt regarder derrière eux, et reviennent. Peu de créatures savent choisir entre les deux extrêmes : ou rester ou partir, ou la fange ou le ciel (1). »

Chacun hésite. La faiblesse commence à égarer l'homme, la passion l'entraîne dans la mauvaise voie, le vice, l'habitude, l'y embourbe, et il ne fait aucun progrès les vers états meilleurs. Tous les êtres passent une première vie dans la sphère des instincts où ils travaillent à reconnaître l'inutilité des trésors terrestres après s'être donné mille peines pour les ramasser.

« Combien de fois vit-on dans ce premier monde avant d'en sortir préparé pour recommencer d'autres épreuves, dans la sphère des abstractions où la pensée s'exerce en de fausses sciences, où l'esprit se lasse enfin de la parole humaine ; car la matière épuisée, vient l'esprit (2). »

Pour de telles âmes il faut la purification par la souffrance et par un repentir profond qui mène à une résignation complète ; de cette manière l'âme est libérée de tout égoïsme et devient humble et charitable. En effet la résignation est la pierre angulaire dans le développement de cette nouvelle vie. Par la résignation l'homme s'élève jusqu'à la vie de prière, la plus divine de toutes.

« La vertu suprême est la résignation : elle est le fruit qui mûrit à la porte du ciel. Qu'ils sont puissants et beaux, le sourire calme et le front pur de la créature résignée !... Plus forte que l'amour, plus vive que l'espérance, plus grande que la foi, elle est l'adorable fille qui, couchée sur la terre y garde un moment la palme conquise en laissant une empreinte de ses pieds blancs et purs ; et quand elle n'est plus, les hommes accourent en foule et disent : « Voyez !... Dieu l'y maintient comme une figure aux pieds de laquelle rampent les formes et les espèces de l'animalité pour reconnaître leur chemin. Elle secoue, par moments, la lumière que ses cheveux exhalent, et l'on voit ; elle parle et l'on entend, et tous se disent : « Miracle (3). »

Pour arriver à cette résignation il faut tout un développement spirituel ; on doit passer par des degrés de sentiment.

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 320.

(2) *Ibid.*, p. 320.

(3) *Ibid.*, p. 326.

comme dans la purification des autres formes de l'amour, que nous avons analysées. Tout à l'opposé de son habitude Balzac note avec précision les stades de ce développement quand il fait dire à Séraphita :

« Ainsi vient d'abord la vie où l'on souffre, et dont les tortures donnent soif de l'amour. Ensuite la vie où l'on aime et où le dévouement pour la créature apprend le dévouement pour le Créateur, où les vertus de l'amour, ses mille martyres, son angélique espoir, ses joies suivies de douleurs, sa patience, sa résignation excitent l'appétit des choses divines. Après vient la vie où l'on cherche dans le silence les traces de la parole, où l'on devient humble et charitable. Puis la vie où l'on désire. Enfin, la vie où l'on prie (1). »

Formule nette et précise. Mais jugeant une seule formule insuffisante, il la tenait pour si importante qu'il l'a développée en détail dans la vie d'un des personnages les plus sublimes de la *Comédie Humaine* : ce médecin de campagne dont parle le bonhomme Alain, ce collègue en bonnes œuvres de la sainte M^{me} de la Chantier lorsqu'il dit à Godefroid :

« Nous avons connu deux hommes parfaits : l'un fut un de nos fondateurs, le juge Popinot ; quant à l'autre, qui s'est révélé par ses œuvres, c'est un médecin de campagne qui a laissé son nom écrit dans un canton. Celui-ci est un des plus grands hommes de notre temps ; il a fait passer toute une contrée de l'état sauvage à l'état prospère, de l'état irréligieux à l'état catholique, de la barbarie à la civilisation (2). »

Voyons à présent les stades de ce développement dans la vie spirituelle de ce personnage favori de Balzac. Et dans la plupart des cas c'est le médecin qui nous racontera sa propre histoire.

Jeune étudiant de province à Paris, sans argent, sans amis, sans moyens pour pénétrer dans le grand monde, ce qu'il ambitionnait, vivement stimulé par la vigueur de ses passions et ne leur trouvant pas d'issue il finit par former une liaison avec une jeune fille vertueuse. Mais la monotonie de ce bonheur lui pèse bientôt. Libéré des soucis de la vie par la mort de son père et la fortune dont il hérite, il quitte la jeune fille et mène la vie dissipée « que mènent à Paris les jeunes gens qui ont de la fortune ». Vie heureuse en apparence, misé-

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 321.

(2) *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX, p. 354.

nable en réalité. Il se ruine en voulant satisfaire ses passions, et aussi par l'abus des jouissances qui énervent le corps et par les « détestables habitudes de l'égoïsme qui usent les ressorts de l'âme ». A ce moment est morte la jeune fille laissant un enfant qu'elle avait élevé toute seule par son propre travail et dont il apprend alors seulement l'existence. C'est pour Benassis la première étape dans la purification des sentiments, c'est-à-dire le repentir et le désir de racheter ses erreurs. Accablé de remords, voyant où était son vrai bonheur au moment où la mort le lui arrachait, il est au désespoir :

« mon tempérament, la nature de mon imagination, mes principes religieux, moins détruits qu'endormis, mon genre d'esprit, mon cœur méconnu, tout en moi depuis quelque temps me portait à résoudre ma vie par les voluptés du cœur, et la passion par les délices de la famille, les plus vraies de toutes. A force de me débattre dans le vide d'une existence agitée, sans but, de presser un plaisir toujours dénué des sentiments qui le doivent embellir, les images de la vie intime excitaient mes plus vives émotions ».

Ou comme l'a dit Séraphita : « d'abord la vie où l'on souffre et dont les tortures donnent soif de l'amour ». Benassis devint alors et père et mère pour son enfant, il avait dans le cœur « tout ce que Dieu a mis de tendresse chez les mères ». Son dévouement pour son fils le force à méditer pour la première fois sur ses devoirs à l'égard de ses semblables.

« Le génie embrasse tout d'abord ces liens entre les sentiments de l'homme et les destinées de la société. Je ne vécus que pour un enfant et par cet enfant, je fus conduit à méditer sur les grandes questions sociales (1). »

Son fils grandi et le père se voyant sur le point d'être abandonné s'effraye de sa solitude. « L'amour était dans mon âme un principe d'existence. J'éprouvais un besoin d'affection qui, toujours trompé, renaissait plus fort et croissait avec l'âge ». Il pense à se marier en trouvant en lui maintenant toutes les conditions d'un attachement vrai.

« J'avais été éprouvé, je comprenais et les félicités de la constance et le bonheur de changer un sacrifice en plaisir, la femme aimée devait toujours être la première dans mes actions et dans mes pen-

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 210.

sées. Cet amour est alors dans la vie comme le sentiment religieux dans l'âme, il l'anime, le soutient et l'éclaire (1). »

Et il se sent sur le point d'expier et d'une nouvelle façon sa prime erreur de jeunesse en se dévouant à une femme. Mais notez-le bien, « c'est toujours avec l'idée de faire d'un sacrifice un plaisir ». Trompé dans ses espérances quand la famille de sa future épouse connaît l'existence de son fils, il se laisse aller à un abattement inexprimable. « Les vœux d'une âme repentante qui avait soif du beau, du bon, de l'honnête, étaient repoussés. » C'est de nouveau la pensée de son fils qui le sauve du désespoir : son attachement pour lui s'accroît « de tous les malheurs dont il était la cause innocente et dont je devais m'accuser seul ». Il devient alors la consolation de son père : « Combien de beaux sentiments je lui dois ! » Benassis décide de ne plus chercher d'autres amours humains pour satisfaire son besoin d'affection, mais d'être noblement utile à son pays, de se dévouer à ses semblables. On le voit, le développement des sentiments progresse. Mais son fils lui est arraché par la mort à son tour ; il ne peut pas d'abord se résigner : il veut se tuer. Mais l'idée de la mort « agit de toute sa puissance sur l'âme d'un homme et lui fait sentir en lui je ne sais quoi d'immense qui le met en contact avec l'infini » (2). Transformation chez Benassis.

« Le sentiment de mes fautes ne me fit point songer au ciel tant que j'eus des espérances sur la terre, tant que je trouvai des soulagements à mes maux dans quelques occupations sociales. Aimer, se vouer au bonheur d'une femme, être chef d'une famille, n'était-ce pas encore une expiation que de se consacrer à un enfant ? Mais, quand, après ces deux efforts de mon âme, le dédain et la mort y eurent mis un deuil éternel, quand tous mes sentiments furent blessés à la fois, et que je n'aperçus plus rien ici-bas, je levai les yeux vers le ciel et j'y rencontrai Dieu (3). »

Benassis est donc arrivé à ce point du développement de la vie intérieure où l'on se résigne et où l'on « cherche dans le silence les traces de la parole où l'on devient humble et charitable ». Mais même maintenant, il y a des degrés de rési-

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 211.

(2) *Ibid.*, p. 231.

(3) *Ibid.*, p. 231.

gnation à franchir avant d'arriver au sommet de la vie divine. Car, tout d'abord il essaye de rendre la religion complice de sa mort, en poursuivant son idée de se tuer, en cherchant dans les Evangiles, où il n'a trouvé aucun texte où le suicide fût interdit. Il résulte de cette lecture qu'enfin, il commence à comprendre « dans sa divine clarté » le mot résignation. Il pense, alors, à user sa vie « en végétant au fond de quelque campagne » ; mais il trouve que la misanthropie est « une espèce de vanité cachée sous une peau de hérisson » : « le cœur d'un misanthrope ne saigne pas, il se contracte, et le mien saignait par toutes ses veines » (1). Il lui arrive ensuite, en pensant aux ressources qu'offre l'Eglise aux affligés, de comprendre la beauté de la prière dans la solitude et il a pour idée fixe d'entrer en religion et ainsi dans une voie de silence et de résignation. Mais en l'essayant, il reconnaît « au fond du cloître une sorte d'égoïsme sublime ». Cette retraite « ne profite qu'à l'homme et n'est qu'un long suicide ». Balzac ne la condamne pas ici catégoriquement. « Si l'Eglise a ouvert ces tombes, dit Benassis, elles sont sans doute nécessaires à quelques chrétiens tout à fait inutiles au monde. Je crus mieux agir en rendant mon repentir profitable au monde social ». On peut croire que pour Balzac, plein d'énergie active, la vie monastique semble une perte effroyable de force vitale et de toutes les énergies humaines.

Après toutes ces incertitudes et ces épreuves Benassis vient finalement « à la vie où l'on désire », c'est-à-dire où l'on veut servir Dieu et remplir ses vœux.

Pendant une nuit passée dans le village qui doit devenir la scène de son abnégation complète il croit

« entendre un ordre de Dieu dans la compatissante pensée que m'inspira l'état de ce pauvre pays. J'avais goûté aux cruelles délices de la maternité, je résolus de m'y livrer entièrement, d'assouvir ce sentiment dans une sphère plus étendue que celle des mères, en devenant une sœur de charité pour tout un pays, en y pansant continuellement les plaies du pauvre (2).

Et ceci mène naturellement à la dernière vie, « la vie où l'on prie ». C'est de cette vie que Séraphita dit : « Là est l'éter-

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 232.

(2) *Ibid.*, p. 234.

nel midi, là sont les fleurs, là est la moisson ! » Et le médecin de campagne avoue : « Mon courage est puisé dans le sentiment de mes fautes. J'ai vu dans mes souffrances la condition d'un heureux avenir. » Cette vie de prière est la plus active : « mon travail est une prière active, dit le D^r Benassis : mon suicide moral est la vie de ce canton, sur lequel j'aime, en étendant la main, à semer le bonheur et la joie, à donner ce que je n'ai pas (1). » Il ne pense plus à son bonheur dans la vie terrestre : sa pensée se porte vers une joie éternelle. Son repentir, sa résignation sont complets. Son amour s'est purifié de tout égoïsme : ce n'est plus un amour d'âme à âme, c'est un amour d'une âme à Dieu. Dans les mots de Séraphita : « Les larmes les fleurs du repentir, seront comme un baptême céleste d'où sortira votre nature purifiée. » Benassis est devenu « humble et charitable ».

Prier, c'est admettre que la volonté humaine ne peut pas arriver jusqu'au fond des choses : il y a un point qu'elle atteint sans pouvoir le dépasser : il faut dépendre de Dieu pour compléter le cycle.

Dans cette transformation de la volonté chez le médecin de campagne on voit à chaque étape le travail de l'intelligence. Pour le romancier la Volonté et l'Intelligence font l'homme et la qualité de l'homme. Ils sont distinctement deux, mais ils sont créés pour agir comme *un*. Ils doivent être comme *un* dans toute opération et dans toute sensation de la vie morale. L'attitude de Balzac à l'égard de la religion était dans une très forte mesure une affaire de l'intelligence, depuis que la vie de l'intelligence est pour lui la forme la plus haute de l'énergie requise pour l'existence humaine, la réalité sur laquelle il fait porter tout le poids de la responsabilité. Tout doit être soumis à l'intelligence. C'est elle qui doit juger des valeurs religieuses (2).

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 235.

(2) A ce propos, il est fort intéressant de noter ce qu'a écrit le D^r Nacquard au sujet des derniers moments de Balzac : « Au milieu de pareils désordres organiques, M. de Balzac, qui de tout temps avait compris toute la destinée de l'homme, désira s'associer aux entretiens d'un digne ministre de Dieu, dans la bouche duquel la religion n'était que la plus haute expression de l'intelligence de

« De même que pour comprendre le mouvement des astres qui, de la terre nous paraît désordonné, il faut se mettre par la pensée dans le soleil, de même, il faut se mettre dans la pensée de Dieu pour s'initier aux idées de la création. Le mystique et l'astronome font la même opération. La religion est une science au même titre que l'astronomie (1). »

Dans cette opération le doute devient un stade nécessaire. Si le besoin de croire est assez fort pour que le mystique résiste au doute (comme c'était le cas pour Balzac), il reste deux possibilités, comme l'a bien mis en lumière M. Curtius dans son chapitre fort pénétrant sur la religion chez Balzac (2). Ou bien on écartera tout effort de comprendre la réalité religieuse au moyen de l'intelligence et l'on acceptera tout à la lumière d'une croyance pure et d'un amour pur ; ou bien l'intelligence rendra la foi intelligible. Autrement dit, ou bien c'est le cœur qui est « le chemin de l'intelligence », ou bien c'est l'intelligence qui « mène au cœur » (3). Dans le premier cas, c'est une mystique gnostique. « Il faut se coucher dans le pyrrhonisme ou se jeter avec amour dans la religion de Jésus-Christ, sans plus examiner », écrivait Balzac en 1832 à Nodier (4).

La mystique de Balzac est une mystique gnostique. Balzac ne pouvait pas renoncer à l'exercice de l'intelligence. C'est le monde dans sa totalité qu'il regarde toujours et c'est cette totalité qu'il veut comprendre. Il peut le faire seulement à la lumière de l'Intelligence. On peut appliquer à Balzac lui-même ce qu'il dit de l'un de ses héros :

« Il voyait le monde en son entier, il dominait les croyances... C'était une espèce de Manfred catholique et sans crime, portant la curiosité dans sa foi... conversant avec une étoile que lui seul voyait (5). »

Car ce à quoi Balzac s'applique avant tout, comme nous l'avons déjà vu, c'est bien à mettre en relief les liens qui existent entre les états corporels et les états spirituels, entre

l'univers. » M. le Dr Nacquart : *Notes sur les derniers moments de M. de Balzac*, p. 157. En *Physionomies littéraires*, par A. Baschet.

(1) *Pensées, sujets, fragmens*, p. 41.

(2) Curtius, E. R. : *Balzac*, p. 267.

(3) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 147.

(4) *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, t. XX, p. 558.

(5) *Honorine*, p. 112.

l'homme et Dieu. La mystique de Balzac est en dernier lieu une mystique savante à laquelle aboutit la force volontaire ; l'homme cherche à s'unir avec Dieu, qui est la Volonté et l'Intelligence suprême, pour comprendre l'univers. Dans cette opération, l'Intelligence qui, dans son sens le plus profond est un pouvoir critique, s'unit à la croyance. On ne tue pas le besoin de croire. C'est un instinct dans l'homme et « les instincts sont des faits vivants dont la cause gît dans une nécessité subie » (1). En vain la politique nous distrait : ses catastrophes mêmes suggèrent l'idée d'une Providence et de compensations futures. Tout s'enchaîne dans le monde. « Aujourd'hui, dit Balzac-Lambert, la science est *une* ; il est impossible de toucher à la politique sans s'occuper de morale et la morale tient à toutes les questions scientifiques. » L'appel au bonheur, la soif d'amour prouvent l'ampleur de la destinée de l'homme. Rien de créé n'apaise cette faim ; nous l'avons vu dans notre étude de toutes les passions et de tous ces passionnés dans la *Comédie Humaine*. L'homme a un besoin universel d'être heureux, de chercher la vérité, de comprendre les raisons de tout, — besoin d'une vie sans bornes. Il a « cette passion que sentent tous les hommes vraiment grands pour l'infini. » (*la Duchesse de Langeais*.)

« L'homme a une vocation pour l'infini. Il y a en lui un instinct qui l'appelle vers Dieu. Dieu est tout, donne tout, fait oublier tout, et la pensée est le fil qu'il nous a donné pour communiquer avec lui... ! (2) »

Ses aspirations vers ces buts facilitent l'union divine et lui expliquent les mystères sublimes dont s'éblouit l'intelligence. Mais c'est l'amour qui conduit à la croyance et la croyance à la sagesse : l'amour qui peut se traduire en bien des formes, vulgaires ou nobles. Parfois il signifie la simple charité : nous le voyons se reporter intensément sur une seule créature, ou s'épanouir en rêveries sans objet. « Notre perfection croît en mesure du degré de notre amour » (3). C'est l'amour qui « explique l'éternité » à Eugénie Grandet et à bien d'autres

(1) *Splendeurs et Misères*, t. I, 51.

(2) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 358.

(3) Lavater : *Correspondance avec l'Impératrice Marie*, p. 31. Cité par A. Viatte dans *les Sources occultes du romantisme*, Champion, 1928, p. 33.

dans l'œuvre de Balzac. Mais c'est toujours un amour pensant et intelligent : comme l'a dit Thaddée : « On pense et on aime ». Les Médecins de campagne, les M^{me} de La Chantier, les Juges Popinot n'arrivent pas à la compréhension de la vie sans exercer leur intelligence. Au contraire :

« Nous sommes un des plus grands ouvrages de Dieu. Ne nous a-t-il pas donné la faculté de réfléchir la nature, de la concentrer en nous par la pensée, et de nous en faire un marchepied pour nous élancer vers lui ?... Nous sommes nés pour tendre au ciel (1). »

Et Séraphita, qui représente la mystique religieuse, est aussi « tout intelligence ». A l'étape la plus haute de cette vie d'amour l'Intelligence prend la forme d'une intuition divine, c'est la Sagesse elle-même, dont parle Séraphita. A l'étape la plus basse de l'intelligence, c'est également une intuition mais sous la forme d'un instinct primitif, qui mène l'homme à la foi, à la croyance. C'est cet instinct ou cette volonté de croyance au juste qui fait la distinction entre l'homme et l'animal. L'animal a de la volonté et assez d'intelligence pour s'adapter à son milieu, mais pas assez pour savoir qu'il y a un Dieu et pour avoir une croyance dans ce Dieu. Ce qui montre que l'homme, même le plus simple a cependant assez d'intelligence pour trouver Dieu. C'est donc la pensée sous une forme quelconque qui conduit à la foi, à la compréhension de l'Eternité. C'est son intelligence qui, en dernière instance, explique à l'homme sa religion. « Nous nous appuyons sur l'intelligence (2) », trouvons-nous dans la *Peau de Chagrin*.

* * *

Dans tous ces aspects de la sublimité morale en l'homme où l'homme vit « par le cœur » et où il s'approche de l'amour divin et de la vie divine par le génie du sentiment, nous avons trouvé que la volonté y est redevenue instinct, l'instinct considéré sous son côté divin, dans la sphère des causes. Tous ces sentiments géniaux, toutes ces formes de l'amour ont en commun les mêmes qualités, tous ils ont subi une purification par la souffrance, tous ils sont devenus

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 197.

(2) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 59.

sublimes par leur résignation, par leur abnégation de soi. Ils sont humbles, charitables, ils ont été purifiés de toute trace d'égoïsme avant de parvenir à la sphère du divin. Et, chose digne de remarque, tous ils partagent la qualité maternelle — qui cherche à protéger, à mettre à l'abri des douleurs de la vie, les êtres aimés — qui les rapproche de l'amour de Dieu. Formés par l'adversité ou bien ayant le caractère d'un pouvoir inné, tous ils sont des forces endiguées, qui se répandent aux moments donnés. Ils se forment, s'affirment dans la solitude ; la vie de l'intelligence à l'étape la plus haute (et on peut dire aussi à l'étape la plus basse), la vie de la foi et de la croyance, tout à l'opposé de la vie des sens, se développe en silence, tout s'y passe en tranquillité, elle ne fait pas de bruit. Balzac a maintes fois et longuement mis en valeur la puissance de la solitude, favorable à un recueillement de toutes les forces spirituelles et mystiques, où la vie intérieure se développe ; toutes les grandes actions sont longuement délibérées par la réflexion dans la solitude avant de devenir actions. Mais cela ne veut pas dire que la vie de l'intelligence est inactive, c'est, au contraire, la plus vivante, la plus vive, la plus pleine de force, de toutes. Elle ne s'affaiblit pas dans le bruit, dans l'action extérieure. Le Médecin de campagne dit : « Je suis entré dans une voie de silence et de résignation. Donc le pouvoir moral devient comme la pensée, sans limites ». La vie et les œuvres d'un Médecin de campagne, d'une M^{me} de La Chanterie et son ordre se passent en silence. Godefroid de s'écrier :

« Quelle belle vie, que celle où l'on épouse de pareilles existences, où l'âme en pénètre les causes et les effets en y remédiant, en calmant les douleurs, en aidant au bien ! — Aller s'incarner au malheur, s'initier à de tels intérieurs ! Agir perpétuellement dans les drames renaissants dont la peinture nous charme chez les auteurs célèbres !... Je ne croyais pas que le bien fût plus piquant que le vice (1). »

Et tout cela se fait en humilité, en silence, en obscurité ; le monde n'en sait rien. Comme le dit Séraphita « Combien de formes l'être promis au ciel a-t-il usées avant d'en venir à comprendre le prix du silence et de la solitude qui nous mènent aux mondes spirituels » (2).

(1) *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX.

(2) *Séraphita*, t. XXXI, p. 320.

* * *

Nous pouvons à présent distinguer dans l'ensemble de notre analyse de la *Comédie Humaine* ce qui était la pensée de Balzac à l'égard de la vie morale et sur la part qu'y joue la Volonté. Cette compréhension se trouve condensée en quelques lignes dans une de ses plus belles histoires, l'histoire d'Eugénie Grandet. On lit là cette pensée profonde :

« Dans la vie morale, comme dans la vie physique, il existe une respiration et une aspiration ; l'âme a besoin d'absorber les sentiments d'une autre âme, de se les assimiler pour les lui restituer plus riches, Sans ce beau phénomène humain, point de vie au cœur ; l'air lui manque alors, il souffrit et dépérit (1). »

Voilà le système de Balzac, un système qui se fonde sur un dynamisme magnétique. Il y a une force dans la vie que l'homme aspire en lui, qu'il retire de son milieu et qu'il doit rendre enrichie à ce milieu. Dans la vie physique cette force est le courant magnétique qui parcourt et réunit toutes les formes de la vie et qui se déploie sous une forme matérielle mais invisible. Dans la vie morale cette même force s'appelle l'amour, c'est une volonté d'amour. Chacun aime quelqu'un ou quelque chose : et chacun veut ce qu'il aime. Tous nous nous élançons vers un but que l'on appelle le bonheur et ce bonheur est pour chacun ce qu'il veut, ce qu'il aime. Si, en s'étendant vers ce but l'on dépense toutes ses énergies sans les renouveler, sans les échanger pour d'autres, il en résulte un gaspillage complet de la force vitale. Il est une respiration sans une aspiration, alors point de vie au cœur.

Dans le monde moral tous ces passionnés du fait, des sens, se perdent à force de ne pas échanger leurs énergies : ils absorbent, ils respirent, mais ils n'aspirent pas (2). Leur égoïsme les amène à tout prendre et à ne rien rendre. Leur amour est un amour de soi. Tous ces ambitieux qui sont assoiffés des biens terrestres, qui dépensent toutes leurs énergies pour les posséder, on les trouve tous ici depuis le curé Birotteau jusqu'à Rastignac. Ils puisent dans leur milieu tout ce que ce

(1) *Eugénie Grandet*, t. VII, p. 460.

(2) Il faut noter que nous suivons Balzac dans notre emploi de ces termes : la signification moderne est différente.

milieu peut leur donner ; ils ne rendent rien en fait d'amour, en fait de bienfaits moraux. De même dans la vie de l'esprit : les passionnés de l'idée sont également des égoïstes chez lesquels la volonté est un amour de puissance. Cette volonté est chez eux un pouvoir magique qui cherche par la force à magnétiser les esprits et les éléments pour les faire agir à sa commande.

Chez les passionnés du divin au contraire, le sentiment de l'amour est toute la vie. Ceux-ci vivent d'amour : ils le respirent et l'aspirent. Il leur faut un échange perpétuel de ce beau sentiment ; l'amour d'une âme à une autre âme ; l'amour d'une âme à Dieu : l'amour de Dieu mène à l'amour des semblables. Ici la volonté est vraiment l'amour : elle est « tout occupée à aimer », comme le dirait une Sainte Thérèse : c'est une force mystique, pas magique, qui magnétise par amour, pas par force, qui cherche à se donner, à se répandre pour les autres au lieu de se retirer de ses semblables. A l'étape la plus sublime de cet amour, la volonté prend la forme de la prière, qui est le lien métaphysique entre l'homme et Dieu. Tout amour, toute volonté, vient de Dieu qui a créé l'âme de l'homme : tout amour donc doit retourner vers lui. Ainsi le cycle dynamique et magnétique se complète. Si ces passionnés de l'amour ne peuvent pas échanger leur sentiment ils souffrent et pour la plupart ils meurent : il n'y a plus de vie dans leur cœur. Ainsi de ces mères, de ces pères, qui perdent leurs enfants ou qui ne reçoivent pas l'amour de ces enfants en échange du leur : de même de ces amoureux, les Coralie, les Esther, les M^{me} de Mortsauf, les Véronique, les M^{me} Hulot, les M^{me} Claës qui sont privées de leur amour terrestre. Tous ces passionnés du cœur ne peuvent se sauver que d'une seule façon : et cela, en échangeant leur amour terrestre pour un amour divin, un amour de Dieu. C'est cela qui fait Eugénie Grandet, cette femme qui « était tout sentiment », qui avait dans le cœur « un sentiment inextinguible » pour son cousin Charles qui l'a délaissée. Elle voit qu'elle n'avait plus qu'à « déployer ses ailes, tendre au ciel, et vivre en prière, jusqu'au jour de sa délivrance » (1). Mais c'est une prière active.

(1) *Eugénie Grandet*, t. VIII, p. 474.

Eugénie qui « n'est plus du monde au milieu du monde, marche au ciel accompagnée d'un corps de bienfaits »... « La main de cette femme panse les plaies secrètes de toutes les familles (1) ». C'est cela qui fait aussi une M^{me} de la Chanterie, un Médecin de campagne et bien d'autres esprits sublimes. Une M^{me} de Mortsauf et une Véronique le font, mais seulement au moment de la mort. Ceux-là seuls qui savent agir ainsi atteignent le centre même de la vie divine. Et ils le font en se servant de leur intelligence, en laissant à leur intelligence le soin d'éclairer leur amour. Alors seulement « l'amour leur explique l'éternité ». Ou comme l'a exprimé Louis Lambert : « à la foi, les nuées du sanctuaire ; à l'ange seul, la clarté ». Pour citer encore Séraphita : « Croire, c'est un don ! Croire c'est sentir. Pour croire en Dieu il faut sentir Dieu. Cette langue s'apprend (2). » Nous avons vu comment elle s'apprend, par le repentir, par la purification, si cela est nécessaire, mais surtout par la résignation ; cette sublime résignation qui « ne considère plus le corps et rend la pensée souveraine » (3). Après cela, croire c'est voir. On comprend tout. On ne cherche pas à savoir le mystère de la vie, comme les Louis Lambert, les Claës. On sait tout par la foi, par l'amour divin.

« La prière vous donnera la clef des cieux, dit Séraphita à Wilfrid et à Minna, l'univers appartient à qui veut, à qui sait, à qui peut prier. La prière est la consommation de toutes les vérités, de toutes les puissances, de tous les sentiments. »

Bref, la prière est « le fruit du développement laborieux progressif continu de toutes les propriétés naturelles animé par le souffle divin de la parole ». Ceux qui arrivent à la vie divine sont les vrais intuitifs, les instinctifs, et sur ce plan ils se rencontrent ici avec ces autres intuitifs, ces gens simples chez lesquels un instinct primitif remplace l'intelligence, et qui ont su, eux aussi « trouver le sanctuaire de Dieu ». Car c'est seulement « en redevenant petit par la forme » que l'on « acquiert une cause de grandeur », que l'on « se trempe dans l'infini » (4).

Tous ces intuitifs ont trouvé le chemin de ce sanctuaire

(1) *Eugénie Grandet*, t. VIII, p. 485.

(2) *Séraphita*, t. XXXI, p. 285.

(3) *Lettre inédite de Louis Lambert*. Paris, sept. 1819.

(4) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 363.

divin par l'obéissance. M^{me} de Mortsau « avait habité ses pieds à marcher dans la boue et dans la neige, accoutumé son front aux boulets, toute sa personne à la passive obéissance du soldat ». Le système de Balzac-Lambert « conduisait à l'obéissance passive dont l'exemple fut donné par Jésus-Christ » (1). Et nous avons ailleurs cité la remarque de Lambert, que Jésus-Christ était le plus beau type de son système.

* * *

Il y a donc dans la vie de l'homme trois grandes sphères : « le naturel, le spirituel, le divin ». L'homme peut les franchir successivement ; il s'élève du naturel au spirituel par le triomphe sur les appétits matériels et la perfection de sa vie intérieure ; il s'élève du spirituel au divin par la foi et la prière ; « la terre est la pépinière du ciel ». Perfectionner sa vie intérieure c'est atteindre au cercle angélique, car l'ange est l'individu chez lequel l'être intérieur réussit à vaincre l'être extérieur. Eternel combat entre l'esprit et la matière, la vie intellectuelle et l'action charnelle.

« Ah ! si vous connaissiez alors de quelle force magique un homme est doué, quels sont les trésors de puissance intellectuelle et quelle longévité de corps il trouve en lui-même, quand, se détachant de toute espèce de passions humaines, il emploie toute son énergie au profit de son âme ! (2) »

Dans cet état divin l'âme ne désire plus que la volonté de Dieu ; elle ne veut plus être maîtresse d'elle-même ; elle ne veut plus vouloir, avoir plus de libre arbitre : elle veut « remettre à Dieu les clefs de sa volonté » (3). Elle tâche de se séparer du corps, de l'enveloppe dont elle est prisonnière et commence sa vraie vie. « Le corps meurt dans le désespoir, l'esprit meurt dans le ravissement. » (Ne pense-t-on pas à la mort sublime de M^{me} de Mortsau ?)

« L'esprit qui se souvient de ses *existens* antérieurs, se meut de cercles en cercles dont la progression est continue et illimitée ; il

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 110.

(2) *La Physiologie du Mariage*, t. XXXII, p. 358.

(3) *La Vie et l'Œuvre de Sainte Thérèse*. Paris, 1907, in-8, t. I, p. 259.

s'épure chaque fois et gagne en sagesse jusqu'au sanctuaire de Dieu (1). »

Ainsi se complète pour Balzac le cycle de ce vouloir-vivre, cette force dynamique qui meut tout l'univers et qui, dans la vie morale de l'homme trouve sa réalisation suprême, aussi bien à l'étape la plus basse de l'intelligence qu'à l'étape la plus haute, dans une foi sublime en Dieu.

(1) *Séraphita*, t. XXXI, p. 325.

CHAPITRE VII

BALZAC PHILOSOPHE ET SOCIOLOGUE

Cette involontaire union de toutes les
volontés, également prosternées à terre....
élevées aux cieux.

Le Médecin de Campagne.

Le génie pèse, l'homme est fragile !

Les Martyrs, Chateaubriand.

Le monde de la *Comédie Humaine* est, pour Balzac, un vaste champ incessamment bouleversé par une tempête d'intérêts sous lesquels oscillent une moisson d'hommes, dont les visages crispés, déformés, révèlent l'esprit, les désirs, les poisons dont ils sont imprégnés, « non pas des visages, mais bien des masques ; masques de faiblesse, masques de force, masques de misère, masques de joie, masques d'hypocrisie ; tous exténués, tous empreints des signes ineffaçables d'une haletante avidité. Que veulent-ils ? De l'or, ou du plaisir ! » (1)

L'or et le plaisir. Balzac prend ces deux mots « comme une lumière » et parcourt « cette grande cage de plâtre, cette ruche à ruisseaux noirs », et y suit les serpentins de cette pensée qui l'agite, la soulève, la travaille. Il examine cette nature sociale toujours en fusion, cette nature sociale qui, comme la nature elle-même, s'occupe d'insectes, de fleurs d'un jour, de bagatelles, d'éphémères, et jette aussi feu et flamme par son éternel cratère.

Il commence d'abord avec le monde qui n'a rien, l'ouvrier, l'homme qui remue ses pieds, ses mains, sa langue, son dos, son bras, ses cinq doigts pour vivre. Dans des tableaux frap-

(1) *La Fille aux Yeux d'or*, t. XIII, p. 322.

pants il esquisse la vie de ce prolétaire, de ce « roi du mouvement parisien », de ce monde de sueur et de volonté, d'étude et de patience, qui, à la promesse d'un salaire quelconque, soit au nom des caprices de la ville, soit à la voix du monstre nommé Spéculation, se met à travailler avec acharnement, à s'épuiser pour gagner cet or qui le fascine. Pas de repos pour ces gens agissant pendant les jours ouvriers ; puis, grands seigneurs d'un jour, insoucians de l'avenir, avides de jouissances, comptant sur leurs bras comme le peintre sur sa palette, ils jettent leur argent, ils se donnent au plaisir ; leur repos est une lassante débauche ; ils sont aussi féroces au plaisir, qu'ils sont tranquilles au travail. Eux qui, les premiers devraient économiser le principe de leur vie, ils outre-passent leurs forces de toute façon. Cependant, ce peuple a ses phénomènes de vertu, ses hommes complets, ses Napoléon inconnus qui sont le type de ses forces portées à leur plus haute expression, et résument sa portée sociale dans une existence où la pensée et le mouvement se combinent moins pour y jeter de la joie que pour y régulariser l'action de la douleur. Ils sont plutôt hommes d'action que de sentiment. C'est le « mouvement fait homme, l'espace incarné, le protégé de la civilisation ». Cet homme, dit Balzac, résume tout : histoire, littérature, politique, gouvernement, religion, art militaire (1).

Tout ce travail, toutes ces énergies dépensées, toute cette fortune gagnée par l'ouvrier, c'est pour ses enfants. Ces enfants qui résument tout pour lui, deviennent la proie du monde supérieur, auquel il porte ses écus et sa fille, ou son fils élevé au collège, qui, plus instruit que ne l'est son père, jette plus haut ses regards ambitieux. « Souvent le cadet d'un petit détaillant veut être quelque chose dans l'Etat (2). »

Cette ambition introduit la pensée dans la seconde des sphères sociales. C'est la sphère de la petite bourgeoisie et ici le résultat est le même. Tous excèdent aussi leurs forces, tendent outre mesure leur corps et leur moral, l'un par l'autre ; se dessèchent de désirs, s'abîment de courses précipitées. Chez eux, la torsion physique s'accomplit sous le fouet des intérêts, sous le fléau des ambitions qui tourmentent les mondes élevés

(1) *La Fille aux Yeux d'or*, t. XIII, p. 327.

(2) *Ibid.*, p. 328.

de cette monstrueuse cité, comme celle des prolétaires s'est accomplie sous le cruel balancier des élaborations matérielles, incessamment désirées par le despotisme du *Je le veux* aristocrate. Là donc aussi, pour obéir à ce maître universel, le plaisir ou l'or, il faut dévorer le temps, presser le temps, s'énervier, se tuer. Que voulait-il ce petit bourgeois ? S'élever vers la haute bourgeoisie, marier ses enfants dans celle-ci. Ces travaux de toute une vie profitent donc à des enfants que cette petite bourgeoisie tend fatalement à élever jusqu'à la haute. Chaque sphère jette ainsi tout son frai dans la sphère supérieure. Le fils du riche épicier se fait notaire, le fils du marchand de bois devient magistrat. Tout stimule le mouvement ascensionnel de l'argent.

Nous voici maintenant amenés au troisième cercle de ce que Balzac appelle l'enfer de la société parisienne. Dans ce troisième cercle social, espèce de ventre parisien, où se digèrent les intérêts de la ville et où ils se condensent sous la forme dite *affaires*, se remue et s'agite la foule des avoués, médecins, notaires, avocats, gens d'affaires, banquiers, gros commerçants, spéculateurs, magistrats. Là, se rencontrent encore plus de causes pour la destruction physique et morale que partout ailleurs. Ces hommes s'usent et se démoralisent tous les jours, emportés par leur existence tumultueuse. Le temps est leur tyran, il leur manque, il leur échappe, ils ne peuvent ni l'étendre, ni le resserrer. Ils vivent à toute heure, poussés par les affaires de la grande cité. A de si terribles dépenses de forces intellectuelles, à des contractions morales si multipliées, ils opposent non pas le plaisir, il est trop pâle et ne produit aucun contraste, mais la débauche, secrète, effrayante, car ils peuvent disposer de tout, et font la morale de la société. Partis de bonne heure pour être des hommes remarquables, ils deviennent médiocres et rampent sur les sommités du monde. Aussi leurs figures offrent-elles les symptômes de l'abâtardissement de la pensée et la rotation dans le cirque d'une spécialité qui tue les facultés génératives du cerveau, le don de voir en grand, de généraliser et de déduire. Ils se ratatinent presque tous dans la fournaise des affaires. Il y en a, bien entendu, qui deviennent grands. Mais, si par exemple, il est médecin, ou il a peu exercé la médecine ou il est une exception, un Bichat qui meurt jeune. Ces affaires par excellence attirent à eux l'argent

et l'entassent pour s'allier aux familles aristocratiques. Si l'ambition de l'ouvrier est celle du petit bourgeois, ici, mêmes passions encore. A Paris, la vanité résume toutes les passions. Le type de cette classe serait soit le bourgeois ambitieux qui, après une vie d'angoisses et de manœuvres continuelles, passe au Conseil d'Etat comme une fourmi passe par une fente ; soit quelque rédacteur de journal, roué d'intrigues que le roi fait pair de France, peut-être pour se venger de sa noblesse ; soit quelque notaire devenu maire de son arrondissement ; tous gens laminés par les affaires et, qui, s'ils arrivent à leur but, y arrivent *tués*.

Au-dessus de cette sphère vit le monde artiste. Mais, là encore, les visages marqués du sceau de l'originalité sont noblement brisés, fatigués, sinueux. Excédés par un besoin de produire, dépassés par leurs coûteuses fantaisies, lassés par un génie dévorant, affamés de plaisir, les artistes de Paris veulent tous regagner par d'excessifs travaux les lacunes laissées par la paresse, et cherchent vainement à concilier le monde et la gloire, l'argent et l'art. La concurrence, les rivalités, les calomnies assassinent ces talents. Les uns, désespérés, roulent dans les abîmes du vice ; les autres meurent jeunes et ignorés pour avoir escompté trop tôt leur avenir. Peu de ces figures, primitivement sublimes, restent belles. Quelle puissance les détruit ? La passion. Toute passion se résoud par deux termes : or et plaisir.

Maintenant, nous voilà où il n'y a ni travaux ni peines. La tournoyante volute de l'or a gagné les sommets. Du fond des soupiraux où commencent les rigoles, du fond des boutiques où l'arrêtent de chétifs bâtardeaux, du sein des comptoirs et des grandes officines où il se laisse mettre en barres, l'or, sous forme de dots ou de successions, amené par la main des jeunes filles ou par les mains osseuses du vieillard, jaillit vers la gent aristocratique, où il va reluire, s'étaler, ruisseler. Ici, nous abordons le monde riche, oisif, heureux, renté. Les figures y sont étiolées et rongées par la vanité. Là, rien de réel. Chercher le plaisir, n'est-ce pas trouver l'ennui. Les gens du monde ont de bonne heure fourbu leur nature. N'étant occupés qu'à se fabriquer de la joie, ils ont promptement abusé de leurs sens, comme l'ouvrier abuse de l'eau-de-vie : pour obtenir constamment les mêmes effets, il faut doubler les doses, et la

mort ou l'abrutissement est contenu dans la dernière. Toutes les classes inférieures sont tapies devant les riches et en guettent les goûts pour en faire des vices et les exploiter. Aussi Paris a-t-il ses thériakis, pour qui le jeu, la gastrolâtrie ou la courtisane sont un opium. Aussi voyez-vous de bonne heure à ces gens-là des goûts et non des passions, des fantaisies romanesques et des amours frileux. Là règne l'impuissance, la plus d'idées, elles ont passé comme l'énergie dans les simagrées du boudoir, dans les singeries féminines. Dans ce monde la déraison est égale à la faiblesse et au libertinage. On y est avare de temps, à force d'en perdre. N'y cherchez pas plus d'affections que d'idées. Cette vie creuse, cette attente continue d'un plaisir qui n'arrive jamais, cet ennui permanent, cette inanité d'esprit, de cœur et de cervelle, se reproduisent sur les traits, sur cette physionomie des riches où grimacent l'impuissance, où se reflète l'or, et d'où l'intelligence a fui.

Dans cette société qui devrait être « un sublime vaisseau chargé d'intelligence » (1), petits, moyens et grands courent sans cesse, fouettés par une impitoyable déesse, la Nécessité : nécessité d'argent, de gloire et d'amusement. Donc le mouvement exorbitant des prolétaires, donc la dépravation des intérêts qui broient les deux bourgeoisies, donc les cruautés de la pensée artiste et les excès du plaisir incessamment cherchés par les grands, expliquent la laideur normale de la physionomie sociale. Mais comme il se trouve des contrastes partout dans la vie, sur ce champ de bataille des intérêts et des passions, où triomphe l'égoïsme, où chacun est obligé de se défendre seul, il se rencontre aussi des sentiments vrais, de nobles amitiés, des dévouements sans bornes. Il semble que les sentiments, si rares qu'ils soient, se plaisent à être complets quand ils se montrent et sont sublimes par juxtaposition. Tout est contraste dans la vie. Mais à quel prix vivent-ils ! Souvent au prix d'un martyre moral : ils sont les victimes de leur noblesse.

Voilà le tableau que nous présente l'ensemble de la *Comédie Humaine* ! Voilà le problème de la *Peau de Chagrin*. Peut-on dire que dans sa peinture des mœurs du xix^e siècle Balzac soit

(1) *La Fille aux Yeux d'or*, t, XIII, p. 336.

vraiment pessimiste, qu'il obéisse à cette misanthropie qu'il définit si bien, « la vanité cachée sous une peau de hérisson » (1). Son fort tempérament, sa gaieté, son amour du travail, protestent *a priori* contre cette hypothèse. En réalité, il a décrit la société telle qu'elle se présentait à lui, il en a donné une image vraie sinon minutieusement fidèle, et il ne semble pas que ce XIX^e siècle diffère essentiellement des autres siècles. « Parce que nous sommes sous un régime qui rapetisse toutes choses, pourquoi le cœur humain changerait-il parce que vous changez d'habit ? dit la Princesse de Cadignan. A toutes les époques, les passions seront les mêmes (2). » L'homme est au fond le même partout et toujours : les motifs de ses raisons et les mobiles de ses actions, se ressemblent dans l'espace et dans le temps. Balzac a peint des hommes vertueux et des femmes vertueuses, de beaux caractères, et il a peint de nombreux coquins, mais il nous dit lui-même, dans une de ses *Préfaces*, qu'il se trouve dans la *Comédie Humaine* beaucoup plus de bons que de mauvais caractères. « Un écrivain qui se fait historien de son siècle touche à beaucoup de plaies », dit-il. En dressant son « amphithéâtre des études de mœurs », il a donc touché forcément à beaucoup de ces plaies, mais pas à toutes. Car l'art est un choix ; c'est affaire de mesure et de goût personnel, et avec Balzac l'art impose des obligations. « La hardiesse du vrai s'élève à des combinaisons interdites à l'art, tant elles sont invraisemblables ou peu décentes, à moins que l'écrivain ne les adoucisse, ne les émonde, ne les châtre ». Mais si « nous n'inventons jamais que le vrai », l'imagination n'atteindra jamais « au vrai qui se cache » ; les historiens des mœurs seront toujours au-dessous de la réalité. Balzac a répondu ainsi à un critique : « Je les grandis (les êtres vulgaires), je les idéalise en sens inverse dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques. Idéaliser dans le joli ou le beau, c'est un ouvrage de femme (3). »

Nous parlons ici de l'ensemble de l'œuvre de Balzac, l'ensemble de ses idées, mais si on le voulait, on pourrait suivre

(1) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 232.

(2) *Autre Etude de Femme*, t. VII, p. 396.

(3) *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, t. XXII, p. 364.

tout un développement dans ces idées : ce développement se présente comme un changement d'un optimisme exubérant et presque juvénile en quelque chose qui ressemble plutôt à un pessimisme dans l'analyse que Balzac fait de la société de son temps. Et cela s'explique assez naturellement. Le siècle a commencé dans une marche de progrès éblouissant, progrès qui se déploie dans tous les domaines de la pensée, mais c'est surtout un progrès industriel et scientifique. Il va en résulter des retentissements qui bouleverseront toute la société actuelle. La société de l'époque classique française se reposait fermement sur un système d'autorités — la Monarchie et l'Eglise — et d'obéissance à ces autorités qui disposaient des destinées de tout un peuple. Puis vient le XVIII^e siècle, et avec lui la naissance d'une nouvelle conception de la société. C'est Rousseau qui, s'appuyant sur son expérience personnelle, oppose le premier l'Etat et la société. Ses déclamations contre l'hostilité et la corruption de la société lui valent beaucoup d'influence sur les esprits de son temps. Mais, d'autre part, comme contrepois, il y a Voltaire, le sage et mûr observateur et historien, qui jouit des fruits de la civilisation actuelle et se contente de hasarder quelques idées pour la réforme des abus. Diderot va plus loin. Il s'enthousiasme du mouvement de la vie présente qu'il cherche à enfermer dans son œuvre. Son théâtre représente pour la première fois les hommes de son temps : ce sont eux qui font le sujet de ses études, de ses critiques. Puis, après lui, vient Condorcet avec ses théories abstraites, et pour lequel la société est à résoudre par la raison ; il croit à un progrès indéfini de la société.

Ces philosophes du XVIII^e siècle en sont là, quand éclate la Révolution, qu'aucun d'eux n'a prévue, et à sa suite la Terreur, le Directoire, la Dictature. Voilà un bouleversement de toutes les théories, de toutes les valeurs sociales. Naît une nouvelle époque, une nouvelle société qui se fonde sur l'industrie moderne. Et c'est à présent Saint-Simon qui cherche à expliquer la société à la lumière du nouvel ordre de choses, — ordre économique, où la lutte pour le succès devient la forme de la vie moderne. Chacun participe à cette lutte. La société est le champ de bataille, où se disputent les intérêts matériels.

Le jeune Balzac a suivi tous les nouveaux développements

et est emporté par cet ébranlement, par ce mouvement grandiose de la société moderne (1). Et cela d'autant plus que c'est justement en France que cette nouvelle société se manifeste pour la première fois, et sous les yeux mêmes du romancier naissant.

« L'auteur a choisi pour sujet de son œuvre la société française : elle seule offre esprit et spontanéité dans les situations normales où chacun peut retrouver sa pensée et sa nature. Cette fécondité n'existe pas en Angleterre, seul pays où les doctrines modernes soient en vigueur comme en France. En Angleterre, la société courbe la tête sous des usages qui ôtent de la grâce et du laisser-aller au cœur, elle est sous l'empire du devoir. L'Italie n'a pas sa liberté : son seul roman possible a été fait et admirablement, c'est la *Chartreuse de Parme*. En Allemagne, où les vieilles conventions luttent sourdement contre les nouvelles, tout est encore sans caractère, et brouillé comme sont les matières en fusion... L'auteur ne sait encore aucun observateur qui ait remarqué combien les mœurs françaises sont, littérairement parlant, au-dessus de celles des autres pays comme variété de types, comme drame, comme esprit, comme mouvement : tout s'y dit, tout s'y pense, tout s'y fait. Aussi n'est-ce pas par gloriole nationale ni par patriotisme qu'il a choisi les mœurs de son pays, mais parce que son pays offrait, le premier de tous, l'homme social sous des aspects plus multipliés que partout ailleurs. La France est peut-être la seule qui ne soupçonne pas la grandeur de son rôle, la magnificence de son époque, la variété de ses contrastes (2). »

Balzac va l'analyser, il va la comprendre, il va la peindre, toute cette richesse prodigieuse de son temps. Son dévouement pour son époque le mène à s'enivrer de toutes les forces, de toutes les formes que prend cette activité fiévreuse moderne : l'industrie, la technique, la science, l'art, la mode, les inventions, les inventeurs. En août 1838, il s'exclame à propos de sa petite propriété « Les Jardies » :

« Il n'y a encore rien de planté, mais cet automne nous ferons de ce petit coin de terre un Eden de plantes, de senteurs et d'arbustes. A Paris on a tout pour de l'argent : des tilleuls de seize ans, des peupliers de douze ans, des bouleaux, etc... rapportés avec leurs mottes, du chasselas venu dans des paniers, pour pouvoir le récolter dans l'année. Oh ! cette civilisation est admirable ! (3). »

(1) Dans le *Cabinet des Antiques* on parle du « grand changement produit par l'industrie et par les mœurs modernes » (p. 26).

(2) *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, XXII, p. 521 et suiv.

(3) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 483.

Et encore en parlant de ces développements, il écrit à M^{me} Hanska : « Notre xix^e siècle sera bien grand. Nous ne nous en doutons pas. Il y a ici un déluge de talents (1). » Lorsque M^{me} Hanska ose un jour appeler le xix^e siècle « stupide », Balzac ne peut contenir son indignation.

« Et Cuvier, cara ! et Dupuytren, cara ! Et Geoffroy Saint-Hilaire, cara ! Et Massena, carina ! Et Rossini, carissima ! Et nos chimistes ! Et Lamennais, George Sand, Talma, Gall, Broussais, mort hier, etc... ! Allons, vous êtes injuste. Lord Byron et Walter Scott, Cooper, etc..., sont de ce siècle. Weber aussi, et aussi Meyerbeer et aussi quelques gamins de Paris qui font une révolution en un tour de main (2). »

Balzac magnifie l'homme du xix^e siècle, l'homme de son siècle à lui. « Cette créature souverainement intelligente, qui a déployé une puissance surnaturelle, qui a défié ses besoins, pour ne pas les mépriser... A aucune époque du monde il n'y a eu si brûlante soif d'instruction. Par toutes les crevasses de notre état social sortent de brillantes fleurs... dans les caveaux mêmes, il s'échappe d'entre les voûtes des touffes à demi-colorées qui verdiront, pour peu que le soleil de l'instruction y pénètre (3). »

Nous avons vu que c'est le rêve de tous les jeunes provinciaux peints par Balzac que d'aller à Paris pour se trouver en contact avec tous les grands esprits qui représentent « notre grand xix^e siècle ». Car, pour l'écrivain, c'est Paris qui épitomise toutes les forces de la vie moderne. C'est Paris qui résume toute la fièvre du siècle. C'est Paris qui résume pour lui cette société qu'il veut peindre.

« Tenez ce mot pour vrai, Là, tout fume, tout brûle, tout brille tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consume .. Jamais vie en aucun pays ne fut plus ardente ni plus cuisante (4). »

C'est à Paris que viennent converger toutes les forces de l'époque. Et en effet il en était vraiment ainsi du temps de Balzac. Paris était le centre du mouvement européen, de ce grand mouvement industriel, scientifique, et intellectuel.

(1) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 245.

(2) *Ibid.*, p. 503.

(3) *La Physiologie du Mariage*, t. XXVIII, p. 46.

(4) *La Fille aux Yeux d'or*, t. XVII, p. 322.

Paris engloutit les existences, mais de tous les coins de la France lui viennent de nouvelles victimes : un Raphaël, un Rastignac, un Lucien, un Marcas. Dans la solitude de leurs mansardes du quartier latin ils se livrent aux combats passionnés, dans l'espoir de laisser leur empreinte, eux aussi, sur ce grand siècle.

Mais le temps s'écoule et tous ces tableaux brillants que se sont faits Balzac et ses contemporains de leur époque, toutes leurs espérances pour le grand xix^e siècle s'évanouissent au contact de la réalité. Le progrès économique et scientifique continue, c'est vrai, mais l'homme, l'organisme social, ne peut pas s'y adapter. Il en résulte une désorganisation de la société, un tumulte d'intérêts opposés. On devient pessimiste. Balzac commence à subir cette influence déprimante : son œuvre s'en ressent. Sa peinture de la vie moderne devient de plus en plus sombre. Le romancier s'inquiète profondément de l'état où il voit cette société du xix^e siècle. Ses inquiétudes on les trouve à chaque page de la *Comédie Humaine*, ce monument merveilleux de ses espoirs et de ses craintes auprès de cette société qu'il a tant étudiée, tant analysée, et au fond tant aimée.

Balzac est donc peintre de son temps ; il peint « les choses sociales comme elles sont » (1), comme il les voit. Et ce qu'il voit, c'est une société bourgeoise qui s'élève et s'affirme contre un fond de royalisme : elle est en révolte contre ce royalisme ; elle sent sa puissance à elle et cherche sa place au soleil : comme Vautrin, qui est en révolte contre les lois sociales, dit Balzac, « par sa puissance méconnue et par l'instinct de son caractère » (2).

Quelle est la puissance de cette société bourgeoise ? C'est l'argent. Dans la *Comédie Humaine* c'est l'argent qui symbolise l'énergie vitale. Le dynamisme de la vie moderne s'exprime en termes d'argent. Gautier, qui connaissait si bien son Balzac, a dit : « Avec son profond instinct de la réalité, Balzac comprit que la vie moderne qu'il voulait peindre était dominée

(1) Préface de la première édition du *Père Goriot*, 1835. Œuvres complètes, t. XXII, p. 416.

(2) Œuvres complètes, Calmann-Lévy, t. XXII, p. 416.

par un grand fait — l'argent — et, dans *la Peau de Chagrin* il eut le courage de représenter un amant inquiet non seulement de savoir s'il a touché le cœur de celle qu'il aime, mais encore s'il aura assez de mornaie pour payer le fiacre dans lequel il la reconduit (1). » Et, parlant des avares, c'est Balzac qui dit : « De là vient peut-être la prodigieuse curiosité qu'excitent les avares habilement mis en scène. Chacun tient par un fil à tous les sentiments humains, en les résumant tous. Où est l'homme sans désir, et quel désir social se résoudra sans argent ? (2) C'est cet avare-philosophe, Gobseck, qui dit que « l'or est le spiritualisme de vos sociétés actuelles » ; « la vie n'est-elle pas une machine à laquelle l'argent imprime le mouvement ? (3) » Ou encore : « L'or contient tout un germe et donne tout en réalité (4). » Le père Goriot est du même avis quand il se plaint que « l'argent donne tout — même les filles — ; l'argent, c'est la vie, Monnaie fait tout » (5). Dans *Melmoth réconcilié* on parle des « véritables plaies de notre civilisation qui, depuis 1815, a remplacé le principe Honneur par le principe Argent » (6). Bref, pour Balzac, dans cette société qu'il décrit comme « cette hideuse bourgeoisie », où l'argent domine toutes les questions, c'est véritablement l'argent, « ce grand relief de l'aristocratie moderne », qui est « la seule puissance de ce temps ». « L'or représente toutes les forces humaines », dit encore Gobseck (7). La duchesse de Maufrigneuse, conseillant à Victorien d'Esgrignon de se marier avec une bourgeoise riche dit : « Vous serez bien plus noble que vous ne l'êtes quand vous aurez de l'argent (8). » Toutes les valeurs, tous les standards de vie se sont transformés, changés sous la Restauration quand le roi « ne vous demande pas si vous descendez des Valois, ou si vous êtes un des conquérants de la Gaule, il vous demande si vous payez mille francs de taille » (9).

(1) Gautier : *Honoré de Balzac*, p. 63.

(2) *Eugénie Grandet*, t. VIII, p. 371.

(3) *Gobseck*, t. V, p. 398.

(4) *Ibid.*, p. 390.

(5) *Le Père Goriot*, t. VI, p. 495.

(6) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 322.

(7) *Gobseck*, t. V, p. 389.

(8) *Le Cabinet des Antiques*, t. XI, p. 86.

(9) *Ibid.*, p. 86.

Dans une de ses *Préfaces* Balzac a dit que le tableau qu'il a fait de la société de son temps doit exprimer la vie humaine, vue sous le sévère aspect que lui donne le jeu des intérêts matériels (1). Et dans cette époque où l'« argent est la seule idole » il y a même dans la longue liste des hommes ensorcelés par l'or, cet alchimiste faustien, Balthazar Claës, non plus le chercheur d'or, mais le faiseur d'or. Ainsi dans cette bourgeoisie que méprise Balzac, aristocrate et royaliste, l'argent résume toutes les passions, quelques variées que soient les formes de cette passion. Et tout à l'opposé de la société royaliste qui l'a précédée, la société du XIX^e siècle est toute passion.

Faut-il dire que le romancier condamne la passion en elle-même ? Au contraire : nous avons dit que la passion est pour lui quelque chose de beau. Comme artiste il admire profondément ces grandes passions ; c'est la force d'une passion qui fait sa valeur, l'intensité d'une passion, c'est le beau pour le grand passionné qu'était Balzac lui-même. Tous ces grands passionnés dans la *Comédie Humaine* il les admire, du point de vue esthétique. Il a dit lui-même quelque part qu'il méprise les « petites gens ». « Un homme sans passion est un monstre, un demi-ange qui n'a pas encore ses ailes », lit-on dans *le Cousin Pons* (2). Mais il y a un autre Balzac, et c'est ce Balzac, philosophe et moraliste qui juge les passions excessives comme une source de trouble, de destruction dans la vie de la société. Dans *les Pensées*, page 23, il a dit : En toute chose, quand l'effet devient plus grand que la cause, arrive la destruction. Pour Balzac artiste, Vautrin est une figure grandiose, sublime : pour le moraliste c'est une force dévastatrice dans le monde. C'est que pour Balzac la société est tout, l'individu ne compte pas. La société est l'institution idéale où Dieu s'exprime. L'individu représente Dieu en partie, mais la société est l'expression totale de Dieu. Par là, le romancier revient aux principes du classicisme. Les romantiques exaltent la passion déchaînée et l'individu. Balzac, lui, exalte la passion disciplinée et la société. C'est la société qui doit

(1) Préface de la première édition des *Scènes de la Vie de province*, 1834-1837, O. C., t. XXII, p. 384.

(2) *Le Cousin Pons*, t. XXVIII, p. 184.

régner, pas l'individu. L'individu doit régler ses passions en conformité avec les lois de la société. Pour Balzac la société est l'expression totale de ce vouloir-vivre universel dans toutes les formes de la vie et dont l'individu est l'expression individuelle. Lorsqu'il regarde donc l'effet sur la société de « toutes ces passions humaines agrandies par le jeu des intérêts sociaux (1) », il voit qu'il y a un gaspillage de ce vouloir-vivre, de ce courant de vie, de cette force vitale qui est chose la plus précieuse au monde pour Balzac. Comment éviter ce gaspillage ? Le bonheur, dit Gobseck, consiste en émotions fortes qui usent la vie, ou en occupations réglées qui en font une mécanique — en deux mots — dans la passion ou le calme (2). C'est donc le calme qui tient cette énergie vitale dans un état durable. Ou, comme l'a exprimé le vieux Phylidor, c'est la sobriété, la continence, la pureté qui prolongent la vie et qui entretiennent les forces toujours actives, toujours vertes (3). Et cette même formule d'équilibre peut s'appliquer aussi aux nations, aux civilisations. Balzac a beaucoup vanté l'art de vivre des Flamands, qui savent bien réaliser le bien-être dans le calme ; ce qui est la forme la plus à désirer dans l'existence humaine. Là, pas de passions excessives, pas de désirs inassouvis : un art de vivre bien réglé permet de satisfaire tous les désirs. Il se peut que l'homme passionné y cherche en vain le tumulte des sentiments, mais « les grands calculateurs seuls pensent qu'il ne faut jamais dépasser le but, et n'ont de respect que pour la virtualité empreinte dans un parfait accomplissement qui met en toute œuvre ce calme profond, dont le charme saisit les hommes supérieurs » (4).

Dans la *Comédie Humaine* c'est la passion qui l'emporte sur le calme et la sobriété ; et qui fait que l'homme épuise ses forces en vain. Ce gaspillage dû aux passions excessives qui manquent ou dépassent leur but, nous l'avons vu sur ses faces diverses. Balzac indique une de ces façons de gaspiller les forces quand il dit qu'en écrivant *Albert Savarus* il a voulu

(1) *Gobseck*, t. V, p. 390.

(2) *Ibid.*, p. 390.

(3) *Les Martyrs ignorés*, O. C., Calmann-Lévy, t. XX, p. 378.

(4) *La Recherche de l'Absolu*, t. XXVIII, p. 116.

montrer « comment en donnant à la vie sociale un but trop vaste, et en fatiguant et le cœur et l'intelligence, on arrive à ne plus vouloir ce qui avait été l'objet de toute la vie, au début » (1). C'est là aussi le cas de Louis Lambert, de Raphaël, du caissier en *Melmoth réconcilié* et d'autres personnages dans la *Comédie Humaine* (2). Tous ces ambitieux dont nous avons parlé donnent à la vie sociale « un but trop vaste » et finissent par manquer ce but. Dans une autre catégorie il y a tous ces passionnés du cœur qui « se consomment dans une seule affection », telle une M^{me} de Vaudremont, une Henriette de Mortsauf, une Adélaïde Hulot, une M^{me} Claës, une Esther, une Coralie, une Véronique... Ou encore, « cette perte immense de la force vitale » se représente pour Balzac dans ces « luttes secrètes » qui minent la vie de la société et dont parle Physidor quand il remarque à ses amis réunis un soir au café *Voltaire* :

« Tout à coup mes yeux se désillèrent : j'aperçus un éternel sujet d'observation sociale dans ces luttes secrètes dont les effets sont si mal appréciés par le monde.

« Cette méditation produisait en moi d'étranges phénomènes. Pendant un instant, je crus être dans une grande plaine, à la nuit. Aux lueurs indécises des étoiles et de la lune, je voyais les ombres des malheureux à qui la vie était rendue odieuse par les tortures morales, se levant de leurs tombes et criant justice (3).

« En jetant un coup d'œil par la fenêtre sur la société tout entière j'aperçus bien d'autres martyres. Mes réflexions me montraient un immense défaut dans les lois humaines, une lacune effroyable, celle des crimes purement moraux. J'aperçus d'innombrables victimes sans vengeance, je découvris ces horribles supplices infligés dans l'intérieur des familles, dans le plus profond secret, aux âmes douces par les âmes dures, supplices sous lesquels succombent tant d'innocentes créatures, bien des hommes qui donnent la question avec des mots poignants, qui après avoir éprouvé dans certaines âmes, les endroits que la noblesse, la religion, la grandeur rendent vulnérables, y enfoncent à tout moment leurs flèches... (3). »

Nous les avons déjà vues dans la *Comédie Humaine*, ces luttes secrètes, nous les avons déjà connus, ces martyrs in-

(1) *Lettres à l'Etrangère*, t. II, p. 33.

(2) Dans les *Pensées* le romancier a écrit : L'excès du pouvoir devient une faiblesse, car toute chose, en dépassant la limite du parfait, recommence une autre chose, et ne compte de force et de vie que ce qui est au delà de la limite (p. 51).

(3) *Les Martyrs ignorés*, O. C., t. XX, p. 387.

connus, martyrs de la volonté des autres. C'est Balzac lui, qui dit au sujet de la jeunesse d'Henriette de Mortsauf, privée de toute affection maternelle :

« Quoique les familles enterrent soigneusement ces intolérables dissidences, pénétrez-les : vous trouverez dans presque toutes, des plaies profondes, incurables, qui diminuent les sentiments naturels ; ou c'est des passions réelles, attendrissantes que la convenance des caractères rend éternelles et qui donnent à la mort un contre-coup dont les noires meurtrissures sont ineffaçables ; ou des haines latentes qui glacent lentement le cœur et sèchent les larmes au jour des adieux éternels (1). »

La vie de M^{me} de Mortsauf, dont parle continuellement Félix, est une de ces tragédies la plus saisissante dans l'œuvre balzacienne. « Quel lent assassinat impuni ! Pendant cette soirée, je compris par quelles tortures inouïes le comte éternait sa femme. Devant quel tribunal apporter de tels litiges ? » Et encore : « le jour où j'embrassai dans leurs racines et dans leurs rameaux ces difficultés qui, semblables à des lianes, étouffaient, comprimaient les mouvements et la respiration de cette famille, emmaillottaient de fils légers mais multipliés la marche du ménage, et retardaient l'accroissement de la fortune en compliquant les actes les plus nécessaires... (2) » Et du comte il dit ceci : « ... j'entendais ces criailleries continues à propos de rien, ces plaintes sur des maux dont aucun signe n'existait au dehors, ce mécontentement inné qui déflorait la vie, et ce besoin incessant de tyrannie qui lui aurait fait dévorer chaque année de nouvelles victimes (3) ». Cependant ce demi-fou qu'était le comte de Mortsauf avait des qualités qui rachetaient par moments sa tyrannie. Il y a d'autres tyrans qui n'en ont pas du tout, dit Balzac :

« Combien de Mortsauf n'ai-je pas vus, moins les éclairs de loyauté, moins la religion de celui-ci ! Quelle singulière et mordante puissance est celle qui perpétuellement jette au fou un ange, à l'homme d'amour sincère et poétique une femme mauvaise, au petit la grande, et à ce magot une belle et sublime créature ; à la noble Juana le capitaine Diard, à M^{me} de Beauseant un d'Ajuda, à M^{me} d'Aiglemont son mari, au Marquis d'Espard sa femme ?... Ici le génie du mal est trop visiblement le maître et je n'ose accuser Dieu (4). »

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 101.

(2) *Ibid.*, p. 105.

(3) *Ibid.*, p. 104.

(4) *Ibid.*, p. 140.

Voici les victimes d'un Nucingen, ce « monstre couvert d'infamies secrètes », qui a été « Jacques Collin légalement et dans le monde des écus (1) » ; qui a commis dans le monde des intérêts de tels crimes que « chaque écu de sa fortune est trempé des larmes d'une famille ». C'est de ce même Nucingen que parle M^{me} du Tilly à sa sœur quand elle dit que le baron et son mari Frédéric du Tilly, se soucient de ruiner les gens « comme je me soucie de leurs profusions. Souvent je reçois de pauvres dupes de qui j'ai entendu faire le compte la veille, et qui se lancent dans les affaires où ils doivent laisser leur fortune. J'ai envie de dire : Prenez garde . » « Ce qui lui fait conclure que « les assassinats sur la grand' route me semblent des actes de charité comparés à certaines combinaisons financières (2) ».

Ou comme le dit l'abbé de Grancey sévèrement à Rosalie, cette jeune égoïste jalouse qui détruit le bonheur d'Albert Savarus et d'une autre femme : « Les crimes purement moraux et qui ne laissent aucune prise à la justice humaine sont les plus infâmes, les plus odieux (3). »

M^{me} Grandet a souffert toute sa vie parce qu'elle s'était toujours sentie « si profondément humiliée d'une dépendance et d'un ilotisme », auquel son mari-avare avait condamné cette pauvre femme qui lui avait apporté une fortune. Sa « noblesse d'âme », sa « fierté sotte et secrète » dominaient la conduite de cette femme, mais c'était, dit Balzac, une « sublimité perdue (4) ». Ou ailleurs dans la *Comédie Humaine*, c'est une jeune fille, une petite Pierrette, dont les souffrances dues aux persécutions de deux méchants vieux cousins aboutissent finalement à sa mort. Il est dans l'œuvre bien d'autres cas pareils des victimes à la volonté d'autrui, des innocents qui sont sans force contre leurs persécuteurs.

Mais il y a dans la *Comédie Humaine* une autre catégorie de martyrs — les martyrs de leur propre volonté ou de l'incompréhension des autres ; ce sont eux qui excitent surtout

(1) *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. XVI, p. 282.

(2) *Une Fille d'Eve*, t. IV, p. 175.

(3) *Albert Savarus*, t. III, p. 127.

(4) *Eugénie Grandet*, t. VIII, p. 299.

l'intérêt et la sympathie de Balzac. Ne fut-il pas lui-même un incompris toute sa vie ? N'a-t-il pas beaucoup souffert de cette incompréhension de la part de tous ceux autour de lui qui auraient dû l'apprécier, même de M^{me} Hanska qui a été témoin de son dévouement pendant tant d'années ? Quoi de surprenant donc qu'il dise quelque part dans son œuvre : « Ces passions inexplicables pour la foule, sont parfaitement expliquées par cette soif du beau idéal qui distingue les êtres créateurs (1). » Car ce que Balzac sentait palpiter en lui, c'était avant tout les forces de création. Créer, pour lui, c'est interpréter, manifester, transmettre la vision intérieure. C'est pourquoi il saisissait, il analysait ce que toutes les formes d'activité créatrice avaient de commun. Le penseur, l'artiste, l'inventeur, le grand homme d'Etat, l'homme d'affaires sont pour lui des êtres qui travaillent de concert au triomphe de l'esprit, but de l'humanité. La production, la fertilité, la fécondité sont pour Balzac ce qui est nécessaire, ce qui compte dans toutes les formes de l'existence, et ce qui doit être la marque de sa grande époque. Il ne dissimule pas sa haine pour tout ce qui est improductif. Quand cette force échoue, quand cette énergie créatrice ne trouve pas son expression, n'atteint pas son but, quelle perte pour le monde ! Beaucoup de jeunes héros de la *Comédie Humaine* brûlent du sens de leurs énergies comprimées, énergies qui ne réussissent pas toujours à se libérer. Ainsi de Louis Lambert, à qui Balzac fait dire :

« Je me sens fort, énergique et pourrais devenir une puissance ; je sens en moi une vie si lumineuse qu'elle pourrait animer un monde, et je suis enfermé dans une sorte de minéral. »

Ainsi, aussi de ces autres martyrs à l'incompréhension d'autrui, les Frenhofer, les Gambara, les Claës, les Marcas, les Napoléon, les Balzac, en somme les intelligences pures. Et de là le désespoir de Balzac — la volonté inefficace. Il se peut en quelques cas, où la force créatrice ne parvient pas à briser ce minéral qui la tient enfermée, qu'elle se retourne contre l'être intérieur et détruit l'esprit. Il se peut que Balzac ait approché de très près ces sombres régions et qu'il ait souvent senti passer cette menace. Il lui a échappé. Mais il sait bien analyser

(1) *Splendeurs et Misères*, t. XVI, p. 40.

et comprendre ces génies manqués, dont la passion créatrice sombre en folie.

Car c'est seulement la volonté dirigée vers un but, et persistant jusqu'à ce que ce but soit atteint, qui intéresse Balzac. Quand l'objet de ce but est sans valeur pour une raison quelconque, quand il résulte de cette tension de volonté une perte de force volontaire, se fâche et désespère Balzac.

Quel est donc le but de la volonté comme l'entend Balzac ? Nous avons vu que ce n'est pas toujours l'amour qui motive les efforts des personnages de la *Comédie Humaine* ; c'est souvent autre chose que l'amour. Ils ne cherchent pas non plus tous à exercer leur pouvoir sur autrui. Qu'est-ce donc que l'on cherche à satisfaire en soi ? Pour Balzac, le *terminus* de la volonté est considéré comme transcendantal, transféré en dehors de soi ; Napoléon communiquait sa volonté même au plus humble de ses soldats. Ils le suivaient sans beaucoup penser : — mais avec volonté de le suivre. Vautrin exerçait le même pouvoir dans son monde. Ses associés le suivaient aveuglément. Le sens de la volonté chez Balzac est donc une sorte de mysticisme, de transcendentalisme. Et la mysticité est une forme d'idéalité, qui n'est pas comprise par la foule. Le grand romancier a toujours eu l'intuition profonde d'un dualisme, qui est le ressort même du monde. Dualisme du bien et du mal, qui ne doit pas nous étonner chez un « Albigeois » comme le fait remarquer M. Baldensperger (1). Et c'est plus précisément encore le dualisme des forces mystiques et des forces politiques : il a donc mis en scène des mystiques et des politiques. Les premiers, fermement attachés à un idéal, refusant de composer, exclusifs, désintéressés, en arrivent à être presque indifférents à la réalité et aux nécessités vulgaires, emportés qu'ils sont par une passion, qui, pour avoir un objet spirituel, n'en est pas moins violente, tels Balthazar Claës, le chercheur de l'absolu, Frenhofer, le peintre amoureux d'une perfection surhumaine, Gambara, le musicien rêvant de lois nouvelles de l'harmonie, Louis Lambert, le voyant des mondes supérieurs. Les amis du peintre Frenhofer

(1) Baldensperger F. : *Orientations étrangères chez Balzac*, p. 175.

ne savent pas qu'il est mystique, parce qu'ils le voient manger et boire comme eux. Ils pensent qu'il vit pour manger et boire comme ils le font. Goriot, être d'un caractère mystique qui ne vit que d'instinct paternel est incompris de tous. La fille de Claës ne comprend pas son père comme l'a fait M^{me} Claës. Insensés ! diront de ces héros faustiens les hommes qui ne se haussent pas jusqu'au plan mystique. « J'aurai la force de combattre votre folie », dit à Balthazar sa fille pourtant aimante et respectueuse. « Folie ! » cria Balthazar, qui se dressa sur ses jambes, fixa ses yeux lumineux sur sa fille, se croisa les bras sur sa poitrine et répéta le mot folie si majestueusement que Marguerite trembla. « Ah ! ta mère ne m'aurait pas dit ce mot, reprit-il, elle n'ignorait pas l'importance de mes recherches, elle avait appris une science pour me comprendre, elle savait que je travaille pour l'humanité, qu'il n'y a rien de personnel ni de sordide en moi. » Je travaille pour l'humanité, il n'y a rien de sordide en moi, voilà le mot de tous les mystiques balzacien. A leur idéal ils sacrifient tout, biens, famille, honneur. Dans la maison dépouillée de Balthazar, « l'idée de l'absolu avait passé partout comme un incendie ». De même Louis Lambert écrit à son oncle : « Je retourne à Blois avec un affreux saisissement de cœur. J'y mourrai en emportant des vérités utiles. Aucun intérêt personnel ne dégrade mes regrets. La gloire est-elle quelque chose à qui croit pouvoir aller dans une sphère supérieure (1) ? » Le mystique dépérit si son action est entravée ; c'est le cas de Balthazar. Il périt si, comme Frenhofer, il comprend, dans une affreuse et suprême révélation, la vanité de ses efforts. Et surtout les mystiques se heurtent aux politiques, ils sont écrasés parce qu'ils ne savent pas s'adapter. Écoutons encore Lambert, lorsqu'il parle de ce monde qu'il « pourrait », animer.

« Il faudrait embrasser tout ce monde, l'étreindre pour le refaire ; mais ceux qui l'ont ainsi étreint et refondu n'ont-ils pas commencé par être un rouage de la machine ? Moi, je serai broyé (2). »

De même ce jeune mystique Z. Marcas, qui vivait par le

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 126.

(2) *Ibid.*, p. 126.

souffle de son ambition, qui portait la France dans son cœur, qui était idolâtré de sa patrie, n'avait pas une seule pensée qui ne fut pour le pays, ce jeune homme d'Etat qui « savait tout », qui « avait tout approfondi » (1), qui, tout à l'opposé d'un Marsay, ne pouvait pas consentir aux compromis, qui refusait de composer, de même ce jeune patriote est incessamment rongé de tenir dans les mains le remède au mal dont la vivacité l'attristait et de ne pouvoir l'appliquer. C'est lui qui dit « la difficulté d'opérer le bien et l'incroyable facilité de faire le mal ».

L'homme politique, au contraire, peut réussir parce qu'il n'est pas gêné par la rectitude d'une conscience qui ne sait se plier aux détours de l'action réelle ; la volonté de puissance ne rejette aucun moyen de parvenir. Le type le plus parfait du politique balzacien, comme nous l'avons vu, est de Marsay, libertin dans sa jeunesse, ambitieux dans son âge mûr. Il explique que la qualité maîtresse de l'homme d'Etat est le dédoublement, à l'intérieur de soi, entre l'être passionné et l'être de sang-froid, entre l'emporté et le lucide. Il sait tout faire servir à ses fins. Le mystique au contraire, est tout d'une pièce, d'une raide simplicité. Quand les idées mystiques ne peuvent pas se communiquer aux autres, l'esprit souffre, le cœur meurt au désespoir. La déviation de l'idéalité de ces êtres qui perdent contact avec la vie est leur ruine morale. On pourrait pousser plus loin l'analyse ; elle suffit à m'indiquer le sens de l'intuition balzacienne du monde. Cependant ces mystiques idéalistes sont, après tout, des cas à part, il n'y en a pas beaucoup dans le monde réel.

Mais la même ruine peut atteindre à ces volontés de puissance mystiques. Qu'est-il arrivé à Napoléon à Waterloo ? Balzac nous le dit : c'était chez Napoléon momentanément au moment le plus critique de sa carrière « une dissolution de toutes les forces » (2). Qu'est-ce que cela veut dire ? L'auteur nous l'explique plus nettement quand il est question de la même espèce de défaillance chez cette autre volonté prodi-

(1) *Z. Marcas*, t. XXI, p. 427.

(2) *Splendeurs et Misères*, t. XVI, p. 157.

gieuse de la *Comédie Humaine* qu'était Vautrin, c'est-à-dire la désorganisation de Collin près du corps de Lucien. Nous avons ici une explication non pas philosophique, mais scientifique. Balzac fait une analogie entre l'âme humaine et le fer (1). Le fer cède à certains degrés de battage ou de pression réitérée ; ses impénétrables molécules purifiées par l'homme et rendues homogènes se désagrègent ; et sans être en fusion, le métal n'a plus la même vertu de résistance. Cependant, le métal devenu mou, et le métal resté résistant, offrent la même apparence. Eh bien, l'âme, dit le romancier, se trouve dans une situation analogue à celle du fer, par suite de certains chocs répétés ; il en est alors des hommes comme du fer : ils sont rouillés. Qu'était devenue cette nature de bronze, où la décision égalait le coup d'œil en rapidité, chez laquelle la pensée et l'action jaillissaient comme un même éclair ; dont les nerfs aguerris par trois évasions, par trois séjours au bain, avaient atteint à la solidité métallique des nerfs du sauvage ? Jacques Collin est devenu « rouillé » : comme Napoléon, il a connu « cette dissolution de toutes les forces humaines ».

Comme explication physiologique c'est bien, mais pas assez pour un Balzac qui veut toujours remonter aux causes premières. D'où viennent donc ces chocs qui provoquent une défaillance morale ? Il faut chercher la réponse ailleurs dans l'œuvre de Balzac. La cause c'est la pensée, cette *vive force* qui est la plus violente de tous les agents de destruction. Elle est le véritable ange exterminateur de l'humanité qu'elle tue et qu'elle vivifie.

« Savez-vous, dit le vieux Physidor, ce que j'entends par penser ? Les passions, les vices, les occupations extrêmes, les douleurs, les plaisirs sont des torrents de pensées. Réunissez sur un point donné quelques idées violentes, un homme est tué par elles comme s'il recevait un coup de poignard (2). »

Ou comme l'a remarqué cet autre vieillard de la *Comédie Humaine* à Raphaël : « là sont vos idées sociales, vos désirs excessifs, vos douleurs qui font trop vivre » (3). Ainsi de ce

(1) *Splendeurs et Misères*, t. XVI, p. 156.

(2) *Les Martyrs ignorés*. O. C., Calmann-Lévy, t. XXII, p. 379.

(3) *La Peau de Chagrin*, t. XXVII, p. 39.

Louis Lambert, ce centenaire de vingt-cinq ans, déjà vieux de pensées, usé par des siècles de réflexions, perdu par la jouissance morale de tous les plaisirs humains perçus sans que le corps en fut complice, autrement que pour être ruiné par l'abus de la pensée (1). Ainsi de ces martyrs ignorés dont parlent Physidor et ses amis, ces martyrs qui ont été tués par l'influence d'une pensée, de leur part à eux ou de la part d'autrui. Ainsi de même de tous les passionnés dans la *Comédie Humaine*. Ce qui revient à dire que toutes ces passions dévorantes et dévastatrices qui sillonnent la vie de la société en en détruisant la paix et la stabilité, sont le résultat de l'abus de la pensée, en d'autres termes de la volonté. « La passion excessive est inféconde et mortelle (2). » Un surplus de la volonté est justement aussi destructif des forces physiques et morales qu'un manque de volonté. Elle creuse les visages des hommes et elle leur « ronge les cœurs » et les esprits. La volonté, cette force prodigieuse, ce fluide vital et magnétique peut se comparer à cette merveille moderne qui s'appelle le radium. Un dosage trop petit ne produit rien d'efficace ; mais également une dose trop forte tue. Pour que le radium soit efficace il faut en régler la quantité. Ainsi de la volonté, ce fluide matériel mais invisible, comme l'envisage Balzac.

Est-il donc possible de bien régler ce courant vital, cette force physique et métaphysique ? Balzac ne critique jamais sans offrir en même temps un remède aux maux sociaux qu'il observe. Le remède qu'il suggère ici, c'est l'emploi de l'intelligence, qui peut tout régulariser dans le monde moral. Dans *la Peau de Chagrin* on parle de la nécessité de s'appuyer « sur l'intelligence » pour restaurer l'ordre et l'unité dans la société. L'intelligence doit égaler la force volontaire afin d'assurer l'équilibre dans le monde moral, donc dans la vie de la société. C'est que Balzac se plaçant au point de vue de l'énergie nationale, se préoccupe d'organiser l'intelligence. En affirmant son époque notre romancier est mené par la pensée que le dynamisme de la société moderne doit être saisi, interprété et dirigé à la lumière de l'intelligence. Et comme toujours,

(1) *Les Martyrs ignorés*, t. XXII, p. 386.

(2) *Béatrix*, t. V, p. 310.

il s'appuie sur les faits des sciences naturelles. La société étant un corps organisé, elle possède l'anatomie et la physiologie des corps organisés : et l'homme étant un être raisonnable, les fondements sociaux reposent sur l'intelligence. « La pensée est constamment le point de départ et le point d'arrivée de toute société » (1), déclare l'écrivain qui appelle cela un « axiome de science sociale ».

Dans l'ensemble de la *Comédie Humaine*, la volonté et l'intelligence ne sont jamais en équilibre. Un Grandet, un Claës, un Vautrin, un Claude Vignon, un Birotteau, une Esther, une Véronique, une M^{me} Hulot, pour en citer seulement quelques-uns parmi cette foule de déséquilibrés, sont des forces destructives dans la société. D'autre part, un médecin de campagne, un curé Bonnet, un Marquis d'Espard, un bonhomme Alain, une Eugénie Grandet, une Madeleine Claës, une Massimilla Doni et un Emilio sont des forces constantes et bienfaisantes, qui réparent les ravages faits par les passionnés et qui font la stabilité de la société. C'est cette stabilité qui est le point important pour Balzac. Et pour le moraliste, la stabilité de la société est basée sur la stabilité de la famille. « La famille sera toujours la base des sociétés ». « La famille c'est la société. » Il entend donc reconstituer la « Nation par la famille. » La famille doit être le point de départ de toutes les institutions... Il n'y a rien de solide et de durable que ce qui est naturel, et la chose naturelle en politique est la famille (2). L'écrivain dénonce le morcellement de la propriété, le partage égal des biens, comme tendant vers l'individualisme qui « dévore la société moderne ». Il croit à la puissance paternelle. Tout pays qui ne se fonde pas sur le pouvoir paternel est sans existence assurée. Là, commence l'échelle des responsabilités ; il s'écrie dans *la Cousine Bette* : « On a détruit la famille », et il insiste encore dans *le Faiseur* : « Il n'y a plus que des intérêts parce qu'il n'y a plus de famille, mais des individus. » Et comme Balzac est surtout sociologue, de même que derrière toutes choses il voit toujours l'homme, de même à travers l'homme il vise toujours l'être social. Et il veut que l'être social règne, tandis que l'homme, l'individu

(1) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 97.

(2) *Le Médecin de Campagne*, t. XXIV, p. 78.

doit s'effacer. Ainsi il a fait dire à Honorine : « Mes douleurs, mes répugnances, mes sentiments, tout mon égoïsme (car je me sais égoïste) doit être immolé à la famille. » Ainsi Dieu, la loi, la société, tout est d'accord. Et plus tard elle ajoutera : « Je meurs pour la société, pour la famille, pour le mariage, comme les premiers chrétiens mouraient pour Dieu (1). » Dans une société bien organisée et bien dirigée il n'y a pas de place pour l'individu, et dans la *Comédie Humaine* Balzac fait voir que les passionnés ne sauraient exister. C'est M^{me} de Mortsaut qui explique à Félix la relation qui doit se trouver entre l'individu et la société : « la société ne s'expliquera donc — que comme elle s'explique dans tout entendement sain, par la théorie des devoirs — l'homme rompu de bonne heure à cette théorie des devoirs ne rencontrera point d'obstacles ; peut-être arrivera-t-il moins promptement, mais sa fortune sera solide et restera quand celle des autres croulera ! Car la société ne vit pas seulement par des idées morales, pour subsister, elle a besoin d'actions en harmonie avec ces idées. La société repose sur des « lois de sagesse, des principes de vertu » : elle ne peut exister que par les sacrifices individuels qu'exigent les lois. En accepter les avantages, n'est-ce pas s'engager à en maintenir les conditions qui la font subsister. Ce contrat, au moins tacite, doit être respecté. Qui le transgresse s'expose aux sanctions. Nous sommes tôt ou tard punis de n'avoir pas obéi aux lois sociales. Notre bonheur dépend donc de notre obéissance, car « le bonheur ne se trouve jamais en dehors des lois » (2). C'est la malheureuse Hélène d'Aiglemont qui a appris combien ces paroles sont vraies. Dans *Splendeurs et Misères* on lit que toute mauvaise action est rattrapée par une vengeance quelconque, avec quelque rapidité qu'elle s'y dérobe. Il n'est même pas nécessaire de se rendre compte de sa faute. Le pauvre Birotteau, curé de Tours, apprend cette leçon mais trop tard :

« Mais ceux que nous offensois, même à notre insu, dit Balzac, nous tiennent peu compte de notre innocence ; ils veulent et savent se venger. Donc Birotteau, quelque faible qu'il fut, dut être soumis aux effets de cette grande justice distributive, qui va toujours char-

(1) *Honorine*, t. IV, p. 379.

(2) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 200.

geant le monde d'exécuter ses arrêts, nommés par certains niais, les malheurs de la vie (1). »

Et c'est encore Balzac qui dit ailleurs : «... Dans le tableau que j'en (la société) ai fait, les actions blâmables, les fautes, les crimes, depuis les plus légers comme les plus grands, trouvent toujours leur punition humaine ou divine, éclatante ou secrète (2).

Enfin, rien ne saurait être plus net. Balzac, artiste, trouve les grandes passions sublimes par la beauté de leur intensité, mais Balzac, moraliste et philosophe, exige que toutes les passions subissent les lois sociales. C'est cette obéissance que Vautrin a appelée « stupide », cette obéissance dont a parlé Rastignac quand il a analysé toute vie, toute société, et a trouvé qu'elle se représentait par « l'obéissance, la lutte ou la révolte ». Et cette obéissance doit justement s'apprendre en première instance dans la famille, c'est là l'obligation de la famille. Comme l'a dit le Médecin de campagne qui a longuement réfléchi sur toutes les questions sociales : « Là (dans la famille) commence l'action du pouvoir et de la loi, là du moins doit s'apprendre l'obéissance. » Les passionnés de Balzac souffrent en apprenant la nécessité de cette obéissance aux lois sociales : les hommes esclaves de leur passion, les Goriot, les Hulot..., les jeunes gens trop ardents, ces jeunes ambitieux qui veulent tous être des Rastignac et qui ne savent pas y arriver, les femmes trop dévouées, les M^{me} Claës, les M^{me} Hulot, les Marianna... qui paient leur dévouement malavisé, les femmes coupables, une M^{me} d'Aiglemont, une M^{me} de Beauseant, une Véronique, une Valérie, qui expient leurs passions illégitimes ; les caractères haineux, telle une Cousine Bette, toute cette foule de petites volontés mesquines, les Vauquer, les Gamard, les Cibot, les Rognon... qui dépassent leur but et manquent tout : enfin, tous ceux qui sont les esclaves de leurs passions.

Mais les idéalistes périssent eux aussi, dans cette société : ceux qui suivent « le culte de l'idéal » se perdent d'avoir perdu contact avec la vie matérielle, d'avoir aussi manqué d'équilibre. Une Véronique, encore jeune, rêve d'avoir pour amant

(1) *Le Curé de Tours*, t. IX, p. 182.

(2) *Avant-propos*, t. I, p. xxxiii.

un jeune homme semblable à Paul, dans *Paul et Virginie*. Elle est amenée vers le « culte de l'idéal, cette fatale religion humaine ». Et suit la tragédie de sa vie. Balzac montre les échecs qui attendent toutes ses héroïnes qui se vouent au culte de la passion. Coralie meurt, Esther meurt pour ces « deux fanatismes », la vertu et Lucien. Une Honorine cherche l'idéal en amour. Elle ne le trouve pas ; elle meurt. Elle est une intelligence pure. Avant sa mort, elle avait conseillé à Maurice de l'Hostal de jeter sa femme

« dans les matérialités les plus vulgaires du ménage ; empêchez-la de cultiver dans son cœur la mystérieuse fleur de l'idéal, cette perfection céleste à laquelle j'ai cru, cette fleur enchantée, aux couleurs ardentes, et dont les parfums inspirent le dégoût des réalités (1) ».

En toute chose, quand l'effet devient plus grand que la cause, arrive la destruction. Refrain perpétuel chez Balzac. Dans *la Fille d'Eve* nous lisons que la vie résulte du jeu de deux principes opposés ; quand l'un manque, l'être souffre...

« L'extrême chaleur, l'extrême malheur, le bonheur complet, tous ces principes absolus trônent sur des espaces dénués de productions ; ils veulent être seuls, ils étouffent tout ce qui n'est pas eux (2). »

Angélique de Vandenesse finit par trouver son bonheur trop complet. Son mari, en satisfaisant à tous ses besoins, en réalisant tous ses vœux, avait « supprimé le désir, ce roi de création, qui emploie une somme énorme des forces morales ». Ainsi Angélique

« se sentait dans l'âme une force immense sans emploi, son bonheur ne la faisait pas souffrir, il allait sans soins, ni inquiétudes, elle ne tremblait pas de le perdre, il se produisait tous les matins avec le même bleu, le même sourire, la même parole charmante. Elle aurait voulu onduler cette glace (3) ».

Un Louis Lambert sombre dans la folie à cause de sa transition de l'idéalisme pur — au sensualisme le plus aigu. « Quand un homme peut confondre les grandeurs de l'idéal et les jouissances du plaisir, ce doit être un bonheur sans nom », est-il dit quelque part, dans l'œuvre (4). Un Claës,

(1) *Honorine*, t. IV, p. 396.

(2) *La Fille d'Eve*, t. IV, p. 92.

(3) *Ibid.*, p. 93.

(4) *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 360.

un Frenhofer, un Gambara, un cousin Pons, un Marcas sont tous des idéalistes qui subissent un sort malheureux. Quelle foule nombreuse, ces idéalistes dans l'œuvre de Balzac ! Tout en leur accordant son indulgence au sujet de leurs souffrances morales, l'auteur les juge coupables, eux aussi, vis-à-vis de leur devoir envers la société. Comme l'exprime ce personnage célèbre, M^{lle} de Touches :

« La vie se compose d'accidents variés, de douleurs et de plaisirs alternés. Le Paradis de Dante, cette sublime expression de l'idéal, ce bleu constant ne se trouve que dans l'âme et le demander aux choses de la vie est une volupté contre laquelle proteste à toute heure la nature (1). »

Mais cette même Camille Maupin, pour lui donner son nom de plume, se réfugiera dans un couvent ne pouvant plus supporter la vie sans amour, qui est pour elle l'idéal. Une Massimilla Doni et un Emilio se sauvent à temps : ils trouvent qu'il n'est pas possible de combiner la forme et l'idée. « Seulement Raphaël a su faire cela. » Cela ne peut dire que Balzac ne croit pas forcément à la vie idéale, qu'il croit réellement que « le ciel et la terre sont incompatibles » (2). Au contraire, il voudrait créer une société où l'idéalisme pourrait subsister. Mais il faudrait d'abord apprendre à l'homme à se discipliner, à contrôler ses passions. Au contraire de ces auteurs romanesques qui envoyaient leurs personnages en Amérique pour trouver cette vie idéale (tel Bernardin de Saint-Pierre), Balzac garde tous ces passionnés dans leur propre milieu où il leur fait apprendre la nécessité de se conformer aux lois sociales, et ainsi d'apporter leur contribution en améliorant la vie sociale. Il est significatif que cette grandiose figure de Vautrin, cette volonté prodigieuse et obstinée pour le mal, finit par se conformer aux lois qu'il a brisées toute sa vie. On sent bien que Balzac ne pouvait pas voir se perdre ce personnage favori de son cerveau. C'est-à-dire qu'à l'opposé des romantiques, un Chateaubriand, un George Sand, par exemple, qui ne croyaient pas à la société, Balzac fonde sur elle tous ses espoirs pour l'amélioration du monde. Et c'est toujours à une société qui sait régler les pas-

(1) *Honorine*, t. IV, p. 399.

(2) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 251.

sions par l'intelligence que rêve le romancier. Dans la *Comédie Humaine* il y a trois forces stables. La première sont les instinctifs, qui se trouvent au bas de l'échelle de l'intelligence. Ils obéissent plus ou moins aveuglément à une volonté supérieure. La seconde classe se compose de volontés froides qui calculent, dont les passions sont soumises à l'intelligence : tel de Marsay, tel Rastignac, tel Troubert, tel du Bousquier, tel Crozier..., telle Catherine de Médicis. Ce ne sont pas ceux-là qui troublent la société avec leurs passions : ce sont tous les autres, plus faibles, auxquels l'intelligence manque pour les rendre les égaux de ces esprits forts. Mais ceux-ci ne se trouvent jamais fort nombreux dans une société quelconque et à un moment donné, non plus dans le monde réel que dans le monde de la *Comédie Humaine*. Il faut donc chercher ailleurs une force stable pour soutenir l'équilibre dans le monde moral. Et notre auteur la trouve précisément dans ces caractères bienfaisants qui représentent la volonté dans sa forme la plus haute. Dans cette troisième catégorie nous trouvons les Dr Benassis, les curés Bonnet, les curés Brossette, les Godefroid, les juges Popinot, les Marquis d'Espard, les Alain, les M^{me} de La Chanterie, les Eugénie Grandet, les Madeleine Claës et bien d'autres encore. « Chez eux, l'idéal se trouve seulement dans l'âme, pas dans les choses de la vie, pas dans la vie humaine (1). » Voici une mystique qui peut survivre dans le monde, une mystique qui ne se perd pas en cherchant l'idéal ici-bas. Pour ceux, qui « vivent dans la zone céleste, Dieu seul est possible ». Leurs âmes sont détachées de toutes les choses terrestres. Ils aiment leurs amis et leurs semblables « comme on aime ses enfants, pour eux et non pour soi » (2). La plupart sont des êtres qui, délivrés des troubles et des confusions de la vie sentimentale, ont retrouvé le chemin de la responsabilité morale, de l'activité efficace, de la foi qui surmonte tous les obstacles. Ils sont la réponse de Balzac à toutes les plaintes passionnées, de ces âmes romantiques qui vivent dans l'œuvre de Musset, de George Sand...

Etant donné donc que c'est l'intelligence qui doit mainte-

(1) *Honorine*, t. IV, p. 399.

(2) *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 251.

nir l'équilibre dans le monde moral, c'est-à-dire, dans la vie de la société, en y réglant et dirigeant les passions, quelle solution offre le romancier pour que l'intelligence y règne ? Comment remédier aux misères sociales et économiques ? Connaissant la tournure d'esprit de Balzac, on doit s'attendre à trouver en lui un réformateur ; on le trouve en effet et nous l'avons déjà rencontré. Il est trop observateur de l'état de choses actuel et trop fertile en ressources pour ne pas fournir des solutions aux problèmes, trop bon médecin pour ne pas être armé d'une thérapeutique utile.

La solution, c'est la religion ; voilà le souverain remède, le seul frein aux fureurs d'en bas et aux excès d'en haut. « La religion est le seul contre-poids vraiment efficace aux abus de la suprême puissance. » La religion est la divine justice. L'église s'est réservé le jugement de tous les procès de l'âme. La justice humaine est une faible image de la justice céleste, elle n'en est qu'une « pâle imitation » appliquée aux besoins de la société. Le caissier dans *Melmoth réconcilié* qui était doué d'une puissance diabolique qui lui faisait tout pénétrer, tout savoir, a fini par comprendre que la seule chose qui lui refaisait le monde, c'était la foi, la prière, ces deux onctueuses et consolantes amours (1). C'est le curé Bonnet (*le Curé de Village*) qui a dit que la religion a étendu la vie au delà de ce monde. Balzac, qui avait éprouvé en lui-même toutes les forces vives de l'existence humaine devait forcément sentir aussi les appels puissants de la religion. Il surgissait en lui toujours, même dès son enfance, un besoin d'infini, une soif d'exaltations. Mais c'est seulement dans le sens esthétique que l'on peut dire qu'il est lui-même religieux. Pour Balzac personnellement, Dieu n'est pas tout, comme pour le chrétien : c'est toujours à un Dieu esthétique que songe l'écrivain. Mais il croit que la religion est nécessaire à la société. En même temps et plus particulièrement, la religion lui représentait quelque chose d'historique, de traditionnel, de stable, sur quoi les sociétés humaines se sont primitivement basées. Et cette religion se représente pour Balzac par l'Eglise catholique romaine qui a dominé pendant de si longs siècles et qui

(1) *Melmoth réconcilié*, t. XXVII, p. 357.

« est destinée à traverser les siècles des siècles en compagnie de l'humanité » (1).

Dans sa doctrine sociale, le catholicisme se mêle toujours à des éléments traditionalistes. « Monarchique et catholique, il défend l'autorité, il exalte la religion », dit Théophile Gautier de Balzac (2). Bref, la religion de la *Comédie Humaine*, c'est celle de l'Eglise catholique. Balzac se pose pour elle en défenseur, et cela d'autant plus qu'il remarque toujours mieux quelle est l'influence destructive du matérialisme et de l'in-crédulité dans la société de son temps.

« Le philosophisme et l'intérêt personnel ont attaqué votre cœur — vous êtes sourde à la voix de la religion, comme le sont les enfants de ce siècle sans croyance ! »

dit le prêtre à Julie d'Aiglemont (3). Comme sociologue intéressé aux phénomènes sociaux et politiques, Balzac prend fait et cause pour le catholicisme. « Les principes de la religion peuvent seuls guérir les maladies qui travaillent le corps social. » Et pour lui, le travail social et la réforme sociale ne prennent leur vrai sens et ne reçoivent leur véritable consécration qu'à la lumière du dogme catholique : « C'est la seule église qui ait mis l'humanité dans sa voie (4). » Il s'agit donc de prendre part à l'œuvre rédemptrice du Christ, et devenir membre de cette grande communauté, qui s'occupe du rachat des vivants et des morts. L'écrivain confie sa thèse à des avocats éloquents : le curé Bonnet, le curé Janvier, le Dr Benassis, l'abbé Dutheil, l'abbé Brossette... Le curé Bonnet, qui est un Benassis en soutane, dit : « La religion catholique est la seule vraie, la seule bonne et belle puissance civilisatrice » ; et il signale « les touchantes consolations et les tendresses infinies de la religion catholique si humaine, si douce, par la main qui descend jusqu'à l'homme pour lui expliquer la loi des mondes supérieurs, si terrible et divine par la main qu'elle lui tend pour le conduire au ciel » (5). Dans *les Paysans*, ce drame social de la propriété, l'abbé Brossette proclame :

(1) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 83.

(2) Théophile Gautier : *Portraits contemporains*, p. 130.

(3) *La Femme de Trente Ans*, t. VI, p. 101.

(4) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 227.

(5) *Ibid.*, t. XXV, p. 173.

« Nous sommes institués pour dire aux pauvres : Sachez être pauvres, c'est-à-dire, « souffrez, résignez-vous et travaillez », nous devons dire aux riches « sachez être riches », c'est-à-dire, « soyez intelligents dans la bienfaisance, pieux et dignes de la place que Dieu vous assigne ». Les riches ne sont que les dépositaires du pouvoir que donne la fortune (1). »

L'Eglise enseigne donc aux diverses classes sociales leurs devoirs d'entr'aide, en même temps qu'elle assiste, par sa grâce secrète et divine, toutes les âmes ici-bas, et les plus simples, les plus humbles, et les plus chargées d'intellectualité.

Ce n'est pas dire que Balzac souscrit à tous les dogmes du catholicisme. Il est spiritualiste convaincu, mais ennemi des petites pratiques, des dévotions exagérées de l'Eglise.

« Quoique naturellement religieux, Louis Lambert n'admettait pas les minutieuses pratiques de l'Eglise romaine ; ses idées sympathisaient plus particulièrement avec celles de Sainte-Thérèse et de Fénelon, avec celles de plusieurs Pères et de quelques saints, qui de nos jours seraient traités d'hérésiarques et d'athées. Il était impassible durant les offices. Sa prière procédait par des élancements, par des élévations d'âme qui n'avaient aucun mode régulier ; il se laissait aller en tout à la nature, et ne voulait pas plus prier que penser à heure fixe. Souvent, à la chapelle, il pouvait aussi bien songer à Dieu que méditer sur quelque idée philosophique (2). »

Et le romancier n'hésite pas à juger l'Eglise. Dans cette belle légende de *Jésus-Christ en Flandre*, le poète, dans une vision, se sent pris au bras par une vieille toute ratatinée qui implore son secours. Il la repousse avec de durs reproches :

« Tu as oublié ta pure et suave jeunesse, tes dévouements sublimes, tes mœurs innocentes... tu as abdiqué ton pouvoir primitif, ta suprématie toute intellectuelle pour les pouvoirs de la chair, quittant tes vêtements de lin... Pourquoi vis-tu ? Où est ta fortune ? Pourquoi l'as-tu dissipée ? Où sont tes trésors ? Qu'as-tu fait de beau ? » (3)

Et tout à coup la vieille se transfigure. Le poète voit dans le lointain des milliers de cathédrales ornées de tableaux, il entend des concerts ravissants, il aperçoit d'immenses files au service des pauvres, de l'art et de la science. Puis le tableau s'évanouit et la vieille gémit, en frissonnant : « On ne croit plus ! » Le poète alors explique sa vision :

(1) *Les Paysans*, t. XII, p. 113.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 107.

(3) *Jésus-Christ en Flandre*, t. XXVII, p. 313.

« Telle est la situation critique dans laquelle je vis la plus belle, la plus vaste, la plus vraie, la plus féconde de toutes les puissances... Croire, me dis-je, c'est vivre ! Je viens de voir passer le convoi d'une monarchie, il faut défendre l'Eglise (1). »

Mais malgré ses jugements sur l'Eglise, l'écrivain désirait que l'on reconnût dans son œuvre tout entière le souffle de l'esprit catholique. Bien plus : à maintes occasions, et d'une façon très nette dans son avant-propos à la *Comédie Humaine*, Balzac a fait profession de catholicisme. Personnellement cependant, il a refusé de s'identifier avec l'orthodoxie de l'Eglise : il est chrétien par la pensée mais pas par la pratique. Le 31 mai 1837, il écrit à M^{me} Hanska :

« Vous savez quelles sont mes religions. Je ne suis pas orthodoxe et ne crois pas à l'Eglise romaine. Je trouve que s'il y a quelque plan digne du sien, ce sont les transformations humaines faisant marcher l'être vers des zones inconnues. C'est la loi des créations qui nous sont inférieures ; ce doit être la loi des créations supérieures. Le swedenborgisme, qui n'est qu'une répétition, dans le sens chrétien, d'anciennes idées, est ma religion, avec l'augmentation que j'y fais de l'incompréhensibilité de Dieu (2). »

De même qu'il n'y a qu'une substance et une science unique, de même il n'y a qu'une seule religion. Swedenborg l'a redécouverte. Cela rappelle ce qu'a dit Louis Lambert :

« Savez-vous pourquoi je suis revenu à Swedenborg, après avoir fait d'immenses études sur les religions et m'être démontré, par la lecture de tous les ouvrages — la profonde vérité des aperçus de la jeunesse sur la Bible ? Evidemment Swedenborg résume toutes les religions ou plutôt la seule religion de l'humanité. Si les cultes ont eu des formes infinies, ni leur sens, ni leur construction métaphysique n'ont jamais varié (3). »

Quelques semaines après cette première lettre, Balzac écrira encore, le 19 juillet 1837 :

« Nous ne sommes pas du même avis sur les questions religieuses, mais je serais au désespoir que vous prissiez mes idées... Je conçois le catholicisme comme poésie, et je prépare un ouvrage où deux amants sont conduits par l'amour vers la vie religieuse (4). »

(1) *Jésus-Christ en Flandre*, t. XXVII, p. 313.

(2) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 403.

(3) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 127.

(4) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 417.

Mais il faut aussi ajouter à ces paroles cette déclaration qu'il fait le 12 juillet 1842 :

« Politiquement, je suis de la religion catholique ; je suis du côté de Bossuet et de Bonald et ne dévierai jamais. Devant Dieu je suis de la religion de saint Jean, de l'église mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine. Ceci est le fond de mon cœur. On saura, dans quelque temps, combien l'œuvre que j'ai entrepris est profondément catholique et monarchique. »

Ainsi Balzac voit dans la religion de saint Jean la seule forme authentique et éternelle du christianisme, mais comme artiste et comme philosophe social il admire l'Eglise catholique et veut lui rendre hommage dans son œuvre. Il critique les formes traditionnelles de la foi ; dans le catholicisme il y a pour lui à la fois du bon et du mauvais : mais c'est le bon qui l'emporte sur le mauvais. Ses propres hésitations écartées, il ne reste aucun doute que le romancier tient à l'Eglise visible, fortement établie sur des traditions, comme force nécessaire dans la société. Mais l'Eglise catholique représente pour Balzac quelque chose de bien plus profond qu'une puissance bienfaisante. Dans son étude fort subtile sur Balzac, M. Curtius a dit : « Ainsi ce n'est plus de l'intelligence, c'est de l'Eglise que Balzac attend maintenant la guérison de la société moderne (1). » Mais l'Eglise, ne représente-t-elle pas au juste l'Intelligence pour Balzac ? Quelque part dans la *Comédie Humaine* on déplore que l'Eglise actuelle soit descendue « des hauteurs de la pensée » où est son habitation naturelle, car elle a « une suprématie toute intellectuelle » (2). A notre sens, c'est exactement parce qu'il la considère comme une grande Intelligence, que le romancier y adhère si fermement dans son œuvre, qu'il y met toutes ses espérances pour l'amélioration de la société. Car Balzac est homme d'intelligence par excellence. Il espère grâce à la lumière de l'intelligence trouver un remède à tous les maux et à tous les malheurs individuels aussi bien que sociaux. On dit d'un personnage dans une de ses œuvres que « son intelligence est éclairée par l'esprit de l'Eglise » (3).

(1) Curtius E. R. : *Balzac*, p. 214.

(2) *Jésus-Christ en Flandre*, t. XXVII, p. 313.

(3) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 271.

Mais il ne faut pas interpréter l'intelligence de l'Eglise dans le sens étroit du mot, mais plutôt sous des titres de l'amour, de l'art et de la beauté... Dans *le Lys dans la Vallée*, en faisant une comparaison entre le protestantisme et le catholicisme, on dit par implication, que le catholicisme représente « l'art et l'amour ». En effet, pour Balzac c'est l'amour dans son sens le plus sublime que représente l'intelligence catholique : cet amour qui, à la lumière d'une grande intelligence, cherche à expliquer à l'homme « la loi des mondes supérieurs », et à « le conduire au ciel ».

Car de même que Balzac reporte la responsabilité à l'intelligence individuelle à former la volonté de l'homme, c'est-à-dire sa vie morale, de même dans la vie de la société le romancier met la responsabilité sur l'Eglise et l'aristocratie, « cette puissance jumelle », cette intelligence de la nation, à bien éclairer et diriger les classes inférieures. « Une aristocratie est en quelque sorte la pensée d'une société, comme la bourgeoisie et les prolétaires en sont l'organisme et l'action », trouve-t-on quelque part dans l'œuvre de Balzac, et ceci : « La triple puissance de la parole, l'intelligence et la gloire doit résider chez les sommités aristocratiques » (1). Tout vient d'en haut ; dans l'homme physique, le cerveau, l'appareil de la pensée, se trouve au-dessus du cœur, qui est le siège des passions. Dans l'homme moral, c'est l'intelligence qui dirige et contrôle les passions. Dans une nation, c'est pareillement l'aristocratie qui doit régner pour maintenir de l'ordre dans toutes les classes de la société. L'aristocratie trouve son soutien dans l'Eglise et l'Eglise tire son inspiration de Dieu. Tout mouvement, toute vie, toute intelligence, toute volonté viennent de Dieu, qui a créé l'univers et l'homme : tout doit retourner à lui. Dieu a mis l'intelligence dans l'homme : celui-ci s'en sert pour régler ses passions matérielles par la force de sa volonté et la volonté finit par aspirer à Dieu qu'elle cherche et trouve par la puissance de la prière. Dans cet état de prière, d'amour, l'homme envahit ses semblables de son amour et cherche à les élever avec lui au monde divin. Ainsi

(1) *La Duchesse de Langeais*, t. XIII, p. 180.

se complète le cycle de cette force volontaire dans la vie de la société; c'est une descente et une montée continuelles et sans interruption. Le système de Balzac, c'est l'Un et la Totalité, que l'on pense soit au monde physique, soit au monde moral ou au monde social, soit à tous les trois considérés comme un ensemble. Et ce système se maintient par un mouvement prodigieux qui parcourt toutes les sphères de la vie pour les lier dans une unité et pour les maintenir en équilibre : il fait cela grâce au jeu continuuel de deux forces opposées mais égales. C'est seulement par ce jeu des *Actions* contre les *Réactions*, des *Attractions* contre les *Répulsions*, des *Sympathies* contre des *Antipathies*, des *Causes* contre des *Effets*, que ce mouvement élémentaire peut subsister et compléter son cycle. Dans le monde physique ce principe se perçoit plus aisément : mais il existe également dans le monde moral et social. « Il y a donc une évidente contradiction entre les premiers mouvements des masses et l'action du pouvoir, qui doit en déterminer la force et l'unité (1). » Contradiction de lumière et de matière dans le monde physique, contradiction d'intelligence et des passions dans le monde moral ; contradiction des masses et des classes dans le monde social. Et le tout lié par ce mouvement élémentaire, ce courant de vie, qui en fait l'unité. Quoi de plus net ? D'où vient ce mouvement, où va-t-il ? Il vient de Dieu et il doit y retourner : Dieu est la source de toute lumière, de toute intelligence, de tout mouvement. Et ce vouloir-vivre de l'homme qui s'effraie du néant qui doit suivre son existence, suggère à Balzac, comme plus tard à Schopenhauer, cette réflexion « que nous nous occupons très peu du prétendu néant qui nous a précédés » (2).

Le leit-motif de cette société où règne l'aristocratie, comme celui de l'univers entier, doit être le mot obéissance, c'est-à-dire la résignation à une volonté supérieure. Dans le monde animal on voit « le spectacle sublime et ingénieux de toutes les créatures obéissant à leurs destinées, et immuablement soumises » (3). Dans le monde humain où, il y a « une inégalité

(1) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 227.

(2) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 128.

(3) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 150.

patente des intelligences » (1). il existe « la nécessité de l'obéissance passive des masses dans l'Etat, comme à la guerre chez les soldats » (2). C'est seulement ainsi que peut se maintenir la stabilité de la société, qui se repose sur « l'unité du pouvoir ». Comment assurer cette obéissance ? Par l'exemple de l'obéissance et de la discipline dans la classe gouvernante et par la force de la croyance religieuse. « Comment voulez-vous que les masses deviennent religieuses et obéissent, si elles voient l'irrégion et l'indiscipline au-dessus d'elles ! (3). » Et ce sont « les croyances religieuses » qui font ces « liens sociaux » qui sont, ceux-ci, « favorables au pouvoir » (4). Chez les masses, cette croyance est un instinct qui compense le manque d'intelligence. Cet instinct les conduit à suivre une volonté supérieure. Mais chez les classes supérieures c'est l'intelligence elle-même qui doit élever l'homme « à la théorie de l'obéissance et du devoir qui est le dernier terme de la philosophie transcendantele ».

Finalement, cette obéissance universelle de toutes les classes, obéissance due aux croyances religieuses, fera la force de toute la nation. « Les peuples unis par une foi quelconque auront toujours bon marché des hommes sans croyance (5). » Et voici une thèse chère au cœur de Balzac : l'Eglise et la Monarchie !

« Faire dépendre le bonheur de la sécurité, de l'intelligence, de la capacité de tous, n'est pas aussi sage que de faire dépendre le bonheur de la sécurité, de l'intelligence des institutions et de la capacité d'un seul. On trouve plus facilement de la sagesse chez un homme que chez toute une nation (6). »

Car les peuples ont un cœur et n'ont pas d'yeux, ils sentent et ne voient pas. Les gouvernements doivent voir et ne jamais se déterminer par les sentiments (7).

(1) *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 125.

(2) *Le Curé de Village*, t. XXV, p. 226.

(3) *Ibid.*, t. XXV, p. 226.

(4) *Ibid.*, t. XXV, p. 226.

(5) *Ibid.*, t. XXV, p. 226.

(6) *Ibid.*, t. XXV, p. 227.

(7) *Ibid.*, t. XXV, p. 227.

* * *

En fin de compte, nous avons fait le tour de la *Comédie Humaine* pour revenir à notre point de départ. Une nation comme un homme se compose de la matière et de l'esprit, d'un cœur et d'un cerveau. Le peuple, c'est le cœur d'une nation, le gouvernement, c'est le cerveau. En d'autres termes, l'âme d'une société, d'une nation, se compose, comme l'âme de l'homme, du *sentir* et du *penser*. C'est le peuple qui en représente le *sentir*, les passions matérielles et sensuelles qui résident au cœur. C'est le gouvernement, ce qui veut dire pour Balzac la monarchie, qui représente le *penser* ou l'intelligence, qui se trouve au cerveau. L'intelligence d'une nation doit se combiner avec les passions matérielles pour produire une même volonté de la part de toutes les classes. Cette volonté s'extériorisera en forme d'actions intelligentes et bienfaites, toutes dirigées vers le même but. Ce but c'est de faire une société stable, bien équilibrée, où la Cause égalera toujours l'Effet, où l'ensemble des actes sociaux aboutira dans une économie, une conservation de cette force vitale dont dépend la vie d'un homme, d'une société, d'une nation.

* * *

Jésus-Christ en Flandre est une allégorie qui nous montre quelques échantillons de l'humanité réunis dans une barque secouée par la tempête ; d'un côté sont les riches, lourds d'argent, lourds d'orgueil et de vices, de l'autre sont les simples, les petits, les pauvres, dont le cœur s'ouvre à la foi et à l'espérance ; les premiers sont engloutis par la mer, les seconds marchent sur les flots à la suite de Jésus et sont sauvés. Telle est pour Balzac l'ivraie et le bon grain de la civilisation. *L'honnête homme* est son idéal de l'être bien équilibré qui marche droit vers le bien et le vrai. La société idéale serait donc pour le grand romancier une société composée d'honnêtes hommes.

* * *

Voilà le *système* de Balzac, établi d'après des passages épars dans la *Comédie Humaine*, et après une lecture ininterrompue de l'œuvre. Il ne nous restait alors aucun doute sur le fait que le romancier avait ce système présent à l'esprit et qu'il le suivait étroitement en décrivant la société de son temps. Mais cela était, après tout, une opinion personnelle et comme telle sujette à des attaques de la part de ceux — trop nombreux — qui déniaient au grand écrivain des idées philosophiques et sociologiques bien arrêtées. C'est donc avec une grande satisfaction que nous avons parcouru deux manuscrits inédits de Balzac récemment livrés au public qui soutiennent à la lettre notre thèse et jettent une vive lumière sur cette question si discutée (1).

Ces manuscrits laissent nettement voir que dès le moment où Balzac eut décidé la forme qu'il donnerait à son œuvre immense, il avait déjà des idées bien établies sur la sociologie et il était dès lors seulement question de les incarner dans les romans et dans les caractères types qu'il voulait créer. *Le Catéchisme Social* est donc, pour ainsi dire, le Code de la *Comédie Humaine* : les idées qui y sont codifiées rayonnent de ce centre vers tous les points de ce vaste monde qu'a créé l'écrivain. On se heurte contre ces idées, en parcourant ce monde, aux moments et aux endroits les plus inattendus ; dans une grange où un vieux soldat parle à ses voisins, en pleine campagne quand un simple médecin dit le fond de sa pensée à un ami, dans le laboratoire d'un mystérieux vieil astrologue, à la cour d'une grande reine aux prises avec des intelligences machiavéliques, sur les lèvres d'un jeune martyr calviniste, dans la cellule d'un jeune homme coupable d'un crime passionnel, près des femmes mourantes, sur une barque ballottée par une tempête, dans la lettre d'un jeune poète qui se tue pour échapper à la justice des hommes, dans les paroles inspirées d'une créature éthérée, dans un jardin consacré aux souvenirs d'un amour idéal, dans un logis modeste qui abrite

(1) *Le Catéchisme Social* (inédit) précédé de l'article : *Du Gouvernement moderne*. Bernard Guyon. Paris, 1933. La Renaissance du Livre, in-12.

des âmes nobles et bienfaisantes, dans les discours d'une jeune philosophe, enfin même dans l'esprit et sur les lèvres d'un Lucifer majestueux tombé qui recherche sa place au ciel. La liste complète serait interminable. On peut y ajouter des chapitres d'ordre purement économique ou sociologique, qui sont comme un vivant commentaire de certaines pages du *Catéchisme Social*.

Et toujours c'est la même vision qu'a l'auteur, une société hiérarchiquement divisée en classes, suivant les intelligences.

Il place au premier rang la supériorité de l'intelligence, comprise dans le sens le plus large et dans toutes ses manifestations artistiques, littéraires, philosophiques. A l'ancienne aristocratie, constituée par la noblesse héréditaire, il ajoute les éléments nouveaux constitués par les puissances politiques, financières et intellectuelles. Le 20 octobre 1834, il écrit à M^{me} Hanska : « Nous avons atteint l'ère de l'intelligence. Les rois matériels, la force brutale s'en vont. Il y a des mondes intellectuels et il peut s'y rencontrer des Pizarro, des Cortes, des Colomb... » Et dans la *Comédie Humaine* c'est Rastignac qui répète la même pensée. Cette société hiérarchisée doit suivre les lois qui paraissent conformes aux lois éternelles de la nature. Dès la première page de son *Avant-Propos* Balzac affirme avec force ce principe : « L'ordre moral doit obéir aux mêmes lois que le monde physique, toute proportion gardée » ; « les lois de l'ordre moral et de l'ordre physique sont similaires » (1).

Il s'ensuit donc d'après la loi naturelle que chaque membre de la société a le droit de profiter, selon sa force et ses aptitudes, des avantages sociaux. Chacun a le même droit de se développer dans le monde social où il est né. « Si c'est là un état de guerre »..., c'est l'état naturel « qui existe dans les forêts, dans les mers, dans les airs et sur terre, parmi les créations terrestres ».

Dans cette lutte continuelle, les puissants et les forts, comme dans la nature, domineront les faibles.

(Ne pense-t-on pas à tous ces jeunes arrivistes dans l'œuvre balzacienne ?) Ainsi suit une condamnation précise de la

(1) *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy. t. XXII, p. 25-26.

liberté (1) ; la société ne doit pas plus à ses citoyens que la nature n'a accordé à l'homme. Puis « l'état naturel » de l'homme, l'amène à l'obéissance aux lois sociales.

Cette obéissance aboutit à un état familial, car « l'homme est la base de la société ». Mais « homme » veut dire famille, car par homme, dit l'écrivain, « nous entendons trois personnes : un homme, sa femme, son enfant ». Et ce sera un état monarchique et absolu, car le pouvoir politique, « frère de celui qui dirige les mondes », et qui doit être la pensée dirigeante de la société, « doit émaner d'un organe unique » comme la pensée émane du cerveau. Ce pouvoir ne sera pas soumis à l'élection, puisque l'élection se base sur ces deux principes, la liberté et l'égalité, qui sont contraires aux lois de la nature. Finalement, l'homme naturel est un homme religieux. « La religion repose sur un sentiment inné chez l'homme, dont les manifestations sont universelles, il n'a pas été rencontré de peuplade, de tribu, de hordes de sauvages, d'hommes à l'état naturel sans une croyance. »

Mais l'auteur trouve une justification plus importante même que celle-ci, pour la religion dans l'Etat : elle est le plus solide soutien de toutes les lois sociales. « La base de l'ordre est dans la religion. La religion, qui est l'ensemble des rapports entre les hommes et Dieu, est le seul pouvoir qui puisse sanctionner les pouvoirs civils et politiques. »

Le « naturalisme » de Balzac consiste dans un perpétuel retour à la nature ; dans un perpétuel examen de « l'homme naturel », pour y trouver les lois de l'humanité sociale.

Le Catechisme Social est donc un témoignage indiscutable de l'intérêt passionné qu'éprouvait Balzac pour les questions de philosophie sociale, et de ses efforts toute sa vie durant de se formuler un système personnel, de philosophie, de politique et de sociologie. Nous avons tenté dans cette étude de montrer quel rapport ces idées pouvaient avoir avec son œuvre de romancier, et comment elles s'accordent avec toutes ses théories biologiques et avec sa comparaison, bien connue, des *espèces sociales* avec les *espèces animales*.

(1) Voir aussi l'Introduction à *Sur Catherine de Médicis*, où l'auteur exprime les mêmes idées.

* * *

Balzac est lui-même l'un des personnages de sa *Comédie Humaine*, et le plus caractéristique. Il réunit en lui et développe tour à tour au cours de sa vie plusieurs des types de volonté auxquels il a donné l'existence dans son œuvre. Et d'abord, comme base, nous trouvons en lui cette vitalité optimiste, exubérante et joyeuse, qui s'épanouit en une richesse de conceptions et de projets et « qui pousse sans cesse un jet sous un autre » (M^{me} Carraud, *Autour de Balzac*, par Sp. de Lovenjoul).

D'autre part nul n'a eu plus que lui le sentiment obsédant que « le temps est l'étoffe de la volonté » (*la Peau de Chagrin*) (1). C'est là en quelque sorte le sphinx moderne qu'il faut vaincre si on ne veut pas être dévoré par lui. Travailleur forcené, Balzac donne l'impression que l'élan irrésistible de sa volonté lui vient d'être resserrée dans la durée. Là où une autre volonté succomberait sa force de production s'intensifie et s'accélère de la multiplicité même de ses tâches et de ses engagements. L'étonnement de l'un de ses plus acharnés ennemis, écrit-il à M^{me} Hanska, c'est « qu'il semble avoir le secret de fabriquer du temps ». En Balzac, nous avons le spectacle d'un tempérament et d'une volonté enchaînés par un génie exigeant à l'absorbante profession littéraire. L'action réelle dans l'espace lui est refusée par le fait des nécessités d'une tâche toujours renaissante et de ces multiples engagements et projets dont il remplit et complique sa vie. Aussi avec quelle fougue cette volonté prisonnière du temps, étendue sous le fardeau d'un monde de créations idéales, se détend dans le rêve, rêve de bonheur, de puissance, ou même simplement rêve de voyage ! « Après cette vie solitaire, si vous saviez », écrit-il à l'Etrangère, comme j'aspire à m'emparer de la nature par une large course rapide à travers l'Europe, comme mon âme a soif de l'immense, de la nature vue en masse, non pas en détails, jugée dans ses grands cadres, tantôt humide de pluie, tantôt riche de soleil, en franchissant

(1) Voir aussi : *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 271 : « Le temps est la grande étoffe. »

les espaces, et voyant des pays au lieu de voir des villages » (1). Et dans ces quelques lignes, Balzac a exprimé toute la poésie du voyage et de la vitesse, telle que ses contemporains ne la pouvaient encore pressentir, le surnaturel d'une succession de tableaux rapides comme « le désir » et « la pensée ». La source de cette inspiration est profonde. Dans cette Europe vue par grandes masses, se retrouve l'idée « d'une nature subtilisée par l'espace », d'une nature dont les aspects divers sont autant de pensées de Dieu, et le point de vue du « pur esprit », dont le regard « foudroie lois, mœurs, sentiments, sciences, en les réduisant aux proportions que ces choses contractent quand on se pose en dehors du globe » (*Séraphita*). C'est toujours la même volonté dévorante que son élan déchaîne ou bien fait se répandre, en pensée seulement, à travers le vaste monde, ou jette sur les hauteurs du surnaturel divin. Une fois de plus nous constatons à quel point la métapsychologie de l'œuvre de Balzac fait corps avec la personnalité de l'écrivain, surgissant naturellement de sa propre expérience de la puissance volontaire et pénétrant l'œuvre dans son entier.

* * *

Balzac et Napoléon ! Les deux grands noms du siècle. Les deux volontés invincibles du siècle. Tous les deux ils ont subi en pleine bataille une « dissolution de toutes les forces », tués par « l'abus de la pensée », par la « trop grande abondance du principe créateur ». Cette épée et cette plume, qui ont régné sur tout un univers, brisées au moment de leur plus grande puissance !

Ces deux « hommes de fer » qui étaient « toujours à leur

(1) *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 315. Cf. *Ibid.*, p. 303 : « Depuis le plaisir que j'ai eu en voyageant si rapidement à Vienne, j'ai goûté les délices de la nature vue en grand, j'ai conçu le plus vaste des arts, celui qui vous met en l'âme le sentiment de la nature. Ensermer des paysages immenses, voir la terre sous toutes les couleurs, sous mille aspects, et avoir un but au delà de cette *Kaléidoscopie*, je ne sais plus rien qui vaille une telle course à travers les espaces. Il y a des moments où je suis la tête ensevelie à ma cheminée, occupé à me rappeler les vastes incidents de mon dernier voyage ».

affaire », qui manœuvraient leurs forces jour et nuit, presque sans repos, l'un sur le champ de bataille, l'autre dans les pages de la *Comédie Humaine*, nous offrent une image de tout ce qu'il y a de plus mystique, de plus magnétique, de plus absolu dans la Volonté humaine.

Vu : le 23 mai 1935.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE BALZAC

- Œuvres complètes de Honoré de Balzac.* Texte révisé et annoté par Marcel Bouteron et Henri Longnon. Illustrations de Charles Huard gravées sur bois par Pierre Gusmand. Paris, 1912-1932, L. Conard, 37 vol. in-8° (t. 38 sous presse).
- Œuvres complètes de Honoré de Balzac.* Paris, 1869-1872, Calmann-Lévy, 24 vol. in-8°.
- Œuvres complètes de Balzac.* Paris, 1874, A. Houssiaux, 21 vol. in-8°.
- Maximes et pensées de Napoléon*, recueillies par J. L. Gaudy, jeune (Balzac) : En *Petites histoires*, par Frédéric Masson. Paris, 1910, Paul Ollendorf, in-12.
- Honoré de Balzac : Pensées, sujets, fragments.* Avec préface et notes par Jacques Crépet. Paris, 1910, A. Blazot, in-8°.
- Le Catéchisme social* (inédit) précédé de l'article « *Du Gouvernement Moderne* ». Textes établis et commentés par Bernard Guyon : Paris, 1933. La Renaissance du Livre, in-12.
- Honoré de Balzac : Entre savants, Scènes de la vie parisienne* (fragments inédits, manuscrit inachevé de Balzac) (*Les Annales politiques et littéraires*. Revue populaire paraissant le dimanche. 26 mai 1901-30 juin 1901).

* * *

- ROYCE (W. H.) : *A Balzac bibliography* (writings relative to the life and works of Honoré de Balzac). Chicago, 1929, in-8°.
- Indexes to a Balzac Bibliography* (containing an index to periodicals, and a topical index to items in this bibliography). Chicago, 1930, in-8°.

CORRESPONDANCE

Honoré de Balzac : Correspondance (1819-1850). Œuvres complètes de Honoré de Balzac. Paris, 1869-1872, Calmann-Lévy, t. XXIV.

Honoré de Balzac : Lettres à l'Etrangère. Paris, Calmann-Lévy, in-8°.
1899, t. I (1833-1842).
1906, t. II (1842-1844).
1933, t. IV (1845-1846).

Honoré de Balzac : Letters to his family, par Walter Scott Hastings : Princeton University Press, Princeton, U. S. A. 1934.

Honoré de Balzac : Correspondance inédite avec M^{me} Zulma Carraud (1829-1850). Paris, 1934, A. Colin, in-8°.

Honoré de Balzac : Correspondance inédite avec le Lieutenant-Colonel Périolas (1832-1845), publiée par Marcel Bouteron (*Les Cahiers balzaciens*, 1923).

Honoré de Balzac : Lettres de femmes inédites adressées à Honoré de Balzac. Première série (1832-1836), publiées par Marcel Bouteron (*Les Cahiers balzaciens*, 1924).

Honoré de Balzac : Lettres de femmes inédites adressées à Honoré de Balzac. Deuxième série (1837-1840), publiées par Marcel Bouteron (*Les Cahiers balzaciens*, 1927).

Honoré de Balzac : Correspondance inédite avec la duchesse de Castries, publiée par Marcel Bouteron (*Les Cahiers balzaciens*, 1927).

Honoré de Balzac : Correspondance inédite avec le docteur Nacquard (1823-1850), publiée par Marcel Bouteron (*Les Cahiers balzaciens*. Paris, 1928).

Honoré de Balzac : Correspondance inédite avec M^{me} de Berny. Hano-taux et Vicaire. Nouvelle édition. Paris, 1921. A. Ferroud, in-12.

SURVILLE DE BALZAC (Laure) : *Lettres de Laure Surville de Balzac (1831-1837).* Paris, 1932, Plon, in-16.

— *Lettres à une amie de province*, par André Chancerel et J. N. Faure-Biguët. Paris, 1932, Plon, in-16.

— *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance.* Paris, 1858, vol. XXIV. O. C., Calmann-Lévy. Avant-propos de la Correspondance.

* * *

OUVRAGES SUR BALZAC

- ANCELOT (M^{me} Marguerite L. Virginie) : *Les Salons de Paris ; Foyers éteints*. Paris, 1858, Jules Jardieu. Seconde édition. Contient sur Balzac : « *Salon de Madame d'Abrantès* » ; « *Salon de Madame Gérard* ».
- ARRIGON (L. J.) : *Les débuts littéraires de Honoré de Balzac*. D'après des documents nouveaux et inédits. Paris, 1924, Perrin et C^{ie}, in-16.
- *Les Années romantiques de Balzac*, d'après des documents nouveaux et inédits. Paris, 1927, Perrin et C^{ie}, in-16.
- BALDENSBERGER (Fernand) : *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*. Paris, 1927, H. Champion, in-4^o.
- *Etudes d'histoire littéraire*, deuxième série. Paris, 1910, Hachette et C^{ie}, in-12.
- BASCHET (A.) : *Les Physionomies littéraires de ce temps : Honoré de Balzac. Avec notes historiques sur M. de Balzac*, par Champfleury. Paris, 1851.
- BELLESSERT (André) : *Balzac et son œuvre*, 8^e édition. Paris, 1925, Perrin et C^{ie}, in-8^o.
- BENJAMIN (René) : *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*. Paris, 1925, Plon, in-12.
- BIRE (Edmond) : *Honoré de Balzac*. Paris, 1897. H. Champion, in-8^o.
- BLANCHARD (Marc) : *Témoignages et jugements sur Balzac*. Essai bibliographique. Recueil de jugements. Paris, 1931, Champion, in-8^o.
- BONHOURE (G.) : *Le Collège et le lycée de Vendôme (1623-1910)*. Paris, 1912, A. Picard, in-8^o.
- *Balzac au Collège de Vendôme (1807-1813)*. Vendôme, 1902.
- BOURGET (Paul) : *Etudes et Portraits*, t. III. Paris, 1906, Plon-Nourrit et C^{ie}, in-8^o.
- *Introd. à Honoré de Balzac : Contes philosophiques*. Strasbourg, 1928-1930.
- *Introduction au Répertoire de la Comédie Humaine*, par A. Cerfberr et Jules Christophe. Paris, 1893. Contient pp. 46-81 : « *La Politique de Balzac* », 1902, pp. 247-259, « *Balzac novelliste* ».

- *Essais de psychologie contemporaine*, vol. II. Paris, 1899, Plon-Nourrit et C^{ie}. Edition définitive, augmentée d'appendices. Contient pp. 238-244 : « *L'Esthétique de l'Observation* » (discussion de la *Comédie Humaine*).
- *Nouvelles pages de critique et de doctrine*. Paris, 1922, Plon-Nourrit et C^{ie}, vol. I : « *Balzac et le Cousin Pons* ».
- BOUTERON (Marcel) : Co-éditeur, avec Henri Longnon, de l'édition Conard des *Œuvres de Balzac*, avec des révisions, des notes critiques et biographiques, etc.
- *Les Cahiers balzaciens*. Avec portraits, fac-similés et illustrations. Paris, 1923-1928, La Cité des Livres, puis Lapina, 8 fascicules, in-8°.
 - 1. *Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le lieutenant-colonel L. N. Périolas* (1832-1845), 1923.
 - 2. *Les Fantaisies de la Gina*, nouvelle inédite, 1923.
 - 3. *Lettres de femmes adressées à Honoré de Balzac*. Première série (1832-1836), 1924.
 - 4. *Les Cent Contes drolatiques*. Quatrième dixain. Fragments inédits, 1925.
 - 5. *Lettres de femmes adressées à Honoré de Balzac*. Deuxième série (1837-1840), 1927.
 - 6. *Correspondance de Balzac avec la duchesse de Castries*.
 - 7. *Lettre sur Kiev*. Fragment inédit, 1927.
 - 8. *Correspondance de Balzac avec le docteur Nacquart, son médecin*.
- *Balzaciana*. Curiosités balzaciennes avec hors-texte en noir ou en couleurs.
 - 1. *Bedouck ou le Talisman de Balzac*.
 - 2. *Bettina ou le culte de Balzac*.
 - 3. *Le stylographe de M. de Balzac*.
- *La véritable image de M^{me} Hanska*. Collection Les images du temps. Paris, 1929, Lapina.
- Une année de la vie de Balzac, 1835. Conférence du 11 avril 1925. Monaco. La Société des Conférences de Monaco, in-8°.
- BRUNETIÈRE (Ferdinand) : *Honoré de Balzac* (1799-1850). Paris, 1906, Calmann-Lévy, in-8°.
- *Manuel de l'histoire de la littérature française*. Paris, 1899, Ch. Delagrave, in-8°. Contient pp. 442-453 : « *Honoré de Balzac* ».

- *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*. 1^{re} série. Paris, 1903, Hachette. Contient pp. 297-316 : « *Honoré de Balzac ; Conférence faite à Tours, le 7 mai 1899* ».
- CABANES (Dr Augustin) : *Balzac ignoré*. Paris, 1899, A. Charles, in-4^o.
- CHAMPFLEURY (J. F. F.) : *Documents pour servir à la biographie de Balzac. Balzac au collège*. Paris, 1878, A. Patay, in-16.
- *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui : Balzac, Gérard de Nerval, Wagner, Courbet*. Paris, 1861, in-12.
- *Documents pour servir à la biographie de Balzac (III). Balzac, sa méthode de travail*. Etude d'après ses manuscrits. Paris, 1879, A. Patay.
- *Notes historiques sur M. de Balzac : une heure de conversation intime avec M. de Balzac ; En Les Physionomies littéraires : Balzac*, par Baschet A., Paris, 1851.
- CURTIS (Ernest-Robert) : *Balzac*. Bonn, 1923, Friedrich Cohen. Traduit de l'allemand par Henri Jourdan. Paris, 1934, Grasset, in-8^o.
- CRÉPET (Jacques) : *Pensées, sujets, fragments*. Avec préface et notes. Paris, 1910, Blaizot A., in-8^o.
- DARGAN (E. Preston) : *Studies in Balzac*. Critical analyses of realism. Chicago, 1919.
- DEJEANT (Henri Georges) : *La véritable vie de Horace Bianchon* (Bouillaud). Paris, 1930, Arnette, in-8^o.
- FAGUET (Emile) : *Les grands écrivains français : Balzac*. Paris, 1913, Hachette et C^{ie}, in-12.
- *Etudes littéraires : Dix-neuvième siècle*. Paris, 1887, Lecène et Oudin, in-8^o. Contient pp. 441-453 : « *Balzac* ».
- FESS (G. M.) : *Correspondance of physical and material factors with character in Balzac*. Phila., Penn., U. S. A., 1924.
- FLAT (Paul) : *Essais sur Balzac* : Paris, 1893, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, in-16.
- *Seconds Essais sur Balzac*. Paris, 1894, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, in-18.
- FLEISCHMANN (Hector) : « *Napoléon dans l'œuvre de Balzac* » ; Article préfixé à *Napoléon par Balzac*. Paris, 1913, Librairie Universelle, in-8^o.
- GAUDY (J. L. Jeune) : *Maximes et Pensées de Napoléon*, recueillies par J. L. Gaudy Jeune. En *Petites Histoires : Une Mystification ; Balzac et Napoléon*, par Frédéric Masson. Paris, 1910, Paul Ollendorff, in-12.

- GAUTIER (Théophile) : *Honoré de Balzac*. Edition revue et augmentée. Paris, 1859, Poulet-Malassis et de Broise, in-12.
- *Portraits contemporains* : Litterateurs, peintres, sculpteurs, artistes dramatiques. Paris, 1874, Charpentier, in-18.
- GOZLAN (Léon) : *Balzac chez lui, Souvenirs des Jardies*. Paris, 1862, Michel Lévy Frères, in-12.
- *Balzac en pantoufles*. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée de deux nouveaux chapitres. Paris, 1865, Michel Lévy, in-12.
- *Balzac intime, Balzac en pantoufles, Balzac chez lui*. Nouvelle édition précédée d'une préface de Jules Claretie. Paris, 1886, Librairie illustrée.
- HANOTAUX (Gabriel) et VICAIRE (Georges) : *La Jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur, Balzac et Madame de Berny*. Nouvelle édition augmentée de la correspondance de Balzac et de Madame de Berny. Paris, 1921, A. Ferroud, in-12.
- HASTINGS (Walter Scott) : *Letters to his family (1809-1850)* : Princeton university Press, Princeton, U. S. A., 1934.
- HUGO (Victor) : *Actes et Paroles*. Paris, 1875-1876, Michel Lévy, t. I, in-8°. Contient, vol. 1, p. 421 : « *Funérailles de Balzac, Discours sur la tombe de Balzac, le 22 août 1850*.
- KEIM (Albert) et LUMET (Louis) : *Balzac*. Paris, 1913, Pierre Lafitte et C^{ie}, in-8°.
- LAMARTINE (Alphonse de) : *Balzac et ses œuvres*. Paris, 1866, Michel Lévy, in-12.
- LE BRETON (André) : *Balzac, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1905, A. Colin et C^{ie}, in-12.
- LEMER (Julien) : *Balzac, sa vie, son œuvre*. Paris, 1892, L. Sauvaître, in-12.
- LOVENJOUL (Vicomte Spoelberch de) : *Histoires des œuvres de Honoré de Balzac* (deuxième édition, revue, corrigée et augmentée d'un appendice). Paris, 1886, Calmann-Lévy, in-8°.
- *Un Roman d'amour*. Paris, 1896, Calmann-Lévy, in-18.
- *Un dernier chapitre de l'Histoire des œuvres de H. de Balzac*. Paris, 1880, E. Dentu, in-8°.
- *Autour de Honoré de Balzac*. Paris, 1897, Calmann-Lévy, in-18.
- MILATCHITCH (Doughan Z.) : *Le Théâtre inédit de Honoré de Balzac* (édition critique d'après les manuscrits de Chantilly). Paris 1930, Hachette et C^{ie}, in-8°.

- MASSON (Frédéric) : *Petites histoires, Une mystification, Balzac et Napoléon*. Paris, 1910, Paul Ollendorf, in-12.
- REBELL (Hugues) : *Les inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée*. Paris, 1902, Dujarrie et C^{ie}, in-12.
- SAINTE-BEUVE (C. A.) : *Portraits contemporains et divers*. Paris, 1870-1871, t. II, p. 327 et suiv., Michel Lévy, in-18.
- *Causeries du lundi*, t. II. Paris, 1851-1862, Garnier Frères, in-18 (références à Balzac), t. I, p. 27 ; t. II, p. 64 ; t. IV, p. 394 ; t. V, p. 38 ; t. IX, p. 301 ; t. XI, p. 461-462 ; t. XII, p. 6-8 ; t. XXII, p. 301.
- SAND (Baronne Dudevant, dite George) : *Notice biographique sur Balzac*. Paris, 1855, préface de la première édition Houssiaux des œuvres de Balzac, vol. XX, XVI pages (oct. 1853).
- *Autour de la table*. Paris, 1862, E. Dentu, in-12. Contient pp. 197-213 : « *Honoré de Balzac* » (1853).
- SCHERER (Edmond) : *Etudes critiques sur la littérature contemporaine*. Paris, 1863-1882, Michel Lévy, t. IV, 1873, pp. 66-73 : « *Balzac* ».
- TAINÉ (Hippolyte) : *Essais de critique et d'histoire*. Paris, 1858, Hachette et C^{ie}, in-12.
- *Nouveaux essais de critique et d'histoire*. Paris, 1865, Hachette et C^{ie}, in-16. Contient pp. 63-170 : « *Balzac* ».
- TURQUAN (J.) : *La Générale Junot, Duchesse d'Abrantès (1784-1838)*. Références à Balzac : Chap. XII, XIII, XIV. Paris, 1901, Jules Tallandier.
- VIATTE (Auguste) : *Les sources occultes du romantisme*. Paris, 1928, Champion, in-8^o.
- WERDET (Edmond) : *Portrait intime de Balzac, sa vie, son humeur, et son caractère*. Par son ancien libraire-éditeur. Paris, 1859, E. Dentu, in-12.
- ZOLA (Emile) : *Les Romanciers naturalistes* (« *Balzac* », p. 3-73). Paris, 1881, Cr. Charpentier, in-8^o.
- *Le Roman expérimental*. Paris, 1880, G. Charpentier, in-8^o. Contient des références à Balzac.
- ZWEIG (Stefan) : *Balzac-Dickens* (traduit par Alzir Hella et Olivier Bournac). Paris, 1927 : Les documentaires, Simon Kra.

* * *

ARTICLES RELATIFS A BALZAC

- BALDENSBERGER (F.) : *Guérisseurs et biologistes dans l'œuvre de Balzac* (*Méd. chez lui*, juin 1926).
- BOURGET (Paul) : *L'art du roman chez Balzac* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1924, 15 février 1926).
- *Le roman de la vie de Balzac* (*La République des Lettres*, 24 décembre 1876).
- BOUTERON (Marcel) : *Etudes balzacienes, La véritable Duchesse de Langeais* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1928).
- *Le culte de Balzac* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1924).
- BRUNETIÈRE : *L'esprit scientifique de Balzac* (*Chr. méd.*, déc. 1^{er}, 1902, 9^e année, pp. 763-764).
- *La documentation scientifique de Balzac* (*Chr. méd.*, avril 15, 1907, 14^e année, pp. 243-245 et suiv.).
- CHASLES (Philarète) : *Honoré de Balzac* (*Journal des Débats*, 24 août 1850).
- CORIVEAUD (A.) : *Balzac et la physique moderne* (*Chr. méd.*, déc. 1^{er}, 1902, 4^e année).
- CURTIUS (Ernest Robert) : *La mystique de Balzac*, traduit par Raymond R. Lambert (*Philosophies*, 15 novembre 1924).
- ETIENNE (Louis) : *La statue de Balzac et M. Rodin* (*Le Soleil*, 16 mai 1898).
- FAURE (F. Gabriel) : *Balzac paysagiste et le Médecin de campagne* (*Revue hebdomadaire*, 3 nov. 1912).
- FERRY (Gabriel) : *La popularité de Balzac au seuil du XX^e siècle* (*La Revue ana. Revue des Revues*, 15 octobre 1902).
- GILLET (Hubert) : *Le Secret de l'Etrangère* (*Revue bleue*, 6 octobre 1928).
- GRIMAUZ (E.) : *Balzac et la chimie unitaire* (*Chr. méd.*, déc. 1^{er}, 1902, 9^e année, pp. 764-769).
- JANIN (Jules) : *La Peau de Chagrin, par M. de Balzac* (*L'Artiste*, 1831).
- LE BRETON (André) : *Les origines du roman balzacien* (*Revue de Paris. Nouvelle série*, 15 octobre 1903).

- LUTAUD (A.) : *Les médecins chez Balzac* (Bull. S. fr. H. méd., nov.-déc. 1920 (Bulletin de la Soc. fr. d'histoire de la médecine).
— *Les types pathologiques dans Balzac* (Chr. méd., déc. 1^{er}, 1902, 9^e année, p. 757-762).
— *Balzac, romancier et le chirurgien Dupuytren* (Janus, nov.-déc. 1906, 22^e année, p. 379-405).
- LUX (Jacques) : *Balzac et Schopenhauer* (R. bl. Mar., 16, 1912, vol. I, p. 352).
- PÉRÈS (J.) : *Le mysticisme de la volonté chez Balzac* (Mercure de France, 1^{er} juillet 1908, t. LXXIV, p. 5-22).
- THOUVENIN (Georges) : *La genèse d'un roman de Balzac. La recherche de l'Absolu* (Revue d'histoire littéraire de la France, oct.-déc. 1911).
- La crise médicale au temps de Balzac* (Chr. méd., nov. 15, 1899, 6^e année, pp. 719-720).

OUVRAGES GÉNÉRAUX

- ANONYME : *Esquisse de la nature humaine*, interprétée par le magnétisme animal. Paris, 1826, chez Dentu.
- AUGÉ (Lazare), *Documents pour l'histoire du Messianisme ou de l'Union finale de la philosophie et de la religion*, exposition de la Philosophie absolue de Wronski. Paris, 1868, in-8^o.
- BIRAN (Maine de) : *Œuvres philosophiques publiées par V. Cousin*. Paris, 1841, Ladranges, 3 vol., in-8^o.
— *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme*. Ouvrage posthume, publié par V. Cousin. Paris, 1834, Ladrangé, in-8^o.
- CABANIS (J. P. G.) : *Les Rapports du Physique et du Moral de l'homme*. Seconde édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur : 2 vol. Paris, 1805 : Chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée, Saint-André des Arcs, n^o 12, in. .
— *Considérations générales sur l'étude de l'homme, et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés intellectuelles et morales*. Mémoires de l'Institut National des Sciences et Arts pour l'an IV de la République, t. I. Paris, Baudouin, imprimeur de l'Institut National. Thermidor an VI.
- CUSA (Nicolas de) : *Instructions chrétiennes et pratique de bien vivre en l'état séculier*. Paris, 1628, Denys Moreau, rue Saint-Jacques, in-8^o.

- *Eschole chrétienne*. Luxembourg, 1628, in-8°.
- *Traité de la vision de Dieu du Cardinal*, traduit en français. Paris, 1630, in-8°.
- *Conjecture de Nicolas de Cusa, touchant les derniers temps*. Amsterdam, 1700, in-8°.
- DESBARROLLES (A.) : *Chiromancie nouvelle*. Paris, 1859, E. Dentu, in-18.
- DUFAY (Pierre) : *Napoléon en Loir-et-Cher*. Paris, 1909, H. Champion, in-8°.
- FICHTE (Johann Gottlieb) : *Destination de l'homme*. Traduit de l'allemand par Barchon de Penhoën. Paris, 1832, Paulin, in-8°.
- *Doctrine de la Science, principes fondamentaux de la Science de la connaissance*. Traduit de l'allemand par P. Grimblot. Paris, 1843, Ladrangé, in-8°.
- FRANCK (Adolphe) : *La philosophie mystique en France à la fin du XVIII^e siècle, Saint-Martin et son maître Martinez Pasqualis*, Paris, 1866, in-18.
- LAVATER (Jean-Gaspar) : *La Physiognomie*. Paris, 1845, Cr. Havard, in-4°.
- MALO (Henri) : *La Duchesse d'Abrantès au temps des amours, avec cinq portraits, sixième édition*, Paris, 1927, Emile-Paul Frères, in-12.
- MASSON (Frédéric) : *Napoléon et les femmes*. Paris, 1894, Paul Ollendorf, in-8°.
- *Napoléon et son fils*. Paris, 1904, Paul Ollendorf, in-8°.
- SAINT-MARTIN (Louis Claude) : *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*. Paris, 1900, Chamuel, in-8°.
- SALES (saint François de) : *Traité de l'Amour de Dieu*. Paris, 1882, in-18.
- SALOMON (Michel) : *L'Esprit du temps*. Paris, 1906, Perrin et C^{ie}, in-8°.
- SCHOPENHAUER (Arthur) : *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*. Paris, 1888-1890, in-8°.
- SWEDENBORG (Emmanuel) : *Abrégé des Ouvrages d'Emmanuel Swedenborg contenant la doctrine de la Nouvelle Jérusalem Céleste, précédé d'une discussion où l'on examine la vie de l'auteur, le genre de ses écrits et leur rapport au temps présent à Stockholm*. Strasbourg, chez J. Treutet, 1788, in-8°.
- *La Sagesse angélique, sur le divin amour et sur la divine sagesse*. Paris, 1890, in-8°.

- *Arcana coelestia : Index of words, names and subjects in the Heavenly Arcana.* London, 1909, in-8°.
 - *Doctrine of the New Jerusalem concerning charity.* London, 1908, in-16.
 - *Doctrine de la Nouvelle Jérusalem sur la foi*, publiée en latin par E. Swedenborg en 1763 ; traduit en français. Paris, 1900, in-8°.
 - *Canons of the New Church, or the entire theology of the New Church.* The Swedenborg society. London, 1891, in-16.
 - *A brief exposition of the doctrine of the New Church, etc.* London, 1895, in-16.
 - *A Compendium of the Theological writings of E. Swedenborg.* The Swedenborg Society, London, 1909.
 - THÉRÈSE (Sainte) : *Constitutions*, publiées par Bouin (suivies du texte espagnol) : Paris, 1885, in-8°.
 - *Œuvres complètes*, 3 vol. Paris, 1907, in-8°.
 - *Sainte Thérèse : The history of her foundations.* Cambridge, 1909, in-16.
 - *Lettres de Sainte Thérèse*, 3 vol. Rome, 1911, in-8°.
 - WRONSKI (Hoëné) : *Messianisme, Union finale de la philosophie et de la religion constituant la philosophie absolue*, t. I, *Prodrome du Messianisme*, t. II, *Métapolitique messianique*. Paris, 1831, 1839, in-4°.
 - *Philosophie absolue de l'histoire ou genèse de l'humanité.* Paris, 1852, in-8°.
 - ZALESKI (Z. L.) : *Attitudes et Destinées, Faces et profils d'écrivains polonais.* Paris, 1932, Société d'édition « Les Belles Lettres », in-8°.
-

INDEX DES TITRES

DES ŒUVRES DE BALZAC CITÉES DANS L'OUVRAGE.

-
- | | |
|--|---|
| <p>Albert Savarus, 99, 167, 205, 206, 295, 298,
 Adieu, 137, 196.
 Autre Etude de femme, 83, 170, 171, 178, 181, 194, 288.
 Avant-propos, 65, 90-124, 307, 321.
 Béatrix, 142, 147, 163, 169, 182, 231, 304.
 Cabinet des Antiques (le), 147, 166, 169, 177, 181, 182, 223, 224, 229, 290, 293.
 Catéchisme social (le), 320, 321, 322.
 Catherine de Médicis, 86, 152, 173, 182, 183, 195, 198, 204, 216, 321.
 César Birotteau, 132.
 Chef-d'œuvre inconnu (le), 90, 102, 109, 132, 209, 212, 242.
 Chouans (les), 19, 61, 141, 184.
 Colonel Chabert (le), 68, 69, 71, 136, 187.
 Contes drôlatiques (les), 28.
 Contrat de Mariage (le), 205.
 Correspondance, 18, 51, 54.
 Cousine Bette (la), 143, 144, 145, 146, 152, 153, 154, 158, 200, 225, 226, 305.
 Cousin Pons (le), 20, 22, 23, 31, 84, 90, 141, 170, 172, 294.
 Curé de Tours (le), 54, 137, 138, 154, 156, 307, 310.
 Curé de Village (le), 25, 217, 241, 249, 250, 251, 252, 258, 274, 305, 312, 315, 317, 318.
 Député d'Arcis (le), 180, 199, 229.
 Drame au bord de la Mer (un), 240.</p> | <p>Duchesse de Langeais (la), 184, 241, 275, 316.
 Employés (les), 171.
 Enfant maudit (l'), 255.
 Envers de l'histoire contemporaine (l'), 21, 68, 129, 146, 165, 170, 254, 267, 269, 277.
 Etude de femme, 181, 179, 244.
 Eugénie Grandet, 130, 135, 139, 140, 160, 278, 279, 280, 293, 298.
 Facino Cane, 107.
 Fausse Maîtresse (la), 67, 205, 244, 245, 246.
 Femme abandonnée (la), 150.
 Femme de trente ans (la), 54, 70, 79, 80, 81, 95, 102, 150, 175, 183, 186, 193, 224, 306, 312.
 Ferragus, 244.
 Fille aux yeux d'or (la), 180, 207, 283, 284, 287, 291.
 Fille d'Eve (une), 298, 308.
 Gambara, 84, 209, 210, 211, 212, 214, 228, 242, 255.
 Gobseck, 13, 141, 293, 295.
 Grand homme de province à Paris (un), 147.
 Honorine, 92, 105, 133, 149, 164, 274, 306, 308, 309, 310.
 Illusions perdues (les), 171, 202.
 Interdiction (l'), 69, 204, 267.
 Illustre Gaudissart (l'), .
 Jésus-Christ en Flandre, 125, 127, 128, 313, 314, 315, 321.</p> |
|--|---|

- Lettres à l'Etrangère, 74, 75, 84, 100, 108, 134, 206, 209, 224, 247, 253, 290, 291, 296, 314, 323.
- Louis Lambert, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 20, 21, 26, 27, 28, 29, 51, 75, 76, 86, 87, 88, 89, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 101, 106, 107, 108, 109, 110, 112, 113, 120, 126, 130, 131, 134, 135, 136, 139, 196, 201, 206, 209, 229, 243, 255, 263, 281, 301, 313, 314, 317, 318.
- Lys dans la Vallée (le), 26, 27, 54, 58, 75, 76, 110, 111, 151, 227, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 244, 247, 248, 249, 250, 253, 297, 309, 310, 316.
- Maison Nucingen (la), 66, 69, 158, 162.
- Maitre Cornelius, 130.
- Martyrs ignorés (les), 84, 88, 95, 96, 98, 99, 103, 295, 296, 303, 304.
- Massimilla Doni, 171, 207, 208, 209, 213, 215, 216, 243, 254.
- Maximes et Pensées de Napoléon, 72, 177.
- Médecin de Campagne (le), 25, 31, 55, 70, 71, 72, 74, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 105, 126, 127, 199, 258, 270, 271, 272, 273, 288, 305.
- Melmoth Reconcilié, 95, 99, 103, 128, 129, 170, 194, 198, 208, 280, 293, 296, 310.
- Mémoires de deux jeunes Mariées, 231.
- Ménage de garçon (le), 71.
- Messe de l'Athée (la), 259.
- Paysans (les), 141, 143.
- Peau de Chagrin (la), 17, 24, 25, 28, 66, 67, 75, 84, 90, 98, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 115, 116, 121, 126, 128, 133, 147, 165, 184, 194, 195, 208, 234, 275, 287, 303, 304.
- Pensées, sujets et fragments, 96, 97, 98, 274, 294, 296.
- Père Goriot (le), 17, 156, 158, 162, 181, 183, 186, 188, 189, 199, 202, 222, 224, 293.
- Physiologie du Mariage (la), 14, 16, 20, 22, 24, 25, 28, 58, 66, 103, 111, 112, 115, 121, 122, 139, 142, 150, 230, 231, 232, 275, 281, 291.
- Pierrette, 156, 192, 200.
- Prince de la Bohême (un), 230.
- Proscrits (les), 28, 29, 268.
- Rabouilleuse (la), 61, 78, 122.
- Recherche de l'Absolu (la), 89, 103, 104, 214, 295.
- Réquisitionnaire (le), 224.
- Sarrasine, 213, 239.
- Secrets de la Princesse de Cadignan (les), 158, 168, 180, 181, 201, 217, 219, 220, 308.
- Séraphita, 27, 29, 30, 32, 65, 87, 90, 102, 109, 110, 111, 132, 168, 207, 219, 222, 223, 230, 234, 244, 257, 258, 259, 261, 263, 265, 266, 268, 269, 276, 277, 280.
- Splendeurs et misères des Courtisanes, 69, 101, 105, 115, 130, 147, 148, 168, 171, 172, 185, 186, 190, 191, 192, 196, 197, 200, 202, 203, 204, 255, 275, 298, 299, 302, 303, 306.
- Ténébreuse affaire (une), 19, 20, 51, 66, 68, 79, 81.
- Ursule Mirouet, 18, 31, 100, 101, 105, 196, 198.
- Vendetta (la), 70, 231.
- Vieille fille (la), 137, 166, 167, 168, 169, 173, 174.
- Z. Marcas, 90, 123, 157, 174, 192, 200, 302.

INDEX DES NOMS PROPRES

CITÉS DANS CET OUVRAGE.

- | | |
|---|---|
| <p>Abrantès (Duchesse d'), 50, 57, 59.
 Ancelot (M^{me}), 57, 59.
 Anonyme, 43, 119.</p> <p>Baldensperger (F.), 18, 19, 33, 34, 238, 300.
 Baschet (A.), 274.
 Baudelaire, 201.
 Bayle, 232.
 Bichat, 18, 21, 46.
 Berny (M^{me} de), 29, 50, 56, 76, 100.
 Biran (Maine de), 5, 25, 46, 92.
 Biré (E.), 61, 72, 73, 74.
 Boehme (J.), 29.
 Bonald (de), 25, 30.
 Bonaparte, 199.
 Bonhoure (G.), 8, 12, 14.
 Bonnet (C.), 37, 38.
 Bossuet, 30.
 Bourget (P.), 21, 22, 64, 212, 259.
 Bourignon (M^{le}), 29.
 Bouteron (M.), 58, 59, 62, 63, 64.
 Brillat-Savarin, 22.
 Broussais, 45.
 Brunetière (F.), 45.
 Buffon, 46.</p> <p>Cabanès (le Dr), 13, 38.
 Cabanis (J. P. G.), 23, 46, 119, 168.
 Carraud (M^{me}), 31, 40, 41, 50, 62, 64, 100, 323.
 Castries (Duchesse de), 57, 76.
 Champfleury, 8, 45, 53.
 Chateaubriand, 283, 304.
 Chénier (A.), 75.
 Comte (A.), 23, 45, 46.
 Condillac, 39.
 Condorcet, 186, 289.
 Cousin (V.), 25.</p> | <p>Curtius, 22, 88, 274, 315.
 Cusa (Nicolas de), 233.
 Cuvier, 16, 20, 38, 45, 159, 160.</p> <p>Davin (F.), 14.
 Descartes, 35, 91, 94, 260.
 Dessaignes (J. P.), 12.
 Deveria, 28.
 Diderot, 38, 194, 232, 289.
 Dufay (P.), 6, 7.
 Dupuytren, 17, 45.</p> <p>Fichte, 5, 92.
 Flaubert, 45.</p> <p>Gall, 18, 19, 20, 46.
 Gautier (Th.), 8, 42, 50, 52, 54, 107, 201, 292, 293, 312.
 Gay (M^{me}), 57.
 Gendron (E.), 13.
 Girardin (Emile de), 53.
 Girardin (M^{me} de), 132.
 Goethe, 168.
 Greuze, 232.</p> <p>Haugoult (Père), 11.
 Hanotaux et Vicaire, 52, 71.
 Hanska (M^{me}), 29, 30, 40, 56, 59, 60, 61, 62, 65, 72, 74, 100, 112, 132, 133, 247, 256, 261, 265, 265, 291, 314, 321, 322.
 Hastings (W. S.), 19, 54.
 Henner, 29.
 Hugo (V.), 45.
 Hugon (M^{me}), 29.</p> <p>Jarjages, 56.</p> <p>Laplace, 34.
 Lamartine, 53.</p> |
|---|---|

- Lamennais, 25.
Lavater, 18, 20, 44, 46, 275.
Lavoisier, 159.
Le Breton (A.), 56.
Leibnitz, 35, 38.
Locke (J.), 39.
Louise, 254.
Lovenjoul (de), 13, 14, 42, 52, 59, 323.

Maistre (J. de), 25.
Masson (F.), 51, 53, 54, 72.
Mesmer, 25, 43, 45, 100, 101.
Michelet, 22.
Milton, 190.
Moët, 29.
Montesquieu, 232.
Moreau (le Dr), 17.
Musset, 144, 201, 310.

Napoléon, 5, 6, 7, 8, 47, 49, 50, 51, 52, 54, 56, 60, 62, 64, 65, 66, 67, 68, 70, 71, 73, 74, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 106, 107, 152, 157, 164, 166, 170, 178, 179, 182, 187, 186, 194, 196, 200, 206, 208, 284.
Nacquard (le Dr), 19, 273.
Nodier (Charles), 61, 274.

O'Connell, 60.

Penhoën (Barchon de), 13.
Pérès (J.), 46, 93.
Périolas (L. N.), 63.
Platon, 46, 233.
Plotine, 233.
Pommereul (M^{me}), 52.

Proudhon, 201.
Proust, 244.

Racine, 233.
Rebell (Hugues), 57.
Richelieu, 208.
Richerand, 17.
Rousseau, 186, 232, 289.

Sainte-Beuve, 22.
Sainte Thérèse, 281.
Saint-Hilaire (G.), 17, 38, 39, 90.
Saint-Martin, 25, 29, 33, 38, 39.
Saint-Pierre (Bernardin de), 309.
Saint-Simon, 23, 289.
Sand (George), 8, 45, 151, 309, 310.
Schopenhauer, 5, 168.
Staël (M^{me}), 27.
Stendhal, 48, 64, 244.
Surville (M^{me} de), 7, 13, 28, 29, 48, 49.
Swedenborg, 10, 25, 29, 38, 39, 42, 44, 106, 107, 109, 110, 198, 260, 263, 264, 314.

Taine, 21, 159.
Tolstoï, 64.
Turquan (J.), 57.

Viatte (A.), 275.
Vigny, 201.
Villemain, 71.
Voltaire, 232, 289.

Waleswska (M^{me}), 51.
Werdet (E.), 42, 194, 195.
Wronski (H.), 33, 34.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	
CHAPITRE I. — Influences de milieu : L'application de l'hypothèse balzacienne à l'auteur lui-même	5
1. Naissance de Honoré de Balzac, 1799. — Commencement de l'Empire napoléonien, 1799. — Signification de cette coïncidence. — Influence de Napoléon sur le jeune Balzac. — Au collège de Vendôme. — Lectures d'Honoré. — Louis Lambert et le <i>Traité de la Volonté</i>. — Explication probable du choix du sujet, <i>La Volonté</i>. — Préoccupations scientifiques de Honoré. — Son ambition. 2. <i>La vie à Paris</i>. — Début de la vie dans une mansarde à Paris. — Progrès des sciences naturelles. — Influence de Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Lavater, Gall, Bichat, Dupuytren. — Physiologie balzacienne. — Cabanis et son influence. — Les tendances spiritualistes et mystiques de l'époque. 3. <i>La mystique de Balzac</i>. — Sa source. — Sa nature. — Ses rapports avec sa philosophie générale. — Lectures mystiques. — Saint Martin. — Swedenborg. — Une mystique mathématique chez Balzac. — Wronski. — La mystique et la science. — Une nouvelle science. — La mystique religieuse. — La mystique savante. — Bonnet. — Intérêt de Balzac dans les sciences occultes. — Le magnétisme animal. — Effet sur Balzac des courants divers de pensées autour de lui. — Résultats importants pour son œuvre.	
CHAPITRE II. — Balzac et Napoléon	48
1. <i>Analogies entre Balzac et Napoléon</i>. — L'ambition de Balzac d'être un Napoléon en littérature. — La jeunesse de Balzac et celle de Napoléon. — Leurs jours de collège. — Traits de Napoléon dans Balzac-Lambert. — Ressemblances entre les caractères et physiologies de Balzac et de Napoléon. — Descriptions de Balzac par ses contemporains. — Les liens de famille qu'ils conservaient, tous deux. — Points de différence entre eux. 2. <i>Balzac et la société de l'Empire</i>. — Les sources de ses renseignements sur cette époque. — Balzac fait un rapprochement entre lui et Napoléon pour la première fois dans une lettre à M^{me} d'Abrantès, 1831. — Napoléon devient de plus en plus son modèle en tout. — Références à Napoléon dans la correspondance à l'Etrangère. 3. <i>Napoléon dans la Comédie Humaine</i>. — Attitudes, allusions, mots. — Deux aspects du cadre impérial dans l'œuvre. — Balzac publie un recueil des maximes et pensées de Napoléon. — Le mystère dont l'auteur environne Napoléon dans la <i>Comédie Humaine</i>. — Le mystère dans sa propre vie. — Les tableaux de l'Empereur dans l'œuvre. — Sa volonté invincible. — La dévotion inlassable de Balzac pour Napoléon.	

CHAPITRE III. — La théorie de la volonté.....

84

1. *La pensée scientifique de Balzac.* — Le principe de cause et d'effet. — Une mystique mathématique du nombre et du mouvement. — Cosmologie. — Biologie. — L'unité de substance. — L'interaction universelle. — Dynamisme.

2. *La psychologie de Balzac.* — Mouvement, cause, effet dans le monde moral. — La philosophie personnelle de Balzac. — Théorie de la volonté. — La nature physiologique de la volonté. — La matérialisation de la pensée. — Effets de la volonté-pensée. — Le sens de la *Peau de Chagrin*. — La longévité humaine. — La théorie de l'équilibre. — Le magnétisme humain. — Les phénomènes magnétiques de la volonté. — Les manifestations et la transmission de la volonté physiquement. — Physiognomonie. — La hiérarchie des facultés. — Le monde des idées. — Des intelligences pures. — Le mysticisme de la volonté. — Les effets physiques surnaturels de la volonté. — Somnambulisme. — Animalité. — Les rapports entre l'homme et Dieu. — Une énergie métaphysique. — Le système d'énergétique.

3. *Résumé.* — L'universalité du vouloir-vivre. — Une force destructive dans la société. — Le manque d'équilibre entre la cause et l'effet. — La volonté comme principe bienfaisant. — La stabilité de la société.

CHAPITRE IV. — La volonté dans la *Comédie humaine*.....

113

1. *La vie instinctive ou des sens.*

1. *Résumé des phénomènes du monde moral.* — Le sentir, le penser, la volonté, l'intelligence, etc... Développement et perfectionnement de la vie morale. — La théorie des trois vies. — Le fond essentiel de la volonté. — L'importance de l'intelligence.

2. *La vie instinctive ou des sens.* — Les vrais instinctifs de la *Comédie Humaine*. — Théorie du décuplement de la force volontaire. — Elle se transforme des instincts en désirs et en passions. — Signification du désir. — Le désir se traduit en dernière instance par la passion de l'ambition. — Deux catégories — l'ambitieux par amour, l'ambitieux par puissance. — Balzac et Lambert comme représentants du dualisme entre l'amour et la puissance.

3. *Esquisse de la vie d'une passion.* — Types de passion dans la *Comédie Humaine*, avarice, cupidité, débauche, amour, vengeance. — Les arrivistes. — Où aboutissent tous les passionnés balzaciens. — Leur pendant dans l'œuvre. — Types de personnages à volonté faible, qui manquent d'ambition. — Les volontés victimes des circonstances. — Les caractères flegmatiques. — La volonté et le caractère se confondent. — Les grandes volontés frustrées par de petites. — Tous les passionnés sont des déséquilibrés.

CHAPITRE V. — La volonté dans la *Comédie humaine*.....

174

2. *La vie personnelle ou volontaire.*

1. *La volonté de puissance.* — Les vrais héros balzaciens. — Types de cette volonté dans la *Comédie Humaine*. — La volonté de puissance sous la forme de la révolte. — La sympathie de Balzac pour le révolté. — La théorie du droit naturel. — Le rapport nature-société. — L'attitude de l'auteur. — Vautrin comme grand révolté. — La volonté de puissance chez Vautrin.

2. *Le magnétisme animal.* — Emanation de la volonté-pensée. — Effets surnaturels de la volonté-pensée. — Somnambulisme. — Influence de la volonté sur la physionomie et le physique. — La volonté de puissance doit renoncer à l'amour. — L'impossibilité d'un renoncement radical. — La conception subjective qu'avait Balzac de la volonté.

3. *La volonté créatrice ou géniale.* — Les chercheurs de l'infini. — Les caractères faustiens. — Exemples dans la *Comédie Humaine*. — Le manque d'équilibre chez ces passionnés. — Les génies légittimes.

CHAPITRE VI. — La volonté dans la *Comédie humaine*. 215

3. *La vie divine.*

1. *Le génie du sentiment.* — La volonté comme amour-instinct. — La mystique du sentiment. — Sentiments purs. — L'importance de l'intelligence. — Le magnétisme naturel. — Distinction entre l'amour esthétiquement sublime et l'amour moralement sublime. — L'égoïsme sublime de quelques amours. — Exemples dans la *Comédie Humaine*. — L'amour maternel et paternel ; l'amour conjugal ; l'amour amoureux. — Balzac artiste et Balzac philosophe.

2. *Théorie de la purification du sentiment* : désir, passion, sentiment pur. — 1° Etape-purification par l'action et le travail ; 2° par le spectacle du beau naturel ou artistique ; 3° par la pensée ; 4° par la religion. — La philosophie balzacienne de l'art musical dans ses rapports avec le système volontaire balzacien. — Dualisme dans tout sentiment humain.

3. *L'amour divin* : La volonté d'amour. — L'intelligence à son plus grand perfectionnement. — Comment arriver à ce dernier stade dans la vie de la volonté et de l'intelligence. — Théorie balzacienne de la mystique. — Application dans l'œuvre. — La prière, la forme la plus haute de la volonté. — Le lien métaphysique et physique entre l'homme et Dieu. — Le travail de l'intelligence dans cette transformation de la volonté. — Une mystique gnostique.

4. *Résumé* de la conception de Balzac à l'égard de la vie morale.

CHAPITRE VII. — Balzac philosophe et moraliste. 279

1. *Tableau de la Comédie Humaine.* — Attitude de Balzac envers la société de son temps. — La puissance de la bourgeoisie. — Argent, le symbole de cette puissance dans la *Comédie Humaine*. — La prédominance de la passion dans la société du XIX^e siècle. — Résultat, — un gaspillage des forces vitales et un déséquilibre social et moral.

2. *Les martyrs ignorés.* — Le sens de la volonté chez Balzac. — Un dualisme — le ressort du monde. — Les mystiques et les politiques. — La « dissolution de toutes les forces » chez Napoléon à Waterloo et chez Vautrin dans la *Comédie Humaine*. — La pensée comme agent de destruction. — La volonté force prodigieuse, fluide vital et magnétique, peut se comparer à cette merveille moderne qui s'appelle le radium. — La nécessité de la bien régler.

3. *L'intelligence.* — Force dirigeante des passions. — Nécessité d'un équilibre entre la volonté et l'intelligence dans l'individu. — L'individu dans ses rapports avec la société. — Nécessité de l'obéissance aux lois sociales. — La famille, base de toute stabilité. — Les idéalistes dans la *Comédie Humaine*. — Les forces stables. — La religion. — L'Eglise catholique. — Balzac et la religion. — Responsabilité de l'Eglise et de l'Aristocratie (l'intelligence de la nation), vis-à-vis des classes inférieures (les passions de la nation). — Le système de l'Un et de la Totalité, du mouvement, de la Cause et de l'Effet, dans le monde moral et social. — Comment Balzac résout ces problèmes pour assurer une société stable. — Toujours question de la volonté et de l'intelligence. — Le système de Balzac à la lumière du *Catéchisme social*.

4. Balzac, personnage le plus caractéristique de son œuvre.

5. Balzac et Napoléon.

INDEX DES TITRES DES ŒUVRES DE BALZAC. 335

INDEX DES NOMS PROPRES. 337

1379. — Imp. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 6-35
